

FNA 1672 - Jhedin Ovoghemma - Yves Carl

Yves Carl

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

YVES CARL

JHEDIN
OVOGHEMMA



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

YVES CARL

JHEDIN OVOGHEMMA
(L'évadé)

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR
6, rue Garancière– Paris-VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1989 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN : 2-265-04052-5

CHAPITRE PREMIER

Le son stéréo jaillissait des quatre transducteurs à plasma dissimulés de part et d'autre de l'immense carte murale représentant la Galaxie entière. Gost Akheb, les bras croisés sur son sous-main, écoutait avec une attention critique son propre entretien enregistré la veille. Le reporter était acquis d'avance à la cause des universistes et ses questions avaient été soigneusement préparées et triées par le Bureau Central, sous les directives éclairées d'Emst Vitan, le qualiteur attitré du gouverneur Akheb.

— Monsieur le gouverneur, bonsoir ! Si nous avons choisi d'informer notre public sur une personnalité telle que vous, c'est avant tout parce qu'il nous a semblé que trop peu de gens vous connaissent réellement. Si votre modestie n'en souffre pas trop, nous aimerions retracer brièvement votre carrière au sein même de notre chaîne vidéo...

— Oh, vous savez, ma carrière a commencé bien avant que je n'occupe certaines fonctions sur la C.V.U.

— Oui, vous êtes sorti de notre Centre Planétaire d'Histoire Politique avec le grade d'aspirant-commandeur, n'est-ce pas ?

— C'est ça. Vous êtes parfaitement renseigné.

— Est-ce que l'élève Akheb était un bon élève, monsieur le gouverneur ?

— Par Sol ! Mes professeurs vous diraient certainement que j'étais le meilleur. Mais je crois qu'ils se laisseraient entraîner par la sympathie naturelle qu'ils me portaient.

— Mais la séduction faisait partie des matières enseignées, n'est-ce pas ?

Gost Akheb souriait et l'image montrait un homme détendu, posé, sûr de lui... En fait, le gouverneur se rappelait très bien qu'à ce moment-là, il s'était brusquement crispé en se demandant pourquoi cet imbécile de reporter avait rajouté cette question imprévue. Une trahison ? Non, le document n'était pas réalisé en direct et il aurait suffi de couper la scène au montage.

— Oui, évidemment, monsieur Leder... Mais je vous avouerai que j'ai toujours eu un peu de mal à feindre la sympathie envers quelqu'un pour qui je n'éprouve rien de tel.

— Et c'est tout à votre honneur, monsieur le gouverneur, surtout quand on voit le comportement de certaines personnalités qui

n'hésitent pas à...

— Je vous en prie, monsieur Leder ! coupa Akheb, magnanime. Je n'aime pas dire du mal des gens. Le peuple jugera, voilà tout.

— Et pour qu'il puisse juger, monsieur le gouverneur, nous souhaitons qu'il vous connaisse mieux. Par exemple, parlons un peu de cette période troublée, de sinistre mémoire, durant laquelle notre planète dut défendre son territoire spatial contre Eanta... Nous avons justement retrouvé un document qui date de huit ans maintenant. Regardons-le ensemble, monsieur Akheb, voulez-vous ? Après, nous reprendrons cet entretien dans votre maison des bords du Galten, près de Jhilna.

L'image se déplaça et cadra un instant la fenêtre du bureau du gouverneur, par laquelle on apercevait un frais paysage enchanteur et verdoyant (qui devait beaucoup aux plantes synthétiques), traversé par un petit cours d'eau. Celui-ci se faufilait entre les massifs et serpentait paresseusement à travers une minuscule vallée au gazon ras et dense d'un vert plus vert que nature. Quelques réverbères à gaz d'un modèle antique avaient été fabriqués d'après des documents retrouvés dans des fouilles terriennes et qui avaient traversé les siècles par miracle. Un couple de splendides chèvres de Syllé gambadaient sous l'œil de la caméra. Puis, cette image enchanteresse s'estompa dans un fondu-enchaîné qui présenta une troupe de soldats utilistes en uniforme gris se ruant à l'assaut d'une colonne de véhicules ennemis marqués du grand cercle bleu barré de blanc aux couleurs d'Eanta.

— Tsst-tsst-tsst ! fit Akheb. Qui va avaler ça ? C'est un éloge funèbre ?

— Qu'est-ce que ça peut faire, voyons ? objecta un petit homme au teint jaune qui venait de se dresser comme un ressort.

— Ça fait que... Ça fait... Enfin, ça sonne un peu faux, quoi !

— Peu importe, monsieur le gouverneur ! L'essentiel est que les éléments choisis par notre ordinateur d'aide à la décision figurent au moins à 85 % dans cet entretien vidéo. Si le son et l'image passent bien, l'auditeur recevra l'effet recherché, qu'il le veuille ou non. Peu importe que ce soit critiquable. L'important est que l'effet psychologique soit encore présent dans le souvenir de chacun le jour du vote. Les mots et les images qui nous coûtent si cher aujourd'hui seront largement remboursés, croyez-moi !

— Oui, oui. Je sais ! l'effet « lapsus »... Mais pour cela, il faut que l'auditeur n'ait pas fermé son canal vidéo dès les premiers mots !

— Il sera à l'écoute, gouverneur, affirma le petit homme avec force.

Et Emst Vitan argumenta à nouveau longuement pour tenter de convaincre une fois de plus le gouverneur. Toutes les brigades de propagande exploitaient l'effet « lapsus » depuis des générations et les

masses populaires avaient toujours bien reçu les messages ainsi fabriqués en studio de production.

L'astuce était simple et efficace. Elle était basée sur la constatation qu'un mot d'un discours frappait davantage l'imagination de l'auditoire par son symbole et sa musique que par son véritable sens. Il suffisait de placer le mot choisi dans une phrase – quitte à feindre un lapsus lorsqu'il n'y avait pas de place logique – pour que l'image correspondante naisse aussitôt dans l'imagination de l'auditeur.

Le même effet avait été cultivé sur le plan de l'image, et la plupart des séquences de propagande comportaient régulièrement des détails visuels apparemment anodins, en fait le fruit d'une réflexion de spécialistes et dont le but prioritaire était de mettre en confiance l'électeur potentiel.

Ainsi, pour la séquence que le qualiteur Emst Vitan avait sélectionnée pour la campagne sénatoriale du gouverneur Akheb, on pouvait voir deux chèvres de Syllé gambader dans le jardin idyllique alors que ces mammifères ne pouvaient survivre plus d'un mois dans l'atmosphère de Markab.

Chacun pouvait remarquer cela, mais l'essentiel était que les électeurs non humains constatent que le souci de cohabitation harmonieuse de l'homme avec les races originaires des planètes lointaines était l'une des priorités de la politique du gouverneur.

Ces chèvres étaient réputées pour leur voracité et pour les ravages qu'elles causaient aux exploitations les mieux défendues de leur planète. Le simple fait d'en placer volontairement chez soi prouvait une certaine largesse d'esprit.

Bien entendu, ces animaux n'étaient pas vraiment mis en appétit par l'herbe synthétique du jardin du gouverneur, et le tournage de la séquence n'avait pas requis l'intervention d'un jardinier, mais seulement d'un animalier qui avait injecté un produit euphorisant au couple d'herbivores pour le pousser à jouer, sur un monde où la composition chimique de l'air entraînerait leur agonie au bout d'une vingtaine de jours.

De ces deux chèvres, d'ailleurs, seule la femelle avait pu regagner Syllé en vie. Le mâle s'était éteint moins d'une semaine après l'enregistrement de la séquence, et Emst Vitan avait dû manœuvrer avec son machiavélisme habituel pour ne pas entacher la campagne sénatoriale d'Akheb par un faux pas impopulaire.

Il était d'usage que des observateurs des tendances adverses viennent sur les lieux du tournage d'une telle séquence pour surveiller les moindres détails et, s'il leur était interdit de filmer eux-mêmes, ils conservaient néanmoins le droit de rapporter tout ce qu'ils voyaient d'irrégulier, de mensonger ou de factice... Or, justement, certains observateurs utilistes au service du président en exercice, Nakato,

avaient remarqué certains signes cliniques annonciateurs de la prochaine agonie du mâle.

La critique du parti utiliste allait être facile : « Honte sur les universistes qui n'hésitent pas à sacrifier un être non humain pour assouvir leurs ambitions les plus basses ! » Or, il était impensable qu'un qualiteur chevronné comme Vitan laissât faire une chose pareille... !

Aussi, deux jours après l'enregistrement, une délégation utiliste exigeait une visite des stalles où étaient enfermées les chèvres de Syllé, ainsi que la présence d'un expert animalier. Vitan refusa cinq experts de suite, jusqu'à ce que la délégation utiliste en vienne à proposer un expert animalier réputé pour ses convictions utilistes.

À la grande surprise de la délégation utiliste (et pour la plus vive inquiétude des universistes qui commençaient à se demander si le qualiteur n'avait pas brusquement changé de camp), Vitan signa sans broncher le protocole de visite, introduisant ainsi le loup dans la bergerie...

« – Laissez-moi faire et ayez confiance, monsieur le gouverneur ! » avait-il dit à Akheb lorsque celui-ci avait surgi dans les locaux vidéo avec la ferme intention d'étrangler purement et simplement son qualiteur pour le punir de sa trahison.

Il avait déjà fait écarter les gardes de l'accueil pour pouvoir mettre son plan de vengeance à exécution. Le gouverneur Akheb était un homme qui n'aimait pas les demi-mesures.

Malgré l'inquiétude grandissante de ses employeurs, Vitan laissa les utilistes enregistrer toute leur séquence critique et leur assura le libre accès aux stalles des chèvres exotiques. Les utilistes, qui connaissaient pourtant bien le qualiteur d'Akheb, auraient dû se méfier devant tant de largesse de la part d'un tel stratège politique, dont la réputation n'était pas surfaite.

Lorsque les observateurs eurent réalisé leur séquence et qu'ils eurent bien sûr remercié comme il se devait le qualiteur pour sa conduite exemplaire, qui honorait son parti (selon les paroles de l'expert animalier lui-même), Vitan accompagna la délégation jusqu'au grand portail de l'entrée principale avec une bienveillante courtoisie qui annonçait, pour ceux qui le connaissaient intimement, un dénouement savoureux.

Trois jours plus tard, au bulletin vidéo de vingt-trois heures – la plus forte écoute – sur la chaîne officielle, le porte-parole du parti utiliste commentait avec une certaine véhémence la regrettable action de propagande du parti universiste qui n'avait pas hésité à sacrifier un être « non humain » (le terme « animal » n'aurait pas sensibilisé autant l'électorat semi-humain) pour tourner sa séquence électorale.

Mais à la sortie des bureaux, vers dix-neuf heures, la plupart des

journaux écrits publiaient à la une, en gros caractères : « *Une délégation vétérinaire utiliste invitée par le gouverneur Akheb quitte les lieux en laissant grande ouverte la porte étanche d'une stalle et cause la mort d'une superbe chèvre mâle de Syllé.* »

Après l'argumentaire du porte-parole, le communiqué vidéo du parti utiliste devait se poursuivre avec le reportage lui-même, tourné sur place par la délégation d'observateurs et l'expert animalier. A vingt-trois heures et trois minutes, la cellule centrale du parti utiliste s'opposait à la diffusion de ce document, affirmant qu'il s'agissait d'une manœuvre d'intoxication organisée par le parti universaliste et que la chaîne C.V.U. n'avait pas le droit de se rendre complice d'une telle action sans être accusée de récupération politique subversive.

La rédactrice en chef de l'information accepta de stopper la diffusion de ce document et les plus jeunes spectateurs eurent ainsi la joie de voir un dessin animé de synthèse dont ils étaient si friands. L'issue de cette aventure s'enlisa comme prévu dans une interminable querelle d'experts, et la population n'eut jamais l'occasion de condamner le parti universaliste car elle ne connut jamais les conclusions de l'enquête sur cette affaire.

Plus de deux mois après les faits, la procédure piétinait toujours et les détracteurs utilistes les plus hargneux sentaient leur détermination s'émousser au fil des semaines... Et pour l'heure, le gouverneur Akheb, le nouveau leader montant, visionnait une dernière fois la bande vidéo de propagande électorale en compagnie de son qualiteur Emst Vitan qui passait pour être son âme damnée, non sans quelques raisons. Bien sûr, le gouverneur n'était pas un enfant non plus et – compte tenu de l'efficacité de son qualiteur attitré – il prévoyait de le faire surveiller étroitement, quitte à lui régler son compte dès les premiers signes de trahison ou de ralliement à une autre cause. Un habile stratège devient un danger possible en cas de désaccord...

— Alors, monsieur le gouverneur, on diffuse ? demanda Vitan.

— Je suis bien forcé de vous faire confiance, admit Akheb.

— Vous ne le regretterez pas, vous verrez !

— Quel impact escomptez-vous ?

— Nous passons à dix-neuf heures trente sur la C.V.U. C'est un assez bon créneau horaire...

— Avant ou après Thêt ?

— Euh... Juste avant lui, mais il n'a pas notre potentiel d'écoute. Il est seulement en cinquième position, d'après les intentions de vote. Après lui, il y a encore le candidat écologiste Encre et le secrétaire général du parti utiliste...

— Comment ! s'exclama Akheb. Nakato passe après nous ! Mais alors...

— Le Président Nakato choisit toujours de passer en dernier,

monsieur le gouverneur. C'est le privilège de sa position et nous ne pouvons guère faire autrement.

— Et ce... Encre, votre écolo... ?

— Un rêveur : il ne recueille que les voix des adolescents et dès vieillards. Il n'a même pas trois pour cent au dernier sondage.

— Trois pour cent, hein ? Et si ces trois pour cent nous manquent, justement ?

— Nous avons l'assurance d'un report de voix sur votre tête au second tour, monsieur le gouverneur.

— Qu'est-ce qui nous garantit qu'il donnera une telle consigne pour le second tour ?

— Encre est un écologiste, monsieur le gouverneur. Il se ralliera au parti qui se rapproche le plus de ses vues.

— En êtes-vous certain, Vitan ? insista Akheb. Pourquoi le ferait-il ?

Le qualiteur ne répondit pas et se contenta d'afficher un sourire de crocodile qui lui plissa les yeux. Le gouverneur frissonna.

— Bon... Je ne veux pas savoir comment vous vous êtes débrouillé. Seul le résultat compte.

— C'est exactement ce que m'a répondu M. Encre...

— Ah bon ? rétorque Akheb, éberlué. Parce que vous lui avez parlé de...

— Je lui ai fait une proposition qu'il ne pouvait pas refuser.

— Bien, bien..., marmonna Akheb en dévisageant son qualiteur.

« Décidément », pensa-t-il, « c'est vraiment un phénomène. Il est heureux qu'il souffre d'un physique plutôt ingrat et peu photogénique qui le dissuade de se lancer dans la séduction politique des masses, sinon »...

Seule, une vieille histoire d'assassinat qu'on n'avait jamais réussi à élucider soudait le destin des deux hommes sur le chemin tortueux de la politique de Markab. Le gouverneur savait que, le jour où Vitan aurait amassé contre lui assez de renseignements compromettants, il n'aurait plus aucun moyen de pression pour s'assurer ses services. Vitan serait alors assez puissant pour lui dicter sa conduite tout en restant dans son ombre.

Rompant le silence, la voix suave de Vitan le tira de ses méditations :

— Et cette opération Cigogne, monsieur le gouverneur ?

Akheb resta un instant sans réagir. Comment ce sale fouinard de Vitan avait-il pu dénicher cette histoire ? Les trois dirigeants du parti universiste étaient bien sûr partiellement au courant de cette opération, mais aucun n'aurait parlé à un type comme ce Vitan ! Alors ?...

— Quelle opération ? s'enquit-il d'un ton détaché.

— Cigogne, insista Vitan. L'opération Cigogne. Vous savez bien...

— Je... Oui, je connais l'opération Cigogne, convint prudemment le gouverneur. Et alors ?...

— Oh, rien... Je voulais savoir comment cela se passait, c'est tout.

— Emst..., gronda Akheb d'une voix sourde et menaçante, en se levant pour s'approcher de son qualiteur.

— Oui, monsieur le gouverneur ? répliqua celui-ci, candide.

— L'opération Cigogne est une opération militaire et vous n'avez pas qualité pour en discuter ni même pour en être informé. Puis-je savoir comment vous avez obtenu cette information ?

— Je n'ai rien obtenu, monsieur le gouverneur, protesta Vitan. Je n'ai rien cherché du tout ! C'est que...

— C'est que quoi, Vitan ?

— Eh bien, vous avez demandé la console de codage à Mlle Verde à plusieurs reprises, ces derniers jours. Et... ces mots « Opération Cigogne » étaient restés en mémoire dans l'appareil, voilà tout. Je passe souvent derrière vous pour réparer ce genre d'oubli...

— J'ai fait quoi ? s'écria Akheb.

— Vous avez oublié d'effacer le fichier « Cigogne » sur la mémoire principale.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Vitan ? Vous prétendez que... Impossible, voyons ! J'efface toujours la mémoire du codeur. D'ailleurs, pour plus de sécurité, j'ôte la prise électrique de la console pendant que le programme est encore chargé. Comme ça, je suis sûr que tout saute d'un seul coup et qu'il ne reste pas d'information dans une boucle cachée ou...

— Oui, je sais cela, monsieur le gouverneur. Mais...

— Mais quoi ? s'exclama Akheb. Vous insinuez que j'oublie de débrancher la prise ? C'est idiot, Vitan ! Rappelez-vous que je possède un indice mémoire de 97 %, Vitan ! Ça vous dit quelque chose, ça, 97 % ?

— Oui, bien sûr, monsieur le gouverneur. Je vous en prie, ne vous fâchez pas... Je voulais juste vous dire que je peux vous citer de mémoire l'opération Cigogne, mais aussi l'opération Rouge, Delta, Frigo, ou encore l'opération...

— Silence, imbécile ! hurla le gouverneur Akheb en empoignant Vitan au collet.

— Monsieur le gouverneur, je vous en prie..., répéta calmement celui-ci en cherchant à reposer ses pieds sur le sol.

— Parlez, Vitan ! Et vite ! cria Akheb, le front emperlé de sueur. Comment vous êtes-vous procuré ces renseignements ? Vous avez conscience de risquer gros, n'est-ce pas ? Je vous conseille de ne pas soutenir mordicus votre version puérile : je sais parfaitement que je débranche toujours la prise du codeur de Mlle Verde. Alors ?... Je vous écoute !

— Monsieur le gouverneur, lâchez-moi, s'il vous plaît : on pourrait nous voir et bien des gens se réjouiraient d'une discorde au sein de votre équipe.

— Exact, Vitan..., fit Akheb en relâchant son étreinte.

Il jeta un rapide regard autour de lui et alla se rasseoir derrière son monumental bureau de marbre noir, reprenant son calme avec effort.

— En effet, admit-il. Prudence avant tout. Ainsi, vous vous doutez que les noms que vous venez de prononcer pourraient très bien avoir été entendus par n'importe qui... Vous devinez les conséquences !

— Mais, monsieur le gouverneur, je ne sais pas à quoi ils correspondent... Enfin pas tous...

— Mille tonnerres, Vitan ! Allez-vous vous décider à me dire comment vous êtes au courant de tout ça, ou bien dois-je vous faire arrêter immédiatement ?

— Me faire arrêter, monsieur le gouverneur ? Est-ce bien sage ? Nous risquons autant l'un que l'autre, et...

— Cela n'empêchera rien, j'en ai peur, Vitan. Je vous donne trente secondes pour vous expliquer. Pas une de plus.

— Mais je vous l'ai dit, monsieur le gouverneur ! C'est en vérifiant la console de codage à plusieurs reprises que j'ai...

— Ça suffit, Vitan ! Cela ne tient pas debout. Je la débranche à chaque fois.

— Mais non, monsieur le...

— Si ! Je ne suis pas encore gâteux !

— Non, bien sûr, monsieur le gouverneur, mais voilà un certain temps que je dois vider la mémoire du codeur à votre place, et...

— Ah, vous voulez continuer ce petit jeu ? demanda Akheb. Très bien ! Venez donc avec moi : je me suis servi du codeur ce matin encore et je l'ai débranché comme d'habitude. Nous allons bien voir, n'est-ce pas ?

Sans écouter davantage les protestations de son qualiteur, le gouverneur le poussa devant lui jusqu'au bureau de sa secrétaire particulière.

— Mademoiselle Verde, s'il vous plaît ! tonna Akheb, faisant sursauter la jeune femme sur son siège.

— Oui, monsieur ? bredouilla celle-ci, alarmée.

— Cédez-moi votre place quelques instants. Veuillez nous laisser, je vous prie.

— Bien, monsieur le gouverneur, répondit la secrétaire en quittant la pièce d'un air pincé.

Lorsqu'elle eut franchi la porte de service, Akheb jeta un coup d'œil sous la table pour s'assurer que la prise électrique était effectivement déconnectée : elle reposait sur le sol.

— Alors, Vitan ? demanda Akheb en se plantant devant lui.

Montrez-moi donc un peu comment vous faites pour consulter la mémoire de cette machine lorsqu'elle est débranchée...

— Mais, oui, monsieur le gouverneur... Voilà !

Et, manipulant rapidement l'appareil, il rappela à l'écran le dernier fichier placé en mémoire de travail. Un titre centré au milieu de l'écran s'étalait en caractères grossis : « Opération Chrysalide – Phase B ». Puis il disparut, et un texte entier se mit à défiler lentement sur deux colonnes. À gauche, les termes apparaissaient en clair et, sur la colonne de droite, les mêmes mots étaient codés au fur et à mesure de leur apparition.

Le gouverneur roulait des yeux exorbités, assommé par ce qu'il voyait. Il porta sa main à sa bouche et resta comme pétrifié, soudain très pâle.

— Mais... comment est-ce possible ? balbutia-t-il en fixant la prise électrique qui reposait sur la moquette comme s'il s'agissait d'un fantôme.

— Je ne sais pas, monsieur le gouverneur, mais vous voyez bien que je n'ai rien inventé. Peut-être avez-vous débranché une autre fiche par erreur, ou bien...

— Vous voulez dire que..., commença Akheb, pris d'un doute.

Il plongea la tête sous la table de codage.

Il se redressa presque aussitôt, congestionné.

— Mademoiselle Verde ! hurla-t-il d'une voix de stentor. Mademoiselle Verde !

Un pas précipité se fit entendre de l'autre côté de la lourde porte, puis la secrétaire apparut sur le seuil, inquiète.

— Oui, monsieur ? souffla-t-elle.

— Venez donc un instant, je vous prie...

La jeune femme approcha à pas menus, comme à regret. Lorsqu'elle fut devant lui, le gouverneur lui posa la main sur le bras et lui dit sur un ton de confiance :

— Mademoiselle Verde... Depuis combien de temps êtes-vous à mon service ?

— Je... Six... non, sept ans, monsieur le gouverneur. À peu près sept ans, oui...

— Sept ans... Et vous êtes satisfaite de votre travail ? Je veux dire : vous vous plaisez ici ?

— Oh, oui, monsieur le gouverneur ! répondit-elle sans hésiter.

— Le salaire vous convient ? insista Akheb, amical.

— Le salaire ? Eh bien... c'est-à-dire... Enfin...

— Et le travail ? enchaîna Akheb. Il vous intéresse ? demanda-t-il encore à la jeune femme qui semblait de plus en plus inquiète.

— Oui, monsieur le gouverneur, vraiment, oui... Beaucoup.

— Alors, tant mieux ! dit le gouverneur en souriant. Je vois que

nous sommes faits pour nous entendre. Moi, j'ai besoin de quelqu'un que ce poste intéresse et, vous, vous avez besoin d'un poste motivant. Tout va bien, détendez-vous, mademoiselle Verde... Au fait ! Vous allez rire : je viens de m'apercevoir que je ne connais même pas votre prénom.

— C'est Germinette, monsieur le gouverneur, murmura la secrétaire en rougissant légèrement.

Son regard affolé allait d'Akheeb à Vitan qui observait la scène avec une sérénité louche.

— Germinette... C'est bien, très bien... Je n'ai pas vraiment eu à me plaindre de vous, n'est-ce pas, jusqu'à présent ?

— Je... Enfin, je ne crois pas, monsieur le gouverneur.

— Bien, bien... Germinette. Vous permettez que je vous appelle Germinette, n'est-ce pas ?

— Oui..., balbutia la secrétaire, tandis que ses doigts s'enchevêtraient nerveusement dans son dos, sous les yeux ravis du qualiteux.

Vitan se régala. Son patron employait une technique qu'il appréciait particulièrement. Il tissait autour de la secrétaire une toile gluante et insidieuse qui faisait monter l'inquiétude de la jeune femme et qui détendait le gouverneur. Vraiment, Vitan se régala...

— Dites-moi, Germinette... C'est à vous, cette machine ?

— Ça, monsieur le gouverneur ? rétorqua la jeune femme en montrant un petit appareil posé juste à côté du codeur.

— Oui, ce truc-là...

— Oui, monsieur le gouverneur. C'est mon inhalateur à caféine. Je n'ai plus le temps de descendre à la salle de détente, le midi. Cela me permet de travailler davantage : je gagne du temps...

— Mais c'est très bien, ça ! s'exclama Akheeb. Mademoiselle Verde, il faut que je revoie votre contrat. Je vous ai trop longtemps négligée. Vous savez ce que c'est, quand tout se passe bien, on oublie les gens. Mais c'est ma faute.

— Eh bien..., commença mollement la secrétaire.

— Si, si ! J'y tiens ! Vous êtes à côté de moi tous les jours, vous assurez un travail de qualité à longueur d'année et... voici la preuve que vous cherchez encore à optimiser votre rendement, continua Akheeb, montrant l'inhalateur à café.

— C'est naturel, monsieur le gouverneur.

— Non, non ! C'est tout à votre honneur. Je tiens absolument à m'occuper de vous, croyez-moi. Voulez-vous nous laisser encore quelques instants, mademoiselle Germinette ? Ce ne sera pas long...

— Mais bien sûr, monsieur le gouverneur, répliqua la secrétaire en s'éloignant d'un pas pressé.

— Quelle abrutie ! grinça Akheeb, lorsqu'elle eut refermé la lourde

porte. L'imbécile ! Je t'en foutrai, moi, des augmentations ! Pauvre gourde !

— Expliquez-moi, monsieur le gouverneur..., dit Vitan... Elle a touché à la console de codage ?

— Mieux que cela, Vitan : elle a branché sa saloperie de machine à la place ! Cela fait je ne sais combien de jours que je débranche son inhalateur en pensant débrancher le codeur. À cause de cette grue, n'importe qui a pu prendre connaissance des éléments les plus confidentiels du parti.

— Je comprends, maintenant ! s'exclama Vitan.

— Oh, mais elle aussi, elle va comprendre ! Vitan, vous allez me faire suivre cette péronnelle dès qu'elle sortira, ce soir. Si elle fait mine de se rendre ailleurs que chez elle, vous me l'amenez immédiatement en bas, au frigo. En attendant, je veux que deux hommes fouillent son domicile.

— Vous croyez qu'elle pourrait être envoyée par...

— Je ne crois rien du tout ! coupa Akheb. Mais si elle avait voulu espionner sans risque, elle n'aurait pas agi autrement...

— Ce sera fait, monsieur le gouverneur.

— Allez-y tout de suite, Vitan, ne perdez pas de temps... On ne sait jamais.

— En réalité, ça y est, monsieur le gouverneur : c'est *déjà* fait. J'ai envoyé trois hommes chez elle voici deux heures. Son glisseur a été « arrangé », et comme il n'y a pas de ligne de tube directe, elle sera obligée de prendre la navette du palais. Elle sera la dernière de la tournée. Le chauffeur a reçu des consignes : elle ira chez elle ou bien en bas, au frigo.

— Mais alors..., sursauta Akheb, vous étiez bien au courant ?

— Non, pas du tout. Je me suis seulement dit qu'elle avait pu, par accident, avoir accès aux mêmes messages que moi sur la console, et qu'à ce titre, elle nécessitait une petite enquête, c'est tout.

— Bien joué, Vitan... Bien joué. Toujours une longueur d'avance, n'est-ce pas ?

— C'est mon rôle, monsieur le gouverneur. Mais à propos de cette opération Cigogne... Elle a un rapport avec votre frère, n'est-ce pas ?

— Après tout, je n'ai plus grand-chose à vous cacher. Eh bien, oui. Il s'agit du colonel. Il doit revenir sous peu de la planète Epsilon d'Eridan avec un petit cadeau qui, je crois, pèsera lourd dans la balance le jour des élections !

— Mais, monsieur le gouverneur, ce n'est pas raisonnable ! Je dois absolument savoir de quoi il s'agit, voyons. Je mène votre campagne, moi. Je ne peux pas avancer ainsi à l'aveuglette sans savoir ce que vous allez nous sortir de votre manche !

— D'accord, Vitan... Je vous attends dans mon bureau dans cinq

minutes. Dites à l'autre grosse vache qu'elle peut reprendre sa place, mais ne lui parlez de rien.

— Bien, monsieur le gouverneur, rétorqua Vitan en tournant les talons.

CHAPITRE II

Le minéralier personnaliste emportait en tout et pour tout quatre hommes dans ses flancs bondés de cérusite et de magnétite. Le lieutenant Coste se demanda s'il était bien nécessaire de réveiller ses compagnons pour leur montrer le minuscule écho qui venait de naître sur l'écran de pointe. Un objet de moins de dix mètres de diamètre et d'à peine trois ou quatre tonnes, sans doute un petit astéroïde. Il demanda à l'unité centrale ce qu'elle en pensait : l'ordinateur n'avait connaissance d'aucun corps céleste de ce type dont la trajectoire ressemblait à celle-ci.

— Bon, dit-il à haute voix. Cela nous occupera toujours un peu...

Le lieutenant réveilla son compagnon qu'il laissait dormir malgré le règlement exigeant toujours deux hommes de quart. Celui-ci ne sembla pas excité outre mesure par la nouvelle.

— Bon, maugréa-t-il, faites-moi voir votre truc, mon lieutenant. Si vous y tenez...

— Regardez. Moins de trois tonnes et moins de dix mètres de silhouette.

— Bon, c'est un caillou, mon lieutenant. Je peux m'en aller ?

— Un caillou inconnu, alors. L'ordinateur dit le contraire.

— Mais il n'y a pas de propulsion, n'est-ce pas ?

— Non, pas d'écho infrarouge.

— Pas de vie non plus, vous voyez bien...

— Peut-être, mais... Regardez : densité 0,37 !

— Une épave, sans doute, mon lieutenant.

— Et alors, Malar ? Une petite prime n'est pas à négliger !

— Hmmm... Combien ? Deux mille unités au maximum. Ça vaut vraiment la peine ?

— Par Canopus, Malar ! Vous mourez d'ennui pendant six semaines et quand je vous trouve quelque chose qui sort de l'ordinaire et qui peut rapporter des unités, vous faites la fine bouche !

— Bon, mon lieutenant, allons voir ça de plus près si vous y tenez.

— Ah, tout de même !

— Faut-il réveiller les autres, mon lieutenant ?

— Mais non, voyons. Seulement si c'est intéressant. De toute façon, ils auront droit à leur part de prime quand même...

— Eh oui... ça ne fera plus que cinq cents unités chacun, comme ça..., ronchonna Malar.

— C'est ce que vous gagnez en deux jours, Malar ! Et en plus, ça vous distrait.

L'officier contacta sa base et avertit ses supérieurs qu'il s'écartait de sa route pour aller reconnaître un vaisseau en perdition. Lorsque la réponse arriva, le lieutenant Coste sut que les commandes manuelles avaient été libérées à distance depuis la base.

Il pouvait dorénavant piloter le minéralier sans avoir recours aux commandes plombées réservées aux cas d'urgence. Moins de cinq heures plus tard, sa trajectoire recoupait celle de l'objet mystérieux et Coste découvrait la baie du poste de pilotage en abaissant les volets de céramique. Le lourd minéralier n'était plus qu'à une dizaine de kilomètres de l'objectif et il lui faudrait attendre encore cinq ou six minutes pour l'apercevoir à l'œil nu. Lorsqu'il vit enfin devant lui un minuscule éclat brillant, il avertit son compagnon :

— Malar ! Regardez : nous l'avons rejoint.

— On dirait une capsule de secours, non ? S'il n'y a personne à l'intérieur, nous aurons fait tout ce chemin pour rien...

— Malar, vous m'emmerdez.

— C'est que j'ai hâte de rentrer à la base, mon lieutenant.

— Si vous n'aimez pas les voyages, je me demande bien ce que vous foutez dans la flotte minéralière, mon vieux !

Le lieutenant se pencha à nouveau sur les commandes et synchronisa la vitesse des quatre mille tonnes de son vaisseau avec celle de la minuscule capsule. Lorsque celle-ci ne fut plus qu'à une centaine de mètres du mastodonte de l'espace et qu'elle se mit à ressembler à une simple tête de rivet sur le tablier d'un pont, Coste brancha le pilote automatique qui allait maintenir les deux trajectoires rigoureusement parallèles pendant la sortie de Malar.

— Dois-je conserver cette distance pendant votre sortie, mon lieutenant ?

— Comment ça ? C'est vous qui sortez, Malar.

— Mais je pensais que...

— Non, non... Nous sommes en pilotage automatique : vous pouvez y aller sans risque. Je suis officier de permanence, je ne peux quitter mon poste.

— Ben voyons..., grogna Malar. C'est sans doute pour ça que les lieutenants vivent plus vieux que les spaçards...

— Malar, silence. Dans cinq minutes au sas de sortie centre sud. Tenue d'intervention extérieure, robot-outils et lance thermique. Un zido avec une pile neuve. Exécution.

— Pas de lampe ? Je vais être dans votre ombre et...

— Une lampe à arc.

Le lieutenant se fichait pas mal de savoir ce qu'emporterait Malar ou non. En fait, il venait de décider d'aller lui-même inspecter la

capsule, mais il était inadmissible qu'un homme d'équipage discute l'ordre d'un supérieur. S'il laissait Malar examiner le véhicule, l'autre bâclerait sa mission. Coste irait lui-même, mais ne donnerait son contrordre que quand Malar serait dans le sas de sortie.

Il attendit que le témoin du sas intérieur se soit allumé pour appeler Malar à l'intercom et lui ordonner de regagner le poste de veille pendant que lui-même sortirait.

C'est ainsi qu'il se retrouva quelques instants plus tard, accroché à un propulseur individuel, suspendu dans le vide glacial entre la falaise d'acier du cargo minéralier qui le dominait d'une bonne trentaine de mètres et le cockpit de la fragile capsule inconnue.

Il prit pied sur celle-ci d'une façon plutôt brutale, les deux pieds et les deux mains en avant pour amortir le choc. Sa lampe s'échappa en tournoyant et il n'eut pas le temps d'ébaucher un geste pour la récupérer. Il inspecta avec inquiétude son scaphandre étanche, sans déceler le moindre dommage. Il avait eu chaud : un homme d'esprit de l'histoire prégalactique avait dit un jour : « Un accroc à un pantalon n'est jamais mortel, sauf s'il s'agit d'un scaphandre »...

Il se plaqua au carénage blindé et rampa vers le cockpit. Il redescendit un peu contre le flanc du petit véhicule pour trouver le sas d'entrée et s'enferma dans le minuscule boyau de transfert avant d'équilibrer les pressions. Il attendit que son manomètre de poignet lui indique la fin de la manœuvre, mais rien ne se passa... Cherchant à comprendre la raison de cette anomalie, il constata en regardant le manomètre du sas que la pression interne de la capsule était tombée à zéro ! Il n'y avait plus une molécule de gaz dans l'habitacle de cet engin. Il tenta malgré tout d'ouvrir l'écouille du sas intérieur qui refusa de bouger. Il ressortit donc et tenta de voir à travers le dôme de spar du cockpit. Restait-il seulement quelqu'un de vivant là-dedans ?

Stupéfait, il aperçut deux corps dans les cellules d'hibernation. Deux hommes voyageaient dans cette boîte minuscule alors qu'il n'y avait plus un milligramme d'air ! Les cellules d'hibernation pouvaient évidemment contenir des réserves d'oxygène pour quelques heures, mais pas plus de dix ou douze...

S'il ne récupérerait pas très vite les deux hommes endormis, ce serait sûrement leur dernier sommeil. Mais comment les sortir de là ?

Il n'y avait plus qu'une solution : il fallait ramener immédiatement la capsule à bord du cargo et découper la coque au plus vite dans l'atelier du bord.

Il allait appeler Malar, quand il distingua devant ses yeux une nuée de petits fragments translucides. Presque aussitôt, il comprit qu'il s'agissait de cristaux de glace qui se formaient sur la visière de spar. Son cœur fit un bond. Le système isotherme ne fonctionnait plus ! Il savait très bien qu'en quelques secondes, toute sa visière serait

aveuglée et qu'il serait complètement perdu au milieu de l'espace, sans aucun moyen d'orientation. Mais le plus grave, c'était que toute l'humidité intérieure de son scaphandre allait se condenser sur les parois extérieures et abaisser encore le coefficient d'isolation du vêtement.

Dans moins de cinq minutes, il ne serait plus qu'une statue de glace collée à son scaphandre, cramponnée à la capsule de secours. Il appela le cargo d'une voix aiguë :

— Malar ! Malar ! Vite : mon isotherme est en panne. J'ai dû endommager mes batteries quand j'ai heurté la capsule. Ouvrez le sas : je rentre !

Lâchant la capsule, il se retourna et lança son propulseur dorsal. Sans résultat. La commande était électrique, tout comme le contrôle de température. Le lieutenant Coste n'avait plus à présent que sa radio pour lui sauver la vie.

— Lieutenant ? Ici Malar... Qu'est-ce qui se passe ?

— Malar ! Je n'ai plus de batterie... Mon isotherme est mort et mon propulseur ne part pas. Je vais geler ici ! Faites quelque chose, vite ! Venez me chercher immédiatement avec une batterie de secours.

— Attendez, mon lieutenant ! Regardez d'abord s'il n'y a pas une prise extérieure sur la capsule. Il y en a sur certaines, pour les travaux spatiaux...

— Par Canopus ! Malar, vous avez raison, j'en vois une... Attendez, j'essaie de me brancher... Ça y est...

— Alors, mon lieutenant ? Il y a de l'énergie, au moins ?

— Ça marche ! Bon sang, j'ai eu chaud... Enfin, façon de parler, il commençait à faire frisquet dans mon scaphandre... Ça va, le givre s'en va.

Complètement vidé par une frayeur rétrospective, Coste mit quelques instants à reprendre ses esprits.

— Malar..., dit-il d'une voix enrouée. C'est bien, mais je ne peux plus quitter cette capsule de malheur. Si je me débranche, je gèle... Il va falloir venir me chercher quand même.

— Bien sûr, mon lieutenant, mais en attendant, vous restez en vie !

— C'est juste... Merci, Malar. C'est idiot, je... j'ai paniqué, tout à l'heure.

— Je ne me rappelle plus rien, mon lieutenant. Mais vous devrez patienter un peu, il faut que je réveille l'autre équipe. Je ne peux pas quitter le bord sans laisser quelqu'un au poste de surveillance.

— C'est vrai. Combien de temps ?

— Disons dix minutes.

— Combien ? Répétez, je n'ai pas entendu...

— Dix minutes, mon lieutenant.

— Bon, dix minutes, compris. Faites le plus vite possible. Cet

endroit est sinistre et ma position n'est pas très agréable. Lorsque je serai rentré, il faudra mettre la capsule à bord. On ne peut pas ouvrir le sas, ils n'ont plus d'air.

— Est-ce vraiment nécessaire, mon lieutenant ? S'ils n'ont plus d'air, cela confirme ce que dit le détecteur infrarouge : il n'y a plus personne de vivant dans ce truc-là.

— Attendez..., rétorqua le lieutenant en rampant le long de la coque pour jeter un coup d'œil par la baie du cockpit. Il y a bien deux gars dans ce cercueil. Ils sont dans les cellules d'hibernation, mais je n'aperçois aucun voyant allumé.

— Vous voyez bien, mon lieutenant.

— Mais ça ne prouve rien, Malar. Ils sont peut-être en black-out pour économiser l'énergie.

— Et leur visage, mon lieutenant... Ce sont des humains, au moins ?

— J'ai perdu ma lampe au moment du choc. Mais même s'il s'agit de non-humains, notre devoir reste le même, Malar ! On ne peut pas les laisser dériver comme ça éternellement.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Si ce sont des non-humains, ils ont pu survivre en atmosphère confinée. S'il s'agit d'humains, par contre...

— Malar, allumez-moi une rampe de projecteurs sous le nez du navire, vers l'avant droit. Vous repérez où je suis ?

— Non, vous êtes dans l'ombre du cargo, mon lieutenant. Attendez, j'allume quelques projecteurs...

Coste fut soudain éclaboussé par une lumière orangée aveuglante. Il parvint enfin à distinguer, à travers le spar du cockpit, le visage des occupants.

Leur teint était gris et blafard. Aucun mouvement, aucun signe de vie... Il s'agissait bien de deux humains. Coste commençait à se demander ce qu'il allait faire de cet engin encombrant. Il regrettait à présent d'avoir proposé ce détour à Malar. S'il avait simplement laissé passer l'écho sur l'écran du poste de veille, tout à l'heure, il n'en serait pas là, coincé au milieu de l'espace entre un cercueil volant et un minéralier plein à craquer, perdu à des milliards de kilomètres de sa base.

L'objectif de la caméra avant droite s'agita sous le ventre de l'énorme masse qui surplombait Coste. Il s'immobilisa et Coste entendit dans ses écouteurs :

— Ça y est, mon lieutenant, je vous vois... Bon, comment fait-on ?

— Attendez, Malar... Je réfléchis.

Coste devait prendre une décision rapide. Ses jours n'étaient plus en danger depuis que l'énergie de la capsule lui fournissait l'électricité nécessaire au maintien de sa température, mais sa situation restait précaire : il ne pouvait plus se séparer de cet engin de malheur sans

risquer de geler instantanément.

Il lui fallait attendre que quelqu'un vienne le chercher depuis le cargo. Mais après ?... Que ferait-il de cette maudite capsule dont il ne connaissait rien ? La ramener à bord ? Oui, et après ? Les compagnies de navigation spatiale ne pouvaient pas ramener toutes les épaves que leurs vaisseaux croisaient. Seules celles qui représentaient quelque valeur marchande négociable auprès d'une compagnie d'assurances méritaient d'être récupérées.

Celles qui transportaient des êtres vivants l'étaient systématiquement, mais les cadavres n'intéressaient pas vraiment les voyageurs de commerce ou d'industrie... Ses employeurs n'étaient pas des philanthropes et, puisqu'il y avait des « civiques » pour assurer la police dans l'espace, les entreprises de transports minéraliers n'avaient pas à dépenser du carburant pour cela. Sans compter tout le temps perdu en démarches et le risque d'enquête cérébrale si Coste était soupçonné d'être pour quelque chose dans la mort des hommes qu'il ramenait...

Finalement, Malar n'avait pas tort. Il aurait mieux fait de passer son chemin sans chercher les ennuis.

— Malar ?

— Oui, j'écoute.

— On laisse la capsule là. Les types sont morts depuis belle lurette. Envoyez quelqu'un me chercher avec une batterie de secours, c'est tout.

— Bien reçu, mon lieutenant. J'ai sonné l'intercom depuis cinq minutes. Tiens, voilà La Ficelle qui arrive. Je vous l'envoie tout de suite.

— Dites donc, Malar. S'il vient à peine de se réveiller, je préfère autant que ce soit vous qui me récupériez.

— Bon, j'arrive. Le temps de...

La voix nasillarde de Malar s'interrompt et Coste crut percevoir les échos étouffés d'une vive discussion entre Malar et La Ficelle.

— Mon lieutenant ! s'exclama Malar. On dérive ! On est entrés dans la zone d'attraction de Halat !

— Alors dépêchez-vous, bon sang ! Au lieu de discuter, venez me chercher. Plus vite je serai à bord, et plus vite on pourra s'écarter de Halat.

— Pas le temps, mon lieutenant ! En fait, le détecteur indique que nous entrerons dans sa traînée de débris dans trois minutes exactement ! On n'a plus le temps de vous récupérer.

— Par Canopus, Malar ! Vous n'allez pas me planter là, non ?

— Mais non, mon lieutenant. J'ai une idée : puisque vous êtes obligé de rester branché sur la prise de la capsule pour mettre en marche votre propulseur, emportez donc la capsule avec vous.

— Vous vous foutez de moi, Malar ?

— Pas du tout, écoutez-moi ! Accrochez votre harnais à la capsule et lancez votre propulseur. Vous pousserez la capsule en même temps, mais au moins vous sortirez de la zone d'attraction de Halat.

— Mais voyons, trois tonnes..., protesta Coste.

— Aucune importance, mon lieutenant : il n'y aura que l'inertie à vaincre. Vous finirez bien par pousser l'engin avec vous-même...

— Bon, après tout, pourquoi pas ?

— Il n'y a pas d'autre solution, mon lieutenant.

— D'accord ! Mais laissez-moi au moins passer devant, sinon vous allez me griller avec vos tuyères.

— Mon lieutenant, la poussée d'évacuation est programmée par l'ordinateur pour débiter dans quarante-cinq secondes. Puissance : cinq centièmes de la poussée nominale. Vous aurez le temps ?

— Quarante-cinq secondes ? J'espère que ça suffira.

Coste se plaqua du mieux possible contre la coque de la capsule et coinça les semelles de ses souliers magnétiques derrière les bossages des événements de propulsion.

Il détacha fébrilement le ceinturon du harnais de son propulseur individuel et fit passer la sangle de nylon tressé derrière une grosse tubulure solidement soudée sur la coque. Il se cramponna à la paroi de métal poli et, tous les muscles tendus, actionna la commande de son propulseur dorsal. Plaqué brutalement contre la paroi, il crut presque se faire arracher bras et jambes.

Par chance, la ceinture résista et c'est avec soulagement qu'il vit au-dessus de lui la masse imposante du cargo glisser progressivement vers l'arrière. Il avançait, poussant devant lui les trois tonnes de la capsule.

Il n'était évidemment pas question de se diriger. Seulement avancer droit devant pour échapper au piège mortel des débris d'astéroïdes entourant Halat, ce vagabond de l'espace qui avait déjà plusieurs naufrages à son actif, tant sa trajectoire était irrégulière. Coste fut soudain tiré de son engourdissement.

— Ça va, mon lieutenant ! Stoppez votre propulseur, maintenant ! dit la voix de Malar dans son casque. Vous vous éloignez de Halat à mille six cents mètres par seconde. C'est suffisant.

— Bon sang ! Ça a marché, Malar ! haleta Coste.

— J'en étais sûr, mon lieutenant. Je me remets en place au-dessus de vous et je viens vous tirer de là. Ça va ?

— Bien reçu, Malar. Je vous attends. Terminé.

Coste attendit encore une éternité avant de voir une minuscule poupée orange s'éjecter du ventre de l'immense cargo et l'approcher.

Malar prit contact d'une façon moins brutale que lui avec la capsule.

— Vous avez la batterie, Malar ? demanda Coste.

— Oui, mon lieutenant. Tournez-vous, que je l'installe.

Coste se retourna vers Malar. Celui-ci extirpa la batterie hors d'usage et brancha rapidement la neuve. Il leva le bloc noir devant la visière du lieutenant.

— Elle est morte, mon lieutenant. Un plot est dessoudé, regardez.

— Je m'en fous, mon vieux, je n'avais pas l'intention de la revendre, vous savez... Je veux rentrer à bord, c'est tout ! Le reste...

Malar l'aida à se séparer de la capsule, et ils remontèrent l'un derrière l'autre jusqu'au minéralier. Quelques instants plus tard, le lieutenant était le héros du jour. Tandis que Malar remettait le cap sur la route qu'ils n'auraient jamais dû quitter, Coste racontait une fois de plus sa chevauchée spatiale à un équipage incrédule. Il n'y avait que des cadavres dans cette maudite capsule, affirma-t-il. Avec l'accord de l'équipage, il envoya un message dans ce sens à sa base : on lui ordonna aussitôt de reprendre sa route sans s'occuper d'une épave qui avait déjà fait perdre sept heures sur le programme de retour.

Et la capsule s'éloigna bientôt avec ses occupants, s'enfonçant vers l'infini, à moins qu'elle ne rencontrât en chemin une planète ou un astéroïde pour mettre brutalement fin à sa course aveugle. Elle ne fut bientôt plus qu'un point insignifiant sur l'écran de détection.

Le cargo minéralier lança toute la puissance de ses propulseurs pour tenter de rattraper le temps et le chemin perdus, tandis que le lieutenant Coste proposait une nouvelle version de ses exploits sidéraux en y ajoutant avec talent quelques détails épiques.

Ainsi, le cargo ventru et indifférent avait-il renvoyé vers l'inconnu un importun venu sans se faire annoncer. La capsule emportait ses deux, passagers, morts ou vivants, sur une trajectoire hasardeuse qui n'était pourtant déjà plus celle qu'elle suivait avant d'être déviée par le lieutenant Coste. Celui-ci avait-il imprimé au petit véhicule une impulsion salutaire en lui faisant éviter la mortelle ceinture de Halat ? Ou bien l'avait-il au contraire irrémédiablement perdue en l'obligeant à quitter une trajectoire peut-être calculée avec précision ? L'important était avant tout que les précieux minerais soient livrés dans les délais et l'équipage pouvait s'estimer heureux de n'avoir pas payé plus cher la curiosité naïve de son lieutenant qui aurait pu sacrifier sa vie pour une capsule et deux cadavres.

Et pourtant, dans cette capsule, au rythme lent et régulier contrôlé par l'ordinateur dont les voyants avaient été éteints pour économiser de l'énergie, deux cœurs humains battaient imperceptiblement en attendant le rendez-vous avec l'orbite de Markab, comme prévu.

Et, comme prévu, une équipe d'intervention du parti universiste allait terminer l'opération Cigogne et récupérer le module de secours sans anicroche, à moins que la trajectoire n'ait été déviée. Mais les risques étaient si minimes qu'on n'en avait pas tenu compte...

CHAPITRE III

Germine Verde avait besoin de réfléchir. Les événements évoluaient trop vite pour elle. Elle était montée dans ce taxi un peu par hasard. Le chauffeur venait de déposer un gros homme bardé de portedocuments et de sacoches de sécurité dans la cour intérieure, et la portière était encore ouverte. Elle avait sauté sur la banquette comme on s'accroche à une bouée.

— Place d'Oréal ! avait-elle jeté avec autorité, elle-même surprise de son choix.

Arrivée sur place, elle se dit qu'elle ne connaissait rien ni personne en particulier Place d'Oréal, hormis une brasserie où elle avait rencontré un jeune homme, deux ans plus tôt. Le souvenir n'était pas désagréable, et c'était sûrement ce qui l'avait décidée. Elle monta au premier étage afin de surveiller les arrivants sans risquer de se laisser coincer comme elle aurait pu l'être au sous-sol. Elle commanda un double foc sur le pupitre-serveur de la table et essaya de l'avaler d'un trait pour se donner du courage, comme elle l'avait vu faire... Elle n'avait pas l'habitude et ne réussit qu'à s'étrangler, sous le regard intrigué du serveur.

— Vous aviez bien commandé un double foc ? demanda-t-il, saisi d'un doute.

— Oui, oui... Combien vous dois-je ?

— Six décimes, madame...

Elle tendit sa carte et le garçon y passa rapidement son crayon magnétique qui défalqua immédiatement six décimes du compte de Mlle Verde. Puis il tourna les talons sans plus s'inquiéter de cette cliente originale. Il avait vu pire, et sa carrière n'était pas finie...

Germine tenta à nouveau d'ingurgiter un peu d'alcool, mais l'odeur du liquide la rebutait. Elle reposa son verre et le fixa d'un air absent. Il fallait absolument qu'elle réfléchisse. La conduite du gouverneur était sûrement en rapport avec celle qu'elle avait lu sur la console de codage depuis plusieurs mois. Elle n'y avait rien compris, mais sa curiosité avait été la plus forte. Qu'avait-elle espéré ? Peut-être entrer petit à petit dans les secrets de son patron ?

Elle ne savait pas vraiment ce qui l'avait incitée à fouiller dans la mémoire de l'appareil. La première fois, elle avait bien failli dire au gouverneur qu'il avait oublié un texte en mémoire, mais elle avait craint de devenir un témoin gênant... Des bruits couraient sur les

agissements de son patron, et elle n'était pas pressée d'en vérifier le bien-fondé. Elle avait gardé le silence. Mais, par la suite, elle s'était demandé si ce n'était pas justement un test pour éprouver son intégrité. Comme elle n'avait rien dit la première fois, elle pouvait très bien être accusée d'indiscrétion ou même d'espionnage.

Et c'était précisément ce qui arrivait aujourd'hui ! Elle comprenait seulement maintenant cette histoire de machine à café branchée à la place de la console de codage. Une prise ou une autre, quelle importance ?

Aujourd'hui, ce geste anodin prenait toute son importance, depuis que son patron lui en avait parlé. Comment se sortir de ce borborygme ? Elle ne pouvait même plus aller s'expliquer franchement : elle venait de s'enfuir, et cette fuite avait l'air d'un aveu qui la condamnait... Quelle histoire, par Canopus, quelle histoire !

Elle se retrouvait à présent dans cette brasserie, avec sa carte de crédit pour tout bagage. Ses affaires étaient restées au bureau et il n'était évidemment pas question d'y retourner maintenant. C'était trop tard...

Depuis le début, elle avait systématiquement opté pour les solutions les plus catastrophiques... Pourtant, sur Markab, elle savait bien qu'on ne plaisantait pas avec ces choses-là.

Un souvenir revint soudain à sa mémoire et elle commença à transpirer. Une amie à elle travaillait au tri des factures dans une usine d'armement. Elle avait appris sa déportation sur M 326 par le responsable de l'immeuble où elles logeaient toutes les deux.

Son amie avait simplement relevé les coordonnées de toutes les factures qu'elle refoulait pour anomalie ou erreur, afin de pouvoir justifier ses décisions auprès de son supérieur, un homme tatillon.

Le chef des services de sécurité était tombé par hasard sur le bloc-mémoire où elle notait les références de ces factures inexactes. Elle avait été sur-le-champ accusée d'espionnage et déportée !

Germine songea un instant à retourner chez elle pour y récupérer quelques affaires et fuir le plus loin possible. Elle abandonna aussitôt cette idée : ce sale type de Vitan y avait sûrement déjà envoyé ses sbires. Il était cinq heures du soir... Les patrouilles de ramassage ne circuleraient pas en ville avant dix heures. Cela lui laissait cinq heures pour trouver un refuge.

Brusquement le regard de Germaine devient fixe. Elle faillit bondir sur ses pieds. Dy, bien sûr ! Pourquoi n'y avoir pas pensé plus tôt ? Elle n'avait pas revu son amie depuis le collège et avait appris qu'elle se prostituait en banlieue. Elle se cachait sous une fausse identité, et on laissait tranquilles les filles de son genre lorsqu'elles arrivaient à amadouer les patrouilles. Elle pourrait sûrement l'aider.

Ça, au moins, c'était une bonne idée ! Même en l'examinant sous

tous les angles, Germiné ne trouvait aucun défaut à son plan. Jamais personne n'irait faire le rapprochement entre elle et cette fille... Elles n'étaient pas du même milieu, n'habitaient pas le même secteur...

Mais avant tout : changer d'aspect ! Elle pouvait toujours ôter la perruque qu'elle portait uniquement par coquetterie, depuis qu'elle avait appris que le gouverneur avait horreur des femmes rousses. Restait le problème de ses vêtements. Elle avait toujours essayé de correspondre au profil type de la secrétaire modèle, et son tailleur métallisé était presque l'uniforme de la profession, surtout dans les quartiers chics de Jhilna.

Si elle allait dans cette tenue jusqu'au bar louche où travaillait Dy, elle se ferait sûrement remarquer et on se demanderait ce qu'une bourgeoise de la capitale pouvait bien trouver d'intéressant dans un bar de seconde zone. Tant qu'elle restait dans les quartiers de bureaux, elle pouvait espérer passer inaperçue, mais pas en banlieue. Il n'y avait qu'une solution : appeler Dy à l'intercom en espérant qu'elle se souviendrait d'elle.

— Pourvu qu'on n'ait pas bloqué ma carte de crédit à la banque ! marmonna Germiné.

Mais non : elle venait de marcher pour le serveur, donc elle était toujours en service. Mais il fallait se hâter : Vitan allait sûrement faire bloquer son compte dans l'heure suivante. Germiné s'isola dans la cabine d'intercom et appela le bar où « œuvrait » Dy.

— Ouais ? Qu'est-ce que c'est ? lança une voix vulgaire.

— Dy ? C'est toi, Dy ?

— Non, ma poulette, c'est Nina, sa copine. Qu'est-ce que tu lui veux, à Dy ?

— Écoutez, mademoiselle, il faut absolument que je lui parle, c'est très grave !

— Et elle m'appelle « mademoiselle » ! claironna la voix à l'autre bout de la ligne. Te casse pas, ma belle, y a longtemps que j' suis plus demoiselle. Tu veux parler à Dy ? Et toi, t'es qui, toi ?

— Une amie à elle... Germiné. Faites vite, je vous en supplie !

— Germiné comment ?

— Germiné... Elle comprendra...

— Bon, ça va, fit la voix renfrognée. Je vais lui faire la commission. Mais elle est en main. Il faudra attendre un peu. Pas question de saboter le client, pas vrai ? Elle peut te rappeler quelque part ou tu veux laisser un message ?

— Non, non ! Vous n'avez pas compris ! Je dois lui parler tout de suite ! Je... enfin, j'ai de gros ennuis, et...

— Tu sais, ma gosse, tout le monde a des ennuis...

— Écoutez, Nina, je risque vraiment gros. Elle vous en voudra sûrement de ne pas l'avoir prévenue à temps.

- Sans blague ! J' suis la patronne, ici ! Tu te figures pas que...
- Mais je vous assure que c'est grave, Nina ! Écoutez... Vous vous souvenez de cette fille qui travaillait à l'usine Tetra et qui a été déporté sur M 326 ?
- Ouais... Et alors ? C'est toi ?
- Non, bien sûr. C'était une copine à Dy et à moi. J'habitais avec elle. Mais il m'arrivera la même chose si on ne m'aide pas sur l'heure.
- Ah bon ? rétorqua la voix, troublée. Bon... Écoute, ma gosse, t'as qu'à venir ici. On verra ce qu'on peut faire.
- Mais non, justement ! Il m'est impossible de sortir dans la rue. Je suis à la brasserie Place d'Oréal.
- T'appelles de Jhilna ?
- Oui, et si je sors, on me repérera immédiatement. On me recherche déjà.
- Qu'est-ce que t'as fait ?
- Rien... Enfin si, mais... Écoutez, on ne pourrait pas remettre les explications à plus tard ?
- Bon, ça va... On vient te chercher. Comment tu t'appelles, t'as dit ?
- Germinette. Mais Dy me connaît bien.
- Bon, on t'envoie du monde. Mais gare à toi si t'as raconté des salades ! Ici, on n'aime pas les embrouilles et on corrige les morues.
- Je vous jure que c'est vrai. Appelez Dy, vous verrez bien.
- Speedy, file chercher Dy ! Eh, la nana ! Attends un peu, on est parti la chercher. Mais, dis-moi... Qu'est-ce que t'as l'intention de faire ?
- Je n'en sais rien encore. Je n'ai pas de famille et, de toute façon, les gardes y seraient déjà si j'en avais une...
- Ça, poulette, c'est couru d'avance !
- Je ne sais pas où aller. Je veux partir vite et loin. Il faut juste que je me cache un jour ou deux, le temps de me retourner...
- Ouais..., grogna Nina. Encore des emmerdes en perspective, quoi...
- Je suis prête à tout pour filer ! C'est ça ou M 326 !
- Ça va, la nana, t'excite pas. Tiens, voilà Dy, j'te la passe.
- Oh, merci, mademoi... Enfin, merci, Nina ! rétorqua Germinette avec reconnaissance...
- Mais Nina s'était déjà éloignée.
- Germinette ? questionna Dy.
- Dy ? Oui, c'est Germinette. Tu te souviens de moi ?
- Euh... Tu sais, des Germinette, il y en a...
- Germinette, au collège des Arques ! La rouquine !
- La Germinette des Arques ?
- Mais oui ! Tu sais bien... La Gorgone !

— Ça alors ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Il paraît que tu as des pépins ?
— Plutôt, oui. Si tu savais ! Mais je n'ai pas le temps de t'expliquer tout ça à l'intercom. Peux-tu venir me chercher à la grande brasserie de la Place d'Oréal ?

— Où ça ? À Jhilna ?

— Oui, bien sûr.

— Ah..., fit la voix, soudain assourdie.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ce n'est pas possible ?

— Non, je ne peux pas venir...

— Oh, écoute ! Sois sympa, Dy ! Je suis vraiment dans la merde, tu sais. Vraiment. Ne me laisse pas tomber. Tu es la seule sur qui...

— C'est pas ça, Gorgone... Mais je suis interdite de séjour à Jhilna. S'ils me piquent, je suis bonne pour le mitard pendant au moins six mois. Mais je peux t'envoyer quelqu'un...

— Quelqu'un de sûr ?

— Ben, tu le connais... C'est Yaka.

— Yaka ? Yaka est avec toi ?

— Oui, ma grosse ! Ça te coupe l'air, pas vrai ?

— Non, ça me fait plaisir, au contraire...

— Pas jalouse ?

— Il y a si longtemps... Tu peux lui donner des affaires pour moi ?
Je ne me vois pas sortant de la ville comme ça...

— Ben, t'es pas à poil quand même ?

— Non, mais je travaille dans un bureau, et...

— Ah, d'accord ! Tu es déguisée, quoi...

— Oui, si tu veux... Alors ? C'est possible ?

— Avec Yaka, « y a qu'à demander », tu sais bien.

— Ah, oui... c'est vrai. J'avais presque oublié.

— Bon, attend-le sans bouger. Il peut être là dans... disons vingt minutes. Ça ira ?

— Oui, j'espère. Je coupe, j'ai peur d'être repérée.

— T'en fais pas, Gorgone. À tout à l'heure... Et sois sage avec Yaka, hein ? C'est ma viande à moi, maintenant ! Salut !

Germine regagna sa place et passa une demi-heure à sursauter au moindre bruit de chaise, à scruter tous les nouveaux arrivants avec la crainte de voir surgir un garde avant l'arrivée de Yaka.

Yaka... Germine n'en revenait pas. Ce garçon devait son surnom à l'habitude qu'il avait, dès le collège, de répondre : « y a qu'à demander » à toutes les sollicitations. Fouineur, rusé et sournois, mais toujours prêt à rendre service. Germine en gardait un bon souvenir...

Elle le reconnut immédiatement, lorsqu'il s'assit à la table voisine. Elle faillit aller à sa rencontre, mais un discret froncement de sourcils l'en dissuada. Elle attendit donc qu'il s'approche.

— Yaka..., souffla-t-elle. Tu me reconnais ?

— Pardon ? rétorqua-t-il, comme s'il la voyait pour la première fois.
— C'est moi, Germinette... La Gorgone...
— Mais volontiers, mademoiselle ! claironna Yaka, comme si elle l'avait invité à sa table. Vous venez souvent ici ? insista-t-il avec un clin d'œil imperceptible.

— Euh... oui. Enfin, non... Je veux dire...
— Du calme ! chuchota-t-il en bougeant à peine les lèvres. On finit nos verres et on y va. (Puis il reprit à haute voix :) Et vous travaillez dans le coin ?

— Oui, répondit Germinette, entrant dans le jeu. Juste à côté...
— Ah, bon... Vous ne trouvez pas que cet endroit est sinistre ?
— Oh, ça ! rétorqua Germinette qui pensait seulement à filer le plus vite possible de ce quartier qui ressemblait pour elle à une souricière.
— Si on allait prendre un verre ailleurs ? proposa Yaka, une lueur de malice dans le regard.

— Oui, si vous voulez... Où ça ? demanda Germinette, avec un naturel dont elle ne se croyait pas capable.
— Au *Temple*, par exemple... Vous connaissez ?
— Oui... J'aime bien. Je descends me donner un coup de brosse et on y va ?

— Très bien... Mais n'oubliez pas votre sac, mademoiselle, poursuivit Yaka en désignant du menton le sac plastique qu'il avait apporté avec lui et qui devait contenir les vêtements.

— Pas de danger ! Je reviens dans une minute.
— Je vous attends devant la porte, en bas.

Les vêtements étaient visiblement plus indiqués pour la banlieue que pour les quartiers chics de Jhilna, mais Germinette ne s'arrêtait plus à de tels détails. Elle les enfila et ôta sa perruque brune.

Ses cheveux courts, d'un roux flamboyant, ondulaient naturellement et elle n'eut qu'à leur donner un rapide coup de brosse pour leur rendre un aspect convenable. Elle sortit des toilettes en espérant que personne ne serait là pour s'étonner de voir une rousse en tenue de sport apparaître à la place de la brune en tailleur strict qui était entrée.

Elle rejoignit Yaka à la porte de la brasserie, et ils se dirigèrent ensemble vers un glisseur en triste état. Germinette eut un choc lorsqu'elle aperçut les uniformes. Trois gardes étaient là et contrôlaient les identités, un peu au hasard. Elle poursuivit son chemin et prit place sur la banquette arrière du glisseur, à côté de Yaka.

Les gardes ne semblaient pas lui prêter attention et s'intéressaient davantage aux clients de la terrasse. Mais, soudain, Germinette sursauta : un gros gant venait de s'abattre sur la portière.

— Messieurs-dames... Vos cartes, s'il vous plaît ? lança une voix

dure.

— Voilà, répondit Yaka en tendant une carte d'identité magnétique délabrée.

C'était toujours quelques secondes de gagnées. Le temps que le garde fasse ses commentaires méprisants et moralisateurs sur l'état de la carte magnétique, et Yaka aurait trouvé une idée.

Mais il n'eut même pas à se creuser la cervelle. À la terrasse, un homme jaillit de son siège et assomma un garde d'un terrible uppercut qu'il devait préparer depuis longtemps. Il bondit par-dessus le corps effondré et planta ses talons dans l'estomac du second garde qui se précipitait sur lui.

Le temps de reprendre contact avec le sol, il avait déjà saisi le goulot d'un siphon et l'écrasait sur le crâne du policier qui contrôlait les papiers de Yaka alors que celui-ci, faisant volte-face, portait la main à son arme.

Le tout n'avait pas duré cinq secondes. Germiné était complètement désorientée. Yaka, plus vif, ouvrit la portière du glisseur et siffla entre ses doigts. L'homme regarda dans sa direction. Yaka lui adressa un signe, l'autre jeta un coup d'œil à droite et à gauche avant de plonger dans le glisseur.

Yaka exécuta un demi-tour acrobatique qui fit rouler Germiné sur la banquette arrière et s'infiltra adroitement dans le flot de circulation pour emmener Germiné et l'inconnu loin de la Place d'Oréal qui ne tarderait pas à devenir malsaine pour tous ceux qui ne pourraient pas établir la preuve d'une identité irréprochable.

À huit heures moins le quart, Dy voyait arriver son homme, Yaka, en compagnie de son amie Gorgone et d'un inconnu qui choisissait mal son moment pour se faire inviter. Elle fronça les sourcils et demanda à Yaka :

— Qu'est-ce que c'est que cette embrouille ? Elle m'avait pas parlé d'un mec...

— Ton accueil me va droit au cœur, chérie ! rétorqua Yaka. C'est un invité... Il nous a sauvé la mise. On n'allait pas le laisser tomber, pas vrai ?

CHAPITRE IV

Emst Viton avait un sacré problème sur les bras. Cette fille demeurait introuvable à l'étage des bureaux et le gardien de l'immeuble n'avait vu sortir personne, ni par l'ascenseur ni par l'escalier. Il restait bien sûr la cour par laquelle arrivaient tous les véhicules, mais, objectait le gardien, on ne pouvait pas contrôler toutes les entrées et les sorties depuis sa loge.

Viton descendit au sous-sol et demanda aux vigiles de lui extraire immédiatement la bande d'enregistrement vidéo des plaques des véhicules sortis du siège depuis le début de l'après-midi. Chaque véhicule correspondait à l'arrivée ou au départ d'une personne parfaitement identifiable, à l'heure prévue... Cette espionne n'avait donc pas pu partir par là non plus...

— Par Hercule ! éclata Viton. Il ne lui est pas poussé des ailes, tout de même !

Il leva les yeux, par association d'idées, fixa son regard pensif sur les pentes métalliques du toit du grenier aux archives. Les archives ! Il n'avait pas fait fouiller ce secteur... Il avait encore une chance.

Bien sûr, l'autorisation du gouverneur était nécessaire pour pénétrer dans cet antre obscur, et Viton préférait épuiser toutes les autres solutions avant d'aller le trouver. Pourtant, une décision s'imposait : il fallait absolument réduire Germinette au silence avant qu'elle ne ruine irrémédiablement les espoirs du gouverneur aux élections.

Tant pis, il fallait l'avertir. Akheb lui mettrait sûrement tout ça sur le dos, comme d'habitude, mais ce coup-ci, il serait facile de lui renvoyer l'accusation. Après tout, c'était le gouverneur lui-même qui avait alerté cette fille en la mettant sur le gril pour le plaisir, tout à l'heure.

La main sur la plaque d'ouverture à effleurement, scellée à côté de la porte du gouverneur, le qualiteux Emst Viton prit une profonde inspiration...

De l'autre côté de la porte, Akheb regarda la plaque, à l'intérieur du bureau, qui venait de s'allumer. Il pressa la pédale d'ouverture.

— Ah, Viton... Venez donc, je vous attends depuis une demi-heure.

— Gouverneur, nous avons un problème : Mlle Verde est introuvable, dit Viton d'une seule traite, comme on se jette à l'eau.

Le gouverneur Akheb le fixa longuement de son regard sombre.

— J'espère pour vous que ce n'est pas vrai, Viton, gronda-t-il.

— Hélas, si, gouverneur.
— Vous l'avez laissée filer ? Pourquoi ne pas l'avoir arrêtée immédiatement ?

— Gouverneur...

— Je vous avais pourtant bien demandé d'envoyer sur-le-champ une équipe chez elle, non ? Ou bien j'ai rêvé ?

— Oh, mais l'équipe était déjà là-bas avant cela. Non, c'est que...

— Alors, où est le problème ? Il n'est que sept heures moins dix, elle n'est pas encore partie...

— Si, justement, elle est déjà partie. Elle nous a pris de vitesse. Lorsque j'ai voulu lui dire qu'elle pouvait regagner son bureau, je l'ai cherchée en vain. Elle a dû s'enfuir à ce moment-là, par je ne sais quel tour de magie. Personne au siège n'a vu cette, femme !

— Et vous avez la prétention d'aller arrêter quelqu'un chez lui, si vous n'êtes même pas capable de l'empêcher de partir, lorsqu'il est chez nous ? Vous êtes décidément d'un comique très particulier, Vitan...

— Mais, gouverneur, sans chercher à rejeter la faute sur vous, je ne pouvais pas prévoir que vous alliez lui faire peur au point de l'inciter à filer immédiatement. Mon plan était prévu pour démarrer à sept heures seulement, alors qu'elle ne se doutait de rien... C'est vous qui l'avez alarmée, gouverneur.

— Et, en plus, ça va être ma faute ! tonna Akheb. Vous laissez échapper une espionne susceptible de ruiner notre campagne et, en plus, ce serait ma faute ! Vous ne manquez pas d'aplomb, Vitan !

— Je vous explique pourquoi mon plan n'a pas marché, gouverneur.

— Eh bien, faites plutôt fonctionner vos plans, au lieu de m'expliquer pourquoi ils ne fonctionnent pas !

— Permettez, gouverneur, c'est bien vous qui l'avez alertée avant l'heure fixée.

— Et puis quoi, encore ?

— Et puis aussi, si vous aviez accepté de placer un sas de tri tactile à tous les accès, y compris la cour des taxis, gouverneur, nous ne serions pas...

— Ne revenez pas là-dessus, Vitan ! Vous savez très bien qu'on ne peut pas imposer ce contrôle humiliant à nos visiteurs officiels.

— Eux, non, mais... En attendant, les ministres et les officiels ne sont pas les seuls à entrer et sortir librement par la cour des taxis. Il y a les livreurs, les chauffeurs eux-mêmes...

— Vous êtes vraiment peu ordinaire, Vitan. D'habitude, les gens de mauvaise foi trouvent toujours une excuse... Vous, vous en trouvez deux !

— Restent les archives, gouverneur...

— Et vous n'avez pas vérifié ?

— Mais, gouverneur, il faut votre accord pour...

— Bon, montez-y avec trois bleus, j'appelle l'archiviste pendant ce temps-là.

Les bleus du gouverneur n'étaient pas des recrues de fraîche date, mais des hommes qui avaient pour particularité de ne savoir ni lire ni écrire et encore moins se servir d'une console d'ordinateur. C'était un corps spécial auquel incombaient toutes les besognes qu'aurait refusé n'importe quel mercenaire. Lorsqu'il s'agissait d'assassiner un vieillard au passé politique gênant ou un enfant à l'hérédité un peu encombrante, de provoquer des attentats meurtriers dans les lieux publics ou encore de mener à terme une mission-suicide, il n'y avait qu'une solution : les bleus.

Une demi-heure plus tard, Vitan redescendait dans le bureau du gouverneur.

— Alors ? questionna celui-ci.

— Rien, soupira Vitan en s'asseyant lourdement dans un fauteuil.

— Et voilà ! éclata Akheb, hors de lui. Maintenant, comment empêcher cette femme d'aller tout déballer aux hommes de Nakato ? Hein ?

— On ne peut pas, gouverneur... Elle y est peut-être déjà.

— Là ou ailleurs ! Je vous ai rarement vu échouer aussi lamentablement !

Vitan regardait fixement la maquette du glisseur qui servait de presse-papiers au gouverneur... Sa pointe affinée en faisait une arme bien suffisante pour transpercer une carotide ou une cage thoracique... Akheb s'en prenait à ce qu'il avait de plus sensible : son efficacité. Vitan ne le supportait pas ! Qu'il œuvre pour le bien ou le mal, peu lui importait. L'essentiel était qu'il obtienne des résultats. Et, d'habitude, il les obtenait ! Il avait suffi qu'une demi-portion de secrétaire vienne mettre le nez dans des affaires qui ne la concernaient pas pour...

Akheb dut remarquer le changement d'attitude de Vitan, car il recula d'un pas et se rassit.

— Comment comptez-vous rattraper le coup, Vitan ?

Vitan se calma un peu : il n'était pas classé hors service... Il lui restait une chance, puisque le gouverneur s'en remettait de nouveau à lui.

— J'ai bien une idée, gouverneur...

— Épatant ! Si elle est du même genre que votre piège pour Mlle Verde, ça nous promet encore quelques moments de franche rigolade.

— Il faut avancer votre campagne, poursuivit Vitan, imperturbable.

— Comment ça ?

— Oui, gouverneur. Je ne sais toujours pas quelles sont les opérations codées qu'a pu découvrir Verde mais, parmi elles, celles qui

doivent servir votre campagne risquent d'être déjouées par Nakato.

— Merci d'insister, j'avais compris...

— Avancez ces opérations-là, gouverneur. Prenons-les de vitesse, c'est tout !

— C'est tout ! Il en a de bonnes ! Avancer les opérations ! Encore faut-il pouvoir.

— Si je les connaissais, gouverneur, peut-être...

— De toute façon, je comptais vous en parler. Voilà : la principale action de ma campagne résidait dans l'opération Cigogne. Vous vous en doutiez, hein ?

— Non, gouverneur. À part les noms de code, voyez-vous... J'imagine qu'elle doit permettre à votre frère de vous procurer un atout de poids, mais à part ça...

— Arik doit me ramener un exilé d'Epsilon d'Eridan. Nous étions sur le point de posséder une invention que beaucoup nous envieraient, s'ils étaient au courant.

— Quoi donc ?

— Le Transfert de masse, Vitan... !

— C'est vrai ? Mais c'est génial, ça, gouverneur ! C'est...

— C'était, Vitan...

— Pourquoi, gouverneur ? Rien n'est perdu !

— Vous savez comment je suis, ricana Akheb. Je m'inquiète pour un rien. J'ai toujours été très pessimiste.

— Je suis sérieux !

— Alors, tout va bien ! soupira Akheb en levant les bras au ciel.

— Écoutez ! Il suffit de faire savoir que nous possédons ce renseignement et le gouverneur Akheb sera l'homme qui aura amené le Transfert de masse sur Markab. Rien que pour ça, vous êtes assuré d'un score percutant aux prochaines sénatoriales, si ce n'est plus !

— Plus ? Mais les présidentielles n'auront lieu que dans un an ! Il ne faut pas rêver...

— Le rêve, c'est mon boulot, gouverneur ! Laissez-moi faire.

— Je vous ai laissé faire, persifla Akheb. De toute façon, nous ne l'avons pas encore, ce Transfert de masse.

— Mais nous allons l'avoir, n'est-ce pas ? Il suffit d'avancer un peu les dates, bref de savoir anticiper sur les événements... C'est ma tactique et elle a donné les résultats que vous connaissez !

— Ah, oui, parlons-en !

— Je veux dire... d'habitude, corrigea Vitan. En quoi consistait cette opération Cigogne, gouverneur ?

— Dans à peu près six heures, une capsule de secours passera, juste au zénith de Markab, à trois mille kilomètres. Elle transporte mon frère Arik et un transfuge d'Eanta. C'est ce dernier qui a piqué le secret du Transfert de masse aux exilés de M 326 réfugiés sur Epsilon

d'Eridan.

— Mais alors, tout va bien, gouverneur ! exulta Vitan, bondissant de son siège pour plaquer ses deux mains sur le marbre noir du bureau.

Subitement muet, le gouverneur regarda les traces humides que laissaient les paumes de son qualiteur sur la surface polie.

— Par Neptune ! marmonna-t-il. (Puis il rugit :) Vitan, ôtez vos sales pattes de là !

Et il se précipita pour essuyer les traces avec un chiffon qui ne quittait jamais son tiroir.

— Excusez-moi, gouverneur, dit Vitan, tout en pensant : « pauvre malade ! ».

— Ne refaites jamais ça, mon vieux...

— Non, non... Dites-moi, gouverneur, qu'est-ce qui nous empêche de mener à bien l'opération Cigogne ?

— Oh, vraiment peu de chose. La capsule n'est pas encore là et elle n'y sera pas avant six heures. Mais, à part ça, tout va bien.

— Oui, six heures... C'est long.

— Très long, Vitan. Surtout quand Nakato risque de me convoquer d'un instant à l'autre, rétorqua Akheb, amer.

— Mais... on ne peut rien faire en attendant ?

— Je n'y ai pas encore réfléchi.

— Si vous avez cinq minutes, gouverneur, je vous suggère une petite séance d'hypothèses.

— Non, vous m'emmerdez avec vos techniques tirées par les cheveux.

— C'est pourtant très performant.

— Pffff... Voyons un peu. Si j'annonce tout de suite que je possède le Transfert de masse et que l'opération échoue, je suis cuit.

— Annoncez simplement que vous êtes sur le point de l'avoir. Dites la vérité. Expliquez l'opération Cigogne, du moins sa phase terminale. Ainsi, même si elle échoue, vous aurez fait parler de vous.

— Oui, mais quelle publicité !

— Mieux vaut une mauvaise publicité que pas de publicité du tout, gouverneur.

— Vous avez raison. Je vais préparer un communiqué pour demain.

— Mais non, gouverneur ! Si cette Verde est déjà chez Nakato, il passera son flash dès vingt heures. Au plus tard à vingt-deux heures... Il faut passer le nôtre maintenant !

— Bon, alors mettons-le au point tout de suite. Fermez la porte et allumez le brouilleur d'écoute.

Il fallut plus d'une heure de lutte tenace à Vitan pour dissuader Akheb d'utiliser à tour de bras des images usées jusqu'à la corde et des clichés grandiloquents.

— Bon, vous me faites diffuser ça sur la C.V.U. pour vingt heures ?

— Pas de problème !

— Vous allez y parvenir ? Il est presque vingt heures, Vitan.

— Le bulletin d'information vidéo de vingt heures doit comporter un document sur les grèves d'hier à Katienke. C'est notre équipe qui fournit la bobine. Je télécomme à notre reporter de ne pas la donner. La C.V.U. se retrouvera avec un blanc imprévu de douze minutes. Votre ami Suell n'a rien à vous refuser, je crois ?

— Si, mais il n'y a aucun intérêt, ricana Akheb. D'accord, dépêchez-vous. Envoyez tout de suite une copie du texte par vidéocom, pour qu'ils puissent le contrôler avant mon arrivée. On a tout juste le temps... Pourvu que ça marche !

— Ça va marcher, gouverneur. Je crois que nous avons pris la bonne décision.

— Eh, un instant ! Dites donc, Vitan... Avez-vous pensé que Verde travaillait peut-être pour Eanta et non pour Nakato ?

— Oui, mais ce n'est pas grave. Je crois même que, dans un certain sens, je préférerais presque ça...

— Vous êtes tombé sur la tête ou quoi ? Vous voulez qu'Eanta récupère la capsule avant nous ?

— Aucun risque, gouverneur. Il faudrait que Verde parvienne à quitter Markab.

— Et qu'est-ce qui l'en empêchera ? Impossible de lancer un avis d'arrestation sans motif officiel.

— Non, mais l'espace de Markab pourrait être fermé...

— Et comment ça ?

— Eh bien... Seriez-vous vraiment navré si on volait le glisseur personnel d'un gouverneur, par exemple dans l'heure qui vient ?

— Vitan, on dirait que vous refaites surface après une éclipse. Appelez-moi immédiatement la station civique centrale de Jhilna. Dites-leur de fermer le secteur spatial de Markab : on m'a volé mon glisseur avec des papiers importants à l'intérieur.

— Quelle époque, tout de même ! rétorqua Vitan en se dirigeant vers le télécom.

CHAPITRE V

Dy passa une bonne partie de la soirée à échanger des souvenirs avec Germinie et Yaka. L'inconnu qui avait eu l'heureuse idée de détourner l'attention des gardes, à la brasserie de la Place d'Oréal, se nommait Cross Zafir. Il était en cavale depuis que son frère avait été arrêté à sa place.

Nina, la patronne de l'établissement, commençait à regretter d'avoir donné asile à tout ce petit monde et redoutait des ennuis s'ils ne déguerpiçaient pas au plus vite.

— Écoutez, proposa Cross, je peux vous planquer quelque temps, si vous voulez. Je vis dans la verrière de la spatiogare sud de Jhilna.

— C'est une bonne planque ? demanda Yaka.

— Formidable ! Je me mêle aux voyageurs avant le sas de contrôle et je bifurque, comme si je me dirigeais vers le chantier voisin. Je n'ai qu'à vérifier qu'on ne m'observe pas et à me glisser entre les palissades de la verrière. J'ai aménagé mes quartiers au deuxième étage, près du dôme.

— Cet hiver, vous ne tiendrez pas. Il va geler, là-haut, objecta Dy.

— Je sais... Je trouverai autre chose, si je ne suis pas déjà parti.

Germinie, épuisée, s'endormit sur la table sans s'en rendre compte. Elle fut tirée de son assoupissement lorsque le ton de la conversation monta d'un cran.

Cross le front soucieux, affirmait avec force :

— Mais non, je vous dis que c'est un type correct !

— Qu'en savez-vous ? insistait Yaka.

— C'est le réseau Virgile... Ça vous suffit ?

— Le réseau Virgile ? s'étonna Dy. Vous avez contacté le réseau Virgile ?

— Exactement... Vous voyez que je ne parle pas en l'air.

— Oui, oui... Le réseau Virgile, évidemment, rétorqua Yaka, songeur. Mais, dites-moi, Cross. Ce type... Il s'appelle comment ?

— Écoutez, c'est délicat. Je ne peux pas parler comme ça, je dois garder une certaine discrétion, c'est...

— Bon, mais dites-nous au moins où vous allez le rencontrer.

— Ne le prenez pas mal, mais... Non, c'est impossible.

— Bon, dites-moi seulement : ce ne serait pas, par hasard, au collecteur est des égouts de la ville ?

— Je ne peux pas vous répondre, n'insistez pas.

— O.K., vous êtes discret, c'est bien. Mais sachez simplement que de nombreux camarades à nous ont été arrêtés aux égouts est. Si c'est là votre point de contact, réfléchissez bien.

— Que voulez-vous insinuer ?

— Vous n'avez pas contacté le réseau Virgile, mais un homme du gouvernement.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama Cross, le visage soudain couvert de sueur. Je... j'ai indiqué les noms de..., poursuivit-il d'une voix étranglée. Nous sommes plusieurs à attendre notre départ, et...

— Vu, coupa Dy. Pour qu'il puisse établir des fausses cartes, vous avez donné à cet homme les photos de vos amis, n'est-ce pas ?

— Oui..., souffla Cross.

— Mais comment s'appelle-t-il, ce type ?

— Non, n'insistez pas ! dit Cross en se levant. J'irai tout seul au rendez-vous, comme prévu. Si ce type est un vendu, je le tuerai.

— Et comment saurez-vous si c'est un piège autrement qu'en tombant dedans ?

Cross resta un instant silencieux.

— Tant pis ! trancha-t-il. Je me ferai prendre, mais je serai son dernier client. Si ce sale petit roquet s'est foutu de moi..., gronda-t-il entre ses dents serrées.

— Vu ! s'exclama Yaka. Un « sale petit roquet », c'est forcément Caletto ! Un bonhomme sec, avec une moustache très fine et des cheveux très noirs, collés sur le crâne ?

Cross opina, incapable de prononcer un mot.

— C'est une ordure qui travaille pour Nakato. Il a réellement fait partie du réseau Virgile et connaît beaucoup de monde et de planques. Il piège souvent des gars dans les égouts, parce qu'il n'y a aucun moyen de fuir. Les types se font cueillir comme des fleurs, et sont tués sur place si l'un d'entre eux est armé.

— Mais ce n'est pas le nom qu'il m'a donné..., protesta faiblement Cross.

— Oui, je m'en doute... C'était quoi ? Penrob ? Nugar ? Godankapar ? Qu'est-ce qu'il y a encore, Dy ?

— Ross, Cavel-Aguil... Felis, ou encore...

— Ça va, murmura Cross. C'est bien ça, il s'appelle Felis.

— Je l'aurais parié ! conclut Yaka. Écoutez, Cross, je ne veux pas connaître le nom de vos amis. Mais si vous souhaitez les sauver, faites vite ! Avertissez-les avant qu'ils ne se fassent arrêter. Prévenez-les par télécom, il est peut-être encore temps.

— Oui, mais... D'où appeler ? S'ils localisent l'appel...

— Utilisez le radiotélécom du glisseur. Ils n'essaieront même pas de le repérer, ils savent qu'il peut filer aussitôt après l'appel.

— Merci, mon vieux, dit Cross en sortant du bar au pas de course.

Germine restait songeuse... Comment ses amis connaissaient-ils cet agent du gouvernement ? Et comment savaient-ils qu'il n'appartenait pas réellement au réseau Virgile ? Il était vrai qu'elle ne les avait pas revus depuis plusieurs années.

— Dis-moi, Dy...

— Oui ?

— Comment se fait-il que vous connaissiez tous ces gens-là ?

— Qui ? Caletto ?

— Oui, et puis Virgile, tout ça...

— Ma pauvre ! s'exclama Dy. Tu n'as pas idée du nombre d'olibrius qu'on voit défiler ici... Tous, des magistrats aux tâcherons, ils ont les mêmes besoins.

— Et c'est comme ça que...

— En écoutant leurs confidences, oui... Et, le plus beau, c'est qu'on ne leur demande rien ! Mais par Sol, ce que les hommes sont bavards ! Les femmes ne m'en racontent pas la moitié !

— Les femmes ? Tu veux dire que tu... avec une femme ?

— Oh, eh ! Gorgone ! Tu ne vas pas jouer les oies blanches, hein ? Tu sais où tu es, ici ? La « boîte à bonheur », qu'ils appellent ça, les habitués.

— Oui, bien sûr.

— Bon, excusez-moi cinq minutes, coupa Yaka en se levant précipitamment. Je vais à côté écouter un peu ce qu'il raconte. On ne le connaît pas et je ne tiens pas à voir débarquer les bleus dans le secteur.

— Comment ça ? s'étonna Germine. Tu crois qu'il serait...

— Je ne crois rien du tout. Mais mieux vaut vérifier.

Quelques instants plus tard, Cross revenait, l'air accablé. Il s'assit pesamment en face de Dy et lâcha :

— Personne ne répond... Aucun d'entre eux... Ce n'est pas normal.

— Je vous l'avais dit ! rétorqua Yaka en regagnant sa place.

— Quel salaud, ce type ! gronda Cross. Comment faire, à présent ? Ils sont sans doute tous arrêtés.

— Et... vous n'aviez pas pris de précaution, une mesure de sécurité ? demanda Dy.

— Mais oui ! s'exclama Cross. Bien sûr ! Le vieux Valette devait débrancher son répondeur en cas d'anomalie. Je viens d'appeler : il est débranché. Tous ceux qui ont pu l'appeler ont compris qu'il se passait quelque chose d'anormal.

— Alors, tout va bien, dit Yaka. Vous pensez qu'ils l'auront appelé ?

— Quelle heure est-il ? Huit heures et demie ? Oui, ils ont dû appeler, soupira Cross avec soulagement. On le contacte trois fois par jour. Il faut que j'appelle à un autre numéro pour avoir le vieux. Je peux ?

— Bien sûr ! À bord du glisseur..., répliqua Yaka.

Cross ressortit et Yaka brancha aussitôt l'amplificateur du radiotélécom du bar. Cross ne prononça qu'une seule phrase :

— Bonhomme a perdu la clef à vingt heures trente... Je répète : Bonhomme a perdu la clef à vingt heures trente.

Et il raccrocha. Yaka dévisagea Cross lorsqu'il regagna sa place.

— Ça y est ?

— Oui, j'ai laissé un message. J'espère qu'ils penseront à appeler ce numéro. C'est un répondeur public de location. Il est loué sous un faux nom. On ne peut pas nous remonter à partir de cet appareil.

— Comme ça, vous êtes Bonhomme... ? demanda brusquement Yaka.

Cross resta interdit un instant, ses yeux se plissèrent imperceptiblement. Il balaya l'assistance d'un regard inquiet et finit par hocher la tête lentement.

— Vous m'avez écouté ?

— Évidemment, depuis le début ! Vous ne pensiez pas que nous allions courir le risque d'accueillir ici un éventuel espion du gouvernement, n'est-ce pas ?

— C'est correct... J'aurais dû m'en douter. Et alors ? Votre verdict ?

— Nous vous connaissons, du moins de nom...

— Je ne peux pas en dire autant. Comment me connaissez-vous ?

— Si vous êtes bien Bonhomme, nous vous connaissons.

— Ah oui ?

— Oui. Le fait que vous travailliez pour Eanta ne nous gêne pas outre mesure.

— Je constate que vous êtes bien renseigné.

— Nous nous comprenons et c'est tant mieux, dit Yaka.

— Cela ne m'explique pas qui vous êtes...

— Vous ne devinez pas ? Qui, sur Markab, est censé savoir que vous êtes Bonhomme ? À qui avez-vous fait parvenir un protocole d'accord, l'année dernière ? Le projet Chrysalide...

— Par Sol ! s'exclama Cross. Vous êtes...

— Non... Notre fondateur est en bien mauvaise posture à l'heure actuelle. Le Président Nakato l'a fait arrêter voici plusieurs mois. J'assure l'intérim.

Germine, bouche bée, avait l'impression d'être entrée dans un monde dont elle ne soupçonnait même pas l'existence. Elle tapa du doigt sur le métal de la table et s'écria :

— Alors, Dy ? Je savais bien... Yaka, c'est Virgile...

— Non, Gorgone, coupa Yaka. Je ne suis pas Virgile... Enfin, pas vraiment.

— Ça alors..., souffla Germine. J'aurais dû me douter...

Yaka se tourna vers Cross.

— Vous comprenez pourquoi j'ai tiqué quand vous avez parlé de ce rendez-vous ? J'étais bien placé pour savoir que je n'avais aucun rendez-vous...

— Et moi qui suis venu ici pour rencontrer votre chef ! Il y a plus de deux mois que je suis sur Markab.

— Et pour quelle raison vous vouliez le voir ?

— Nous avons eu connaissance du rapport d'un de nos hommes de Markab. Ça ne vous choque pas, j'espère ?

— Que vous ayez des agents sur Markab ? Pas du tout... Nous les connaissons et, de plus, nous en avons nous-mêmes sur Eanta. Nous aurions mauvaise grâce à protester.

— Ah bon..., dit piteusement Cross.

— Poursuivez, je vous prie.

— Eh bien, voilà : Markab est sur le point d'avoir une nouvelle arme, paraît-il. Pas exactement une arme, d'ailleurs... Nous craignons que Markab ne lance une action militaire dès qu'il sera en possession de cette arme mystérieuse.

— Oui, je suis au courant.

— C'est donc vrai ?

— Eh, attendez ! L'arme en question, oui, c'est vrai : il s'agit du Transfert de masse. Pour ce qui est d'une action militaire, cependant, rien n'est encore fait ni prévu, à ce que je sais. Mais il est probable que Nakato, vers la fin de son mandat, se lancera dans une belle guerre galactique.

— Eanta voudrait savoir de quoi il retourne. Ni vous, ni nous, n'aurions rien à tirer d'un conflit galactique et nous en sommes tous conscients. Eanta et Markab arrivent en ce moment à un équilibre fragile et dissuasif de leurs potentiels spatiaux respectifs. Mais si Nakato se procure cette arme...

— C'est exactement ce que nous craignons, en effet. Et j'ajoute que j'ai tout pouvoir pour vous assurer de notre collaboration, avec vous ou directement avec le Réseau 5.

Germine était dépassée par les événements. D'abord Yaka, même s'il s'en défendait, paraissait bien être le chef du célèbre réseau de paix Virgile, en opposition avec le gouvernement. Et voilà qu'on parlait encore d'autres réseaux ! Qu'était ce Réseau 5 ? D'ailleurs, Cross lui-même semblait tomber des nues...

— Ah, bon..., souffla-t-il. Le Réseau 5... ?

— Ne faites pas cette tête-là. Comment aurions-nous pu survivre jusqu'à présent si nous n'avions pas de bonnes sources de renseignements ?

— O.K., de toute façon, je comptais vous le dire...

— Bien sûr ! rétorqua Yaka avec un large sourire.

— Nous avons peut-être sous-estimé votre efficacité, savez-vous ?

— Comme Nakato et les autres, heureusement ! intervint Dy.
— Et... que savez-vous de cette arme ? interrogea Cross.
— Pas grand-chose, hélas, répondit Yaka. Ce ne serait pas une arme, mais seulement un mode de propulsion incroyablement rapide. Un vaisseau doté d'un armement normal et équipé du Transfert serait pratiquement invulnérable.

— Mais Markab faisait donc des recherches là-dessus ?

— Oui, comme vous-mêmes sur Eanta, répliqua Yaka qui se délectait de l'embarras de Cross. Mais ce ne sont pas les chercheurs qui ont fait avancer les choses. Le frère du gouverneur Akheb doit intervenir dans cette affaire. Mais c'est tout ce que nous savons, et le colonel Akheb n'est pas sur Markab actuellement. Il est donc possible qu'il ramène sa trouvaille d'ailleurs.

— Nakato n'a donc pas encore ce Transfert ?

— Non, mais cela ne tardera plus. Il est question d'une opération Cigogne pour récupérer un prototype du transfert. Nous n'en savons pas plus...

— C'est ça ! s'écria Germiné en agrippant le bras de Yaka. Cigogne ! J'ai vu ça sur l'ordinateur du gouverneur !

— Sur son ordinateur ? s'étonna Cross. Vous avez infiltré les services du gouverneur Akheb ?

— Non, elle ne fait pas partie du Réseau. Elle travaillait simplement chez Akheb et elle s'est enfuie aujourd'hui. Je venais la récupérer discrètement lorsque nous nous sommes rencontrés.

— Place d'Oréal ? Figurez-vous que je me suis fait voler ma carte magnétique d'identité. Je venais juste de m'en apercevoir. Alors, quand j'ai vu approcher les bleus...

— Ah, je comprends ! En tout cas, c'était très réussi : vous nous avez tirés d'un bien mauvais pas en faisant diversion.

— Parce qu'elle était déjà recherchée ?

— Oui. Le qualiteur du gouverneur est un rusé, dans son genre. Mais, dis-moi, Gorgone..., poursuivit Yaka en se retournant vers elle, l'air songeur.

— Oui ?

— Tu te rappelles quelque chose sur l'opération Cigogne ?

— Oh, je ne sais pas...

— Comment ça ? Tu ne sais pas si tu te rappelles quelque chose ?

— Non, je ne sais pas si c'est important.

— Dis toujours...

— Eh bien, il y avait... Ah, oui ! La date ! C'est aujourd'hui... Cette nuit.

— C'est tout ? Il n'y avait pas un lieu, des coordonnées spatiales ?

— Je l'ignore...

— Est-ce qu'il y avait la mention « secteur » ?

— Oui, je crois bien... Mais il n'y avait rien d'inscrit à ce sujet.
— Tu es sûre ? Il y a toujours une indication, normalement.
— Là, non... Il n'y avait que des zéros.
— Mais crénom de cosmos ! C'est ça, les indications !
— Ah bon ? Mais ce n'étaient que des zéros, il n'y avait aucun autre chiffre.

— Ça ne m'étonne pas... Secteur zéro-zéro-zéro, c'est le zénith de la planète. La vitesse linéaire est nulle. Il n'y a pas besoin d'ajuster la vitesse d'un vaisseau pour l'empêcher d'imploser ou de rebondir sur la couche atmosphérique. Il arrive verticalement et freine sa descente, c'est tout...

— C'est déjà une indication, admit Cross, mais nous ne pouvons rien en faire.

— Je suis désolée, dit Germiné.

Dy intervint, le regard perdu dans le vague :

— Elle est grillée, ici, pas vrai ?

— Oui, répondit Yaka.

— Pourquoi n'irait-elle pas sur Eanta ?

— Avec Cross ? rétorqua Yaka. Après tout, pourquoi pas ?

— Voilà mon idée, poursuivit Dy. Ici, on ne peut pas la mettre sous hypnose pour savoir ce qu'elle a vu sur l'ordinateur d'Aldieb. Nous n'avons rien pour ça. Mais sur Eanta...

— Pas bête, commenta Cross.

— Tu serais d'accord ? demanda Dy à Germiné.

— Maintenant, là ou ailleurs...

— Tu accepterais d'être soumise à une enquête hypnotique douce ?

— Oui, mais lorsque je serai sur Eanta, comment serez-vous tenus au courant ?

— Je compte sur Bonhomme pour convaincre le Réseau 5 que nous devons collaborer étroitement. Il ne sera même pas nécessaire de menacer de dénoncer le conseiller Dollnar, le rédacteur en chef du *Témoin n° 1* qui se fait appeler Sagmir-Shaff, ou encore la chanteuse Khan Cyrill...

— Décidément ! lança Cross, visiblement estomaqué par la précision des renseignements de Yaka. Je communiquerai vos arguments, promit-il. Au besoin, je vous informerai personnellement. Je sais que notre action n'a de chances que si elle est le fruit d'une collaboration. Séparément, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

— Serez-vous prêt à partir cette nuit même ? demanda Yaka. J'ai la possibilité de fournir immédiatement...

Il fut interrompu par le sifflement de l'intercom. Il prit l'appareil et écouta en silence, hochant parfois la tête. Il laissa tomber un « Bon, merci », et coupa la communication.

— Ça ne va pas... Il y a un problème : l'espace de Markab vient

d'être fermé. Il paraît qu'on a volé le glisseur du gouverneur Akheb.

— Et ils ferment l'espace pour un glisseur ? s'étonna Cross.

— Ils prétendent qu'il y avait des papiers importants à bord... C'est sûrement une trouvaille de cette saloperie de Vitan pour bloquer toute sortie spatiale et empêcher Germiné de filer... Je parie que c'est elle qu'ils cherchent.

Germiné Verde se sentit soudain transpirer abondamment. Ça y était : la chasse à la petite secrétaire reprenait ! Elle avait presque oublié son propre cas devant tout ce qu'on lui avait révélé en quelques heures. Elle était d'ailleurs fermement convaincue que Yaka était bel et bien le fameux Virgile. Ou Dy elle-même... Après tout, pourquoi pas ?

— Écoutez, intervint Dy. Une opération est prévue cette nuit, pas vrai ?

— Oui, l'opération Cigogne, répondit Yaka.

— Elle doit permettre au colonel Akheb d'apporter quelque chose au gouverneur Akheb, non ? C'est bien ça ?

— C'est ça, confirma Yaka.

— Bon, alors, je me demande comment le colonel Akheb arrivera jusqu'à son frère si l'espace de Markab est fermé.

— Pour sortir, oui. Mais pas pour entrer.

Germiné fut soudain frappée par les paroles de son amie Dy.

— Attendez, déclara-t-elle avec autorité. L'opération Cigogne, vous savez ce que c'est ? Ce sont les bébés...

— Les quoi ? demandèrent ensemble Cross et Yaka.

— Les bébés, les petits d'humains...

— Des... bébés ? répéta Cross.

— Oui ! La première fois que j'ai vu ce nom d'opération associé avec « bébé », je suis allée à la Doc'Ville et...

— Où ça ?

— La Doc'Ville, expliqua Germiné. C'est la salle de documentation de la ville de Jhilna. Une bibliothèque très riche. Eh bien, d'après une vieille légende selk, on croyait à une certaine époque que les bébés étaient apportés dans les villages isolés par des cigognes qui les tenaient dans leur bec et les déposaient devant les maisons...

— Des cigognes ! s'exclama Cross. Mais c'est idiot : elles auraient dévoré le nouveau-né au lieu de le livrer !

— Eh bien non, justement ! La cigogne n'était pas du tout l'oiseau de proie qu'on imagine. Elle ne tuait que de petits animaux de cinq à dix centimètres de long, tout au plus.

— Encore une invention de chercheurs, dit Yaka. Où veux-tu en venir ?

— Voilà : il y a déjà eu d'autres opérations Cigogne... En fait, c'est un type d'opération et non une seule opération.

— Le « bébé » en question serait donc le frère du gouverneur ou bien les renseignements sur cette arme nouvelle... Et la cigogne serait un vaisseau spatial.

— Attends ! Un « bébé », chez Akheb, tu sais ce que c'est ? Une capsule de secours. J'ai déjà vu ce terme plusieurs fois.

— Et alors ?

— Réfléchis..., intervint Dy. Si le frère d'Akheb arrive dans une capsule de secours, il faudra bien que quelqu'un sorte de l'espace de Markab pour l'intercepter. La capsule ne peut pas se poser d'elle-même. Elle doit être récupérée par un autre véhicule.

— Mille soleils ! s'exclama Yaka. Je comprends, maintenant ! Le gouverneur Akheb agit à l'insu du Président Nakato ! Voilà pourquoi nos agents du palais présidentiel n'ont jamais entendu parler de cette opération...

— Et ça signifie qu'Akheb demandera une dérogation au Palais pour faire décoller quand même une navette ou un chasseur..., termina Dy. Il va envoyer une équipe de bleus pour récupérer la capsule.

— Et nous pourrions peut-être en profiter pour filer pendant que l'espace de Markab sera ouvert, suggéra Germiné.

Yaka secoua la tête d'un air navré, les lèvres pincées.

— Non, n'y pense plus, Gorgone. Ils n'ouvriront qu'un seul couloir et identifieront l'appareil avant de lui laisser franchir la barrière. Non, il n'y a aucune chance... A moins que...

— Quoi ? demanda Cross.

— Eh bien, dit Yaka, un éclair de malice dans les yeux, s'il n'y a qu'un seul départ cette nuit, il n'y a qu'à le prendre !

Germiné et Dy se regardèrent avant d'éclater de rire.

Décidément, Yaka méritait son surnom ! Tourner un problème en solution, c'était bien le côté le plus positif du personnage.

— Vous voulez nous faire prendre le chasseur d'Akheb pour quitter Markab ? rétorqua Cross, abasourdi.

— Il n'y a qu'à monter à bord, finalement.

— Il n'y a qu'à..., répéta Cross.

Dy, la main sur le bras de son homme, affirma avec fierté :

— On l'appelle Yaka. Vous voyez pourquoi ?

— Après tout, pourquoi pas ? dit Cross en haussant les épaules.

— Et toi, Gorgone ? D'accord ?

— J'ai le choix ? demanda Germiné.

— Oui : vivre sur Eanta ou mourir sur Markab, laissa tomber Yaka.

— Bon, dans ce cas...

— Dites-moi, Cross, reprit Yaka. Vos amis qui devaient filer avec vous...

— Oui ?

— Vous devriez essayer de les contacter : j'aurai besoin de dix gars

bien bâtis. Le chasseur du gouverneur sera sûrement un classe Quatre.

— Vous voulez vous attaquer à des bleus ?

— Oui, et les remplacer à bord du chasseur par vos dix gars.

Cross observa Yaka comme s'il s'agissait d'un extraterrestre.

— Je ne sais toujours pas si vous êtes Virgile ou non, et je suppose que je ne le saurai jamais. Mais, après tout, peu importe. Je suis content de vous avoir rencontré.

— J'espère bien que nous aurons l'occasion de nous revoir ! protesta Yaka.

— En tout cas, sachez que je suis heureux d'avoir collaboré avec vous ! dit Cross en lui tendant la main.

— Je ne suis pas insensible à l'honneur d'avoir rencontré le numéro deux du Réseau 5, répondit Yaka en serrant chaleureusement la main tendue.

*

* *

À vingt heures, sur l'astroport de Jhilna, plusieurs mécanos se rapprochèrent du *Golus* qui attendait en bout de piste. Le premier à monter à bord fut Cross Zafir lui-même, le numéro deux du fameux Réseau 5, organisation dissimulée au cœur même de la capitale personnaliste et infiltrée jusque sur Markab.

La sentinelle n'avait aucune raison de se méfier des mécanos, même si ceux-ci lui semblèrent plus nombreux que d'habitude. Lorsque le chef technicien se présenta à lui, la sentinelle salua sans concevoir le moindre soupçon. Les dix mécanos se rassemblèrent dans la soute et s'extirpèrent aussitôt de leurs combinaisons tachées pour apparaître en uniformes de bleus, aussi vrais que les vrais... La sentinelle ne vit venir que dix bleus ordinaires et remit le carnet de bord sans difficulté. Puis le garde quitta le *Golus* d'un pas égal, sans se retourner. Cross disposa ses hommes et invita Germiné à se mettre à l'abri dans une cabine.

Les bleus du gouverneur furent victimes de leur point faible : très disciplinés, ils étaient rigoureusement incapables de la moindre initiative. Ils ne pouvaient se garantir que contre des ruses prévues par leurs supérieurs et pour lesquelles ils avaient des instructions précises. Ils avaient prévu de surveiller leurs arrières au moment du décollage, mais n'avaient pas pensé que d'autres pourraient être à bord du *Golus* avant eux et décoller à leur place. Comme l'accès du chasseur n'était pas très large, les dix bleus durent grimper un par un. C'était ce qu'avait espéré Cross. Ils furent exécutés un par un en passant le sas.

Le *Golus*, dressé sur ses six colonnes de plasma, décolla à vingt-deux heures vingt et mit le cap droit sur le zénith en suivant les directives qui s'inscrivaient au fur et à mesure sur la console de pilotage. Cross Zafir se délectait en songeant que le gouverneur lui-même était tout

simplement en train de faire évader celle qu'il recherchait à travers toute la capitale.

Au sol, son plus dangereux ennemi était non seulement en train de lui fournir complaisamment les coordonnées exactes pour franchir la barrière de police sans être inquiété, mais il lui offrait en plus une chance inespérée de rafler à sa place la découverte du Transfert de masse en récupérant la capsule avant lui. Jusqu'au dernier moment, le gouverneur Akheb serait convaincu de dialoguer avec ses propres bleus. Alors seulement, il serait temps pour Cross et les siens de modifier le plan de vol et de rallier Eanta le plus vite possible. Akheb comprendrait qu'il avait été joué, mais il serait trop tard...

Le point de contact était prévu à vingt-trois heures quarante-huit, à trois mille kilomètres d'altitude. Akheb étant persuadé que le *Golus* était bondé de bleus ignorants des choses de la navigation spatiale, les manœuvres étaient dirigées depuis Jhilna, ce qui écartait du même coup pour les fuyards tout risque de fausses manœuvres louches. Germine flottait dans un uniforme trois fois trop grand pour elle. Ses voisins, eux, ressemblaient à s'y méprendre aux sinistres exécuteurs et elle devait faire un réel effort d'imagination pour se convaincre qu'il s'agissait bien de ses complices d'évasion.

Le chasseur pointa son nez luisant vers la constellation d'Eridan et se plaça de façon à pouvoir sonder l'espace devant lui, à la recherche d'une minuscule capsule de secours d'une dizaine de mètres de diamètre et d'environ trois tonnes... Elle devait arriver en droite ligne depuis Epsilon avec, à son bord, le frère du gouverneur Akheb et le secret du Transfert de masse.

*

* *

À zéro heure trente, Germine eut un instant d'inquiétude : les trois hommes de la passerelle s'étaient figés sur un geste de Cross.

Il venait de lever une main pour réclamer le silence. Un ronronnement s'était déclenché, actionné depuis Markab, et résonnait au-dessus de leurs têtes.

— Le radar supérieur..., souffla Cross. Ils doivent chercher autour de nous. Il s'est passé quelque chose. Cette maudite capsule aurait dû être ici depuis longtemps.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire ? chuchota Germine. S'ils ne trouvent pas la capsule, ils rappelleront le chasseur sur Markab, non ?

— Peut-être. Il sera toujours temps, dans ce cas, de filer sur Eanta. Mais nous n'en sommes pas encore là... Ils peuvent aussi bien nous envoyer à la recherche de la capsule.

— Vous croyez ? rétorqua Germine, inquiète. J'aimerais mieux ça...

— Moi aussi. Mais il faut encore attendre. Elle n'a finalement que trois quarts d'heure de retard.

— Il n'y a pas de retard dans l'espace, Cross, murmura un homme âgé qui s'était approché d'eux, devant la console de pilotage.

— Si. La capsule a pu partir d'une planète alors que celle-ci n'était pas dans la bonne position sur son orbite. Elle a pu être forcée de la contourner avant de prendre son cap, par exemple. Cela expliquerait le décalage.

— Bon, mais dans une heure, ce sera raté..., insista l'homme.

Moins d'une heure plus tard, les instruments se réveillèrent : le vaisseau s'était remis en marche, toujours guidé depuis le sol de la planète. Les générateurs ronronnaient à nouveau.

— Où allons-nous ? demanda Germiné. On redescend sur Markab ?

— Non, rien à craindre, dit Cross après avoir consulté les instruments. On continue sur le même cap. Ils veulent nous envoyer sur la route de la capsule, apparemment.

— Ouf ! Tant mieux.

Tout à coup, une voix rocailleuse éclata dans les haut-parleurs de la passerelle. Germiné se figea, s'attendant à une catastrophe.

— Chef de bord, faites-vous connaître !

Cross saisit rapidement les papiers pris sur le vrai chef de bord et répondit pour gagner du temps :

— Est-ce le gouverneur qui parle ?

— Évidemment, imbécile ! Qui voulez-vous que ce soit ? Nous sommes en faisceau étroit protégé. Qui commande le stick ?

— C'est moi..., dit Cross qui venait de trouver le nom cherché. Robol !

— Robol ? Bon, écoutez-moi bien. Il faut retrouver une capsule de secours qui transporte le colonel Akheb, mon frère, et aussi un autre homme. Un exilé d'Epsilon.

— Trois hommes, alors ? rétorqua Cross le plus sérieusement du monde.

— Mais non, espèce de... Ils ne sont que deux ! Mon frère et l'autre... C'est le second passager qui est d'Epsilon.

— Ah, oui...

— Robol, écoutez bien. Vous allez allumer l'écran qui est devant vous : l'écran de balayage-recherche. Le numéro cinq.

— Le jaune ? demanda Cross.

— Robol, nom d'une comète ! Le numéro cinq ! Vous êtes chef de stick, un petit effort ! Le vert, au centre de la console de pilotage.

— Je vais devoir piloter ? bredouilla Cross avec une inquiétude très réussie.

— Allons, Robol ! Il n'est pas question de vous mettre à la console. Lorsque vous aurez allumé l'écran, installez-vous aux commandes.

— Mais je ne...

— Obéissez !

- Oui. Voilà, j'y suis, et l'écran est allumé.
 - Sous l'écran, le levier rouge... Vous le voyez ?
 - Oui, un levier rouge...
 - Abaissez-le.
 - C'est fait.
 - Bon. Maintenant, vous pouvez très facilement piloter le *Golus* tout seul. Ça se conduit comme un glisseur. Vous n'avez pas à avoir peur.
 - Je n'ai peur de rien ! affirma Cross comme l'aurait fait le vrai Robol.
 - Eh bien, tant mieux, Robol ! Cherchez-moi cette capsule. Vous ne rentrerez à la base que quand vous l'aurez trouvée. C'est clair ?
 - Oui.
 - Exécution, Robol. Tenez-moi au courant quand vous l'aurez récupérée. Il est inutile de m'appeler avant.
 - Bien compris, déclara Cross.
- Un clin d'œil victorieux punctua la fin de la communication. Cross exultait ! Le gouverneur Akheb lui-même venait de lui donner toute liberté pour récupérer la capsule et filer ensuite sur Eanta. C'était inespéré !
- Il s'installa aux commandes et mit le cap sur Epsilon pour remonter le trajet de la capsule et la rencontrer si possible avant qu'elle n'entre dans le secteur spatial de Markab. Une croix blanche, matérialisant l'axe du *Golus* et centrée dans un cercle rouge délimitant la route optimale, indiquait la position du vaisseau.
- Une certaine somnolence s'empara du vaisseau. Le détecteur de pointe et celui de balayage-recherche tournaient inlassablement, en quête d'un écho susceptible de ressembler à celui d'une capsule de secours. Soudain, rompant le silence qui régnait depuis plusieurs heures, Germiné tira la manche de Cross.
- Regardez ! Là ! C'est un écho ? demanda-t-elle en pointant le doigt vers une minuscule tache lumineuse sur l'écran de contrôle.
 - Oui, ça pourrait être ça, répliqua Cross qui s'assit devant le poste. Attendons le verdict de l'ordinateur.

« Astéroïde α.δ.γ.λ. 6.0037 »

Bien que personne à bord ne soit censé pouvoir le lire, l'écran affichait néanmoins l'identité de l'obstacle.

— Non, ce n'est pas ça... Décidément, je commence à me demander si...

Mais Cross fut interrompu par la voix d'Akheb, rendue nasillarde par la distance qui augmentait sans cesse entre Markab et le *Golus*.

— Robol !

— Ici Robol...

— C'est bien, vous avez choisi la bonne route. Mais le délai est dépassé. Les occupants de la capsule ne peuvent plus être vivants. Vous devrez quand même la retrouver. Vous avez dix semaines d'autonomie à bord. Revenez sur Markab avec l'épave.

— Compris.

— Autre chose, Robol. Vous rentrerez sûrement après les élections gouvernementales. Il est possible que... vous soyez obligés de remettre le *Golus* à mon successeur. Vous ne ferez aucune difficulté pour vous plier à ses ordres. C'est tout. Ramenez au moins le corps du colonel.

— Bien, répondit laconiquement Cross.

Ça y était ! Le *Golus* était entièrement à leur disposition ! Ils allaient enfin pouvoir naviguer et conduire les recherches avec plus d'efficacité. Cross demanda aussitôt à l'ordinateur d'exécuter toute une série de calculs et attendit les résultats avec impatience.

— Voilà ! s'exclama-t-il avec satisfaction. Une capsule venant d'Epsilon a forcément emprunté ce couloir. Regardez, Gorgone...

— Germiné ! corrigea celle-ci.

— Pardon, je croyais que...

— C'était mon surnom quand j'étais au collège avec Dy et Yaka.

— Excusez-moi, Germiné... Regardez : voici la trajectoire obligatoire de tout véhicule venant de la planète Epsilon d'Eridan. Nous sommes sur cette trajectoire actuellement.

— Mais, puisque nous n'avons pas rencontré la capsule...

— C'est qu'elle est déjà passée.

— Elle serait passée trop tôt, dans ce cas ?

— Je le pense, oui. Car, selon sa sortie d'orbite d'Epsilon, elle a pu être accélérée au lieu d'être retardée.

— Et alors ?

— Nous allons donc redescendre sa trajectoire dans le même sens qu'elle. Nous pouvons la retrouver très vite, si elle ne s'est pas trop écartée de sa route. Le tout est de la rattraper sans perdre de temps.

— Vous croyez qu'il y a encore une chance de récupérer les passagers vivants ?

— Je ne crois pas, non ! Nous verrons bien.

— Eh bien, allons-y !

— Nous sommes déjà en route, rétorqua Cross avec un sourire.

— N'y a-t-il rien de mieux à faire, en attendant ?

— Si, dit Cross en désignant l'homme âgé à sa droite. J'ai chargé le Malin de m'établir le contact avec Terre. Cette planète se situe presque exactement sur la trajectoire. Je voudrais connaître et interroger les vaisseaux qui ont pu croiser dans le cône de déviation possible de la capsule.

— Mais Terre vous demandera votre identité, non ?

— Bien sûr... Je suis Cross Zafir et je viens de m'enfuir de Markab à bord d'un chasseur utiliste.

— ... Mais, dites-moi : ils vont donc retrouver la capsule avant nous ? Le Transfert de masse ira quand même sur Eanta, dans cette hypothèse ?

— Attendez, ce n'est pas encore fait ! Sur Terre, peut-être. Mais pour Eanta... hum ! Le Réseau 5 est solidement implanté sur Terre, vous savez.

— Mais nous, dans cette histoire, nous servons à quoi finalement ?

— Nous suivrons la trajectoire de la capsule jusqu'à la perpendiculaire de Terre. Nous nous poserons à ce moment-là. S'ils n'ont pas déjà récupéré la capsule, le secret du Transfert de masse sera perdu pour tout le monde, ce qui n'est peut-être pas la pire de choses...

— Cross ! appela le Malin. Regarde ! Terre dit avoir repéré un écho positif. Densité 0,37. Vitesse relative : 2200 mètres par seconde. Diamètre : 10 mètres. Trois mille kilos environ... Ce n'est pas une capsule, ça ?

— Si, c'est sûrement ça. Superbe, le Malin ! On la tient ! Tu as les coordonnées ?

— Oui : droit devant, vitesse relative moins mille huit cents mètres par seconde. Il nous faudra environ...

Une sonnerie stridente lui coupa la parole. L'écran de contrôle clignota frénétiquement :

« OBSTACLE MOBILE
SUR LA TRAJECTOIRE »
« COLLISION PREVISIBLE DANS 3'20" »
« CAP DE SECURITE : 0,03 DEGRES NADIR »

Cross valida la proposition de l'ordinateur et l'alarme cessa immédiatement. Le *Golus* s'était dérouter d'un angle imperceptible qui l'amènerait sur une trajectoire parallèle et proche de celle de la capsule sans risquer de la percuter. Exactement trois minutes et vingt secondes plus tard, après un ralentissement considérable, le *Golus* venait se placer en douceur juste en dessous de la capsule tant convoitée. Cross dévorait des yeux l'image du petit véhicule sur l'écran de veille.

— Par Sol ! C'est elle ! Eh, le Malin, regarde...

— On la tient... euh... Cross.

Germine maîtrisa sa surprise. Pourquoi le Malin avait-il hésité à prononcer le nom de Cross ? Elle ne chercha pas longtemps : Cross était un faux nom, bien sûr.

Celui-ci désigna deux hommes pour l'accompagner et s'équipa rapidement. Les trois hommes, engoncés dans leur tenue étanche, s'entassèrent tant bien que mal dans le sas de sortie et se retrouvèrent vite suspendus dans l'espace, dérivant vers le petit véhicule inerte, à proximité de Terre dont la surface arrondie les baignait d'une douce lumière bleutée.

Quelques jets de correction des petits pistolets à azote leur permirent de s'agglutiner sur la carapace ternie de la capsule. Cross ne mit pas longtemps à constater une consommation d'énergie en branchant un testeur sur une prise d'énergie extérieure. Il y avait donc un appareil qui fonctionnait à bord. Ce n'était plus du tout le cercueil volant qu'il craignait de découvrir. Il demanda une amarre au *Golus* et celui-ci tracta lentement la capsule jusque sous son ventre sombre et luisant. Le large volet métallique de la soute s'ouvrit en coulisant et les trois hommes se laissèrent enfermer avec la capsule. Ils attendirent avec impatience que le lourd panneau étanche se soit refermé et que le témoin de pressurisation de la soute se soit allumé pour s'affairer enfin autour de l'engin.

Le véhicule transportait bien deux passagers. L'un devait être le colonel Akheb, le frère du gouverneur. L'autre détenait sans doute le secret du Transfert de masse. Il était blessé et, si l'hibernation n'avait pas ralenti la nécrose des tissus atteints par le rayon zido qui avait dû être tiré presque à bout portant, il aurait été inutile d'essayer de le sauver. Le taux de gaz carbonique était très élevé et les cristaux régénérants étaient presque complètement saturés. Il était temps que quelqu'un récupère ces vagabonds de l'espace.

— Cennaro, tu t'occupes du colonel, le grand maigre. Il faut lancer la phase de réveil puis ouvrir sa cellule d'hibernation. Je me charge de l'autre avec Mac Tao.

Pendant qu'une seconde équipe lançait la phase de réactivation physiologique du colonel Akheb, Cross et Mac Tao durent transporter le blessé jusqu'au tunnel de régénération sanitaire du *Golus*. La tenue de l'inconnu était brûlée à l'endroit de la décharge zido, et la plaie s'étendait des premières côtes flottantes jusqu'au cou. Lorsque Cross regagna le poste de pilotage, Germiné lui demanda :

— Alors ? C'est bien la capsule recherchée ?

— Oui... Nous avons tout fouillé : aucune trace de documents ou d'enregistrement sur le Transfert de masse. Peut-être l'un des deux passagers est-il porteur de formules apprises par cœur, ou bien...

— Et il faut attendre leur réveil pour savoir ?

— Ça me semble évident ! jeta Cross, agacé.

— Et... c'est quoi, ce Transfert de masse ?

— Un système de propulsion utilisé par les évadés du bagne de
M 326.

- Je croyais qu'on ne s'évadait jamais de M 326 ?
- C'est vrai que vous n'êtes pas au courant... Il n'y a plus un chat sur cette planète pourrie ! Tous les exilés ont fichu le camp voici plusieurs mois.
- Mais j'ignorais...
- Bien sûr, Eanta ou Markab n'allaient pas crier ça aux six coins de la Galaxie.
- Parce que... Eanta aussi avait un rapport avec le bagne ?
- Et comment ! intervint le Malin. M 326 était à l'origine un centre d'exil personnaliste. Ce n'est que deux ou trois ans plus tard que Markab a envoyé des détenus là-bas à son tour.
- Nakato a expédié des bagnards dans un centre personnaliste ?
- Eh oui... Eanta n'a pas apprécié, mais que pouvait faire Sytzikan ?
- Qui ?
- D'Orion... Sytzikan d'Orion, le chef du gouvernement d'Eanta.
- Ah oui, Sytzikan, opina Germiné qui ne connaissait le président du bloc personnaliste que sous son nom tronqué, comme la majeure partie des habitants du bloc utiliste.
- Lui ou son maudit valet, poursuivit le Malin. Le chef du protocole s'appelle Suansu. C'est un être retors et bigrement puissant. On se demande même s'il ne tire pas les ficelles, en réalité.
- Allons, le Malin..., protesta Cross comme pour le rappeler à l'ordre.
- Et les exilés de M 326 se sont enfuis ? interrogea Germiné.
- Tous..., répondit Cross. Malgré un manque total de moyens technologiques, ils ont réussi à mettre au point un fabuleux système de propulsion. Une accélération instantanée ! Vous pensez bien qu'ils n'ont pas envoyé d'invitation à Eanta ou Markab pour le jour du grand départ.
- Et où sont-ils allés ?
- Sûrement dans les parages d'Epsilon. La capsule en venait et...
- Et vous n'avez rien trouvé à son bord ?
- Non, rétorqua amèrement Cross.
- Et, ce système, ce Transfert... La capsule elle-même n'en est pas équipée ?
- Cross la regarda, interloqué. Il détourna la tête, toussota.
- Le Malin... Tu veux bien jeter un coup d'œil sur la machinerie de la capsule ? Tu cherches du côté du propulseur.
- Mille soleils ! s'écria le Malin, frappé de stupeur. Que nous sommes cons ! Et il faut que ce soit une secrétaire qui...
- Eh ! s'insurgea Germiné. Vous savez ce qu'elle vous dit, la secrétaire ?
- Ça va, le Malin, tu pourrais être plus poli...

— Excusez-moi, bredouilla le Malin.

Et il fila vers la soute au pas de course.

Moins de cinq minutes plus tard, l'intercom grésillait :

— Cross ! Venez voir ! On l'a ! s'écria le Malin, surexcité.

— O.K., j'arrive !

Cross mit en veille les appareils de la console de pilotage et se leva.

— Vous m'excuserez..., dit-il à Germinette. Profitez-en donc pour vous reposer un peu. Vous ne devez pas être habituée à ce genre de gymnastique, hein ?

Germinette Verde prit soudain conscience de sa lassitude. Machinalement, elle s'était appuyée contre une armoire métallique.

— Oui, j'ai besoin de dormir, je suppose. Je prends une cabine au hasard ?

— Non, allez plutôt vers l'arrière du vaisseau. Vous y serez mieux. Nous risquons de faire du bruit vers l'avant et sur la passerelle.

Germinette se jeta tout habillée sur la couchette de la dernière cabine, au bout de la coursive du *Golus*. Elle était moins confortable que ce qu'elle s'attendait à trouver, mais elle aurait aussi bien pu se coucher à même le sol caoutchouté, s'il l'avait fallu... Tout ce qu'elle voulait, c'était une surface à peu près horizontale.

*

* *

En passant devant la cellule disciplinaire, Cross fut surpris de constater que le voyant d'occupation placé à côté du lourd vantail d'acier (qui ne s'ouvrait que de l'extérieur) était allumé. En conseillant à Germinette d'aller au fond du couloir, il avait pensé qu'elle savait : comme sur tous les navires, la dernière cabine vers l'arrière était la cellule d'arrêts. Il réfléchit un instant puis, avec un sourire imperceptible, reprit sa course vers l'avant. Il déboucha dans la salle de veille.

— Lieutenant Khemka !

La voix claqua comme un coup de fouet. L'interpellé se retourna, stupéfait.

— Mais, mon capitaine..., fit-il en montrant du menton la porte de la passerelle restée entrouverte.

— La fille... ! Vous ne devinerez jamais où elle est allée s'enfermer !

— S'enfermer ? s'étonna Khemka à voix basse.

— Vous pouvez parler plus haut, lieutenant. Alors, vous ne voyez pas ?

— Je ne sais pas, moi... Quand même pas dans la...

— Si ! s'esclaffa Cross. Dans la cellule d'arrêts !

— Ah bon, je comprends mieux, mon capitaine. J'ai eu peur d'une bêtise.

— Oh, de toute façon, elle devra l'apprendre tôt ou tard.

Maintenant que nous tenons nos deux lascars, Ovoghemma et Akheb, on n'a plus rien à faire ici.

— On met en route sur Eanta, mon capitaine ?

— Oui.

— Et pour elle ? Qu'est-ce qu'on décide ? Elle n'a rien compris, n'est-ce pas ?

— Non, apparemment. Mais elle saura bientôt. Il faudra bien qu'on s'assure du colonel Akheb et du commandant Ovoghemma dans de bonnes conditions.

— Et il n'y a qu'une cellule d'arrêts, termina Khemka.

— Oui, et lorsqu'ils seront réunis, ils pourront parler entre eux. Donc, elle saura. Mais cela n'a aucune importance. Appelez-moi le divisionnaire Onen, sur Eanta. Vous me le brancherez sur la passerelle.

Lorsque le lieutenant Khemka lui fit un signe de tête, il passa dans le poste de pilotage et prit la télécommunication.

— Ici capitaine Eanta. Matricule Bêta Deux Zéro Zéro... Je demande le divisionnaire Onen... Répondez, Eanta.

— Ici Suansu, j'écoute...

— Mes respects, monsieur le chef du protocole. Je voudrais joindre M. Onen, s'il vous plaît. C'est confidentiel.

— Capitaine, votre parenté prestigieuse vous incite au rêve... Votre grade devrait vous rappeler notre ordre hiérarchique. Vous pouvez me parler. Je m'honore de la confiance totale de notre Président sociétaire et je ne pense pas qu'un simple capitaine...

— Monsieur Suansu, rétorqua le capitaine Eanta, alias Cross, vos relations avec notre Président sociétaire ne me regardent pas. Il s'agit d'une mission codée A et, sauf votre respect, vous n'êtes pas habilité à intervenir pour ce type d'opération militaire. Je désire parler directement à M. Onen.

— Onen n'est pas là...

— Quand pourrai-je le joindre, monsieur Suansu ?

— Je ne connais pas l'emploi du temps d'Onen. Rappelez donc plus tard, conclut le chef du protocole, hautain, avant de couper la communication.

— Pauvre connard..., murmura Eanta avec colère.

Il rejoignit le lieutenant Khemka.

— Ce type m'emmerde, marmonna-t-il. C'est un aigri et il défrise tout le monde.

— Suansu ? demanda Khemka.

— Oui.

— Je l'ai toujours dit, mon capitaine ! On n'est vraiment bien que dans la Grande Noire.

— On ne peut pas rester indéfiniment dans l'espace, lieutenant.

— Non, mon capitaine. Mais on peut demander une mutation sur

une garnison éloignée...

— Ça va, Khemka. Vous n'allez pas me casser les pieds toutes les cinq minutes avec cette histoire, hein ? Je vous ai déjà expliqué que la demande était faite. Il faut attendre...

— J'ai entendu dire qu'on allait avoir une base avancée d'intervention rapide sur Spica..., insista Khemka.

— Khemka, nom d'un soleil ! Ma demande de mutation est pour Spica et vous êtes proposé en priorité. Que voulez-vous de plus ?

— Rien, mon capitaine, mais je m'emmerde sur Eanta. Il ne se passe jamais rien, là-haut. Il faut faire des courbettes à tout le monde, faire attention à ne pas déplaire à Untel, flatter tel autre... On n'en finit pas. Ce n'est pas une vie de militaire, ça, mon capitaine !

— Bon, en attendant, filez donc voir si nos invités sont en état d'être interrogés.

— Bien, mon capitaine !

Khemka se dirigea droit vers la cabine sanitaire et inspecta rapidement les instruments de surveillance médicale qui assistaient le réveil des deux rescapés du cosmos. Tout semblait se dérouler pour le mieux et le Malin avait profité du sommeil du commandant Ovoghemma pour le placer en tunnel de régénération, lui évitant ainsi une séance douloureuse.

— On peut les interroger ? demanda Khemka.

— Déjà ? s'étonna le Malin. Mais non, voyons. Il faut attendre qu'ils se réveillent d'eux-mêmes.

— Bon. Vous appelez la passerelle lorsque ce sera fait ?

— Oui, mon lieutenant. Il faudra compter environ deux heures.

— Ça devrait aller. À propos, dites-moi...

— Oui ?

— C'est vous qui avez inspecté la capsule ?

— Oui, mon lieutenant ! s'enflamma le Malin. Il y a un transféreur à bord. C'est une sorte de laser qui passe dans un condensateur à quartz... C'est génial ! Quand on excite le bobinage primaire et que la cible est isolée magnétiquement, toute la masse du véhicule est transférée dans la cible qu'on évacue alors vers l'arrière à l'aide du laser spécial. Tenez, par exemple, si...

— Bon, bon, ça va... Je vous crois ! coupa Khemka. Vous m'appelez quand le premier se réveille, hein ?

— C'est lequel ?

— Lequel quoi ?

— Ben... le premier...

— Mais, bougre d'animal ! Ce sera le premier qui se réveillera, je ne peux pas le savoir d'avance !

— Ah oui, parfaitement, mon lieutenant !

— Dites-moi, Loba. Ça fait longtemps qu'on vous surnomme le

Malin ? soupira Khemka en sortant de la salle sanitaire.

De retour sur la passerelle, il informa le capitaine Eanta que les deux rescapés seraient sûrement disponibles dans deux heures pour un interrogatoire en règle. Le *Golus* mit donc le cap sur la capitale personnaliste. Le capitaine Eanta avait parfaitement rempli sa mission qui consistait à s'infiltrer dans le réseau Virgile sur Markab, pour récupérer le fameux Transfert de masse.

Il ne cherchait même pas à savoir ce que ferait le gouverneur Akheb en apprenant que son escouade de bleus filait vers Eanta. Akheb ne pouvait déjà plus intervenir, car le *Golus* était depuis plus d'une heure dans le secteur spatial personnaliste. Cet échec cuisant le placerait probablement en fort mauvaise posture vis-à-vis du Président Nakato et ne lui permettrait pas d'obtenir une intervention militaire du gouvernement.

Eanta dressa mentalement la liste des tâches à accomplir avant de regagner le relais géant. Il faudrait annoncer son arrivée pour ne pas être tiré à vue par la chasse eantienne, questionner le colonel Akheb et le commandant Ovoghemma...

Et puis révéler accessoirement sa véritable identité à l'ex-secrétaire du gouverneur Akheb... Eanta sourit. Cette « Gorgone » devait nager en pleine incompréhension. Elle l'avait d'abord pris pour Cross Zafir, simple fugitif. Ensuite elle avait appris qu'il était Bonhomme, le numéro deux du Réseau 5. Elle découvrirait finalement qu'il était en fait capitaine du service de défense du siège du gouvernement personnaliste. Autant dire des services spéciaux d'Eanta, puisque le relais abritait le siège du gouvernement.

Il y avait longtemps que le capitaine Eanta attendait le moment de révéler la valeur militaire qu'il avait héritée en même temps que son nom : si son propre père n'avait qu'un rôle limité (Yelt Eanta n'était que le commandant d'une garnison modeste, en poste sur Terre), en revanche son grand-père s'était illustré d'une façon éclatante en sauvant le relais au prix de sa propre vie... Il avait ainsi laissé son nom à la gigantesque roue spatiale et son goût de l'aventure à son petit-fils.

Le lieutenant Khemka, son fidèle second, le tira de ses méditations :

— Capitaine ! Nous avons le contact avec Eanta ! Les civiques nous demandent notre identification.

— J'espère qu'ils ne nous causeront pas de difficultés... Ouvrez-moi la ligne, Khemka.

— Voilà, fit le lieutenant en tendant le micro.

— Eanta, Eanta, de *Golus*... Parlez.

— Ici première escouade nord. Identification...

— Ici le capitaine Eanta, à bord du chasseur utiliste *Golus*, pris à l'ennemi.

— Votre route, *Golus* ?

— De retour sur Eanta. Mission spéciale auprès du divisionnaire Onen.

— Code de la mission, capitaine ?

— Petit frère...

— Bien reçu, *Golus*. Nous vous escortons jusqu'à Eanta. Terminé.

— O.K. Eanta. Terminé.

Khemka se tourna vers lui.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Depuis quand on nous escorte pour rentrer à la base ?

— Je n'en sais rien, mon vieux. Onen semble être absent. Peut-être sont-ils plus méfiants parce qu'ils ne peuvent pas vérifier tout de suite ?

— Mais, mon capitaine, en l'absence du divisionnaire Onen, ils peuvent se renseigner auprès de la Grande Folle...

— Qui ça ? Stersen ?

— Ben, oui !

— Doucement avec ça, Khemka. Qu'il soit homo ou non, on s'en fout. Il s'appelle Stersen, c'est tout.

— Tout le monde le surnomme comme ça, alors...

— Je n'ai pas l'intention d'être tout le monde, Khemka.

— Bon..., marmonna le lieutenant, renfrogné. Toujours est-il qu'il peut les renseigner en cas de doute. Ils n'ont aucune raison de nous suspecter comme ça.

— Nous suspecter, c'est vite dit.

— Mon capitaine, vous savez bien qu'on n'escorte jamais un équipage identifié... à moins d'en avoir reçu l'ordre !

— Gardez le cap, lieutenant. Il n'y a rien de changé : on rentre à la base !

Lorsque le capitaine Eanta lui donnait son grade, c'était pour éviter la discussion. Khemka devina qu'il ne devait pas être à son aise et qu'il avait, lui aussi, quelques inquiétudes.

De toute façon, il n'y avait pas d'autre solution que de poursuivre la route prévue. D'ailleurs, Khemka ne tarda pas à repérer deux chasseurs rapides qui venaient de s'écarter d'Eanta et se dirigeaient droit sur eux. La nasse était sur le point de se refermer complètement... Il montra sur l'écran de contrôle les deux taches lumineuses et interrogea Eanta du regard.

Le capitaine hocha la tête, mais ne prononça pas un mot. Impassible, il se contenta de pointer son index sur l'écran du compas et de répéter :

— On garde le cap.

Lorsque le *Golus* se présenta au sas numéro vingt, le capitaine eut la certitude qu'il se passait réellement quelque chose d'anormal. Ce sas

était directement relié à la Salle du Conseil et la présence de nombreux gardes, qu'il distinguait à travers les baies de spar orangées, impliquait que le Président sociétaire lui-même était à bord du relais.

Les trois chasseurs n'avaient pas cessé un seul instant de l'encadrer et, même pour la phase d'arrimage, les deux vaisseaux militaires sur ses arrières étaient restés à distance, comme pour prévenir toute tentative de fuite du *Golus*.

Les trois passagers furent transférés directement de la cellule d'arrêts jusqu'à la Salle du Conseil et le capitaine Eanta fut obligé d'avancer entre deux haies de gardes spéciaux pour y pénétrer à son tour. Eanta dut se rendre à l'évidence : Khemka avait vu juste, l'opération Petit frère venait de prendre une ampleur imprévue. Le Président sociétaire Sytzikan d'Orion en personne était là, en compagnie de Suansu, du divisionnaire Onen et du colonel Horeb Leïm, des services secrets. La présence en un même endroit d'un tel aréopage avait de quoi inquiéter n'importe qui.

— Approchez, capitaine ! lança Suansu d'un ton mordant.

— Capitaine Eanta ! claironna celui-ci dans un garde-à-vous impeccable. Première Armée, Premier Régiment Spatial, Service Défense d'Eanta ! A vos ordres, monsieur le Président !

— Repos, capitaine, répondit le Président du bloc personnaliste.

Le capitaine avança un pied et croisa les mains dans son dos. Sur un signe du Président, le chef du protocole interpella Eanta :

— Capitaine... Vous revenez de mission, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— D'où ?

— De Markab, monsieur.

— Quelle était exactement votre mission ?

— Opération Petit frère.

— Nous savons cela, capitaine. Mais en quoi consistait exactement cette opération ?

— Pénétrer le réseau Virgile sur Markab.

— Uniquement cela, capitaine ?

— Non, monsieur, j'avais aussi toute liberté pour exploiter une opportunité.

— Ah, oui..., rétorqua Suansu d'un air entendu. Vous venez de ramener trois prisonniers. Qui sont-ils et d'où viennent-ils ?

— Mes trois passagers sont...

— Prisonniers, capitaine ! Dites : prisonniers...

— Mais je n'ai pas ramené ces gens contre leur gré, monsieur. Je n'avais pas reçu d'ordre dans ce sens. Pour moi, ce sont des passagers, rien de plus.

— On ne vous confie pas un appareil pour faire du transport touristique, capitaine. Vous ne pouvez pas prendre des... passagers,

comme vous dites. Il s'agit bien de prisonniers.

— Mais le vaisseau est un chasseur utiliste, monsieur.

— Et alors ? Dois-je vous apprendre nos lois ? Lorsqu'un appareil ennemi passe sous le commandement de notre armée, il devient un véhicule de notre propre flotte. Article 202 du règlement sur les véhicules et affectations.

— Un véhicule est considéré comme ennemi lorsque son port d'attache est inclus dans un secteur qui s'est déclaré, ouvertement ou implicitement, en conflit avec l'autorité d'Eanta, monsieur. Je crois me souvenir qu'il s'agit de l'article 208 de ce même code, rétorqua le capitaine qui, malgré le rang de Suansu, commençait à sentir la moutarde lui monter au nez.

— Capitaine, intervint le Président Sytzikan, nous nous égarons. Poursuivez, monsieur Suansu.

— Bien, monsieur le Président sociétaire. Capitaine... Vos prisonniers étaient-ils prévus au départ de votre mission ?

Le capitaine Eanta flaira la question épineuse. Son chef direct, le divisionnaire Onen, avait dû trébucher sur une vacherie de Suansu qui ne ratait pas une occasion d'enfoncer les autres pour se valoriser.

Lorsqu'il était parti pour cette mission, son seul souci avait été de fuir l'atmosphère étouffante du relais et d'aller courir l'espace en quête de n'importe quoi ! Il n'avait pas songé un seul instant que son chef ait pu agir à l'insu de tous. Et pourtant, c'était assez vraisemblable. Si la mission réussissait, elle devenait officielle, sinon... Eanta se décida : Suansu était un arriviste, alors qu'Onen dirigeait les services spéciaux depuis plusieurs années.

— Ma mission était de pénétrer le réseau Virgile et de prendre éventuellement toute initiative utile. Il s'est présenté une opportunité : le gouverneur Akheb avait lancé une mission destinée à récupérer les deux *passagers* que je ramène avec moi. L'un d'eux serait porteur de renseignements en rapport avec notre sécurité.

— Et la femme ? demanda abruptement Suansu, sentant que le capitaine était en train de passer à travers les mailles du filet.

Eanta comprit parfaitement la manœuvre : Suansu cherchait à lui faire avouer que son chef avait tenu secrets des renseignements concernant les deux hommes de la capsule. En fait, Onen était soupçonné d'avoir procédé comme le gouverneur Akheb sur Markab, dans le but probable de supplanter Suansu.

« Et alors ? » pensa Eanta. « Suansu est un combinard et Onen n'a fait que le battre avec ses propres armes... »

— La femme possède sans doute des renseignements intéressants également notre sécurité, monsieur.

Suansu, qui craignait de rater son but, attaqua le capitaine de front :

— Comment ça : sans doute ? Vous n'en êtes pas sûr ? Mais alors,

dans ce cas, pourquoi l'avez-vous arrêtée ?

— Cette femme n'est pas arrêtée, monsieur.

— Vous n'allez pas recommencer, capitaine ! Elle est à votre bord, non ?

— Oui, monsieur. Mais, en ce moment même, un pilote de la douane ramène le *Golus* au sas central.

— Et alors ? Qu'est-ce que..., commença Suansu, interloqué.

— Eh bien, ce pilote est à mon bord, pourtant il n'est pas mon prisonnier.

— Capitaine, intervint à nouveau le Président Sytzikan, un léger sourire aux lèvres, pourquoi pensez-vous que cette femme présente un tel intérêt ?

— Elle était la secrétaire particulière du gouverneur Akheb et a eu connaissance de certains textes très secrets concernant des opérations projetées par le gouverneur ou déjà en cours de réalisation.

— Cette femme travaille pour nous ?

— Non, monsieur le Président. Enfin, je ne le crois pas, répondit Eanta en jetant un regard interrogateur à Onen qui secoua négativement la tête.

— Alors comment a-t-elle pu...

— En branchant un inhalateur à caféine sur la prise d'une console de codage, monsieur le Président. Le gouverneur éteignait l'inhalateur en pensant débrancher l'ordinateur... Voilà pourquoi elle a dû fuir. Je me suis dit qu'il pouvait être intéressant de la placer sous enquête hypnotique.

— Et elle vous a suivi de son plein gré ? interrogea Suansu d'un ton sarcastique. Vous ne trouvez pas cela bizarre, capitaine ?

— En effet, ma première réaction fut la méfiance. Mais, à bien y réfléchir, il n'y a aucun risque.

— Expliquez-vous...

— Le gouverneur ne laisse jamais de témoins gênants derrière lui. En nous suivant, cette femme sauvait simplement sa vie.

— Ou, du moins, elle vous le faisait croire !

— Vous pensez à une intoxication ?

— Par exemple.

— Dans ce cas, l'enquête hypnotique établira vite sa duplicité. Si elle dit vrai, l'enquête sera riche de renseignements. Si elle a menti, l'enquête le démontrera et elle aura raté son but. Le bilan ne peut être que nul ou positif. Pas négatif.

— Ce sont là des arguments de mathématicien, objecta Suansu. Vous avez songé à tout, n'est-ce pas, capitaine ?

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda Eanta d'une voix forte, en regardant Suansu droit dans les yeux.

— Aucune importance pour l'instant. Mais je vais vous poser une

question à laquelle j'aimerais que vous répondiez par oui ou par non.

— Si c'est possible, volontiers.

— C'est surtout souhaitable pour vous, capitaine. Voilà : lorsque le divisionnaire Onen vous a confié cette mission, vous a-t-il expliqué que les rescapés de la capsule de secours portaient avec eux le secret du Transfert de masse ?

— Non, monsieur.

— Mais vous vous en doutiez ?

— Il n'entre pas dans mes attributions d'émettre des suppositions. J'obéis tant que les ordres ne sont pas contraires aux règles de mon service.

— C'est en effet la seule réponse acceptable de la part d'un officier ! trancha le Président Sytzikan. Mais vous aviez sans doute une idée, même vague... Non ?

— Bien sûr, monsieur le Président.

— Serait-il indiscret de vous en demander la teneur ?

— Il y a dans nos rangs plusieurs techniciens parfaitement capables de déceler le caractère surprenant du mode de propulsion de certains vaisseaux que nous avons tous vu évoluer ici même, à proximité du relais. Ce n'était pas un secret pour notre service, si c'en était un pour les autres corps militaires et pour les civils.

— Donc, vous étiez au courant de l'existence de ce Transfert de masse ?

— Non, monsieur le Président. Je savais seulement qu'il existait un système nouveau et révolutionnaire. Mais j'ignore encore en quoi il consiste exactement.

— Vous n'avez pas observé ce système, sur la capsule récupérée ! demanda distraitemment Suansu.

— Si, monsieur. Mais je n'ai pas eu le temps d'étudier son fonctionnement.

— Évidemment ! ironisa Suansu.

— Pour répondre à votre question, monsieur le Président, j'avais effectivement la conviction que le fait de récupérer cette capsule pouvait nous apporter des renseignements sur ce mode de propulsion extraordinaire. Si cela doit nous permettre d'obtenir avant Markab l'éventuel instrument d'une suprématie spatiale absolue, il est logique que nous cherchions à nous assurer que le renseignement n'ira pas sur Markab, mais chez nous.

— N'aviez-vous pas conscience de commettre une faute en exécutant cette mission à l'insu de notre Président sociétaire ? demanda Suansu.

— Je n'ai aucun moyen de savoir si les missions qu'on me confie sont toutes communiquées au Président. J'espère simplement qu'elles le sont.

— Celle-ci ne l'a pas été, affirma Suansu. Vous avez agi à son insu. Qu'avez-vous à dire ?

— Que ce problème concerne vraisemblablement un échelon bien supérieur au mien, monsieur.

— Quelle est votre position, maintenant ? demanda Sytzikan.

— Monsieur le Président, je pense que... Enfin, tous ceux qui cherchent à mettre la main sur ce système de propulsion semblent redouter l'échec et s'entourent d'un maximum de discrétion jusqu'au moment de la réussite. Ainsi le gouverneur Akheb, sur Markab, agissait-il à l'insu du Président Nakato. En cas de succès, il est certain que le gouverneur aurait renforcé son poids politique lors des élections sénatoriales de Jhilna. Obéissant ainsi à des mobiles purement personnels, il aurait quand même offert un atout considérable aux siens : le Transfert de masse.

— Vous approuvez donc cette trahison ? interrogea Suansu.

— Cela aurait été une trahison si le gouverneur Akheb avait agi de la sorte pour nous apporter cette arme... C'est tout le contraire, monsieur.

— Et vous trouvez que cette position est défendable ?

— Oui, il ne me paraît pas anormal que celui qui procure à son camp une telle suprématie spatiale tire de ce service immense une récompense, fût-elle politique.

— Vous pensez que c'est le cas de votre chef ? s'enquit Sytzikan d'Orion.

— Non, monsieur le Président, sinon, j'en aurais référé aussitôt à la hiérarchie.

— Vous auriez trahi la confiance de votre chef ? insista Sytzikan.

— Non, monsieur le Président. Je l'aurais empêché de trahir la vôtre...

— Mais vous auriez alors nui au bon esprit du service, non ?

— Non, monsieur le Président. La mission ne changeait en rien. L'effet d'une réussite profitait à tout le bloc personnaliste, ce qui se vérifie d'ailleurs en ce moment. La seule différence aurait été qu'un échec aurait pu être passé sous silence. C'est tout.

— Ne pensez-vous pas, intervint Suansu, que notre Président sociétaire doit être tenu informé, même en cas d'échec ?

— Si, reconnut prudemment Eanta. Mais il ne s'agit pas d'un échec et, de toute façon, je ne pouvais pas le savoir avant même de commencer la mission.

— Et si cette opération n'avait pas réussi, capitaine ? demanda Sytzikan. Qu'auriez-vous fait ?

— Je m'en serais remis à mon supérieur pour vous rendre compte, monsieur le Président.

— Mais s'il s'était abstenu ? insista Sytzikan.

— Excusez-moi de me répéter, cependant je n'ai ni les moyens ni le rang hiérarchique pour demander des comptes au divisionnaire.

— Mais si vous aviez appris que le divisionnaire Onen n'avait pas rendu compte de votre échec ?

— J'aurais commencé par vérifier la source du renseignement, monsieur le Président, pour savoir à qui profiterait éventuellement une fausse information.

— Et ensuite, en supposant que vous ayez acquis la certitude qu'il ne m'avait informé ?

— Je l'aurais prié de le faire immédiatement, monsieur le Président.

— Et s'il s'était encore abstenu ?

— Je l'aurais fait à sa place, monsieur le Président.

— Eh ! s'exclama Suansu, sarcastique. Vous avez beau jeu de dire ça ! Comme le cas ne se présente pas, cela ne vous coûte rien...

— C'est vrai. Mais nous nous plaçons depuis le début dans une situation de pure hypothèse.

— Ah, vous croyez cela ? rétorqua Suansu.

— Mais oui... Sinon, nous serions actuellement en plein procès d'intention et j'ose penser que ce n'est pas le but recherché.

— En effet, capitaine, coupa Sytzikan. D'après vous, quel est le motif de ce conseil ? Avez-vous une idée ?

— Certainement, monsieur le Président.

— Eh bien, je vous écoute...

C'était l'instant délicat. Le capitaine avait l'occasion de dégager son chef Onen et de justifier par conséquent sa propre obéissance qu'on pouvait juger un peu trop aveugle. Régler son compte à ce charognard de Suansu n'était pas non plus pour lui déplaire... Il se doutait pourtant bien que chef du protocole ne se laisserait pas faire : il était assez rare de voir un simple capitaine, fût-il des services spéciaux, s'attaquer à un personnage du rang de Suansu qui se vantait d'avoir l'oreille du Président.

— Je pense, monsieur le Président, que mon chef est soupçonné à tort d'avoir voulu exploiter une réussite militaire pour renforcer son poids hiérarchique.

— À tort, dites-vous ?

— Oui, sans doute : le divisionnaire est au plus haut poste de son service. Par conséquent, il ne peut viser une position plus élevée.

— Et celle du Président sociétaire lui-même ? lança Suansu.

— Dans toute notre histoire, jamais un chef des services spéciaux de la capitale n'a accédé à la présidence. Seuls les... Enfin, il n'y a aucun risque de ce côté-là...

— Qu'alliez-vous ajouter ? demanda Suansu.

— Rien. Ce n'est pas important...

À ce moment, la fine mouche qu'était habituellement Suansu tomba

dans le piège à pieds joints, et Eanta comprit qu'il était en train de réussir sa manœuvre.

— Je vous somme de vous expliquer, capitaine ! N'oubliez pas que vous êtes devant notre Président sociétaire !

— Mais, justement, monsieur... C'est délicat.

— Parlez ! ordonna Sytzikan d'une voix de stentor.

Suansu regarda le capitaine Eanta, puis le Président Sytzikan, et à nouveau Eanta. Son subconscient lui soufflait un avertissement.

— Monsieur le Président, dit-il en se tournant vers Sytzikan. Si vous m'y autorisez, je le fais transférer immédiatement au labo. Là, on saura bien l'obliger à parler !

— Il parlera ici, et tout de suite ! trancha Sytzikan en s'approchant d'Eanta.

— Eh bien, reprit celui-ci, les seuls postes qui pourraient inciter certains dirigeants à briguer la présidence par des, comment dire, des manœuvres de « survalorisation hiérarchique », ce sont en fait...

— Oui ? le pressa Sytzikan en se penchant comme pour mieux entendre.

— Notre Histoire nous appris que les Présidents avaient souvent été chefs du protocole juste avant d'accéder au... Mais ce n'est qu'une constatation, n'est-ce pas, et... rien ne permet de conclure que tel était le mobile de M. Suansu. J'ai parlé parce que vous l'avez exigé, monsieur le Président. Je n'avais nullement l'intention d'insinuer quoi que ce soit.

Un silence épais s'était installé dans la salle.

— Vous pensez que, s'il y a eu manœuvre, elle vient de M. Suansu et non du divisionnaire, c'est bien cela ? questionna Sytzikan.

— S'il y avait eu manœuvre, monsieur le Président ! Cependant, comme l'a déclaré lui-même M. Suansu, nous n'en sommes même pas au procès d'intention. Il ne s'agissait que d'une simple hypothèse, n'est-ce pas, monsieur Suansu ?

— Tout à fait, répondit le chef du protocole, soudain écarlate. Je suis, quant à moi, parfaitement satisfait de votre attitude. Rassurez-vous, votre supérieur n'était pas en cause et notre seul souci était d'établir si vous-même n'aviez pas obéi dans une telle optique.

— Oh, jamais ! Et j'espère que le Président m'honorera de sa confiance comme par le passé, rétorqua Eanta d'une voix assurée.

— Capitaine..., dit Sytzikan en lançant un regard noir à Suansu. Je souhaiterais simplement que tous mes collaborateurs la méritent autant que vous. Vous pouvez disposer.

Après un salut et un demi-tour impeccables, le capitaine se retrouva dans le couloir bondé de gardes. Il répondit machinalement d'un geste rassurant à l'interrogation muette de quelques visages familiers qu'il semblait redécouvrir comme après une longue absence. Il s'en était

fallu de peu qu'il ne soit relégué sur une planète lointaine, affecté à comptabiliser les légumes ou les cailloux... Il se demandait d'ailleurs s'il ne devait pas le regretter.

Il poussa un soupir, conscient soudain d'avoir les paumes moites. C'était la première fois que cela lui arrivait !

Il ne lui restait plus qu'à attendre les retombées de sa joute oratoire. Il n'aurait pas été raisonnable d'espérer qu'un capitaine puisse impunément river son clou au chef du protocole, deuxième personnage de l'État !

CHAPITRE VI

— Vitan ! Espèce de sale cloporte ! hurla le gouverneur Akheb en débouchant comme un projectile dans le bureau de son qualiteur.

— Gouverneur ? souffla Emst Vitan, surpris par la véhémence de son patron.

— Crétin ! Pauvre type ! Je vais vous faire passer en conseil militaire !

— Mais, qu'est-ce que... ?

— Et vous avez l'audace de me demander de quoi il s'agit ? Incapable ! Apprenti ! Amateur ! Vous savez où elle est, votre amie Verde, en ce moment ? Hein ? Vous avez une idée de l'endroit où elle se trouve à l'heure actuelle ?

— Non, évidemment, gouverneur. Je vous l'ai dit : elle a filé avant que je la fasse suivre. D'ailleurs, c'est vous qui l'avez affolée, rappelez-vous...

— Arrêtez votre baratin, Vitan ! Cette fille s'est embarquée à bord du *Golus* ! Et nous leur avons ouvert la route vers l'espace, bien gentiment !

— Allons, comment serait-ce possible ? L'équipage était exclusivement composé de bleus.

— Des bleus, mon œil ! s'écria le gouverneur Akheb, écumant de rage. Des bleus n'auraient jamais trahi. Des agents ennemis ont réussi à s'infiltrer et vous n'y avez vu que du feu !

— Mais... d'où tirez-vous cette certitude ? demanda le qualiteur, vexé.

— D'où ? Tenez ! rétorqua Akheb en lui lançant une dépêche à la figure. J'espère au moins que vous savez encore lire ? Tycho nous affirme que le *Golus* est arrivé hier matin sur Eanta, avec notre équipage de bleus, comme vous dites. Tous des agents des services spéciaux d'Eanta ! Avec le fils à papa Eanta lui-même !

— Par le Crabe ! cracha Vitan, soudain blême à la lecture de la dépêche. Ils ont la capsule ! Vous avez tout lu ? ajouta-t-il d'un air effaré.

— Vitan, vous n'oseriez pas vous foutre de moi, en plus ?

— Non, gouverneur..., murmura Vitan, poursuivant sa lecture. Ils ont la fille, la capsule, le Transfert de masse et votre frère. Tout, quoi... Mais enfin, comment ont-ils pu s'emparer de ce vaisseau avec dix bleus à bord ?

— C'est votre boulot de savoir, Vitan. Cherchez et trouvez ! Je veux des têtes sous quarante-huit heures ! Sinon, la vôtre fera l'affaire ! À vous de choisir !

— Soyez tranquille, j'aurai le fin mot de l'histoire !

— Je serai tranquille lorsque vous serez efficace, Vitan ! En attendant, comme cela risque de prendre beaucoup de temps, vous allez me contacter Tycho. Et vite !

— Contacter Tycho ? Nous ne pourrions pas plutôt passer par un autre agent sur Eanta ? Nous risquons de le griller. Il occupe un poste important et...

— Vitan, réfléchissez : c'est de lui que vient le message. S'il a jugé qu'il fallait nous contacter, c'est que c'était faisable. Soit qu'il est déjà grillé, soit il est sûr de lui, soit le risque de se découvrir vaut la peine d'être pris. L'enjeu doit être important. Or, actuellement, il ne peut s'agir que du moyen de récupérer notre bien.

— Mais... sa candidature aux prochaines présidentielles sur Eanta ?

— Peut-être a-t-il perdu ses chances ou la confiance de Sytzikan... Peu importe : contactez-le, Vitan. C'est un ordre.

— Bien, gouverneur, je vais au Chiffre tout de suite et...

— Vitan ! hurla de nouveau le gouverneur, congestionné. Par Sol, réveillez-vous, sombre abruti ! Personne ne doit savoir à propos de Suansu ! Même pas au Chiffre ! Utilisez la console de codage de notre chère petite Verde, puisqu'elle est dorénavant inoccupée grâce à vous !

Le gouverneur Akheb ferma les yeux jusqu'à ce qu'il ait entendu claquer la porte. Il rejoignit son propre bureau et manipula un petit clavier qui condamna simultanément la porte, la sonnerie de l'intercom et fit descendre les volets de carbone devant les baies de spar teinté. Il avait un besoin urgent de s'isoler pour essayer de mettre sur pied un plan bien tortueux destiné à récupérer les atouts qu'il avait eu tant de mal à rassembler. Le tout était évidemment d'agir avant les élections sénatoriales en Alminie. Si, du même coup, il pouvait récupérer son agent Tycho avant qu'il ne soit trop tard...

Gost Akheb souffrait (ou, plus exactement, faisait souffrir les autres) d'un caractère emporté, mais qui se doublait heureusement d'une intelligence surprenante chez ce genre de personnage sanguin. Il ne commettait d'erreur que sous le coup de la colère et Emst Vitan, son fidèle qualiteur, avait quelques raisons de la redouter : il était le troisième à occuper ce poste, et ses deux prédécesseurs avaient été exécutés pour haute trahison...

Lorsque Vitan revint dans le bureau d'Akheb, il n'eut même pas à attendre pour entrer : la porte était de nouveau ouverte. Il n'avait guère fallu plus d'un quart d'heure au gouverneur pour établir un plan d'action.

— Vitan, résumons-nous : il nous faut le colonel Akheb, son prisonnier, la capsule de secours, la fille et Tycho. C'est bien ça ?

— Oui, gouverneur, répondit Vitan qui se sentait vraiment tout petit après les résultats catastrophiques de son action dans cette affaire de cauchemar.

— Regardez-moi ça, Vitan. C'est un rapport de Tycho. Le capitaine Eanta a demandé sa mutation sur Spica depuis plusieurs mois. Or il vient justement de faire un bond dans l'estime de ses supérieurs grâce à notre capsule. Il obtiendra certainement cette mutation.

— Ou bien ils lui donneront de l'avancement sur Eanta...

— Pas à lui ! objecta Akheb. Les politiciens n'aiment pas tellement la famille Eanta. Sitôt qu'un Eanta commet une action d'éclat, ils craignent qu'il ne prenne un ascendant dangereux sur les troupes et ils le mettent aussitôt sur une voie de garage... Au placard, comme on dit. Il va donc se retrouver assez vite sur Spica : Sytzikan veut y créer une garnison depuis longtemps.

— Vous avez raison, gouverneur.

— Vous êtes trop bon, Vitan ! lança Akheb, méprisant. Or notre cher Tycho semble en assez mauvaise posture, puisqu'il court le risque de nous contacter. Il serait donc temps de l'évacuer pendant qu'on le peut encore. Mais le faire simplement déplacer serait peut-être plus judicieux. Par exemple, si l'on arrivait à faire prendre contre lui une mesure disciplinaire carabinée, il serait sûrement limogé.

— Mais on n'écarte pas comme ça un chef du protocole, gouverneur ! Ça ne s'est jamais vu !

— Exact, fidèle génie à éclipses ! Dans son cas, on sent tourner le vent, on demande sa propre mutation... Et pourquoi pas sur Spica ?

— Avec le capitaine Eanta ? Est-ce qu'ils s'entendent, au moins ?

— Pourquoi ne s'entendraient-ils pas ?

— Tycho passe pour avoir un sale caractère, gouverneur.

— Ah, oui..., convint Akheb, dont le front se barra d'un pli soucieux. Eh bien, nous allons ordonner à Tycho de se radoucir un peu. Il faut qu'il regagne la confiance du capitaine Eanta pour partir sur Spica avec lui.

— Et une fois sur Spica ?

— Il nous fait un petit paquet de ce maudit capitaine et nous le ramène ici.

— Cela ne nous avance guère dans notre problème, gouverneur. À moins que...

Vitan commençait à comprendre : le porteur d'un secret tel que le Transfert de masse devait être mis à l'abri de toute curiosité. Or Sytzikan d'Orion devait savoir que le Réseau 5 ou le Réseau Virgile était implanté sur Eanta comme sur Markab... Sans compter les agents utilistes qui étaient régulièrement démasqués et expulsés sur M 326.

Le relais géant n'était pas une bonne cachette pour les rescapés du cosmos porteurs du secret du Transfert de masse.

En revanche, une garnison personnaliste toute neuve comme celle de Spica, pas encore noyautée, serait une bien meilleure garantie... L'astuce du gouverneur consistait certainement à prendre Sytzikan de vitesse et à noyauter sa garnison avant même qu'elle n'ait quitté Eanta.

— À moins que ? demanda Akheb.

— À moins que ce capitaine n'emmène avec lui certains passagers sur Spica.

— Ah, on dirait que vous vous réveillez, Vitan.

— Mais croyez-vous que Tycho pourra enlever tout ce monde à lui seul ?

— On peut le faire accompagner par des gens à nous. Il doit bien nous en rester sur place, non ?

— Oui, mais... il serait peut-être préférable d'adopter la même technique que nos amis personnalistes.

— C'est-à-dire ?

— Au lieu d'enlever nos « paquets » lorsqu'ils seront arrivés, on pourrait détourner leur vaisseau pendant le trajet ?

— Non, ils seront certainement escortés et surveillés depuis Eanta.

— Et Tycho, parviendra-t-il à... Ce n'est pas un homme de terrain.

— Il se débrouillera. Chacun son problème. Le mien est d'être élu, le vôtre de rester vivant à votre poste, et le sien de nous permettre de réaliser tout ça.

— Bon, gouverneur. Je retourne à la console spéciale ?

— Exactement, Vitan. Plus vite Suansu aura le message et plus vite nous sortirons de cette histoire lamentable !

*

* *

L'entretien du Président Sytzikan d'Orion avec ses plus proches collaborateurs, Stersen, Horeb Leïm, Onen et Suansu, n'avait pas duré plus d'une heure, mais le Premier de tous les personnalistes avait su installer dès le début une atmosphère lourde de menaces et de sous-entendus.

Chacun avait senti passer comme un courant glacial qui ne se limitait pas à l'affrontement entre Onen et Suansu, mais englobait toute l'équipe gouvernementale qui n'avait pas su faire preuve de cohésion. Nul doute que la comparution d'un Eanta en Conseil de Sécurité serait connue sur le relais, et ce n'était pas ce qu'on pouvait appeler une manœuvre réussie. Sytzikan fit comprendre à Suansu que sa dernière prestation n'avait pas tourné à son avantage et qu'il n'était pas dans les habitudes de la Roue (c'est ainsi qu'on nommait familièrement le relais) de désavouer les hauts fonctionnaires. En

revanche, une demande de mutation serait la bienvenue...

Cette allusion à peine voilée était censée remplir de honte le chef du protocole, et celui-ci se composa habilement une expression de dignité outragée. Il était en effet le seul de l'équipe à savoir que, si Suansu venait de perdre une bataille, Tycho n'était pas loin de remporter la guerre en acceptant une mutation forcée, sur Spica par exemple. Le message du gouverneur Akheb était clair : c'était sur Spica qu'il fallait jouer la dernière carte.

Onen aurait dû être satisfait de l'issue de son affrontement avec Suansu. Pourtant, il restait crispé. Le Président lui avait confié la pénible tâche de faire comprendre au capitaine Eanta qu'il avait commis l'erreur de se singulariser en faisant tomber un supérieur, de surcroît l'un des plus hauts personnages du gouvernement. Malgré tous ses efforts, le divisionnaire Onen n'avait pas réussi à défendre la cause de son subordonné qui s'était borné, après tout, à obéir à ses ordres. Il était contraint de prendre une sanction contre l'un de ses meilleurs éléments, alors que celui-ci venait de le tirer d'un mauvais pas grâce à une argumentation brillante face à Suansu.

Coupable, Onen savait qu'il l'était. Il avait effectivement dissimulé des informations pour être le principal acteur d'une réussite militaire propre à éclipser un peu l'ascendant de Suansu auprès du Président. C'était un succès sur le plan tactique, mais il restait maintenant à punir celui qui l'avait aidé. Il fit appeler le capitaine Eanta dans son minuscule bureau-laboratoire bourré d'instruments barbares et mystérieux. Le divisionnaire Ilian Onen était également un des chercheurs les plus éclairés du relais et occupait ainsi un double poste clé dans les services spéciaux d'Eanta.

— Entrez, capitaine, asseyez-vous. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non, merci, monsieur le divisionnaire.

— Hum... Ce que j'ai à vous dire émane directement du Président. Pour des motifs... divers, sur lesquels je ne souhaite pas m'étendre, votre présence sur le relais est jugée gênante.

Eanta hocha la tête.

— Et, comment dire ? Vous êtes... enfin, vous portez un nom assez célèbre, capitaine.

— Et je le paye cher, apparemment, termina Eanta.

— Vous m'avez parfaitement compris. Sachez que j'ai tenté à plusieurs reprises de défendre votre cause auprès du Président.

— Oui, je pense que vous l'avez fait et je vous en remercie, monsieur le divisionnaire.

— Mais oui, je l'ai fait ! affirma Onen. Seulement, malgré votre intervention qui nous aura finalement permis d'assainir le service – vous voyez ce que je veux dire –, je n'ai pas eu le temps de récupérer

assez de poids auprès du Président pour agir de manière efficace.

— Je suis viré ? demanda Eanta, crispé.

— Certainement pas, capitaine ! Ça ne va pas jusque-là ! Je vous garantis que le Président aurait reçu ma démission en même temps que la vôtre ! Vous devez être simplement... écarté du cœur de la vie politique du relais.

— Mais alors, monsieur le divisionnaire... Ne serait-ce pas là une excellente occasion d'accepter ma demande de mutation sur Spica ?

— Pourquoi pas ? Notre base sur Spica doit être organisée par un élément de confiance. Vous avez la mienne. C'est le moins que je puisse faire : vos réponses au réquisitoire de Suansu m'ont tiré d'un très mauvais pas. Je ne suis pas un ingrat. Vous serez promu au grade de commandant et vous recevrez dès demain matin votre charge de chef de garnison sur Spica.

— Moi, chef de garnison ? Mais ce n'est pas une mesure disciplinaire, ça..., dit Eanta, enchanté.

— Écoutez, Eanta... Au-delà de mon problème personnel, votre intervention face à Suansu a permis au Service de conserver le chef honnête et régulier que j'ai la prétention d'être. Suansu aurait certainement placé un homme à lui s'il avait réussi à avoir ma tête.

— Ah bon ? Suansu ne serait pas...

— Parlons d'autre chose, capitaine. Il n'est pas impossible que nous ayons à aborder de nouveau ce sujet, mais pas maintenant. Le Président m'a demandé de vous écarter du relais ; moi, j'ai une dette envers vous et vous réclamiez depuis longtemps cette mutation. Je crois que je fais trois heureux d'un seul coup.

— C'est parfait, monsieur le divisionnaire ! Vraiment, je ne sais comment.

— Attendez, ce n'est pas tout.

— Je me disais aussi..., murmura Eanta.

— Oui, tout n'est pas aussi rose... Notre correspondant diplomatique sur Spica sera Suansu.

— Je serai encore sous ses ordres ! s'exclama Eanta, consterné. J'avais sollicité cette mutation à cause de sa présence sur le relais, monsieur le divisionnaire ! Maintenant que j'ai une chance de m'en débarrasser, vous me le remettez dans les pattes !

— Ce n'est pas exactement cela, capitaine. Du moins pas pour longtemps.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous en reparlerons plus tard, d'accord ? Vous avez cinq jours pour élaborer votre programme : coût d'installation, délais d'approvisionnement, calendrier de réalisation, liste des hommes sélectionnés et organigramme fonctionnel du bureau. Si vous avez hâte de filer d'ici, je vous conseille de fournir trois projets différents,

pour être sûr que l'un des trois au moins sera accepté le jour même. Dans six jours, vous pouvez être sur Spica si vous vous débrouillez bien.

— Pourquoi ne pas avoir envoyé Suansu ailleurs que sur Spica ?

— Oh, pour deux raisons très simples, capitaine. La première, c'est que Suansu lui-même a choisi Spica lorsque le Président lui a demandé où il souhaitait prendre un congé illimité. Peut-être ignore-t-il que vous aurez le commandement de la base.

— Et l'autre raison, monsieur le divisionnaire ?

— Eh bien... je préfère que nous en discussions une autre fois. Je serai avec vous sur Spica pour votre prise de poste. Nous en reparlerons à cette occasion, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Comme vous voudrez.

— Autre chose, capitaine. Le lieutenant Khemka me tanne depuis des mois pour obtenir un poste sur Spica. Je vais le recevoir tout de suite. Qu'est-ce qu'il vaut, exactement ?

— Oh, je sais : il est tenace. Mais c'est un bon élément. Nous avons souvent travaillé ensemble et il était avec moi sur Markab.

— Est-ce que sa candidature recueille votre accord ?

— Oui, bien sûr. Sans hésitation.

— Fort bien, capitaine. Je ne vous retiens pas. Préparez bien vos trois projets. Je vous souhaite bonne chance et je vous promets d'appuyer moi-même votre projet principal auprès de l'économe général.

— Merci, monsieur le divisionnaire.

— Je vous dois bien ça, Eanta ! rétorqua Onen en lui tendant la main.

En sortant de chez Onen, le capitaine Eanta ne savait pas trop s'il devait se réjouir ou désespérer d'être jamais débarrassé de ce Suansu de malheur. Il croisa Khemka dans le couloir et lui adressa un clin d'œil d'encouragement.

CHAPITRE VII

Jhedin Ovoghemma avait du mal à admettre ce qu'il voyait. Il se retrouvait à nouveau à bord du relais géant Eanta. Et, de plus, en compagnie du colonel Akheb, ce sale traître à la solde des utilistes ! Il douta un instant... Était-il en train de devenir fou ?

Il est vrai qu'on l'avait prévenu : comme tous ceux qui pratiquaient l'auto-conditionnement psychique, il risquait un jour de ne plus pouvoir démêler le vrai du faux et de chercher en vain sa vraie personnalité... De là à devenir schizophrène, il n'y avait qu'un pas. L'avait-il franchi pendant son sommeil artificiel à bord de la capsule avec laquelle Akheb l'avait enlevé sur Archus ? Mais avait-il été enlevé, au moins ?

Avait-il seulement quitté réellement Eanta pour cette mission sur M 326 ? Ne l'avait-il pas rêvée ? Jhedin se força au calme. Il fallait mettre de l'ordre dans ses idées, passer en revue ses faits et gestes dans l'ordre...

Son départ pour Eanta, après une offre de marché du gouvernement pour un prétendu transport de minerai rare depuis une planète lointaine... Puis Onen lui expliquant qu'en fait, il s'agissait d'enquêter sur le bague spatial M 326 afin de savoir comment tous les détenus avaient pu quitter la planète sans le moindre gramme de boemium pour alimenter des propulseurs...

Ensuite ? La découverte de l'existence du Transfert de masse et la fuite devant les canons zido des vaisseaux personnalistes et utilistes. Sans savoir d'ailleurs pourquoi Eanta et Markab voulaient les éliminer avec tant d'acharnement.

Puis l'arrivée sur Archus, à bord du *Sable III*, chasseur utiliste pris à l'ennemi. L'intégration de l'équipage du *Sable III* sur Archus... Et enfin son enlèvement par le colonel Akheb qui avait bien besoin de redorer son blason, après quelques entorses au règlement militaire utiliste.

Mais alors... Pourquoi Akheb l'aurait-il ramené sur Eanta plutôt que sur Markab ? Cela ne collait plus : Akheb était colonel des services secrets utilistes. Trahirait-il ? Ou bien s'était-il passé quelque chose en cours de route et la capsule avait-elle été récupérée par les personnalistes ?

Jhedin porta soudain la main à sa poitrine : rien ! Il n'y avait rien ! La décharge zido, tirée à bout portant par Akheb n'était qu'un délire. Il se prépara mentalement à accepter l'éventualité de la folie. Il n'avait

aucune cicatrice sur la poitrine et il se retrouvait sur Eanta alors que la route de la capsule depuis Archus avait forcément traversé le secteur spatial de Markab.

Il regarda autour de lui : le colonel Akheb était sanglé sur un fauteuil identique, sous une autre cloche de spar. Jhedin s'imaginait très bien en train de traverser sans effort la paroi blindée pour aller fracasser le crâne de son ennemi contre le sol.

Il tourna la tête de l'autre côté et aperçut une femme rousse au visage ordinaire qui se tenait très droite sur son siège. Ce visage ne lui disait rien, mais il était plongé dans une telle incertitude qu'on ne l'aurait pas surpris en la lui présentant comme sa mère !

Sur une estrade de marbre, devant lui, une scène incroyable se déroulait, qui acheva de le convaincre de sa propre folie. Il venait de voir le capitaine Eanta quitter la grande salle du Conseil lorsque le divisionnaire Onen jaillit de son fauteuil magnétique pour sauter littéralement à la gorge de Suansu. Jhedin savoura la scène : il n'avait jamais pu supporter ce Suansu. Une seule chose l'inquiétait : il n'était pas pensable qu'on permette à un simple visiteur professionnel de jouir d'un tel spectacle sans trépasser aussitôt, par quelque manifestation surnaturelle.

Il n'en revenait pas de voir deux hauts dignitaires personnalistes se colleter comme des chiffonniers. Il n'en perdait pas une miette et fut même sur le point de rire franchement. Mais ses gloussements résonnèrent bizarrement dans la petite cage de spar, et il pensa à ces déments inoffensifs qui passent leur temps à rire doucement sans raison...

Lorsque le Président Sytzikan d'Orion lui-même descendit de son estrade pour tenter de séparer les antagonistes, dégustant au passage quelques coups bien servis qui lui étaient peut-être un peu destinés, Jhedin préféra fermer les yeux. Décidément, il ne devait pas être permis à un simple mortel d'assister à un si plaisant spectacle...

Du coin de l'œil, il constata que la femme rousse avait pâli et balayait les alentours d'un regard inquiet. Le colonel, en revanche, riait aux éclats dans sa cloche de spar. « Lui, au moins, n'est pas angoissé ! » pensa Jhedin. Mais l'ordre fut vite rétabli par le Président Sytzikan qui semblait doté d'une poigne prodigieuse. Il sépara les deux combattants en les tenant à bout de bras. Les gardes n'osaient visiblement pas intervenir, car il n'était pas question de faire violence à un quelconque haut fonctionnaire, du moins pas avant que la disgrâce de celui-ci ne soit certaine... Et puis sur lequel taper ? C'était beaucoup trop risqué.

Lorsque tout fut rentré dans l'ordre, chacun regagna sa place et, avec un ronronnement régulier, les trois cages de spar s'élevèrent lentement vers le plafond lumineux. On allait maintenant s'occuper

d'eux. Jhedin présumait qu'il n'en sortirait de toute façon rien de bon pour aucun d'entre eux, et il n'était pas pressé d'entrer en lice. Mais le Président Sytzikan ne lui laissa pas le choix. Il l'apostropha avec vigueur :

— Commandant Ovoghemma !

— Oui, monsieur le Président ? répondit Jhedin d'une voix blanche.

— Vous êtes accusé de haute trahison au profit de Markab.

Expliquez-vous !

— Ai-je le droit de m'expliquer vraiment ?

— Je vous conseille même d'en profiter avant que je ne change d'avis, commandant !

— Eh bien, j'affirme que c'est absolument faux !

— J'espère que vous allez étayer un peu cette affirmation qui me semble plutôt incohérente, commandant !

— Je n'ai jamais rallié Markab, monsieur le Président !

— Markab ou les autres... Cela revient au même.

— Ah, permettez ! Pas du tout ! s'enflamma Jhedin.

— Écoutez bien, messieurs ! railla Sytzikan. Ce monsieur va nous expliquer pourquoi nous ne devons pas lui reprocher sa trahison.

— Je n'ai trahi personne ! Ce serait plutôt le contraire ! C'est vous qui m'avez trahi en cherchant à me faire abattre alors que j'étais en mission pour votre compte ! Je me suis borné à essayer de sauver ma vie et celle de mon équipage. Pourquoi avez-vous envoyé vos tueurs, lorsque nous avons découvert le secret du Transfert de masse ? Cela n'entrait pas dans notre convention, il me semble...

— Permettez, monsieur le Président ! intervint Onen. Nous n'avons lancé personne à vos trousses, je vous en donne ma parole.

— Belle parole, monsieur le divisionnaire ! rétorqua Jhedin. Vous avez envoyé cinq vaisseaux. Nous les avons identifiés ! Il y avait trois croiseurs et deux chasseurs !

— Absolument pas, commandant ! Réfléchissez : pourquoi nierais-je alors que vous êtes en notre pouvoir ? Si c'était vrai, je l'admettrais. Et alors ? Que pourriez-vous faire de plus ?

Jhedin eut soudain très chaud... Il se sentait pris en flagrant délit de crédulité. Bien sûr ! Lorsque le *Sable III* qui les emportait loin de M 326 avait été attaqué, c'était Akheb qui avait identifié les assaillants comme des personnalistes...

— Il est possible que j'aie été abusé par le colonel Akheb, convint-il d'une voix sourde. Vous pouvez facilement vérifier en examinant les départs de Markab pendant cette période. Je suppose que vous en avez les moyens ?

Pour toute réponse, Onen adressa un signe à un garde qui s'éclipsa aussitôt.

— Commandant Ovoghemma, peu importe ce que vous avez cru ou

ce que vous prétendez avoir cru... Les faits et les résultats sont là. Vous avez échoué dans votre mission et vous avez fui. Vous n'avez pas rapporté les renseignements que vous déteniez sur Eanta.

— Mais évidemment ! On voulait me tirer à vue ! Mettez-vous à ma place ! Si vous n'êtes pas convaincu, demandez à cette crapule d'Akheb !

— Colonel ? intervint Suansu.

— Bien le bonjour, messieurs ! claironna Akheb sans s'émouvoir. On dirait que vous avez des problèmes d'intégrité avec votre personnel. Sur Markab, nous ignorons totalement ce genre de choses.

— Vous n'ignorez pas que cela, déclara Sytzikan. Le commandant Ovoghemma, ici présent, affirme que vous avez identifié vos prétendus assaillants comme étant personnalistes. Est-ce exact ?

— Pas du tout, voyons. Tout le monde savait que les cinq vaisseaux venaient de Markab, Président ! D'ailleurs, c'est le commandant lui-même qui a suggéré de rallier les évadés au lieu de rentrer ici avec les renseignements sur le Transfert de masse.

— Mais vous-même, colonel... Au départ de la mission, vous n'envisagiez donc pas de nous rapporter ces renseignements ?

— Il n'aurait plus manqué que ça ! Non, évidemment ! Je devais stopper l'opération lorsque le programme en serait à la phase de transfert passant par Markab. Le secret du Transfert de masse serait resté utiliste et non personnaliste.

— Eh bien, colonel... N'est-ce pas là ce que l'on appelle traditionnellement une trahison ?

— Une trahison ? Mais vous n'y êtes pas du tout... Je ne faisais que mon métier, moi. Avez-vous oublié, monsieur le divisionnaire, que vous m'avez présenté vous-même comme étant colonel des services secrets utilistes ? Je dois reconnaître, cher collègue, que j'ai particulièrement apprécié cette péripétie de ma mission.

Le Président Sytzikan se tourna vers Ilian Onen.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda-t-il.

— Je... c'est exact, monsieur le Président.

— Bravo, Onen ! laissa tomber Sytzikan pour tout commentaire.

— J'étais loin de me douter qu'il était réellement colonel des S.S.U.

— Ah ? Qui aurait dû s'en douter, alors ?

— Le colonel m'a été recommandé par Suansu, monsieur le Président.

— Suansu ?

— Monsieur le Président, cet homme m'a toujours donné toute satisfaction pendant son service, et...

— Alors qu'auriez-vous dit de lui si vous étiez utiliste ! s'exclama Jhedin malgré lui.

— Que voulez-vous insinuer ? interrogea le Président.

Jhedin réfléchit quelques instants.

— Rien, monsieur le Président. Je cherchais à vous diviser, mais... je n'y gagnerais rien. D'ailleurs, le colonel y parvient très bien tout seul !

— Tiens ! Les loups se dévorent entre eux, on dirait, ricana Suansu.

— Oh, et puis de toute façon nous allons certainement être soumis à une enquête cérébrale, reprit Jhedin. Alors, autant vider mon sac.

— C'est une sage décision, commandant, rétorqua Sytzikan.

— Voilà : lorsque nous sommes arrivés sur M 326, nous avons été révoltés par les conditions de détention des exilés. Déjà, à ce moment-là, j'ai hésité. Mais lorsque vos vaisseaux sont venus nous attaquer, ma décision fut prise. Je ne rapporterais pas le Transfert de masse, ni sur Eanta ni sur Markab. Ainsi, l'équilibre des forces demeurerait intact et je n'avantageais aucun camp. Et comme Eanta et Markab cherchaient à nous exterminer purement et simplement, rallier les exilés en fuite était notre seule chance.

— Eh bien ! s'exclama Sytzikan, voilà au moins une position claire ! Mais ce que je ne comprends pas très bien, commandant, c'est que vous vous entêtiez dans votre version d'une attaque de nos troupes contre votre vaisseau.

— Je vous retourne votre argument, monsieur le Président. À ce point de mes aveux, quel intérêt aurais-je à mentir ? Tenez, je pourrais même vous dire mieux : oui, je reconnais avoir trahi, je suis vendu à Markab, je n'ai qu'un but, causer un maximum de dégâts au camp personnaliste. Je ne vaudrais pas le laser pour me brûler, etc. Pourtant, je maintiens que nos assaillants étaient personnalistes. Alors ?

À ce moment, le garde revint et déposa quelques feuillets sur le pupitre du divisionnaire. Celui-ci les parcourut rapidement et leva un regard attentif vers Jhedin.

— Combien de vaisseaux avez-vous dit, commandant ?

— Cinq, monsieur Onen... Trois croiseurs et deux chasseurs.

— Bien, continuez.

Mais le Président Sytzikan, avec un claquement de doigts, demanda les feuillets qu'Onen lui tendit aussitôt. Sytzikan les lut, releva la tête et dévisagea Suansu.

— Suansu... Votre avis ?

— À quel propos, monsieur le Président ?

— L'ordre de mission pour le capitaine Rob-Gré.

— Rob-Gré ? Je ne vois pas. Rob-Gré... Ah, oui ! Je me souviens ! J'ai en effet signé cet ordre, monsieur le Président. C'était une mission de reconnaissance. Deux vaisseaux non identifiés avaient été repérés du côté des Zones Noires. Onen étant absent, il fallait faire vite... C'est tout.

— Une mission de reconnaissance avec cinq vaisseaux, Suansu ?

— Cinq ? C'est possible... Mais j'espère que vous n'établissez pas de lien entre cette mission et...

— Nous verrons cela avec les équipages concernés. Onen, s'il vous plaît, faites donc consigner ces équipages sur le relais.

À ce moment, le colonel Akheb, qui ignorait que Suansu et Tycho ne faisaient qu'un, crut devoir intervenir afin de semer le trouble dans les services spéciaux personalistes :

— Ça va, messieurs, les vaisseaux étaient bien de chez vous.

— Alors pourquoi prétendiez-vous le contraire tout à l'heure ? demanda Onen.

— C'est idiot... Je n'avais pas pensé à l'enquête cérébrale. De toute façon, comme dit mon cher complice Ovoghemma, vous finirez par découvrir la vérité. Alors, autant avouer maintenant !

— Non, colonel ! décréta le Président Sytzikan en se levant.

— Comment ? rétorqua Akheb, éberlué.

— Vous nous faites perdre trop de temps en revenant sans arrêt sur vos déclarations. Onen, qu'on emmène ces trois personnes dans les locaux d'enquête. Nous serons vite fixés.

Ce n'est que plusieurs heures après que le Président Sytzikan reçut le divisionnaire Onen sur le vaisseau amiral qui allait l'emporter vers Terre. Le départ était imminent et le Président le fit bien comprendre au divisionnaire :

— Pouvez-vous me donner les résultats de l'enquête sur les trois prévenus en moins de vingt minutes, Onen ?

— Je vais essayer, monsieur le Président.

— Si vous pensez que ça risque d'être plus long, envoyez-moi un télécom codé pendant mon trajet vers Terre.

— Non, je peux résumer.

— Je vous écoute... La fille d'abord.

Onen modifia l'ordre des feuillets qu'il tenait sur ses genoux et prit celui concernant Germiné Verde.

— Verde Germiné. Trente-deux ans. Née sur Markab. Secrétaire particulière du gouverneur Akheb depuis environ sept ans. Pas d'appartenance politique notable. Inconnue de nos services. Elle s'est enfuie de Markab à bord du *Golus* un peu par hasard.

— Ce qui signifie ?

— Elle a eu involontairement accès à des renseignements confidentiels, sans se douter de leur importance. Akheb l'a fait rechercher, mais elle a demandé asile à l'une de ses anciennes camarades qui est en liaison avec le réseau Virgile de Markab.

— Et alors ?

— Le capitaine Eanta la surveillait depuis quelque temps. Il a compris qu'elle cherchait à filer et il a jugé utile de s'assurer de sa personne. Il n'a d'ailleurs pas eu tort. Elle a livré à notre Conception

des éléments très intéressants sur les programmes de codage du gouverneur ainsi que quelques opérations secrètes dont deux sont encore à venir.

— Pour une fois que cet appareil sert à quelque chose, grogna Sytzikan.

— Elle a également beaucoup parlé sous hypnose, monsieur le Président. Il semble qu'elle souhaiterait l'asile politique.

— Vous savez bien que c'est impossible, Onen. Nous ne pouvons pas la remettre dans le circuit, ne serait-ce que pour sa propre sécurité. Puisqu'une base va bientôt être créée sur Spica, envoyez-la donc là-bas.

— Mais c'est une garnison, pas un centre de détention.

— Et alors ? Quoi de plus indiqué qu'une garnison pour surveiller des détenus ?

— Bien, monsieur le Président.

— C'est tout, sur cette fille ?

— Oui, monsieur le Président.

— Bon, ensuite... Le colonel ? Qu'est-ce que cela donne ?

— Lui, c'est autre chose. Très intéressant. Le colonel Arik Akheb est bien le frère du gouverneur Gost Akheb, et il nous vient effectivement de Markab. Il a été introduit chez nous avec la complicité de l'ancien secrétaire du bureau des affectations, un agent utiliste.

— Où se trouve cet individu, à présent ?

— Il a abandonné son poste voici six jours. Une désertion caractérisée... Mais le colonel a pu ainsi se faire nommer pour cette mission d'enquête sur M 326. Il devait détourner le *Bagdad*, lorsque le commandant Ovoghemma tenterait de revenir sur Eanta au terme de sa mission.

— Et ainsi récupérer pour Markab les renseignements obtenus ? termina le Président Sytzikan en hochant la tête.

— Exactement. Pour cela, il avait rendez-vous avec un chasseur utiliste en orbite autour de M 326. Le commandant Ovoghemma l'en a empêché et les ordres du commando de Markab étaient de liquider tout le monde, y compris Akheb, en cas d'échec ou de risque d'échec.

— Oui, c'est logique... Markab a préféré faire une autre tentative pour découvrir ce secret plutôt que de le voir tomber entre nos mains.

— Il y a autre chose, monsieur le Président. Le colonel Akheb maintient que les vaisseaux qui ont attaqué sur M 326 étaient bien de chez nous. C'est également confirmé par l'interrogatoire du commandant Ovoghemma.

— Ah ? rétorqua Sytzikan, pensif. Dans ce cas... Suansu... Dites-moi, avez-vous vérifié tout ça, Onen ?

— Oui, monsieur le Président. C'est exact. Akheb et Ovoghemma affirment qu'un chasseur a été détruit en approchant le *Bagdad* piégé.

La mission dirigée par le capitaine Rob-Gré est rentrée à sa base avec un chasseur en moins.

— Alors... ? Ce sont nos gars qui ont tenté de nettoyer la mission pour M 326 ?

— Oui, monsieur le Président.

— Mille soleils ! Et c'est Suansu qui a lancé cette opération ?

— Oui, monsieur le Président. L'ordre de mission ne comportait évidemment pas cet objectif. Il devait s'agir d'une reconnaissance dans les Zones Noires.

— Zones Noires où personne ne s'aventure jamais, n'est-ce pas ?

— En effet, personne...

— Et que dit le capitaine Rob-Gré ? Si tel était réellement son ordre de mission, c'est lui seul qui porte la responsabilité de ce coup de force.

— Peut-être, monsieur le Président.

— Hum... C'est donc toujours le grand amour entre vous et Suansu ?

— Monsieur le Président, je n'ai accusé personne. Je n'en ai d'ailleurs aucun droit. Vous seul êtes habilité à demander des comptes à Suansu. Mais il est certain que si le capitaine Rob-Gré s'était écarté de son propre chef de la route prévue, il aurait aussitôt été rappelé par notre centre de coordination spatiale. Il fallait que le central de coordination ait reçu des consignes pour le laisser changer de cap et prendre la route de M 326.

— Oui..., murmura Sytzikan. Vous vous rendez compte de ce que cela pourrait signifier, Onen ?

— C'est à vous seul de décider, monsieur le Président. Voulez-vous entendre la suite du rapport d'enquête sur Ovoghemma ?

— Faites vite, Onen. Il vous reste... sept minutes ! dit Sytzikan après avoir consulté l'horloge atomique de sa cabine.

— D'accord. Le commandant Ovoghemma a fait l'objet d'une enquête préalable lorsqu'il a répondu à notre offre de service. Il s'agissait alors d'une mission de transport assez anodine sur OZ-3 de Malatanis. En fait, c'était pour notre opération d'enquête sur M 326.

— Vous avez ces notes ?

— Elles se trouvent dans le dossier que je vous ai préparé, répondit Onen en lui tendant un cylindre.

— Bon. Et alors, ces résultats d'enquête ?

— Ils confirment celle sur Akheb. Ils ont fui M 326 parce qu'ils pensaient être pourchassés par nous et Markab simultanément.

— Mais c'est idiot ! Pourquoi aurions-nous cherché à les liquider avant d'obtenir les renseignements ?

— Pour les mêmes motifs qui ont fait agir Markab dans ce sens, monsieur le Président. Du moins Ovoghemma l'a-t-il cru... C'était

assez plausible.

— Bon... Ensuite ?

— Après cela, il semble s'être révolté lorsqu'il a constaté les conditions de détention des exilés de M 326.

— De quoi se mêle-t-il, ce civil ? Il n'a pas à juger notre système pénitentiaire !

— Évidemment, monsieur le Président. Je me borne à vous expliquer ce qu'il a pensé... Il a donc décidé de ne pas nous rapporter ses découvertes sur le Transfert de masse. Akheb a tenté de les enlever de force pour rallier Markab avec les renseignements.

— C'est un agent comme lui qu'il nous aurait fallu, dit pensivement Sytzikan.

— Mais Akheb a échoué. Ovoghemma l'a blessé et désarmé.

— Ce civil a eu le colonel des S.S.U., donc ?

— Oui, monsieur le Président. Il semble que le commandant soit assez performant, lui aussi.

— Tiens ? Et d'où sort-il, cet oiseau-là ?

— Il a fait l'École Spatiale d'État. Il est sorti major de sa promotion.

— Comment ça ? Pourquoi n'était-il pas chez nous, alors ?

— Je me suis posé la même question. En réalité, il a quitté l'École Spatiale d'État en 2420. C'était la promotion « Sadate IV ».

— Ah, oui... En 2420, l'année de la fermeture de l'École Spatiale. Une belle connerie, encore, cette décision de Suansu.

— Le commandant a donc embarqué Akheb avec tout l'équipage du *Bagdad* sur le chasseur que le colonel avait camouflé – ou fait camoufler par des complices – sur M 326. Ils ont filé pendant l'accrochage avec Rob-Gré. Ensuite, ils ont demandé l'asile civil sur Archus.

— Archus ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est le nom que les évadés ont donné à Epsilon d'Eridan.

— C'est donc sur Epsilon qu'ils ont trouvé refuge ?

— Oui, d'après Ovoghemma et Akheb. Mais, tant qu'ils sont équipés du Transfert de masse...

— Nous l'aurons bientôt également sur nos appareils, Onen. Mais il ne serait pas intéressant de tenter maintenant un coup militaire contre eux... Du reste, ils ne nous gênent pas, pour l'instant.

— Ensuite, monsieur le Président, l'équipage s'est intégré sur Archus mais Akheb a fini par craquer : il a recommencé à rêver de puissance et il a enlevé la femme archienne du nommé Sil de Saar.

— L'économe du *Bagdad*.

— C'est ça. Ovoghemma s'est proposé pour prendre la place de cette femme, car elle était enceinte. C'est donc finalement lui que le colonel Akheb a ramené dans une capsule de secours.

— Pourquoi pas à bord d'un vaisseau normal ?

— Akheb a roulé la défense archienne, monsieur le Président. Il a abattu le commandant Ovoghemma d'une décharge zido avant de l'enfermer dans l'une des deux cellules d'hibernation de la capsule de secours. Ensuite, il a lui-même embarqué dans la seconde cellule de cette capsule. Une charge à retardement a réduit son vaisseau en miettes. Profitant de la zone de turbulence, il a lancé la capsule à fond.

— C'est impossible !

— La capsule est équipée du Transfert de masse.

— Je sais bien, mais comment piloter depuis une cellule d'hibernation ?

— Il n'a pas piloté, monsieur le Président.

— Vous voulez dire qu'il s'est lancé à l'aveuglette à travers l'espace ?

— Oui... C'est ce qui s'est passé. Le gouverneur Akheb devait intercepter la capsule dès son entrée dans le secteur spatial de Markab.

— Ce colonel est le gars le plus gonflé que je connaisse ! Les risques d'aller se perdre n'importe où dans l'espace étaient énormes !

— Il est même surprenant qu'il ait pu passer sans dommages la ceinture de Halat, monsieur le Président. J'ai fait reconstituer sa trajectoire depuis Epsilon... Enfin, je veux dire : Archus. La capsule aurait dû être criblée d'astéroïdes. Il faut croire qu'ils ont eu une chance inouïe ou bien qu'ils ont été déviés par un phénomène extérieur... Peut-être un vaisseau qui aura remorqué pendant un certain temps ce qu'il pensait être une épave ?

— Un peu tiré par les cheveux... Vous y croyez, vous ?

— Tout à fait, monsieur le Président ! Leur vitesse, lorsque le capitaine Eanta a récupéré leur capsule, était bien supérieure à leur vitesse initiale, comme l'ont révélé les calculs. Ils ont forcément bénéficié d'une accélération imprévue. C'est justement cette accélération qui a d'ailleurs été la cause du rendez-vous raté avec Markab. On sait que la capsule est passée deux heures trop tôt dans l'espace militaire utiliste.

— Très bien ! Que ce vaisseau inconnu soit remercié !

— Voilà, monsieur le Président. Vous savez tout ou presque. Le reste figure dans mon rapport, dit Onen en montrant le cylindre.

— Parfait, Onen... Pendant mon absence, évitez tout conflit avec Suansu. Je m'occuperai personnellement de cette affaire.

— Bien, monsieur le Président.

— Il vous reste vingt secondes pour quitter le bord, Onen. Je vous appelle sur la fréquence de sécurité si j'ai besoin d'autre chose.

— Mes respects, monsieur le Président ! dit Onen en se levant.

Il quitta le vaisseau amiral d'un pas tranquille. Il était temps que le

Président cesse de le faire courir comme un lapin, surtout maintenant qu'il n'y avait plus ce satané Suansu pour le discréditer systématiquement. Lorsqu'il franchit le dernier sas, il vit le clignotant rouge de sécurité s'accélérer. Sytzikan n'avait pas osé fermer les sas successifs sur ses talons. Onen sut ainsi qu'il n'était pas loin d'avoir reconquis la confiance et l'estime de son Président, comme au temps où Suansu n'était que le suppléant du responsable du service de codage d'Eanta.

Durant les cinq jours qui suivirent, Onen reçut souvent la visite du capitaine Eanta et ils sélectionnèrent ensemble les éléments de confiance que le capitaine pouvait embarquer en garnison sur Spica.

Comme promis, Onen appuya efficacement la demande d'Eanta et, à la date fixée, la flotte personnaliste composée de quatre chasseurs et deux long-croiseurs quittait le relais géant avec une solide escorte. Le capitaine Eanta allait devoir frôler l'espace militaire de Markab et toutes les précautions avaient été prises pour déjouer un éventuel coup de main utiliste.

Pour plus de sécurité, les trois précieux passagers, Akheb, Ovoghemma et Verde furent transportés dans l'avant-dernier escorteur, le vaisseau-atelier chargé des dépannages et des réparations en cours de route. Celui-ci ne se distinguait en rien d'un autre vaisseau-atelier mais, derrière son blindage réglementaire, sommeillaient diverses batteries zido qui ne demandaient qu'à se réveiller...

La formation de vol fut respectée pendant tout le trajet et rien ne vint troubler la colonne en cours de route. L'installation des locaux militaires demanda encore deux jours pleins, et ce fut dix jours après sa nomination officieuse que le capitaine Eanta devint enfin le commandant Eanta, chef de garnison de la base personnaliste avancée de Spica. La cérémonie eut lieu dans la salle des transmissions du tout nouveau centre civique dont Suansu venait de recevoir la charge, en qualité de correspondant diplomatique direct du Président Sytzikan.

Lorsque les hommes qui n'étaient pas de service reçurent quartier libre pour le reste de la journée, Onen fit appeler discrètement le commandant Eanta et s'enferma avec lui dans un petit glisseur de reconnaissance qui les emmena au-dessus du littoral déchiqueté de l'unique océan de Spica. La journée était éclatante et le soleil de Spica réchauffait la planète adolescente qui sortait d'un hiver rigoureux. Onen posa le glisseur et proposa à Eanta une promenade à pied le long de la falaise.

— Commandant, commença Onen, je souhaiterais poursuivre une certaine conversation entamée dans mon bureau. Vous vous souvenez ?

— Parfaitement, monsieur le divisionnaire. À propos de notre ami

Suansu ?

— À propos de Suansu, oui... Vous savez peut-être que nous avons soumis les trois prisonniers à une enquête cérébrale ?

— Je m'en doutais.

— Le colonel Akheb nous a fourni quelques... « éléments » intéressants.

— Que vous ignoriez ?

— Oui. D'après lui, un certain Tycho, de Markab, serait parmi nous.

— C'est vague, monsieur le divisionnaire.

— Je veux dire : parmi l'équipe gouvernementale...

Eanta dévisagea un instant Onen pour essayer de comprendre. Il voulait lui parler de Suansu, et voilà qu'il évoquait un agent étranger.

— Suansu ?

— Vraisemblablement.

— Mais Akheb n'aurait-il pu prétendre ça uniquement pour semer le trouble dans nos services ?

— Si, bien sûr. Il possède une technique d'autoconditionnement. Mais peut-être que non... Dans le doute, nous devons envisager certaines éventualités.

— Qu'a-t-il dit exactement ?

— Oh, rien de précis. Ce n'était pas pendant l'enquête sous hypnose. C'était sous Conception.

— Ah oui, le Conception. Je ne connais pas très bien cet engin, monsieur le divisionnaire. Son usage est réservé à nos services de sécurité et...

— Il faudra vous familiariser avec son fonctionnement, commandant. Votre nouvelle affectation implique la responsabilité de la sécurité de Spica. Sachez que le Conception est un appareil qui permet de visualiser sur un écran les idées et concepts, même incohérents, du patient.

— Et ce colonel ?

— Il ne sait rien de précis, hormis l'existence d'un certain Tycho, agent de Markab, au sein de l'équipe gouvernementale.

— Tycho ? Jamais entendu ce nom-là...

— Moi, si... Et si ce Tycho est un proche du Président, cela limite les éventualités. À part moi-même, il n'y a guère que Stersen. Horeb Leïem et Suansu.

— Suansu ?

— Oui. Je dois soupçonner tout le monde, mais la conduite de Suansu m'incite plutôt à diriger les recherches vers lui.

— Vous pensez que... ?

— C'est lui, après tout, qui a envoyé le capitaine Rob-Gré pour liquider la mission d'enquête conduite par le commandant Ovoghemma sur M 326.

— C'est certain ? Il me semblait que...

— Oh oui, je sais : il rejette la faute sur Rob-Gré en prétendant que ce dernier a agi de sa propre initiative et qu'il ne lui a jamais fixé un tel objectif.

— Que croire, alors ?

— À la salle de coordination spatiale d'Eanta, on n'arrive pas à déterminer qui a autorisé le changement de cap des cinq appareils de Rob-Gré. C'est donc la parole de Suansu contre celle d'un officier. Or un simple capitaine n'a pas les moyens de s'assurer du silence d'un éventuel complice au P.C. de la Coordination Spatiale. Un chef du protocole, en revanche...

— Quel salaud ! gronda Eanta.

— Doucement, commandant ! Tant que nous n'avons pas de preuve...

— Bien sûr, monsieur le divisionnaire.

— Le capitaine Rob-Gré est donc aux arrêts à partir de demain matin. Il est au bord du vaisseau d'escorte *Roc Dei*. Vous ferez le nécessaire lorsque je serai reparti.

— Vu, monsieur le divisionnaire.

— Je ne pense pas qu'il soit coupable. Mais si nous voulons piéger Suansu, il faut laisser supposer qu'il nous a convaincus. Vous comprenez ?

— Très bien, acquiesça Eanta.

Onen s'arrêta au milieu du chemin, les mains dans le dos et, perdu dans ses pensées, jeta un regard absent sur l'océan. Puis il s'assit sur un rocher rond couvert d'un lichen violet et prit une profonde inspiration.

— Parfois, je regrette vraiment de moisir sur la Roue, vous savez...

— Oui, Spica n'est pas mal, convint Eanta en regardant autour de lui. On m'a dit que les hivers y sont très rigoureux ici : moins quarante.

— En plein continent ; aux pôles, le thermomètre ne remonte jamais au-dessus de moins vingt, en effet. Mais ici, nous sommes près de l'équateur et vous n'aurez guère l'occasion d'enregistrer des températures inférieures à moins dix degrés au maximum.

— Je préfère l'équateur, alors, plaisanta Eanta. Pour Suansu, monsieur le divisionnaire... Quel est le programme exact ? Dois-je le faire surveiller ?

— Oui, avec une extrême discrétion, bien entendu. N'oubliez pas que vous avez aussi la charge de trois prisonniers qui valent très cher. Deux au moins sont porteurs du secret du Transfert de masse. Si j'étais Tycho, il me semble que c'est dans la garnison même que j'essaierais d'infiltrer des éléments.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas les avoir déconditionnés

psychiquement pour éviter toute fuite en cas d'enlèvement de l'un d'entre eux par Markab ?

— Pour deux raisons, commandant. D'abord, ils ne servent d'appât que dans la mesure où ils détiennent toujours le secret du Transfert de masse.

— Vous voudriez démasquer les agents utilistes infiltrés ici ?

— Voilà... Et la seconde raison, c'est que je suis actuellement en train de procéder à l'étude de l'appareil de Transfert de masse trouvé sur la capsule de secours du colonel Akheb. Tant que nous n'en avons pas saisi tous les détails, nous devons garder ces gens sous la main.

— Je comprends... Et il vous faudra longtemps ?

— Non, une vingtaine de jours tout au plus.

— Alors, dans vingt jours, nous nous occuperons de Suansu ?

— Si nous agissons avant, nous fichons tout par terre. Tycho ne tentera rien s'il sait que les prisonniers ont été décérébrés.

— D'accord. Il faut qu'il se découvre et qu'il découvre ses complices de la garnison. Ainsi, dès le départ, le ver est déjà dans le fruit... Je me retrouve avec une équipe truffée d'espions, c'est bien ça ?

— Commandant, il y a une différence énorme entre une équipe truffée d'espions inconnus et une équipe dont vous connaissez les espions... Vous me suivez ?

— Oui, c'est certain. Mais une équipe loyale, ce n'est pas mal non plus.

— À vous de faire le ménage, commandant. Prenez garde cependant à ne pas causer trop de dégâts. Certains ennemis sont parfois bien utiles. Considérez par exemple le Réseau 5...

— Oui ? rétorqua Eanta dont l'estomac se noua soudain.

— Eh bien, croyez-moi, il vaut mieux avoir un agent de ce réseau dans son service plutôt que perdu dans la nature. D'abord, le but de cette organisation n'est pas éloigné du nôtre, et puis c'est quand on l'a sous le nez qu'un agent adverse fait le moins de mal, dit Onen avec un clin d'œil.

— Évidemment.

Eanta n'était pas dupe. En clair, les paroles d'Onen signifiaient : « Je sais que vous appartenez au Réseau 5, mais je préfère vous avoir sous les yeux plutôt que de vous limoger et de devoir chercher ensuite par qui vous serez remplacé. » Du reste, Onen ne semblait pas cibler en priorité le Réseau 5 mais Markab qui représentait pour l'instant un risque beaucoup plus grave.

Le divisionnaire fit transférer les trois prisonniers en cellule souterraine et donna l'ordre du départ tard dans la soirée, après le banquet au cours duquel la nomination du commandant Eanta, doublée de sa toute récente promotion, avaient été dignement célébrées.

Les quatre escorteurs, encadrant de près le chasseur spécial du divisionnaire Onen, reprirent leur route vers le cœur de la Galaxie où trônait imperturbablement le gigantesque relais gouvernemental et ses rouages obscurs. Un tonnerre assourdissant salua leur départ, pendant que la garnison au complet restait au garde-à-vous malgré la multitude des propulseurs qui saturaient l'air de vibrations presque insupportables.

Eanta délégua ses pouvoirs au lieutenant Khemka qui fit rompre les rangs. La garnison de Spica, vieille de quelques heures seulement, devenait opérationnelle.

CHAPITRE VIII

Jhedin Ovoghemma avait maintenant toutes les cartes pour analyser la situation. Étant le dernier à passer sous le Conception, il avait eu largement le temps de s'autoconditionner et n'avait bien sûr livré aux services d'Onen que ce qu'il avait bien voulu dévoiler.

Le Conception avait systématiquement avalé tous ces renseignements. Mais Jhedin avait également été en contact avec les précédents stockages de l'appareil, puisque celui-ci pratiquait une sorte de commutation électronique, opération beaucoup plus profonde que la simple enquête cérébrale et qui échangeait l'intégralité des concepts mentaux les plus intimes de l'enquêteur et du patient.

Ainsi, Jhedin avait constaté que le divisionnaire Onen, auteur du programme d'interrogatoire et initialisateur du système, était sans aucun doute capable, lui-même, de s'autoconditionner.

En effet, Jhedin n'avait rien pu apprendre de l'organisation des services secrets d'Eanta. En revanche, il avait réussi à collecter les informations que le divisionnaire venait d'arracher au colonel Akheb et à la jeune femme rousse qui semblait s'appeler Germinie Verde. Jhedin savait donc que le colonel Akheb connaissait l'existence d'un certain Tycho dans l'entourage du Président Sytzikan. Évidemment, Suansu était le premier suspect...

Il avait également cru discerner dans l'esprit d'Onen, avant que celui-ci ne se contracte comme sous l'effet d'une brûlure, qu'il avait attribué à ses trois prisonniers le rôle d'appât pour démasquer Tycho. Mais à quel gibier exactement était destiné cet appât ?

Si, comme il l'avait entrevu le temps d'un éclair, un certain capitaine Rob-Gré était soupçonné, au même titre que le chef du protocole, comment savoir de qui provenait la tentative d'assassinat sur M 326 ?

Jhedin ne connaissait pas ce capitaine Rob-Gré, cependant il s'était aperçu qu'il y avait un autre détenu dans une cellule au fond du corridor. Le premier vers la porte était Akheb, puis venait la femme rousse. Ensuite, Jhedin lui-même. Le quatrième prisonnier pouvait fort bien être ce capitaine qui avait failli les désintéresser sur M 326...

Alors que l'échange mental intégral touchait à sa fin sous la conduite d'Onen, Jhedin avait vu dans l'esprit du divisionnaire la notion d'écran mental : Onen avait sûrement compris que son patient maîtrisait la technique d'autoconditionnement psychique.

Curieusement, il n'avait pas insisté, comme si cela ne le surprenait pas et ne dérangeait pas ses plans. Pas de question sur une éventuelle appartenance à l'un des réseaux subversifs, ni les options politiques ou religieuses de Jhedin, aucune allusion au repaire des évadés de M 326... Pourtant, Onen avait tout intérêt à apprendre un maximum de choses de son cobaye. Mais peut-être avait-il déjà tous les renseignements qu'il pouvait souhaiter ?

Après tout, Jhedin allait être enfermé entre quatre murs et enfoui à douze mètres sous la surface de Spica, en plein cœur de la constellation de la Vierge. En quoi le divisionnaire Onen aurait-il eu quelque chose à redouter de lui ? S'il n'obtenait pas des aveux complets et immédiats de son prisonnier, que lui importait ? Il les aurait tôt ou tard, par lui ou par un autre...

Jhedin chassa de son esprit ce faux problème et se remémora avec regret la planète Archus. Qu'était-il venu faire sur Spica, perdu entre les deux super-géants de l'espace qui se disputaient la Galaxie avec férocité, alors que son souhait le plus cher était justement de se retirer de cette compétition stérile, bestiale et meurtrière ?

*

* *

Jol Oll Suansu était prêt à s'adapter à n'importe quelle situation. Il venait de perdre la confiance de son Président et sa charge de chef du protocole en quelques heures. De surcroît, il avait éveillé la curiosité des services spéciaux d'Eanta. Ça, c'était déjà plus grave...

Dès son arrivée dans les services personnalistes du relais géant, il avait manœuvré sans une minute de répit, intrigant à gauche, soudoyant à droite, pour progresser inexorablement vers les plus hauts postes. Simple adjoint du service de codage, il en était devenu le chef puis était passé coordinateur des opérations politiques, enfin conseiller juridique et technique de la présidence. Il ne lui avait alors fallu que quelques mois pour écarter le responsable de ce service et prendre sa place sans que personne ne s'inquiète outre mesure de cette ascension fulgurante. Il ne cachait pas son arrivisme ni son mépris pour tous ceux qui se trouvaient plus bas que lui dans l'échelle hiérarchique personnaliste.

Mieux valait, pensait-il, ressembler à un arriviste qu'à un espion et, en cela du moins, il avait parfaitement raison : il n'avait jamais été soupçonné avant cette affaire dont le contrôle lui avait échappé dès le début.

L'opération Boomerang, destinée à récupérer le secret du Transfert de masse prétendument en collaboration avec Markab sur M 326 était bien de son cru, mais ses supérieurs sur Markab avaient ruiné ses espérances en lançant prématurément l'opération Léopard dont le but était de liquider purement et simplement les occupants du *Bagdad*, en

cas de doute sur l'issue de la mission.

Par chance, le capitaine Rob-Gré avait parfaitement réagi, selon le plan arrêté entre eux. Se renvoyer indéfiniment la responsabilité était la meilleure solution pour gagner du temps. Dans l'incertitude, le gouvernement d'Eanta avait limogé son chef du protocole en l'envoyant dans ce trou perdu sous le prétexte d'une promotion discutable, et mis aux arrêts le capitaine Rob-Gré pour irrégularité administrative, puisqu'il aurait dû s'assurer que le Centre de Coordination avait accepté son détour vers M 326...

Ces deux mesures étaient étrangement clémentes, en regard des soupçons qui pesaient sur Suansu. Celui-ci se doutait qu'Eanta ne tarderait pas à réagir de manière énergique. Il était prêt. Il l'était d'ailleurs toujours, mais cette fois-ci il allait avoir l'occasion de tenter un coup fabuleux et peut-être de le réussir.

Il pouvait récupérer le Transfert de masse en s'assurant d'Akheb et d'Ovoghemma, et même rentrer sur Markab avec son complice Rob-Gré avant d'être grillé définitivement. Onen n'avait pas eu le temps de réunir contre lui assez de preuves pour établir sa collusion avec Markab, mais cela se produirait bientôt. L'enquête devait avancer pas à pas.

Bien sûr, il était trop tard pour empêcher Eanta d'avoir le Transfert de masse. Cependant, il était encore possible de le rapporter également sur Markab pour prévenir d'emblée le danger de suprématie spatiale du bloc personnaliste.

Suansu savait que le gouverneur Akheb basait sa campagne sur le succès de cette opération. Le poids politique de celui qui procurerait le Transfert de masse à Markab éclipserait celui du Président Nakato lui-même. Suansu se fichait pas mal que le gouverneur Akheb remporte ou non les prochaines sénatoriales ou même les présidentielles. Le gouverneur passerait... Suansu resterait !

En attendant, il devait préparer un plan d'action pour réaliser ce coup de force. Plusieurs hypothèses se présentaient qu'il écarta les unes après les autres avant de trouver un compromis acceptable. Dans les périodes d'affolement, les militaires étaient moins tatillons. Il pouvait espérer abuser une sentinelle ou même un sous-officier grâce à son rang, mais seulement si son interlocuteur n'avait pas le temps ni les moyens de vérifier ses dires. Il fallait donc une diversion. Une tentative d'évasion paraissait l'idéal. Mais qui faire évader de Spica ? La jeune femme ? Non, elle se ferait reprendre trop vite, et il n'aurait pas le temps de mettre son plan à exécution...

Ovoghemma ? Lui, au contraire risquait de filer pour de bon, comme le colonel Akheb. Tous deux étaient des fonceurs et Suansu avait besoin d'eux. Restait Rob-Gré...

Suansu était contrarié. Il ne restait en effet que Rob-Gré, mais il

aurait préféré le laisser sur Spica après son départ. Sa propre fuite et l'enlèvement des prisonniers signeraient sa trahison, tandis que Rob-Gré pourrait récupérer la confiance de ses chefs et être ainsi aux premières loges pour renseigner le gouverneur Akheb sur la garnison. L'embarquer avec lui pour Markab obligerait Akheb à infiltrer à nouveau la troupe de la garnison et cela demanderait sans doute du temps.

Mais il n'avait pas le choix. Il fallait arrêter une décision immédiatement. Cependant, s'il pouvait couvrir l'évasion de Rob-Gré aux yeux d'Eanta, celui-ci ne serait pas forcément grillé. Comment s'y prendre ?

Bien sûr ! Il fallait faire courir une rumeur, selon laquelle le capitaine Rob-Gré serait exécuté. Ainsi, lorsqu'il serait repris, celui-ci pourrait prétendre avoir eu peur. Car il était évidemment indispensable qu'il soit repris. Il expliquerait alors son cas : injustement accusé et à la veille d'être exécuté pour une faute qu'il n'avait pas commise, il avait voulu sauver sa vie...

S'il avait été réellement innocent, Rob-Gré n'aurait pas agi autrement. Sa conduite serait donc tout à fait plausible. Suansu n'hésita plus. Il devait maintenant informer Rob-Gré de sa décision afin que celui-ci ne se laisse pas piéger par la rumeur.

*

* *

Le début de l'opération fut facilité, car l'officier chargé de l'instruction du procès militaire des trois prisonniers se déchargea de son fardeau sur son subordonné.

Spica était dans sa phase printanière et l'officier trouvait plus intéressant de parcourir les pentes boisées de la chaîne des Rémeaux, surtout lorsque ce cadre enchanteur lui permettait d'entretenir de délicieuses relations avec une jeune auxiliaire médicale prénommée Keta.

Keta était vraiment charmante : une voix douce propre à vous laisser amputer d'au moins quelques jambes pour lui être agréable ou à réclamer quelques piqûres de fort calibre à condition qu'elle tienne la seringue. Un visage fin, de grands yeux sombres qui semblaient promettre une brûlante passion, un cou mince et délicat, une taille de guêpe et un corps souple qui faisait bien mieux qu'onduler à chaque pas...

Lorsqu'ils passaient des heures entières à arpenter les sentiers caillouteux du Dôme Doré, admirant la vallée et les méandres placides du fleuve Raâl dont le ruban argenté se perdait à l'horizon, ni l'officier ni Keta n'avaient envie de se souvenir que, quelques kilomètres derrière eux, une citadelle à moitié enterrée abritait une troupe d'hommes casqués et bottés.

Il s'y passait pourtant des choses qui auraient dû attirer l'attention de l'officier trop bucolique. Car son subordonné trouva le moyen, dès le deuxième jour, de communiquer au capitaine Rob-Gré les instructions de Suansu. Rob-Gré demanda néanmoins une demi-journée de réflexion pour étudier ce plan audacieux, car la dernière initiative de Tycho n'avait pas précisément porté les fruits escomptés. N'allait-il pas de nouveau payer la note à la place de Suansu et, cette fois, un peu plus lourdement ?

Un soupçon le tenaillait. Est-ce que, par hasard, Suansu ne projetait pas de l'aider à s'évader pour le faire abattre et l'accuser tranquillement ? Ce serait assez dans son style...

D'un autre côté, si son intention était réellement de filer sur Markab avec les trois prisonniers, cette fuite pourrait constituer un aveu aux yeux du gouvernement. Par conséquent, Rob-Gré, lui, serait innocenté.

Comment s'assurer de Suansu ? Un capitaine mort ne peut rien contre un Suansu vivant. Il devait trouver le moyen de convaincre Suansu que sa mort entraînerait aussitôt la révélation de toute l'affaire, y compris l'identité réelle de Tycho. Mais comment laisser un témoignage derrière lui si Suansu le faisait abattre ? Et comment être certain que ce témoignage ne serait pas dévoilé si Suansu se révélait régulier ?

Il fallut plus d'une demi-journée au capitaine pour découvrir la solution. Il proposa un marché à Suansu par l'intermédiaire de l'enquêteur : il demandait tout simplement la liste des membres ou sympathisants du Réseau 5 présents sur Spica, et exigeait de les voir un par un, dans le plus grand secret. Connaissant plusieurs de ces agents, Rob-Gré comprendrait vite si Suansu lui envoyait des hommes à lui.

Suansu accepta et Rob-Gré reçut cinq personnes, toutes membres présumés du Réseau 5. Puis il résolut de confier son témoignage à Mlle Emmerson, l'infirmière du bloc sanitaire.

Elle avait reçu l'ordre de masser quotidiennement aux ultrasons Rob-Gré qui prétendait souffrir de douleurs lombaires. Elle était loin d'être bête et saisit rapidement les termes du problème. L'intérêt du Réseau 5 était effectivement de faciliter la récupération du Transfert de masse par Markab, afin de réduire le danger d'un conflit galactique en rééquilibrant les deux puissances.

De plus, cette infirmière était aussi journaliste à ses heures et ne pouvait donc pas être escamotée comme n'importe qui. Sa disparition éventuelle ferait du bruit, et Suansu ne s'y risquerait pas. Rob-Gré remit donc à Mlle Emmerson un enregistrement de ses aveux détaillés, avec consigne de détruire le bloc-mémoire uniquement s'il le lui demandait lui-même de vive voix. Si, par malheur, il lui arrivait quelque fâcheux accident, la journaliste irait déposer le document sur

le bureau du commandant Eanta.

Le risque était calculé : Emmerson n'avait pas intérêt à diffuser cet enregistrement de sa propre initiative, car Rob-Gré dénoncerait les membres du Réseau 5 qu'il connaissait sur Spica et sur Eanta. Bien sûr, Suansu pouvait tenter de récupérer le document sans faire disparaître Emmerson. Rob-Gré soumit donc la même proposition à deux autres membres du Réseau 5. Il leur remit aussi à chacun un bloc-mémoire contenant des affirmations parfaitement fantaisistes. Seule Mlle Emmerson détenait le bon témoignage et Rob-Gré était le seul à le savoir.

Suansu, lui, bouillait littéralement : les précautions de Rob-Gré étaient logiques, mais inutiles. Il n'avait pas l'intention de faire un coup fourré à Rob-Gré et regrettait amèrement de perdre un temps précieux.

L'évasion du capitaine fut donc mise au point dans ses moindres détails et Suansu dut encore ronger son frein pendant deux jours interminables, le temps que l'instructeur adjoint du dossier Rob-Gré puisse faire la navette entre Rob-Gré et Suansu.

*

* *

Pendant ce temps, sur Markab, le gouverneur Akheb mettait au point une autre opération destinée à récupérer les prisonniers. Les efforts de Vitan pour contacter Tycho étaient restés vains depuis que celui-ci avait été muté sur Spica. Les uns et les autres avaient été pris de court et les informations ne circulaient plus entre Suansu et Akheb.

— Gouverneur, dit Vitan avec toute la persuasion dont il se sentait capable, voilà plus de vingt jours que nous n'avancons pas. Tycho doit être coincé, sinon il aurait déjà cherché à nous joindre. Depuis qu'il est sur Spica, nous n'avons plus aucun contact. Il faut agir ! Pendant qu'Eanta n'a pas encore rodé ses défenses...

— Si Tycho a déjà entamé une opération, nous risquons de nous nuire réciproquement. Rappelez-vous ce qui s'est passé pour l'opération Lézard.

— Si nous attaquons maintenant et que Tycho a déjà préparé quelque chose, il aura travaillé pour rien, mais, au moins, nous aurons atteint notre but.

— Vitan ! J'ai dit non, c'est non. Mais nous pouvons peut-être...

— Oui ?

— Couvrir sa fuite de Spica. Si, comme je l'espère, il mène à bien sa dernière mission là-bas, il filera avec mon frère, le commandant Ovoghemma et Verde. Il sera pris en chasse immédiatement par les forces spatiales de Spica. Nous pouvons jouer là un rôle décisif.

— Mais de quel matériel disposerons-nous, gouverneur ? Vous avez été réélu de justesse aux sénatoriales, je vous le rappelle. Nous avons

des moyens limités et il ne nous est plus possible de réclamer un soutien logistique au Président Nakato. Notre score aux élections a été trop squelettique...

— Nakato ? Et puis quoi, encore ? Je n'ai pas besoin de ce rat hystérique ! Qu'il fasse ses ronds de jambe à la Chambre ! C'est un tas de graisse installé dans son petit confort présidentiel.

— Ce serait pourtant le seul qui...

— Ça ne va pas, non ? Vous ne voulez pas non plus lui apporter le Transfert de masse sur un plateau d'argent, pendant que vous y êtes ? Alors que nous courons après depuis si longtemps et que nous tirons les marrons du feu, il n'aurait qu'à se baisser pour le ramasser... Après notre courte victoire aux sénatoriales, il ne faudrait pas autre chose pour nous couler complètement aux présidentielles. Vous vous rendez compte ? Je serais celui qui a raté le Transfert de masse sur Epsilon et Nakato celui qui l'aurait récupéré sur Spica ? Non, non... Jamais !

— Oui, bien sûr. Pourtant, ne vaut-il pas mieux laisser le Transfert de masse passer sous l'aile de Nakato plutôt que risquer de voir Eanta nous envahir ?

— Nous envahir, Vitan ? Il faudrait autre chose à Eanta pour nous coincer sous sa botte. Vous êtes victime de leur propagande de démoralisation. Vous vous laissez impressionner... Nous serons l'année prochaine au maximum de notre supériorité militaire conventionnelle par rapport à Eanta. Dès maintenant, nous sommes déjà indigestes pour les personnalistes. Et puis, de toute façon, nous allons récupérer notre cher Transfert de masse.

— Ils l'ont déjà, eux.

— Eanta perdra sa suprématie toute neuve sans avoir eu le temps de l'utiliser. Nous ne courons pas le danger d'une invasion si nous agissons vite. Il est donc en effet urgent de faire fuir Tycho. Mais nous n'avions que deux agents sur Spica. Tycho est presque grillé et Rob-Gré ne doit pas être en meilleure posture. De toute manière, nous ne pouvons pas encore avoir de renseignements sur la topographie de la caserne et de ses abords immédiats. La construction est trop récente. Comment voulez-vous tenter un coup de force au sol efficace dans ces conditions ? Non, non... Il faut laisser Tycho manœuvrer et tendre une embuscade à ses poursuivants éventuels lorsqu'il sera dans l'espace.

— Alors, gouverneur, rétorqua Vitan impatient, quels vaisseaux utiliser ?

— Toute notre flotte, sauf trois chasseurs qui restent ici.

— Bon... Comme nous disposons seulement de onze appareils, nous n'en aurons que huit à envoyer au large de Spica. C'est peu.

— Il faudra que ça suffise ! Qu'est-ce qu'ils peuvent avoir, sur Spica ? Dix ou quinze vaisseaux, au plus. Ils ne partiront pas tous à la poursuite de Tycho. Nous n'en aurons qu'une dizaine à combattre, et

avec l'effet de surprise...

— La surprise risque d'être pour nous, s'ils ont déjà le Transfert de masse. Et puis avec les détecteurs de balayage, vous savez, la surprise...

— Et alors, Vitan, vous avez une meilleure idée ?

— Si vous refusez une attaque en force avec les effectifs de la flotte régulière de Nakato, non, je ne vois pas...

— Mais qu'avez-vous à la place du cerveau, Vitan ? Du sable ? Réfléchissez un tout petit peu, quoi ! Si nous attaquons en force maintenant, alors qu'Eanta possède le Transfert de masse, que se passera-t-il ?

— Eh bien, nous le récupérerons à notre tour et...

— Pffff... ! Pourquoi vous ai-je pris comme qualiteur, Vitan ?

— Je me le demande, cracha celui-ci, vexé.

— Je vais vous dire ce qui se passera, cher camarade. Les gardes de Spica ont certainement reçu l'ordre de ne pas laisser partir les prisonniers.

— Oui, mais...

— C'est-à-dire qu'ils ont l'ordre de les tuer en cas de tentative d'évasion. Et, fidèle génie, une fois morts, comment feront-ils pour nous transmettre le secret du Transfert de masse ?

— Par la Galaxie, vous avez raison, gouverneur. On ne peut les récupérer que par la ruse. Il n'y a pas de doute.

— Ah, vous voilà réveillé, Vitan ?

— Eh bien, envoyons nos petits jouets au large de Spica. J'espère simplement que cela les distraira quelques minutes...

— Si je n'étais pas certain que vous parlez ainsi pour me dissuader, Vitan, vous seriez déjà à la Glacière pour conduite défaitiste.

— Si j'ai cette position, c'est que, dans votre plan, nous serons obligés de nous en remettre à Tycho. Or je ne sais pas ce qu'il vaut dans l'action.

— Il vous vaut largement, laissa tomber Akheb.

— Hummm... Il a progressé de façon fulgurante tant qu'il s'agissait d'intriguer ou de se faufiler dans la hiérarchie d'Eanta. C'est un stratège de salon.

— Et pas vous ?

— Si, reconnut Vitan sans s'émouvoir. Mais pour une opération dans l'espace, je préfère un vétéran. N'est-il pas possible de contraindre un chef d'escadre de Nakato de nous servir ? Nous avons des moyens de pression sur beaucoup d'entre eux.

— Trop long et trop compliqué.

— Bon, alors envoyons nos appareils. J'espère seulement que celui qui sera chargé de l'opération sera à la hauteur !

— Il y aura intérêt. Nous allons le motiver.

— Pressions sur la famille, menaces de représailles ? suggéra Vitan, ravi de se retrouver dans son élément. Ou encore une méthode qui a toujours porté ses fruits : la vie sauve contre la réussite de la mission ?

— Je préfère cette dernière formule, en effet.

— Oh, remarquez, les représailles sur la famille ont toujours donné de bons résultats.

— Oui, mais cette solution n'est pas possible.

— Et pourquoi donc ? demanda Vitan, intrigué.

Le gouverneur fixa sur lui un regard inquiétant et articula ces mots qui firent passer un frisson glacial dans les tripes de Vitan :

— Avez-vous une famille, Vitan ?

CHAPITRE IX

Les trois prisonniers prenaient leur déjeuner lorsque quatre gardes vinrent ouvrir les opercules de spar armé. Lorsqu'ils furent sortis dans le corridor central, on les amena jusqu'au rond-point pour les fouiller et on les aligna contre la grille. De l'autre côté, dans sa cage de spar, un garde les dévisageait. Il fit un geste et un claquement sec retentit : la grille s'était entrebâillée.

On les poussa au pas de course, sans un mot, vers le bâtiment diplomatique. Là, Suansu les attendait, armé jusqu'aux dents et vêtu d'une combinaison spatiale complète, visière ouverte.

— Écoutez-moi bien. Vous, commandant Ovoghemma, je vous offre la vie sauve.

— Sur Markab ?

— Oui. Ici, vous vous exposez à la décérébration pure et simple afin qu'Eanta ne coure pas le risque que vous transmettiez le secret du Transfert de masse à Markab.

Comme Jhedin ne répondait pas, Suansu poursuivit :

— Vous, Akheb... vous deviez ramener le Transfert de masse sur Markab. Vous avez échoué. Par votre faute, Eanta possède virtuellement la suprématie spatiale absolue. Le gouverneur Akheb ruine ainsi ses chances aux sénatoriales et aux présidentielles. Ramenez le Transfert de masse sur Markab et tout s'arrangera... Votre manquement à la discipline dans les Zones Noires sera oublié et vous aurez la possibilité d'entamer une carrière politique aux côtés de votre frère.

— Et pourquoi ferais-je cela ? Pourquoi avec vous ? Quel est votre intérêt dans cette histoire à dormir debout ?

— Si Tycho vous le demandait ?

— Tycho ? Je ne sais pas... Peut-être.

— Eh bien, Tycho vous le demande.

— Vous êtes Tycho ?

— Oui.

— Vous avez un message pour moi, alors ?

— Oui, mais... *vous ne me le demanderez pas*, dit Suansu en observant Akheb.

À ces mots, le visage d'Akheb s'éclaira d'un large sourire.

— O.K. Je marche !

Le croiseur personnel de Suansu fut d'abord débarrassé des

sentinelles qui le gardaient jour et nuit. Suansu et Akheb avaient un point commun : ils ne faisaient pas dans le détail. Quatre cadavres brûlés furent jetés sur le sol et la rampe d'accès fut relevée. Un chasseur vint se placer à gauche du croiseur, et Akheb s'élança vers la tourelle de tir du canon zido arrière. Suansu hurla, sans se retourner, depuis la console de pilotage :

— Arrêtez, Akheb ! Ils sont des nôtres ! Ils vont couvrir notre départ.

En effet, un croiseur étant moins maniable qu'un chasseur, l'appui d'un véhicule léger était indispensable. Le chasseur décolla rapidement effectua plusieurs passages au-dessus de la piste d'envol de la base avancée de Spica, mitraillant droit devant lui tout ce qui ressemblait de près ou de loin à un véhicule ou un uniforme. Les éclairs serrés des décharges laser se succédaient à une cadence infernale. Le croiseur s'éleva lourdement, tanguant et roulant. Akheb, plus expérimenté que Suansu, prit les commandes et lança le croiseur officiel aux couleurs d'Eanta, un cercle blanc barré de bleu, vers le ciel pur de Spica de la Vierge.

Un essaim de chasseurs décolla quelques minutes seulement après eux, et des myriades de points scintillants criblèrent la surface laiteuse des écrans de détection, dès que les appareils personnalisés s'élevèrent au-dessus du sol. Le ciel de Spica vira au bleu outremer puis au violet profond avant de laisser éclater le noir silencieux de l'espace, constellé d'étoiles qui semblaient soudain surgir du néant.

Donnant toute la puissance aux propulseurs du croiseur, Akheb distança peu à peu le chasseur qui les escortait.

— Mais qu'est-ce qu'il fout, par Bételgeuse ! Pourquoi n'avance-t-il pas plus vite ? demanda-t-il à Suansu.

— Il ne peut pas, il est au maximum de sa poussée.

— Mais il va se faire avoir !

— C'est une classe quatre... Les chasseurs de Spica sont des classes cinq.

— Il est foutu d'avance ! Il fallait prendre un chasseur plus rapide !

— Non. Son rôle est de retarder la meute... Pas davantage.

— Mais ce sont vos gars, là-dedans !

— Des agents, colonel... Comme vous et moi.

— Vous les laissez tomber ?

— Non. Ils remplissent leur mission. Je ne peux pas compromettre les chances de Markab d'échapper à une extermination prochaine.

— Hmm..., marmonna Akheb qui semblait penser à autre chose.

Moins de vingt minutes plus tard, l'écho du chasseur qui les accompagnait s'éteignit soudain sur l'écran de contrôle du détecteur de balayage arrière. Akheb fixa un regard dur sur la nuque de Suansu. Jhedin, enchaîné à une armoire métallique et témoin de cette scène

fugitive, sentit que le colonel Akheb n'était pas l'ordure qu'il paraissait être, même s'il avait épousé une cause différente. Abandonner un complice ne faisait manifestement pas partie des choses qu'il jugeait normales.

L'expression du colonel trahissait une froide détermination, celle de quelqu'un qui avait déjà rendu un verdict fatal contre l'auteur d'une telle bassesse. Les yeux d'Akheb voyaient déjà un cadavre à l'endroit où se tenait Suansu. Celui-ci dut se douter de quelque chose, car il fit soudain volte-face, l'air étonné. Mais Akheb, plus rapide, avait déjà détourné la tête et feignait de s'absorber dans la surveillance de l'écran du détecteur de pointe. Il toucha l'écran du doigt et pinça les lèvres.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il. On nous aurait tendu un piège ? Regardez ces échos, là... Il y a au moins six ou sept... Non, huit vaisseaux !

— Par Magellan ! hurla Suansu malgré sa réserve habituelle. Un piège !

— Alors, mon cher Tycho, foutus pour foutus, dit Akheb en reprenant sa place à la console de pilotage, autant régler nos comptes avec nos amis d'en bas. Après tout, ils nous doivent un chasseur, non ?

— Akheb ! Arrêtez vos conneries ! s'écria Jhedin en tirant violemment sur la chaîne qui le retenait à l'armoire.

— Notre héros galactique aurait-il la frousse ? ricana Akheb.

— Ils sont cinq ou six avec des appareils autrement plus maniable que ce sabot, Akheb ! Qu'espérez-vous faire ?

— Leur montrer que les Utilistes ne meurent pas tous en fuite..., rétorqua Akheb en désignant du menton Suansu qui lui tournait le dos.

— Attendez au moins de savoir si les vaisseaux qui viennent à notre rencontre ne sont pas des vôtres, mon vieux !

Le colonel, qui s'apprêtait à faire exécuter un demi-tour serré au croiseur, hésita un instant, la main au-dessus du levier de direction.

— Ce n'est pas tout à fait idiot, ça, Ovo...

— Trop aimable, colonel...

Suansu lança un appel :

— Ici Tycho, ici Tycho... Répondez...

Jhedin sentit son estomac se contracter. Il commençait à bien comprendre le personnage de Suansu. S'il avouait si facilement la présence du célèbre Tycho à bord du croiseur malgré le risque de s'adresser à un ennemi qui serait bientôt à bord pour lui demander des comptes, c'était qu'il avait trouvé un autre Tycho susceptible de faire un merveilleux cadavre avant l'arrivée de l'ennemi... Qui ? Jhedin ou Akheb ? Jhedin, bien sûr, puisqu'il était sans défense. Akheb, lui, était armé.

— Tycho ? Ici Vitan... Parlez.

Ils se regardèrent mutuellement. Jamais Jhedin n'avait été aussi content d'être entre les mains des utilistes. Mais une question se posa immédiatement pour Akheb et Suansu dont le visage refléta une certaine inquiétude. Que venait donc faire Vitan dans cette aventure ? Depuis quand un qualiteur de son rang devait-il faire le coup de laser en plein secteur spatial ennemi ?

— Ici Akheb, Vitan... Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi êtes-vous ici ?

— Ordre du gouverneur, colonel. Je dois vous récupérer. Combien êtes-vous ?

— Quatre.

— Le commandant Ovoghemma et la secrétaire Verte ?

— C'est ça. Mais pourquoi n'avez-vous pas envoyé des bleus au lieu de venir vous balader jusqu'ici ?

— Parce que votre frère m'a envoyé, moi ! répondit Vitan sur un ton dont la distance ne parvenait pas à atténuer l'agressivité.

— Ah, je vois..., dit Akheb en souriant. Ils doivent être en froid.

— Avertissez-le que nous sommes pris en chasse par plusieurs appareils de Spica, rétorqua Suansu.

— Combien d'appareils ? demanda Vitan qui avait entendu.

— Six, je crois... répondit Akheb.

— Combien ? répéta Vitan.

— Et sourd, avec ça..., murmura Akheb. Six... deux fois trois... ! Des chasseurs !

— Nous serons par votre travers dans... environ seize minutes ! avertit Vitan.

— Parfait ! s'écria Akheb. Dans ce cas...

Et il fit exécuter au croiseur un demi-tour qui le relança de toute la puissance de ses propulseurs à la rencontre des chasseurs ennemis de Spica.

— Mais vous êtes fou, Akheb ! hurla Suansu. Arrêtez immédiatement ! À quoi cela servira si Vitan récupère finalement quatre cadavres ? Nous n'avons aucune chance !

— On parie ? fit Akheb sans dévier d'un pouce.

— Commandant Ovoghemma ! s'exclama Suansu en se tournant vers Jhedin. Dites-le-lui, vous...

— Lui dire quoi, cher monsieur Sangsue ? ironisa Jhedin. Que vous êtes vert de trouille et que vous avez peut-être déjà mouillé votre pantalon, parce qu'il s'agit de risquer maintenant votre propre vie plutôt que celles de vos collaborateurs ? Il s'en doute déjà un peu, je pense...

— Et toc ! s'esclaffa Akheb.

— Mille soleils, Akheb ! Reprenez-vous !

— Vous feriez mieux de détacher le commandant, Suansu. Nous allons avoir besoin d'un artilleur à la tourelle supérieure.

Suansu réfléchit un instant, les yeux rivés sur les deux hommes. Il finit par se lever et s'approcha de Jhedin.

— Si je vous libère, vous m'aidez à le maîtriser ? chuchota-t-il.

— D'accord, mais dépêchez-vous !

Suansu libéra Jhedin qui bondit jusqu'au siège d'Akheb. Le colonel réagit une fraction de seconde trop tard. Il se dressa juste à temps pour voir l'ombre d'une jambe fouetter l'air. Il esquissa une parade, mais le coup de pied touchait déjà sa cible. Un voile noir l'enveloppa immédiatement, il ne se sentit même pas tomber sur le sol de la passerelle de pilotage. Suansu s'était déjà remis aux commandes et le croiseur, exécutant un nouveau demi-tour, tourna le dos aux chasseurs de Spica.

Le choc entre les deux flottes ennemies eut lieu moins de cinq minutes plus tard. Jhedin, constatant que Suansu n'avait apparemment jamais pris part à un combat spatial, l'arracha du siège du pilote. Des impacts se propageaient jusqu'à l'avant du croiseur.

— Suansu ! hurla Jhedin, pour couvrir le vacarme de l'air qui s'échappait des déchirures de la coque. Les scaphandres, vite !

— J'y vais !

— Quatre tenues, Suansu, hein ? Pas de blagues !

Haussant les épaules, Suansu ouvrit fébrilement le placard contenant les scaphandres d'intervention spatiale et s'équipa en priorité, comme d'habitude. Il apporta ensuite une tenue à Jhedin et attendit que celui-ci l'ait enfilée pour l'aider à équiper Akheb, toujours inerte.

— La fille, Suansu ! Apportez une tenue à la fille ! cria Jhedin en exécutant une manœuvre de dégagement pour échapper au tir d'un poursuivant tenace.

Un nouveau coup frappa le croiseur et Jhedin dut se cramponner à son siège pour ne pas rouler au sol. Tout ce qui n'était pas solidement fixé fut soudain aspiré par l'ouverture béante qui venait d'apparaître dans le plafond de la salle de pilotage. Les commandes ne répondaient plus et Jhedin, pris d'une rage de combattre, se propulsa tant bien que mal jusqu'à la tourelle de tir supérieure. La pesanteur artificielle avait cessé et il était de plus en plus difficile de se déplacer d'un point à un autre de la passerelle.

Jhedin ouvrit le feu sans laisser aux vaisseaux ennemis un instant de répit. Il quitta son poste lorsqu'il constata que le tir de trois chasseurs se concentrait sur la tourelle elle-même. Il regagna le poste de pilotage juste à temps pour voir Suansu qui tentait de se faufiler par la déchirure de la coque. Le scaphandre destiné à Germaine Verde, toujours prisonnière de sa cellule, était simplement jeté sous la

console radio, et Suansu s'enfuyait...

Akheb, qui reprenait lentement ses esprits, essayait de se raccrocher à n'importe quoi pour ne plus être ballotté comme un hochet.

— Saloperie..., gronda-t-il, tandis que Suansu s'acharnait à forcer les tôles déchiquetées pour s'extraire du croiseur.

Jhedin était aussi révolté que le colonel par l'attitude de Suansu qui abandonnait les siens dans un moment critique, condamnant Germinette à une mort certaine. Son scaphandre, tout comme celui d'Akheb, était armé d'un laser et d'un zido. Il fut tenté d'abattre immédiatement le fuyard et vit Akheb pointer son arme dans le dos de Suansu. Mais un nouveau coup frappa le vaisseau de plein fouet, les envoyant valser au milieu du poste de pilotage.

L'impact suivant cassa littéralement le croiseur en deux. L'avant du vaisseau ne tenait plus au fuselage que par quelques minces poutrelles, et Jhedin se sentit aspiré par le vide, incapable de freiner son mouvement. Il était hors de portée de toute aspérité et se retrouva dehors, seul, en train de dériver dans le vide sidéral, regardant s'éloigner le croiseur...

Comme le lui avait appris Assia, son instructeur de combat spatial sur Eanta, Jhedin agrippa sa bonbonne dorsale d'air comprimé et l'extirpa de son harnais. Il ôta l'embout fileté après avoir pris une profonde inspiration. La valve de sécurité de son scaphandre se referma d'elle-même, l'isolant du vide mortel.

Jhedin brandit la bouteille devant lui et l'utilisa comme un propulseur en libérant de brefs jets de gaz qui le ramenèrent enfin près de la carcasse déchiquetée du croiseur. Il empoigna une des poutrelles qui dépassaient de la coque et remplaça l'embout de son appareil respiratoire. La bouffée d'air qu'il inspira calma les battements de son cœur. Il était temps.

Progressant par petits bonds, de poutrelle en blindage et de vérin en tuyaux hydrauliques, il rejoignit le poste de pilotage par la déchirure où Suansu était toujours cramponné. À ce moment, il sentit un choc dans son dos.

— On s'occupe de notre ami ? lui dit une voix familière.

Se retournant, il aperçut Akheb, agrippé comme lui aux superstructures de la coque éventrée, qui pointait son arme sur Suansu. Intrigué par l'immobilité de la cible, Jhedin leva une main.

Ils s'approchèrent du chef du protocole. La poutre d'acier à laquelle Suansu semblait s'accrocher traversait sa poitrine de part en part. L'agent Tycho terminait une brillante carrière politique – mais un piètre parcours militaire –, empalé sur une poutrelle de son propre vaisseau. Jhedin chercha des yeux l'arrière du vaisseau, où aurait dû se trouver la cellule de la femme rousse... Stupéfait, il vit une multitude de débris divers, un fouillis indescriptible qui flottait et

tournoyait lentement au gré des chocs entre les nez des chasseurs et les portes de sas arrachées, les empennages et les rotors des propulseurs éventrés...

Germine Verde n'existait plus... Suansu avait fait sa dernière victime juste avant de mourir, en l'abandonnant à son sort sans lui offrir la moindre chance de survie. Il était plus simple de camoufler le scaphandre et de laisser la jeune femme se débrouiller seule...

— Commandant, pouvez-vous rejoindre le vaisseau de Vitan avec votre bouteille ?

— Oui, il m'en reste encore pas mal... C'est le vaisseau de Vitan, ça ? demanda Jhedin en désignant le vaisseau utiliste qui flottait au-dessus d'eux.

— Si c'est le seul à rester entier, pas de doute, c'est celui de Vitan.

Jhedin et Akheb se propulsèrent ainsi jusqu'au vaisseau. Ils se rejoignirent si rapidement que leurs deux scaphandres emmêlés heurtèrent durement le fond du sas. L'opercule extérieur se ferma et la lumière jaillit, tandis que le volant de manœuvre se mettait à tourner tout seul.

— Commandant... Vos armes, s'il vous plaît !

Jhedin fixa Akheb. Le colonel avait dégainé son zido et le regardait avec sérénité à travers sa bulle de spar.

— On ne perd pas de temps, hein ? dit Jhedin en lui tendant son laser.

Les deux rescapés furent bientôt à bord et Vitan, après un rapide salut à Akheb, remit le cap sur Markab. Il venait de réussir sa mission et commençait à envisager l'avenir avec un peu plus de tranquillité.

CHAPITRE X

Le divisionnaire Onen fut prévenu par un signal de son bracelet inviolable. Il était en séance de travail avec le Président Sytzikan – ce qui n'était plus arrivé depuis longtemps, à cause de Suansu –, à qui il rendait compte de l'étude du Transfert de masse trouvé sur la capsule de secours.

L'appareillage avait été démonté, examiné et essayé sur un véhicule expérimental qui n'attendait qu'une autorisation pour quitter le sas central.

— Allez-y, Onen, allez-y... Vous avez le feu vert, bien sûr !

C'était à ce moment que le vibreur du bracelet avait résonné.

— Vous avez un télécom derrière vous, déclara Sytzikan qui avait perçu le signal discret.

— Merci, monsieur le Président, rétorqua Onen en ouvrant la ligne. J'écoute..., ajouta-t-il en tournant le dos, comme pour s'isoler.

Il hocha la tête à plusieurs reprises, puis coupa la ligne d'un geste sec.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Sytzikan.

— Suansu... (Onen avala péniblement sa salive.) Il s'est enfui de Spica à la faveur d'un coup de force.

— On l'a repris ?

— Non, monsieur le Président.

— Par la Vierge ! Comment est-ce possible ? Il y avait combien d'hommes en garnison sur Spica ?

— Quatre cents, environ.

— Comment a-t-il fait avec quatre cents militaires autour de lui ?

— C'était le commandant Eanta au rapport, monsieur le Président.

Il semble que Suansu ait organisé une véritable campagne d'intoxication pour persuader le capitaine Rob-Gré de sa prochaine exécution.

— Mais je n'ai jamais ordonné ça !

— Rob-Gré l'a cru. Suansu a alors facilité son évvasion et il a profité de cette diversion pour abuser les sentinelles de l'astroport grâce à sa position hiérarchique. Il a été aidé par un chasseur.

— Et on l'a laissé filer ?

— Seuls Eanta et quelques officiers de sécurité étaient au courant des soupçons portés contre Suansu. Il n'était pas surveillé par tous les gardes. Le commandant Eanta, sur mon conseil, avait gardé le plus

grand secret sur ce point.

— Mais pourquoi donc ?

— Parce que si Suansu avait su qu'on le surveillait, il n'aurait jamais rien tenté.

— Ça, c'est vrai ! Tandis que maintenant..., persifla Sytzikan.

— Oui, admit Onen en regardant ses mains posées à plat sur la table transparente. À l'heure qu'il est, il doit être loin. Peut-être déjà sur Markab, en train de faire son rapport. Il a emmené Akheb, Ovoghemma et la fille Verte.

— Oh, celle-là... je m'en fiche ! jeta Sytzikan. Elle nous a fourni tous les renseignements que nous attendions. Elle peut rentrer chez elle si ça lui chante.

— C'est sûrement ce qu'elle a fait, répondit Onen, sans savoir que l'épave déchiquetée du croiseur de Suansu ne contenait plus que deux cadavres, flottant quelque part dans l'espace entre Spica et Markab.

— Après tout, c'est peut-être mieux ainsi, dit pensivement Sytzikan.

— Comment ? sursauta Onen.

— Ça vous étonne, hein ?

— Eh bien, je dois reconnaître que je ne...

— Vous oubliez que je remets mon bracelet de Président en jeu dans peu de temps, mon cher. Les présidentielles risquent de placer quelqu'un d'autre sur le fauteuil, qui sera peut-être moins modéré que moi.

— Vous pensez à Rack-Jack ?

— Hmm... Le Transfert de masse nous offre une suprématie spatiale absolue, Onen. C'est très tentant pour un jeune loup comme lui. D'ici que nous soyons embarqués dans un conflit galactique total... il n'y a pas loin !

— De toute façon, monsieur le Président, nous n'avons plus le choix. Ovoghemma est sûrement déjà sous casque d'enquête et les techniciens utilistes ne tarderont pas à réaliser le premier prototype sur ses indications.

— Si, au moins, il était écran, murmura Sytzikan.

— Oh, mais il l'est, monsieur le Président. Il l'est !

— Mais alors... S'il est capable de s'autoconditionner pour résister à une enquête cérébrale, peut-être ne donnera-t-il aucun renseignement à Nakato ?

— Nakato n'est pour rien dans cette histoire. Tout est parti du gouverneur Akheb : il a agi à l'insu de son gouvernement.

— C'est confirmé ?

— Les interrogatoires des trois prisonniers concordent. Cependant le commandant Ovoghemma n'a aucune raison de résister à un interrogatoire. Après tout, nous avons essayé de le tuer sur M 326.

— C'était un coup de Suansu, et le commandant le sait

parfaitement, non ?

— Certes, mais peut-être pensera-t-il comme vous qu'il vaut mieux équilibrer les forces galactiques en s'arrangeant pour que les deux camps possèdent le Transfert de masse.

— Je ne vous cache pas que si les présidentielles n'impliquaient pas le risque de voir Rack-Jack prendre en main l'avenir de notre univers, j'aurais préféré que le Transfert reste ici.

— Je comprends, monsieur le Président. Nous devons mettre en fabrication le plus vite possible les chaînes robotisées de production du Transfert de masse. Markab n'en est encore sûrement qu'au stade de l'étude, mais ils n'en resteront pas là...

— De sorte que nous avons atteint la dernière limite pour tenter un coup de force à l'échelon galactique.

— Oui...

Onen avait soudain l'impression que son cerveau était enserré dans un étau. Le Président allait-il se lancer dans une guerre interstellaire ?

— Il faudrait combien de temps à Markab pour refaire son retard, selon vous ?

— Nous avons eu besoin d'un peu plus de cinquante jours pour être prêts, monsieur le Président. Or Akheb doit d'abord exploiter la situation sur le plan politique avant de remettre sa trouvaille à Nakato.

— Oui et alors ? s'impatienta Sytzikan.

— J'évalue ça à... disons, soixante-dix à soixante-quinze jours. Jours universels, bien entendu.

— J'avais compris. Mais dites-moi, il sera donc trop tard pour Rack-Jack lorsqu'il accédera à la présidence... Il ne pourra plus exploiter notre suprématie spatiale qui n'existera déjà plus, puisque Markab sera également en mesure de s'équiper du Transfert de masse.

— Si toutefois Rack-Jack accède à la présidence.

— Vous savez, Onen, grimâça Sytzikan, il en est question.

Onen comprit soudain qu'il avait devant lui le futur ex-Président du bloc personnaliste. Il resta silencieux un instant, puis demanda :

— Vous avez eu des sondages, monsieur le Président ?

— Oui, justement. Si la coalition des radicaux et des novellistes tient le coup et survit à la campagne fratricide qu'ils mènent séparément, Rack-Jack devrait obtenir environ 67 % des voix.

— Mais c'est énorme ! s'exclama Onen, abasourdi.

— Comme vous dites, c'est énorme !

— Et on ne peut rien pour affaiblir cette coalition ?

— Vous avez une idée ? s'enquit Sytzikan, soudain agressif.

— J'en manque rarement, monsieur le Président.

— En avez-vous une ?

— Plusieurs, oui... D'abord, Suansu pourrait très bien être un

instrument de Rack-Jack pour saper votre gouvernement.

— Nous savons tous qu'il était un agent du gouverneur Akheb ! Ça ne tient pas debout.

— Qui le sait, monsieur le Président ?

— Les services spéciaux, voyons !

— Et qui contrôle les services spéciaux ?

— Vous, Onen..., répondit Sytzikan avec un sourire. Vous feriez cela ?

— Oui.

— Pourquoi ? demanda Sytzikan en vrillant son regard dans celui du divisionnaire Onen.

— Par idéal, monsieur le Président. En agissant ainsi, j'empêche un conflit galactique, des milliards de morts...

— Onen, si vous pouvez réellement faire cela, je vous nomme chef du protocole. Après tout, vous l'aurez bien mérité.

— Surtout pas... Ce n'est qu'à mon double poste de responsable du service de recherche de la défense d'Eanta et de divisionnaire des services spéciaux que j'ai une chance d'être efficace. En revanche, si on m'accordait certaines possibilités autonomes de recherche sur Epsilon d'Eridan...

— Ah, encore ces voyageurs du temps ? Croyez-vous que ce soit bien le moment, Onen ? Ces... comment les appelez-vous, déjà ?

— Les Chronambules, monsieur le Président.

— Oui, ces Chronambules... Quel intérêt ?

— Je n'en sais rien, à dire vrai, mais...

— Je n'ai qu'une parole, Onen. Si vous arrivez à freiner Rack-Jack, vous aurez les mains libres pour toutes vos recherches sur ces Chrono...

— Chronambules. Par ailleurs, le Réseau 5 étant implanté dans nos services, il serait...

— Quoi ? articula Sytzikan.

— Mais oui, monsieur le Président... Le Réseau 5.

— Et vous laissez faire ?

— Bien sûr. C'est en les gardant sous les yeux que je peux les contrôler.

— Parce que vous les avez tous identifiés ?

— Non, il m'en manque encore deux ou trois, rétorqua Onen, satisfait.

— Je vous ai peut-être un peu sous-estimé, Onen.

— Vous, peut-être, monsieur le Président. Eux, sûrement !

— Et que comptez-vous faire avec ce Réseau 5 ?

— Leur demander de l'aide. Le Réseau 5, chez nous, collabore étroitement avec le réseau Virgile sur Markab. Ces deux organisations poursuivent d'ailleurs les mêmes buts : empêcher une guerre

galactique d'un côté comme de l'autre.

— On dirait qu'elles vous inspirent de la sympathie ?

Le divisionnaire sourit.

— D'autant plus qu'elles utilisent sans le savoir bon nombre d'agents à mes ordres.

— Onen ! Vous ne m'avez jamais mis au courant.

— Il y avait Suansu. J'étais forcé de passer par lui pour vous communiquer ces informations.

— Mais il ne l'a jamais fait !

— Parce que je ne lui ai rien dit, monsieur le Président.

— Vous le soupçonniez déjà ?

— Parfaitement... Un jour, le commandant Ovoghemma a émis jusqu'à son vaisseau un message en appel d'onde, traversant notre blindage radiofuge. Le vaisseau l'a ensuite retransmis vers Spica...

— Et ça marche, ce truc-là ?

— J'ai vérifié. Ovoghemma bluffait, mais le système fonctionne et Suansu pouvait envoyer à tout moment un chasseur personnel en orbite autour du relais.

— Vaisseau susceptible de recevoir un message en appel d'onde et de le retransmettre n'importe où, n'est-ce pas ?

— Oui. J'ai piégé Suansu. J'ai planifié des plages horaires où seuls les vaisseaux de Suansu étaient en orbite autour du relais. Les miens étaient tous consignés à la base.

— Et alors ?

— Alors, monsieur le Président, un message de Tycho est parti du relais en appel d'onde et a été retransmis par l'un des vaisseaux de Suansu.

— Pourquoi ne pas avoir agi à ce moment-là ?

— Suansu avait votre confiance, monsieur le Président. Si notre affrontement tournait à son avantage, j'étais limogé et il avait les mains libres pour manœuvrer à sa guise. Imaginez le résultat d'une telle opération !

— Onen, vous êtes... vous êtes...

— Divisionnaire, monsieur le Président. Je suis divisionnaire et je tiens à le rester. Vous comprenez pourquoi, maintenant ?

— Tout à fait... Et je vous crois même fort capable de me maintenir à la présidence contre Rack-Jack.

— Je le crois aussi. Comme quoi, vous voyez, les sondages...

— Onen, vous êtes plus qu'un simple divisionnaire. Je serais content de vous compter au nombre de mes amis.

— Je ne sais si mon rang...

— Oubliez un peu ça, Onen... Je vous devrai beaucoup et notre monde aussi. Réussissez votre manœuvre contre Rack-Jack et je vous promets de vous accorder tout ce que vous voudrez.

— Y compris les recherches sur les Chronambules, monsieur le Président ?

— Considérez que vous avez carte blanche. Je vous demanderai simplement de me tenir informé.

— Sans faute, assurément ! Et pour la fabrication en chaîne des Transferts de masse ? Ai-je le feu vert ?

— Bien sûr. En priorité, même ! Il ne manquerait plus que Markab en soit équipé avant nous !

Tout en se hâtant vers son laboratoire, Onen réfléchissait intensément. Une fois de plus, il était l'homme clé de la situation. En accélérant la fabrication du Transfert de masse, il donnait l'avantage à Sytzikan. En la retardant, il offrait pour ainsi dire la présidence à Rack-Jack en lui fournissant l'occasion d'inaugurer la nouvelle flotte militaire d'Eanta équipée du Transfert de masse.

Onen, et lui seul, pouvait choisir, le futur Président de tout le bloc personnaliste. Il allait décider seul de l'issue des élections présidentielles. La consultation populaire se résumerait à une simple formalité malgré la complexité des votes électroniques et du calcul des voix...

Onen savoura un instant la puissance extraordinaire que les circonstances venaient de lui procurer. Aucun Président n'avait jamais eu ce pouvoir de décision !

Cette ivresse passagère – Onen n'était pas un exalté — fit bientôt place au doute. Avait-il raison de favoriser Sytzikan ? Rack-Jack était-il réellement plus dangereux ? Une erreur de jugement, et la Galaxie entière en pâtirait. S'il choisissait mal, le divisionnaire Onen ferait supporter à plusieurs milliards d'individus une politique peut-être catastrophique... Cette responsabilité ne l'effrayait pas, elle le crispait simplement un peu plus que d'habitude.

Il eut envie d'arrêter les officiers qui le croisaient et de leur crier : « C'est moi qui vais nommer votre futur Président ! Je décide seul ! regardez-moi ! Je détiens en ce moment plus de pouvoirs que n'en a jamais eu aucun homme avant moi ! Je suis plus puissant que Sytzikan ! Je peux le maintenir à son poste ou le virer ! Je suis plus puissant que les milliards d'électeurs de notre bloc, puisqu'ils suivront mon choix sans le savoir ! »

Une main se posa soudain sur sa manche et Onen sursauta, étonné d'une telle familiarité envers l'homme le plus puissant du monde. Un officier aux cheveux d'un roux incendiaire et au teint de brique le regardait attentivement.

— Onen... Ça va comme tu veux ? demanda-t-il d'une voix rocailleuse.

— Hein ? Ah, Toel... Bonjour, Toel..., marmonna Onen comme au sortir d'un rêve.

Toel était le seul officier de la garnison personnaliste qui osait le tutoyer en raison d'une amitié datant de leur adolescence.

— Ça va ?

— Oui, bien sûr... Tu venais me voir ?

— Non, mais, si tu veux, je peux passer. Tu as l'air bizarre...

— Oh, non... Tu viens prendre une Eau ?

Toel n'était pas porté sur ces mélanges de substances dynamisantes d'origine synthétique qui remplaçaient à la fois l'alcool, le café et le tabac. Il haussa les sourcils et considéra Onen avec perplexité.

— Tu marches à ce truc-là, toi ?

— D'habitude, non.

— Je vois... C'est bien ce que je disais : quelque chose ne va pas.

Ils avaient atteint le puits vertical menant aux laboratoires d'Onen, placés en zone centrale, dans une apesanteur qui se révélait pénible à la longue pour les chercheurs obligés de la supporter pendant plus de cinq heures d'affilée.

Lorsque les deux hommes furent installés dans les deux uniques fauteuils de la pièce minuscule, qui étaient d'ailleurs de simples cadres métalliques destinés à limiter le flottement du corps, Onen prit un tube souple. Coupant d'un coup de dent le tuyau sécable, il avala son Eau d'un trait. Toel salua cette descente vertigineuse d'un sifflement admiratif.

Onen n'aimait pas particulièrement la saveur de cette Eau, mais il avait besoin d'un remontant. Le divisionnaire était pourtant habitué à endosser certaines responsabilités, même s'il exerçait toujours sa puissance dans l'ombre des personnages officiels.

Mais tenir l'avenir de la moitié de la Galaxie entre ses mains était tout de même un privilège d'une rare intensité !

Onen flotta jusqu'à la paroi de son bureau recouverte d'instruments plus mystérieux les uns que les autres (un visiteur ne savait jamais s'il n'était pas enregistré ou analysé pendant qu'il parlait) et actionna un petit levier. Aussitôt, l'extrémité du levier devint lumineuse et un léger bourdonnement emplît la pièce. Onen venait de mettre en marche le brouilleur d'écoute. Toel comprit que son vieux camarade souhaitait lui faire ses confidences... Il s'allongea sur le treillis du panier métallique et dit :

— Finalement, je boirais bien une Eau, moi aussi. Il t'en reste ?

— Bien sûr. Tiens ! rétorqua Onen en lui tendant un tube transparent.

— Alors ? Raconte...

— Tu sais qu'on m'a ramené une capsule étrangère voici quelques jours... Tu as déjà entendu parler du Transfert de masse ?

— Encore ! s'exclama Toel. Évidemment, j'en ai entendu parler. Les gars ne parlent que de ça. Si tu savais ce qu'on dit là-dessus ! Il paraît

que ça désintègre un objet dans un coin et que ça le reconstitue ailleurs. D'autres prétendent que ça fait disparaître l'inertie d'un vaisseau. Du coup, l'engin peut accélérer comme il veut. Ou bien encore, attends... Tiens, ce matin même ! Jallair, tu connais ? Des transmissions...

— Oui, Jallair...

— On l'appelle « Jallair-d'un-con »...

— Excellent, ricana Onen d'un ton glacial.

— Enfin bref, ce matin, il me dit que ce serait un tunnel entre Markab et Eanta pour transborder les politiques à travers l'espace...

— Ça commence à prendre des proportions, il me semble. Le Transfert de masse est une invention des bagnards de M 326.

— Ça, on sait.

— Oui. Ce que tu parais ignorer, en revanche, c'est que ça permet en effet d'abaisser instantanément la masse d'un objet. Un vaisseau équipé de ce système peut atteindre en quelques dixièmes de seconde la vitesse critique d'approche radio : 1,5 lum !

— C'est vérifié, ça ?

— Ça va l'être... La capsule a été testée en vol télécommandé. Ça marche.

— Alors on aura cette saloperie sur nos appareils ?

— Cette saloperie ? Elle peut très bien te sauver la vie, mon vieux ! Suppose que tu sois pris en chasse par l'ennemi... Tu fais agir ton Transfert de masse et tu disparais dans la direction de ton choix sans qu'ils aient la possibilité de te rattraper. Leurs détecteurs utilisent des ondes électromagnétiques qui plafonnent à 300 000 km par seconde. Or, toi, tu te propulses à une fois et demie cette vitesse !

— Ah bon ?

— Mais oui, Toel ! C'est génial ! De toute façon, il va être monté en série sur les appareils utilistes. Alors...

— Vous avez déjà fait fonctionner ça sur un de nos vaisseaux, au moins ?

— Non... Ça te dirait d'essayer ?

— Moi ? sursauta Toel.

Il passa ses doigts dans ses boucles flamboyantes.

— Après tout, pourquoi pas ? Ça a marché en vol télécommandé, hein ?

— Mais oui, je ne te ferais pas un coup pareil, tu le sais bien.

— Bon, eh bien... d'accord.

— O.K. On peut faire monter ça sur ton *Minor* dans combien de temps ? Il est ici, au relais ?

— Oui, au sas central. Mais ce serait un essai officieux ou...

— Non, ne te tracasse pas, mon vieux. C'est tout ce qu'il y a de plus officiel. Tu es couvert d'avance, quoi qu'il arrive ! N'aie aucune

crainte.

— Alors quand tu veux ! conclut Toel en se levant d'un coup de reins qui l'amena sans effort au milieu de la pièce. (Agrippé au rebord du bureau, il tendit la main à Onen :) Je peux être au sas central dans vingt minutes.

— Parfait, j'y serai aussi.

Toel s'éclipsa et Onen resta seul un instant, à méditer. Il se découvrait une fois de plus capable de supporter la pression énorme de ses responsabilités. Il avait ressenti le besoin de parler à quelqu'un, mais pas forcément de son problème le plus grave. Il avait repris ses activités habituelles sans en avoir vraiment conscience, parce que le temps lui manquait pour s'apitoyer sur son propre sort. Il avait un programme très chargé à tenir : réaliser le premier vol d'essai en conditions réelles et tester le Transfert de masse dans l'espace.

— Sytzikan..., murmura-t-il. À la tienne, Président ! Et il déboucha son deuxième tube d'Eau...

CHAPITRE XI

— Voilà donc le fameux commandant Ovoghemma qui nous fait courir depuis si longtemps ! s'exclama Vitan en considérant Jhedin, enchaîné à la couchette de la cellule d'arrêt du navire qui faisait route vers Markab.

— Oui, répondit Akheb. J'avais mission de le ramener chez nous il y a plus de quatre ans, lorsque nous avons lancé l'opération Bommerang sur M 326. Quatre ans, Vitan ! Vous voyez, vous qui m'avez souvent reproché d'être têtue... ça sert.

— Et il a des révélations importantes à nous faire, n'est-ce pas ?

— Oui, ce sympathique commandant vient gentiment nous offrir le Transfert de masse à domicile. Reconnaissez que c'est assez élégant de sa part.

— Votre frère nous attend. Il est aussi impatient que nous de recevoir son invité. Ce qui se comprend un peu, du reste...

— Je pense que la Glacière ne sera pas nécessaire, objecta Akheb. Il est écran et une simple enquête cérébrale ne suffira pas, je pense. Il est capable de s'autoconditionner.

— Alors ?

— Seule une enquête thermique peut donner des résultats.

— Mais la Glacière n'est pas équipée pour une enquête thermique !

— Il y a toujours moyen de s'arranger avec des gens intelligents, dit Akheb en regardant Jhedin. N'est-ce pas, commandant ?

— Je ne comprends pas, rétorqua Jhedin.

— Mais si...

Vitan saisit le bras d'Akheb d'un geste brusque.

— Bon, colonel. Voyez ça avec lui. Je dois appeler votre frère.

Et il planta là les deux ennemis pour faire son rapport au gouverneur. Dissimulant mal son sentiment de triomphe, il lui déclara que sa mission était remplie et qu'il rentrait sur Markab avec le commandant Ovoghemma et le colonel Akheb, en parfaite santé.

— Très bien, Vitan. Mais la fille et Tycho ? Que sont-ils devenus ?

— Morts tous les deux, gouverneur. Nous avons eu un accrochage et...

— Aucune importance. Dans combien de temps serez-vous ici ? Nous sommes pressés.

— Comme prévu, comptez cinq heures pour le retour. C'est un minimum.

— Vous ne pouvez pas aller plus vite ?

— Vous savez bien que non. Je vous dis cinq heures en réduisant au mieux les distances d'accélération et de freinage. Évidemment, si nous étions équipés du Transfert de masse...

— Alors, il y a un petit problème, Vitan. Isolez-vous sur la fréquence de sécurité dans votre cabine. Il faut que je vous parle.

Quand Emst Vitan fut seul dans sa cabine, il alluma le brouilleur d'écoute et régla son récepteur sur la fréquence modulée de sécurité qui servait aux communications spéciales entre le gouverneur et son qualiteur.

— Gouverneur ?

— Ça y est, Vitan ?

— Je vous écoute sur fréquence de sécurité.

— Vous avez brouillé votre cabine ?

— Bien sûr !

— Voilà : Nakato m'envoie deux enquêteurs demain matin. Il a dû avoir vent de quelque chose sur cette affaire.

— Un mouchard ?

— Possible. Ou bien nos nombreux déplacements ont peut-être paru bizarres à la Sécurité Spatiale.

— Mais votre immunité gouvernementale ?

— Il suffit qu'un petit sous-officier minable fasse un rapport sur nos allées et venues dans l'espace, même s'il ne peut exiger d'en connaître les raisons. Nakato l'apprend, il lève notre immunité, et le tour est joué.

— Qu'allons-nous faire ?

— Vous ne rentrez pas à la Glacière, vous filez au centre technique. Jhilna est grande, et la meilleure manière d'être discrets, c'est de se perdre en pleine ville. C'est une fourmilière...

— D'accord, gouverneur. Je vais directement là-bas. D'après vous, Nakato risque de faire consigner le vaisseau à notre arrivée à l'astroport de Jhilna ?

— Vous pouvez en être sûr ! Débarquez tous les trois avec des harnais de sustentation individuels. Vous avez déjà fait ça, Vitan ?

— Eh bien... non. On ne pourrait pas demander à votre frère de se charger du prisonnier jusqu'au centre technique ? La Sécurité Spatiale trouvera curieux que le chef de bord ne soit pas présent au contrôle à l'astroport.

— Entendu. Mais prévenez-le que c'est un coriace. Qu'il ne le laisse pas filer ou bien nous sommes foutus.

— Oh, il le connaît bien, je pense.

— Oui, c'est vrai... Enfin, qu'il prenne ses précautions. Terminé.

— Terminé, gouverneur.

Lorsque Vitan regagna la cellule du commandant Ovoghemma, le

colonel n'avait toujours pas réussi à le convaincre de coopérer. Il avait essayé la persuasion, la menace, la tentation... Sans succès.

— Alors, colonel ? demanda Vitan. Comment ça se présente ?

— Notre ami Ovo est très têtue. Vraiment très têtue !

— Nous avons ce qu'il faut pour ce genre de situation, affirma Vitan avec un mauvais sourire.

— Comment ça ?

— Nous n'allons pas à la Glacière, mais au centre technique. Nakato envoie deux enquêteurs à votre frère demain matin. Il doit se douter de quelque chose.

— Mais Nakato nous interceptera à l'astroport.

— Moi, oui. Pas vous. Vous ne serez plus à bord à ce moment-là.

— Oh, parfait ! On descend en harnais individuel avant l'astroport.

— Tout juste.

— Il y aura quelqu'un là-bas pour nous accueillir ?

— Je le suppose. Je n'ai pas posé la question, mais c'est probable.

— Prévenez-moi lorsque nous serons au point de largage. J'aurai également besoin d'une alliance. Vous avez ça ici ?

— Excellente précaution ! dit Vitan en clignant de l'œil. Vous l'aurez.

Akheb se tourna vers Jhedin avec un sourire bon enfant.

— Vous vous demandez ce que c'est, hein ? Eh bien, c'est une petite ceinture inviolable qui s'harmonise à merveille avec n'importe quel type de vêtement. Elle est très mince, malgré le puissant explosif qu'elle contient. Mais rassurez-vous, si vous me suivez sagement, il ne vous arrivera rien. Sinon...

— Sinon, quoi, Akheb ? Vous m'éparpillerez en pleine ville ? Réfléchissez un peu, voyons. Si je ne suis plus là pour l'enquête cérébrale, qui prendra-t-on ? Il ne restera plus que vous...

— Vous voulez parier ? rétorqua Akheb, sarcastique, en refermant la porte de la cellule.

Jhedin n'était pas vraiment sûr qu'Akheb bluffait... Il était parfaitement capable de l'envoyer rejoindre ses ancêtres sans sourciller, en cas de besoin, quitte à faire lui-même les frais d'une enquête cérébrale qui le laisserait à moitié idiot si elle était un peu poussée...

*

* *

Jhedin n'avait pas l'intention de résister à tout prix. Cependant, pour que ses révélations soient crédibles, il fallait qu'elles soient faites sous la contrainte. Bien sûr, ce qu'il allait dire sur le Transfert de masse n'était plus réellement valable, la technologie ayant évolué sur Archus. Les appareils de la Milice humaine de Wara, sur Archus, possédaient le dernier modèle de Transféreur, fiable et indestructible.

Que ce soit sur Eanta ou sur Markab, personne ne se douterait qu'il suffisait de surcharger à distance un Transféreur de la première génération avec une hyperfréquence déterminée pour qu'il libère instantanément toute son énergie, pulvérisant du même coup le vaisseau qui le portait. Personne ne le saurait, à moins de tenter un coup de force à proximité d'Archus... Il serait alors trop tard pour faire demi-tour : les appareils archiens ne souffraient heureusement plus de ce défaut de jeunesse et, pour conquérir son indépendance, Archus était prête à frapper un grand coup contre ses agresseurs.

En attendant, les usines d'Eanta et de Markab allaient tourner à plein rendement, de jour comme de nuit. Ce serait d'abord une lutte de vitesse entre les deux grands blocs. Mais le temps manquait pour lancer la fabrication de chaînes entièrement robotisées. Avant que les chaînes génitrices produisent elles-mêmes les robots de production, on aurait recours au travail humain. C'était l'occasion rêvée pour introduire des agents archiens.

Le succès de toute l'opération reposait sur la capacité de Jhedin à s'autoconditionner en sorte de ne laisser ses enquêteurs accéder qu'aux renseignements voulus et uniquement à ceux-là.

Toute la colonie archienne jouait sa survie dans cette opération et Jhedin supportait seul cette responsabilité écrasante. Son autoconditionnement devait être infaillible. Si ses enquêteurs avaient le moindre doute, il devrait alors recourir à son arme ultime...

Avant de se proposer comme monnaie d'échange auprès du colonel Akheb lors de sa fuite d'Archus, Jhedin avait pris soin de rendre une visite discrète à une Selmaine qui se prostituait habituellement dans les rues de Wara, la capitale administrative d'Archus. Les Selmans appelés aussi Selmans, descendaient plus ou moins directement de colons terriens et de Selks, ce peuple nomade dont les jeunes sujets disparaissaient les uns après les autres, victimes de la drogue, de l'alcool et de la vie sédentaire imposée par la civilisation terrienne. Les Selmaines composaient la majorité de la faune qui peuplait les trottoirs de la capitale et l'on pouvait trouver là quelques filles qui se livraient à de petits extras rémunérateurs.

Manipulations de magie noire, initiations religieuses en tout genre, trafic de drogue ou d'embryons humains étaient monnaie courante. Les travaux artistiques sur l'épiderme des soldats en mal d'exotisme représentaient une branche importante de la profession. Une fille en particulier avait la réputation d'être une experte en tatouages sympathiques. Ainsi quelques soldats archiens colportaient-ils à travers la Galaxie la meilleure publicité possible pour l'artiste : un dessin osé sur le pénis, qui n'apparaissait bien sûr qu'à certains moments. L'œuvre comblait la soif d'originalité du bidasse, sans toutefois lui attirer les quolibets de ses collègues dans les douches.

Jhedin n'avait aucun goût pour cet art, mais il portait depuis son départ d'Archus un message chiffré dissimulé sur la face interne de sa lèvre supérieure. Si, par malheur, l'enquête cérébrale le poussait dans ses derniers retranchements et s'il était obligé de se convaincre lui-même de façon irréversible qu'il ignorait tout du nouveau modèle du Transfert de masse archien, il devrait opérer sur son psychisme une agression telle qu'il risquait fort un accident mental.

Plusieurs écrans, qui se croyaient à l'abri de ce genre de catastrophe, stagnaient aujourd'hui dans une imbécillité clinique définitive. La technique d'autoconditionnement n'était pas reconnue par la médecine officielle car elle était encore trop récente pour qu'on puisse la prétendre sans danger. Ceux qui osaient parfois l'expérimenter contribuaient involontairement au progrès de cette science adolescente.

Dans un tel cas, rien ne rattacherait plus Jhedin à son passé et son esprit serait condamné à errer pour toujours entre le réel et l'imaginaire, sans parvenir à démêler le vrai du faux. Jhedin avait vécu plus de trente ans pour constituer, jour après jour, expérience après expérience, la personnalité qu'il possédait aujourd'hui. Quelques secondes de surcharge cérébrale, et tout cela s'effacerait d'un coup, comme la mémoire vive d'un ordinateur qu'on disjoncterait par erreur.

Il sombrerait dans une folie douce qui le ramènerait à l'état de nouveau-né et devrait repartir de zéro : réapprendre à lire, à écrire, à compter, à parler, déduire, supposer, prévoir...

Un seul fil conducteur pourrait lui faire remonter la pente en lui conservant un point de repère, une information indubitable. Les vingt-trois signes tatoués par cette fille selmaine représentaient son unique chance de salut s'il était victime d'un accident psychique.

VISITEUR OVOGHEMMA ARCHUS

C'était tout et c'était suffisant. S'il pouvait compter sur cela, la suite serait facile. Le tatouage était absolument invisible et Jhedin savait par expérience que, même en cas d'autopsie, on ne relevait jamais une lèvre supérieure, fût-ce pour identifier une dentition. Tout était théoriquement prévu. « Pourvu que je n'aie pas commis d'erreur... » pensait Jhedin.

*

* *

Lorsque Vitan fit ouvrir sa cellule pour l'équiper de cette ceinture infernale, l'alliance qui devait le rendre docile et obéissant, Jhedin ne protesta pas le moins du monde. Akheb et lui furent largués à basse altitude au-dessus de la banlieue de Jhilna. Ils se laissèrent descendre, tandis que le vaisseau continuait sa route vers l'astroport.

Ils atterrirent au milieu d'un chantier heureusement désert : c'était l'heure de la pause et les ouvriers étaient réunis dans un baraquement, à l'abri des rayons ardents du soleil d'été.

Le sol crayeux renvoyait une lumière aveuglante et dégageait une poussière fine à chaque pas. Akheb et Jhedin s'approchèrent tranquillement de la palissade métallique après avoir camouflé leurs harnais sous un tas de gravois. Akheb passa la tête par-dessus la palissade et fit signe à Jhedin.

— Personne ! Allons-y !

Et il le poussa devant lui, soulagé de constater qu'il ne faisait pas d'esclandre. Il aurait sûrement hésité à appuyer sur le déclencheur de l'alliance et, si Jhedin s'éloignait de plus de cent mètres, l'émetteur ne serait plus assez puissant...

Les deux hommes se fondirent dans la foule, marchant à quelque distance l'un de l'autre, comme s'ils ne se connaissaient pas. Jhedin aurait d'ailleurs préféré que ce fût le cas... Les quartiers de bureaux, au sud de la ville, étaient beaucoup plus animés que les quartiers résidentiels du centre. Jhedin, inquiet, perdit le colonel de vue deux fois de suite !

Soudain, comme un mouvement de foule l'avait ramené à la hauteur d'Akheb, celui-ci lui tendit un petit boîtier.

— Tenez... Lorsqu'il vibrera, vous n'aurez qu'à lever un bras en l'air. Je serai dans les parages et cela nous évitera une fâcheuse erreur...

— D'accord. Nous sommes encore loin ? Votre cher Vitan a failli m'apporter mon repas, sur le vaisseau.

— Tant pis, on ne peut pas s'arrêter, commandant. Je n'ai pas de carte de crédit.

— Voilà des vacances mal organisées, Akheb.

— C'est pourquoi j'ai prévu une petite réception à notre centre technique, ricana Akheb. Si nous tombons sur un barrage, on fonce. Pas de carte de crédit, donc pas de carte d'identité. Nous n'avons pas le choix.

— Compris, marmonna Jhedin sans le regarder. Mais si nous devons fuir séparément ?

— Ce serait catastrophique pour vous, rétorqua Akheb en faisant ronronner à distance le vibreur que Jhedin avait mis dans sa poche pectorale.

Jhedin sursauta et arrondit les lèvres comme pour souffler une flamme : son estomac venait de décrire quelques figures complexes dans ses entrailles.

— Hmm..., grogna-t-il d'une voix enrouée, incapable de dire autre chose.

Et ils se remirent en marche. Jhedin n'avait pas vraiment la tête au

tourisme et l'endroit où l'entraînait Akheb n'avait sûrement rien d'agréable. Il trouva le décor d'une tristesse accablante. Le soleil ne parvenait pas à donner aux lourdes bâtisses de Jhilna l'air estival qu'aurait eu n'importe quelle autre ville. Les lignes des glisseurs utilistes qui sillonnaient les rues semblaient d'une laideur presque volontaire. Les gens au visage gris et inexpressif se bousculaient consciencieusement, sans s'émouvoir car cela faisait manifestement partie de la vie citadine. Jhedin, lui, s'en irritait. Alors qu'il se retournait pour rattraper un type massif à la figure rubiconde qui l'avait heurté exprès, il en était sûr, Jhedin sentit dans sa poche vibrer l'avertisseur du colonel qui le rappelait à l'ordre. Le moment était en effet assez mal choisi pour une bagarre.

Les deux hommes arrivèrent enfin devant le centre technique du parti universiste. La bâtisse, très moderne, tranchait sur les bâtiments lourds et noirâtres qui l'encadraient. Akheb s'arrêta sur le trottoir d'en face et, au passage, agrippa discrètement la manche de Jhedin qui ne l'avait pas vu s'immobiliser et s'apprêtait à le dépasser.

— C'est là, commandant.

— Pas trop tôt ! Votre ami Vitan aurait pu nous lâcher plus près.

— Non, il nous a laissés tout près de la résidence de mon frère à dessein. Les gardes penseront que nous y avons trouvé refuge. Nous sommes obligés de gagner un peu de temps.

— On voit bien que ce n'est pas lui qui marche !

— C'est moi qui lui ai conseillé ça.

— Ça ne m'étonne pas..., grogna Jhedin.

— Allons, commandant ! rétorqua Akheb en souriant avec une affabilité exagérée. N'avons-nous pas fait une délicieuse promenade ?

— Absolument, répondit Jhedin sur le même ton.

— Bon, nous ne pouvons pas entrer par là, dit Akheb en montrant la porte principale dont la baie de spar métallisé estampillait la façade d'un large rectangle qui reflétait la silhouette des passants.

— Tant pis pour la visite, colonel, je veux bien retourner chez moi...

— Si vous êtes raisonnable, ce n'est pas exclu. En attendant, vous voyez le glisseur bleu à droite du bâtiment ?

— Pourquoi ? Il est à vendre ?

— À côté, il y a une porte. Nous allons passer par là.

Ils traversèrent l'avenue et se présentèrent au planton. Celui-ci commença par leur demander ce qu'ils voulaient, mais Akheb ne pouvait s'offrir le luxe d'une explication détaillée. Un agent de Nakato risquait à tout moment de les repérer.

Le colonel feignit de chercher quelque chose dans sa poche et tendit sa main vide à l'homme de faction. Celui-ci regarda sans comprendre. Akheb, jetant un coup d'œil autour de lui, le saisit soudain par son

vêtement et le poussa violemment à l'intérieur du bâtiment. Jhedin y pénétra à son tour et referma la porte derrière eux.

— Je suis le colonel Akheb. Appelez tout de suite M. Beoff. C'est très important... Et urgent !

— Monsieur le directeur ne reçoit que sur rendez-vous, dit le garde, à moitié étranglé par la poigne d'Akheb.

— Et vous, vous allez recevoir tout de suite ! gronda Akheb en levant le poing. Faites ce que je vous dis. Je suis le frère du gouverneur et Beoff m'attend.

Cessant de se débattre, le planton pressa une touche de l'intercom.

— Monsieur le directeur, excusez-moi, mais deux hommes insistent pour vous voir. Le frère du...

— Ça va ! Qu'ils viennent immédiatement, par le monte-charge. Discrétion absolue, mon vieux, n'est-ce pas ? Vous serez responsable d'une fuite éventuelle... Quel est votre numéro ?

— Mais, monsieur Beoff, c'est moi, Seran...

— Ah, pardon. Vous avez une drôle de voix.

— Ben oui, monsieur le directeur..., bredouilla Seran qui ne touchait plus les pieds par terre.

Jhedin tapota l'avant-bras du colonel ; aussitôt Akheb relâcha le garde.

— Pardon, marmonna-t-il. Bon, vous avez compris ? Vous n'avez vu personne, hein ?

— Soyez tranquille, monsieur. Le monte-charge est au bout du couloir.

Akheb et Jhedin se dirigèrent vers l'élévateur qui les déposa bientôt au troisième niveau. Un petit homme grassouillet les attendait sur le palier et les guida jusqu'à un bureau clair et spacieux.

— Heureux de vous revoir, colonel ! dit-il en tendant la main à Akheb.

— Moi de même.

— Très honoré, monsieur, poursuivit Beoff en se tournant vers Jhedin.

— Et moi donc ! rétorqua celui-ci en riant.

— Je vous présente le commandant Ovoghemma, déclara Akheb. Nous l'avons invité pour une enquête thermique.

— Ah bon ? rétorqua Beoff avec un mouvement de recul. L'opération Cigogne ne devait-elle pas...

— Nous en sommes loin, Beoff. Le Transfert de masse est déjà sur Eanta. Il faut faire vite. Le commandant Ovoghemma est porteur. Mais il est aussi écran.

— Aïe ! Mais, colonel... où est Vitan ? C'est lui qui devait...

— Il est encore à l'astroport de Jhilna. Nous avons quitté son vaisseau en harnais pour éviter les contrôles.

— Je croyais que cette opération était prévue en collaboration avec les services du Président Nakato ?

Un silence gêné suivit. Le colonel était pris de court. Ainsi, son frère avait menti à Beoff ! Akheb n'en était pas averti et il venait de mettre les pieds dans le plat.

— Oui, théoriquement. Seulement, voyez-vous, il ne s'agit plus de l'opération Cigogne, puisqu'elle a échoué. Maintenant, il s'agit de parer au plus pressé.

— Écoutez, colonel, j'ai besoin de trente secondes, pas plus, pour contacter Nakato. J'aimerais une confirmation officielle, vous comprenez.

Il appliqua sa main sur la plaque tactile de son bureau et composa un code sur un clavier. Akheb referma ses doigts sur le poignet de Beoff.

— Attendez... Nous sommes à la veille des présidentielles et une petite publicité ne serait pas superflue, vous l'imaginez.

— Il en faudrait bien plus au gouverneur pour avoir une chance de...

— Quand il n'avait pas encore le Transfert de masse ! Mais maintenant que notre ami Ovoghemma est là, ça change tout. La cote de mon frère va grimper en flèche. Le Président Nakato étoufferait sûrement l'affaire jusqu'aux résultats des élections. Mais ne serait-il pas trop tard pour nous tous ?

— C'est délicat. Vous me mettez dans une situation très embarrassante, colonel.

— Choisissez bien votre camp ! Il vaut mieux être un directeur des services techniques embarrassé plutôt qu'un chômeur tranquille, non ?

— Oui, évidemment..., murmura Beoff en pâlisant. Je... je dois faire préparer le bloc médical. C'est pour une enquête cérébrale normale ou thermique ?

— Ça dépendra de notre ami, dit Akheb en se tournant vers Jhedin.

— Oh, je n'ai pas du tout l'intention de résister, colonel. Je ne souhaite pas laisser la suprématie spatiale à Eanta plutôt qu'à Markab. Comme Eanta l'a déjà, pour équilibrer les forces, il ne reste plus qu'à vous l'offrir.

— Je pense, dans ces conditions, qu'une simple enquête cérébrale suffira, suggéra Beoff.

— Oui, je crois aussi, rétorqua Akheb. Nous pouvons descendre maintenant ?

— Tout de suite ?

— Pourquoi attendre ?

— Un instant, colonel... Il faut quand même que je prévienne le bloc. Nous n'avons aucune garantie que l'ensemble du personnel soit d'une discrétion absolue, je dois écarter les stagiaires. Deux personnes

peuvent suffire : le docteur Agodra et son adjoint. Ce sont les hommes les plus sûrs que nous ayons en bas. Si vous voulez bien patienter à côté, dans le salon. Il n'est pas indispensable qu'on vous trouve dans ce bureau, n'est-ce pas ?

— D'accord, Beoff, mais dépêchez-vous ! Nakato nous fera chercher un peu partout quand il saura qu'on ne nous a pas trouvés à bord du vaisseau ni à la résidence de mon frère. Le gouverneur retiendra les gardes de Nakato au maximum, mais cela ne durera pas éternellement. Ils arriveront certainement par ici tôt ou tard.

— Comptez sur moi, colonel, dit Beoff en refermant le lourd battant capitonné.

Il revint les chercher quelques minutes après et les conduisit par des couloirs déserts jusqu'au bloc médical. Jhedin jeta un regard autour de lui : il connaissait ce type d'installation : une table hérissée de sondes diverses, un mur couvert d'appareils enregistreurs et d'écrans de visualisation.

— Vous n'avez pas de Conception ? demanda-t-il, surpris.

— Théoriquement, non..., répliqua Beoff avec fierté. Nous n'y avons pas droit. Nous sommes une organisation politique d'opposition et seul le gouvernement peut utiliser un Conception.

— Mais alors, comment allez-vous..., commença Jhedin, inquiet.

— Regardez ! répondit simplement Beoff en montrant le plafond. Vous voyez cette dalle éclairante, là-haut ?

— C'est cette dalle qui... ?

— Oui, commandant ! Pour tout le monde c'est un appareil d'éclairage. En fait, c'est l'écran du Conception.

— Un système ingénieux..., convint Jhedin.

Soudain, la porte du laboratoire s'ouvrit à la volée et plusieurs gardes apparurent. Leur visière de spar métallisé portait l'emblème de Nakato : un poing d'or dans un rond rouge. Le premier braquait devant lui un paralyseur sous tension.

— Pas un geste ! aboya-t-il. Écartez les bras et levez-les très haut... Vite !

— Mais qu'est-ce que ça signifie, militaire ? Vous savez qui je suis ? C'est une salle stérile, ici ! Sortez immédiatement ou j'appelle Nakato sur ma ligne directe !

Le garde le regarda : la ruse l'avait-elle impressionné ?

— Ta gueule ! gronda-t-il.

— Comment ? rétorqua Beoff, outré, en avançant vers le grossier personnage.

Le garde ne répéta pas son ordre : il se contenta de lâcher une décharge de son paralyseur. Beoff s'écroula sur les dalles synthétiques, sans connaissance.

Akhieb bondit comme un félin par-dessus la table d'opération qui le

séparait du garde, mais le rayon le frappa avant qu'il ait touché terre. Il s'effondra aux pieds du militaire. Jhedin n'eut pas le loisir de voir ce qui arrivait au docteur Agodra. Il sombra lui aussi dans le néant.

*

* *

Lorsqu'il reprit connaissance, Jhedin était allongé sur une table, nu et badigeonné d'un gel bleu gluant qui assurait le contact avec les innombrables électrodes et palpeurs collés sur sa peau. Il lui fallut un certain temps pour s'apercevoir qu'il n'était plus dans le laboratoire de Beoff. Le gouverneur et ses complices semblaient avoir quelque peu sous-estimé Nakato.

Le gouverneur Akheb n'avait sans doute pas pu retenir les hommes de Nakato assez longtemps. Ou peut-être le planton était-il un homme du Président ? Ou encore Beoff ? Peu importait, à présent.

Jusque-là, Jhedin savait ce qui pouvait se passer. Akheb avait de bonnes raisons de se limiter à une simple enquête cérébrale sous Conception qui laisserait Jhedin pratiquement intact. Maintenant il était à craindre que Nakato ne se contente pas de cette demi-mesure. Jhedin décida qu'il était temps de s'autoconditionner. Si Nakato le soumettait à une enquête cérébrale un peu poussée (la « totale thermique », ainsi qu'on baptisait cette récente trouvaille de Markab), il n'était plus sûr de pouvoir résister sous le seul contrôle de sa volonté. Il était conditionné psychologiquement pour ne délivrer qu'un renseignement périmé... sous enquête ordinaire !

Révéler l'état actuel de la technologie du Transfert de masse mettrait Archus en danger. Or, Jhedin le sentait, cette planète était devenue sa véritable patrie.

L'erreur des sbires de Nakato fut de le laisser pendant près d'une demi-heure allongé sur la table, sous la surveillance d'un garde qui ne s'inquiéta guère de voir Jhedin froncer les sourcils à plusieurs reprises...

*

* *

Lorsque l'homme en blouse verte mit sous tension les premiers appareils, il suspendit son geste, hésita un instant et alluma encore quelques sondeurs. Puis il recula, les poings sur les hanches.

— Mais... qu'est-ce que..., commença-t-il.

Il posa son oreille sur la poitrine de Jhedin, écouta le cœur battre. Pas de doute, il n'avait pas un cadavre sous les yeux ! Ce type était bien vivant et en parfaite santé !

— C'est impossible ! souffla-t-il, médusé, en considérant avec effarement le visage de Jhedin qui lui souriait béatement.

Le visiteur professionnel, commandant Jhedin Ovoghemma, avait depuis quelques secondes l'esprit d'un nouveau-né dans un corps

d'adulte.

Allongé sur une table voisine, un individu très brun au visage osseux et aux yeux d'aigle le scrutait d'un air bizarre en répétant des mots incompréhensibles :

— Par Bételgeuse ! Il l'a fait...

CHAPITRE XII

Jhedin ne s'étonnait de rien. Pour s'étonner, il aurait fallu qu'il puisse comparer avec une situation normale, or il n'avait plus aucune notion de ce qu'était la normalité. Pour lui, la vie commençait maintenant. Avant, il y avait... Il n'y avait pas d'avant.

Il ne fut même pas étonné de s'entendre pousser un gloussement inarticulé lorsqu'il manifesta son désir de communiquer avec les êtres qui l'entouraient.

Akheb était consterné. Si son prisonnier n'était plus en mesure de fournir les renseignements indispensables pour la fabrication en chaîne du Transfert de masse, il ne resterait plus qu'une solution au gouvernement : le mettre lui, Akheb, sous enquête cérébrale. Sa seule chance, c'était que le Président Nakato se contente d'une simple investigation sous hypnose ou d'une enquête thermique légère.

Lorsque le responsable s'absenta, Akheb devina qu'il allait rendre compte de la nouvelle situation à ses supérieurs et prendre des consignes. Lorsqu'il reparut et se campa devant la couchette, les derniers espoirs d'Akheb s'évanouirent...

— Colonel, votre prisonnier n'est plus en mesure de parler. Je viens d'avoir notre Président à l'intercom.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Akheb d'une voix rauque.

— Vous avez compris. Vous subirez l'enquête à sa place. Je ne vois guère d'autre solution.

— Une enquête sous hypnose ? rétorqua Akheb sans trop y croire lui-même.

— Vous savez bien que c'est impossible, répondit l'homme avec regret.

— Une thermique, alors ?

— Colonel, soyez raisonnable...

— Mille milliards de soleils, toubib ! Vous allez perdre un colonel des S.S.U. !

— Mais nous gagnerons une arme formidable... De toute façon, je n'ai pas à donner mon opinion, colonel. J'obéis, c'est tout.

— Attendez... Vous êtes docteur, n'est-ce pas ?

— Oui, docteur et spécialiste en psychothermie. Vous souffrirez d'un minimum de lésions, je vous le garantis.

— Pas de baratin, toubib, je n'ignore pas les conséquences d'une enquête poussée. Je vous propose de me faire subir une communion.

— Une communion ? s'étonna le médecin. C'est impossible, voyons. D'abord, il nous faudrait un expert-communateur. Nous n'avons pas ça ici.

— Si, vous avez un Conception !

— Vous voudriez..., marmonna le docteur, troublé.

— Oui, je veux passer en communion avec un Conception.

— Mais vous serez psychiquement vidé, bien plus par un Conception que par une enquête cérébrale poussée !

— Certes, seulement le Conception enregistrera l'intégralité de mon identité mnémonique.

— Vous serez comme votre invité, dit le médecin en désignant avec mépris Jhedin qui bavait sur sa couchette.

— D'accord, mais si je passe une seconde communion avec le Conception, qu'arrivera-t-il, selon vous ?

— Il vous restituera vos informations et tout sera à refaire. À moins que...

— À moins que vous ne réalisiez une copie de l'enregistrement avant la seconde communion, termina Akheb en agrippant la manche de son interlocuteur.

— Je ne crois pas que vous rendez bien compte des risques...

— Qu'est-ce que je risque, au pire ?

— Mais je n'en sais rien du tout, colonel ! On n'a jamais fait ça ! Ce serait une première en psychothermie...

Le médecin se tut, plongé dans ses pensées, et Akheb sentit qu'il venait de toucher une corde sensible. Son interlocuteur s'imaginait déjà couvert de gloire grâce à cette technique révolutionnaire. L'enquête totale sans destruction psychologique ! Il y avait là de quoi faire rêver n'importe quel potache !

— Tentez le coup, docteur ! insista Akheb avec conviction. Moi, je suis partant. Si ça rate, vous aurez de toute façon vos enregistrements. Vous aurez rempli votre contrat et on ne vous reprochera rien. Si ça réussit, je sors indemne de cette histoire... Vous comprenez pourquoi je vous propose ça ?

— Bon, mais... je ne peux pas prendre une décision aussi grave sans...

— Qu'allez-vous raconter ? Que vous risquez de devenir célèbre grâce à une nouvelle technique d'investigation psychologie intégrale et inoffensive ? Que se passera-t-il, d'après vous ?

— Eh bien...

— Vous le savez parfaitement : les jaloux commenceront à vous dénigrer, vous et votre invention. Ils préféreront perdre une découverte capitale plutôt que de laisser un confrère plus jeune les supplanter. Je me trompe ?

— Je ne...

— Par Sol, docteur ! Nous vivons un moment historique. N'hésitez pas. Que vous apportera l'avis du Président ?

— Je ne vous permets pas de douter de...

— Nakato ne connaît certainement pas grand-chose à toutes ces manipulations cérébrales et il ne courra pas le risque d'un échec.

— Mais ce risque existe !

— Uniquement pour moi ! objecta Akheb. Nakato n'a qu'un souci : équiper notre flotte du Transfert de Masse le plus vite possible. Le reste, vous savez...

— Si tel est son point de vue, je m'y conformerai scrupuleusement, colonel. J'espère que vous n'en doutez pas.

— Non seulement j'en doute, docteur, mais vous n'aurez même pas à choisir d'obéir ou de désobéir. Ne lui posez pas la question, c'est tout. Prenez l'initiative, par les tripes du Crabe ! C'est vous, l'homme de science !

— Mais...

— Vous vous rendez compte de ce qu'apportera cette découverte, si ça réussit ? Pensez un peu aux traîtres infiltrés dans nos services, qu'on hésite à soumettre à la totale parce qu'on ne peut pas transformer tous nos officiers en adolescents attardés !

— C'est une lourde responsabilité, je ne...

— Non, docteur ! s'exclama Akheb, péremptoire. En cas d'échec, vous aurez de toute façon vos renseignements enregistrés sur Conception. Si ensuite l'échange ne peut plus s'opérer entre lui et moi, ce sera tant pis pour moi. Je cours le risque.

— Bon, d'accord... Je vais essayer. Mais vous comprendrez que je m'entoure de certaines précautions. Vous allez me signer une décharge morale, dans l'hypothèse où les choses...

— Ne se passeraient pas comme prévu, termina Akheb, soulagé. Tout ce que vous voudrez, docteur.

— Je me nomme Jucar Tyro. J'espère avoir l'occasion de discuter à nouveau avec le colonel Akheb après l'opération.

— Moi aussi, rétorqua Akheb en lui serrant la main.

Le médecin fit évacuer Jhedin et rédigea avec le plus grand soin le texte de la décharge morale ; Akheb la signa et y apposa ses empreintes digitales. Puis Tyro prépara les appareils.

— Bon..., marmonna-t-il en examinant une dernière fois les témoins de contrôle et les branchements des sondes.

Il poussa un soupir et plaça sa main au-dessus du contacteur principal avant de se retourner vers son patient :

— On y va, colonel ?

— On y va ! répondit Akheb avec assurance.

Tyro pressa la touche et l'écran du Conception commença à s'agrandir démesurément devant les yeux d'Akheb. Il sentit un flot

tumultueux de pensées ressurgir du plus profond de sa mémoire pour s'estomper aussitôt et céder la place à d'autres souvenirs, de plus en plus lointains... Akheb n'était déjà plus en mesure de penser que, s'il injectait son passé le plus intime à l'appareil, en revanche rien ne sortait de celui-ci. Et, peu à peu, le colonel retomba en enfance.

Tyro surveillait avec attention les sondes de contrôle physiologiques disséminées sur le corps de son patient. Tout semblait se dérouler correctement et, bientôt, les traceurs de la bande graphique se mirent à répéter inlassablement la même séquence : les tout premiers souvenirs d'Akheb, que celui-ci ressassait avec obstination.

L'enregistrement était donc terminé, rien n'était joué pour autant.

Le docteur extirpa du Conception le bloc-mémoire qu'il copia et remplaça ensuite dans l'appareil pour lancer la seconde phase de l'échange, la plus périlleuse. Il dut sangler solidement le colonel Akheb qui, devenu une sorte de gamin attardé, ne pensait qu'à jouer avec les instruments à sa portée.

Tyro appela un assistant pour maintenir le colonel pendant l'opération de restitution. Akheb finit par se calmer un peu et le médecin, soulagé, regarda se dérouler sur la bande graphique de l'enregistreur les mêmes tracés que lors de la première phase.

Lorsque les curseurs cessèrent de cliqueter, Tyro examina de près son « patient » avant de débrancher les palpeurs. Il entraînait maintenant dans l'inconnu : cela faisait plus de quatre siècles que les ordinateurs ne travaillaient plus seulement séquentiellement, mais également en « parallèle », comme le cerveau humain. La machine ne présentait pas de problème particulier. C'était l'Usage qui en était fait qui était une grande première...

Bien sûr, le Conception ayant été fabriqué par une chaîne génitrice robotisée, il ne pouvait y avoir d'erreur dans sa réalisation. Ni dans son fonctionnement, d'ailleurs, puisque l'appareil s'imposait cinquante fois par seconde un contrôle systématique.

Mais Tyro savait qu'à l'origine de cette chaîne génitrice, il y avait eu un autre Conception... Et ce Conception avait appliqué les idées d'un humain. C'est là que risquait de se situer le problème : avait-on réellement copié le fonctionnement du cerveau humain ?

Il plaça un multimètre médical sur la poitrine du colonel et fit défiler tous les tests. Rassuré quant au rythme cardiaque, la pression, la charge des fibres musculaires, il se pencha sur l'état psychologique d'Akheb. Les zones thermiques de son cerveau, sondées à distance par le densitome et le thermitor étalaient sur l'écran des zones claires et de couleur vive : Akheb était un optimiste-né...

— Colonel ?

— Docteur..., souffla celui-ci d'une voix à peine audible.

— Ça va ?

— Oui, je crois. Est-ce que...
— Vous me demandez si ça a marché ?
— Oui... Comment je vais ?
— Bien, on dirait.
— Et l'opération ?
— C'est fait, colonel.
— C'est vrai ? Ça a réussi ? dit Akheb avec un sourire las. Pas de problème, alors ?

— Nous allons voir... C'est à vous de me le dire.

Le contrôle fut rapide : Akheb vérifia son enregistrement et, s'il fut surpris d'avoir pu se rappeler tant de choses, des détails qu'il croyait avoir oubliés, dans l'ensemble il fut satisfait. Il avait conservé son identité et l'intégralité de sa mémoire.

— Alors ? s'enquit Tyro.

— C'est inespéré, toubib ! répondit Akheb. Je ne sais pas si vous mesurez bien la portée de *notre* découverte.

Akheb, fin psychologue, avait utilisé ce pluriel alors que l'idée venait de lui. Ainsi, il offrait au médecin au moins la moitié de la gloire. Tyro était un scientifique, c'est-à-dire un individu difficile à corrompre avec de l'argent, de la drogue ou des femmes. En revanche, une découverte de cette importance convenait parfaitement pour s'attacher ses services de manière définitive.

Et Tyro était un homme de Nakato... Akheb avait le sentiment qu'en laissant le docteur revendiquer la paternité de la découverte, il faisait une recrue de choix pour son parti. Par la suite, si cela s'avérait nécessaire, il serait toujours possible de demander à Tyro quelques petits services contre le silence sur le véritable initiateur de la première communion avec un Conception vierge.

Le docteur Tyro fit quelques pas dans son laboratoire...

— C'est une découverte lourde de conséquences, en effet. Naturellement, un seul essai ne peut pas nous donner de réelle certitude. Cependant, c'est plus qu'encourageant.

— Oui... Puis-je vous demander ce que vous comptez faire de mon enregistrement ?

— Votre bloc-mémoire ? Eh bien, comme prévu, je vais le remettre à...

Il s'interrompt et regarda fixement le colonel.

— Vous me suivez, docteur ? murmura Akheb.

— Dites toujours...

— À mon avis, le Président Nakato ne s'intéresse qu'au Transfert de masse et je me demande s'il est vraiment indispensable de l'ennuyer avec mes souvenirs antérieurs...

— En effet, je ne vois pas pourquoi j'encombrerais mon rapport de détails accessoires...

— C'est ce que je voulais dire. En allant droit au but, votre rapport sera plus clair. Mes activités personnelles ou politiques ont finalement peu d'intérêt dans cette histoire de Transfert de masse.

— Exactement. Je vous dois bien cela, d'ailleurs. Après tout, vous n'êtes pas médecin et les applications de cette nouvelle technique expérimentale ne sont pas de votre ressort, n'est-ce pas ?

— Je vous en laisse volontiers l'entière paternité, docteur ! dit Akheb à voix haute, pour être entendu de l'assistant. Moi, je me suis borné à vous soumettre une suggestion. C'est vous qui avez réalisé cette grande première.

— Eh bien je...

— En échange de quoi, poursuivit Akheb un ton plus bas, votre rapport se limitera aux seuls éléments concernant directement le Transfert de masse. Nous sommes d'accord ?

— Ma foi, pourquoi pas ? chuchota Tyro en jetant un regard furtif à son assistant qui s'affairait devant la console des appareils enregistreurs.

— Vous n'avez qu'à édulcorer un peu mon enregistrement et...

— Je sais quoi faire, colonel, rassurez-vous. Je conserverai bien sûr une version intégrale. Ce sera un secret entre nous et le garant de notre accord...

— Naturellement, rétorqua Akheb avec une crispation imperceptible qui aurait pourtant fait bondir les aiguilles des palpeurs si ceux-ci étaient restés branchés.

Sa manœuvre n'allait-elle pas faire de lui un instrument de Nakato au lieu de faire de Tyro un agent du gouverneur ? Le médecin était décidément un homme avisé.

— Cela ne me gêne pas, reprit le colonel. Car, à moins d'y être absolument contraint, vous n'avez pas intérêt à produire un document qui m'obligerait à préciser l'origine de cette innovation et les conditions dans lesquelles je vous ai convaincu de désobéir aux ordres...

— Comment cela ?

— Si, par la suite, vous deviez être amené à divulguer l'enregistrement intégral, on pourrait se demander pourquoi vous n'avez pas songé plus tôt...

— Oui... Eh bien, ce document demeurera dans les oubliettes.

— Voilà. Excusez-moi d'exposer les choses de façon aussi brutale, mais...

— Ce n'est pas grave, colonel. Maintenant, je suppose que vous désirez vous reposer un peu ?

— Ça, oui ! J'ai le cerveau embué.

— Cela prouve au moins qu'il vous reste un cerveau... je ne suis pas inquiet sur ce point, vous m'en avez fourni la preuve.

— Vous me flattez, docteur.

— C'est sincère. Maintenant, je vais vous faire remonter au niveau zéro. Vous aurez une chambre particulière. Vous y serez mieux. Ne surestimez pas vos facultés de récupération, colonel. Comptez au moins vingt à trente heures de repos...

— Pourrai-je avoir le contact avec mon frère ?

— Avec votre frère ? s'étonna Tyro. Mais non, voyons, c'est impossible ! Ah, mais c'est vrai : vous n'êtes pas au courant.

— De quoi ? rétorqua Akheb, soudain alarmé.

— Vous êtes sous le coup d'une accusation de subversion et de dissimulation d'éléments concernant la sécurité planétaire. Je prends la responsabilité de vous donner une chambre particulière, cependant vous êtes toujours en état d'arrestation.

— Par Orion, quelle bêtise ! Mais... mon frère ?

— Son immunité politique le protège de ces désagréments, mais il est tout de même assigné à résidence à Jhilna, chez lui.

— Bon..., soupira Akheb, résigné. Je compte sur votre persuasion pour faire admettre à vos supérieurs que j'ai coopéré de mon plein gré, n'est-ce pas ?

— N'ayez aucune crainte, répondit Tyro en appelant un assistant.

Celui-ci redressa légèrement le dossier de la table et la poussa devant lui sans effort. Lorsque Akheb eut franchi la porte, le premier assistant se tourna vers Tyro et ôta son masque-filtre. Il essuya son front couvert de sueur.

— Ouf ! C'est intenable chez vous, docteur !

— Parce que vous êtes trop habillé. La température est de vingt-cinq degrés.

— Alors, que pensez-vous de notre gaillard ?

— C'est un fameux combinard ! Je m'étonne même qu'il soit seulement colonel, avec une mentalité pareille.

— C'est peut-être justement à cause de cette mentalité qu'il n'est que colonel et qu'il le restera toujours.

— Oui... Je présume qu'à la longue, il doit être épuisant de se méfier de ce type d'individu.

— C'est supportable, dit l'homme en finissant d'ôter sa blouse qui s'accrochait aux revers de l'uniforme noir marqué d'une étoile d'or au centre d'un large cercle rouge.

— Que dois-je faire maintenant, monsieur le Président ?

— C'est simple, Tyro. Procédez comme il vous l'a demandé.

— Mais...

— Non, faites ce qu'il vous dit. Vous et moi saurons à quoi nous en tenir. Mais je ne vois aucun inconvénient à ce que ce soit quelqu'un de *mon* équipe, et non pas de celle du gouverneur, qui ait découvert la communion sous Conception vierge.

— Comme vous voudrez, monsieur le Président. Je vous remercie.
— N'oubliez pas, je sais qui est l'auteur réel de la découverte.
Continuez à me servir de cette façon et tout ira bien.

— J'en ai la ferme intention.

— De plus, continua Nakato, il est très intéressant que ce colonel pense vous tenir. S'il tente un jour ou l'autre d'obtenir des « petits services » contre son silence, ce qu'il vous demandera vous permettra de savoir ce qu'il manigance...

— Parfaitement, monsieur le Président.

Nakato quitta le département d'investigations avec, en poche, le bloc-mémoire rectifié du colonel Akheb. L'original était en sûreté dans le service de Tyro. Nakato avait là de quoi écarter le gouverneur Akheb qui se préparait presque ouvertement aux prochaines élections présidentielles. Les sénatoriales n'étaient qu'une étape pour cet arriviste sans vergogne et, au parti universiste, personne ne cachait le but de la manœuvre.

Mais les cartes avaient changé de main et Nakato pouvait saper la cote du gouverneur en l'accusant d'avoir dissimulé des renseignements sur la sécurité planétaire, et renforcer du même coup son propre prestige. C'était maintenant lui, qui amenait le Transfert de masse au bloc utiliste ! Et c'était un savant de son équipe qui revendiquait la paternité de la découverte scientifique suggérée par le colonel Akheb. La moisson était bonne...

*

* *

Dès le lendemain, les ministres furent convoqués d'urgence. Les hauts fonctionnaires, intrigués, chuchotaient et se trémoussaient sur leur siège. Nakato, très serein, observait cette agitation puérile et attendait que le silence s'installe.

Lorsque ce fut fait, il ne prononça pas un mot. Il se leva, extirpa de sa poche le bloc-mémoire d'Akheb et le posa sur le marbre de sa chaire. Comme chacun tordait le cou pour tenter d'apercevoir l'objet, il leva la main.

— Messieurs, nous n'avons plus de problèmes avec Eanta !

Pas de réaction. C'était logique, il s'y attendait. Personne ne pouvait encore deviner si Nakato avait fait sauter la planète personnaliste où s'il avait simplement trouvé un moyen imparable de défense.

— Voici le Transfert de masse ! clama-t-il avec emphase en pointant le doigt vers le bloc-mémoire posé devant lui.

Alors que s'élevait un véritable brouhaha, Nakato leva à nouveau le bras.

— Messieurs, une copie de cet enregistrement a été transmise au Service de Recherches Scientifiques et Militaires. Dès que les premiers prototypes seront terminés et testés, la fabrication sera lancée. Des

équipes humaines se relaieront jour et nuit pour assurer une production continue. La flotte complète peut être équipée dans moins de trois semaines !

Une vague d'exclamations incrédules ou admiratives déferla dans la salle. Nakato actionna son vibreur pour rétablir le silence.

— Mais ce n'est pas tout ! poursuivit-il. J'ai une autre communication à vous faire, qui vous éloigne des luttes intestines que mènent certains groupuscules pour asseoir une puissance contestable.

Ça, c'était pour les ministres universistes, à droite de la salle.

— Car pendant qu'on intrigue et qu'on se livre à des manœuvres contestables, une équipe gouvernementale travaille inlassablement et en silence ! Cette nuit même, alors que mes services récupéraient le secret du Transfert de masse, une autre équipe touchait à son but, après des mois de recherches et d'efforts obstinés !

Il ménagea une pause, comme prévu...

— Cette nuit, messieurs, pendant que vous dormiez et que, sur Eanta, on s'imaginait naïvement détenir la suprématie spatiale absolue, on a fait une grande découverte. Une réalisation utiliste unique et originale ! L'équipe du docteur Tyro, du département d'investigations psychologiques, m'a communiqué le résultat de ses travaux d'avant-garde.

Une nouvelle interruption, le temps de balayer l'assistance d'un regard impérial et victorieux. Nakato entendait bien savourer chaque seconde de cette allocution : elle marquerait pour longtemps le jour où le Président utiliste avait rivé son clou à l'opposition en libérant un véritable raz de marée de révélations sensationnelles.

— Nous vivons aujourd'hui une date historique à double titre. Nous assurons notre défense avec le Transfert de masse, mais nous disposons également, depuis trois heures ce matin, d'une nouvelle technique d'investigation cérébrale totale et inoffensive !

Cette fois, la tempête se déchaîna. Les têtes ondulaient, comme agitées par un vent violent. Chacun se penchait vers son voisin, les commentaires fusaient.

— Monsieur le Président ! s'écria un colosse chauve qui s'était dressé derrière sa console de vote électronique.

— Monsieur Balader ?

— Cette nouvelle technique a été expérimentée ?

— Exactement ! C'est d'ailleurs grâce à elle que nous avons pu soutirer à un suspect les renseignements concernant le Transfert de masse ! Le résultat est devant vous, messieurs ! dit Nakato en brandissant le bloc-mémoire.

— A-t-on vérifié ? insista Balader, le ministre de la Police.

— Oui ! J'ai ici le premier communiqué du service des prototypes de la brigade d'essais. Les éléments obtenus permettent la fabrication

du prototype, qui a d'ailleurs commencé depuis quelques heures.

— Votre homme n'a pas pu vous induire en erreur ?

— Une intoxication, monsieur Balader ?

— C'est à cela que je pense, en effet, monsieur le Président. Car je crois savoir que votre suspect est le colonel Akheb, récemment récupéré sur Spica, n'est-ce pas ?

— C'est votre métier d'être bien renseigné ! rétorqua Nakato avec irritation.

— Oh, ce n'est un secret pour personne que le colonel et le gouverneur ont trempé jusqu'au cou dans cette affaire, comme dans bien d'autres d'ailleurs..., insinua le ministre de la Police en jetant un coup d'œil assassin vers la partie droite de la salle.

Les protestations fusèrent aussitôt et Nakato fut obligé de relancer son vibreur pour rétablir un semblant de discipline.

— Il s'agit effectivement de ces personnes, monsieur Balader. Mais vous pouvez être rassuré. Le colonel a agi sous l'influence de son frère le gouverneur, qui comptait tirer un avantage politique de ces informations.

— Pourquoi le gouverneur Akheb n'est-il pas présent ? cria quelqu'un.

— Peu importe..., rétorqua Nakato.

— Monsieur le Président, insista Balader, voulez-vous dire que le gouverneur Akheb entendait garder pour lui ce Transfert de masse et le faire fabriquer pour son profit exclusif ?

— Non... Son intention était simplement d'attendre la veille des élections présidentielles pour révéler son jeu. Mais, ce faisant, il retardait le moment où nous pourrions nous protéger contre Eanta et, par conséquent, nous a fait courir un très grave danger pendant plusieurs semaines. Eanta a détourné ce renseignement qui nous était destiné. Les personnalistes ont eu, pendant quelques semaines, la possibilité d'entamer avec succès une action militaire d'envergure contre nous. Le gouverneur Akheb n'a pas voulu cela : c'était une conséquence de sa manœuvre. Ce n'était d'ailleurs pas idiot...

Des sourires naquirent sur les visages des ministres (sauf ceux du clan université qui gardaient un mutisme indigné), et Nakato comprit qu'il avait atteint son but. Il apportait deux atouts prestigieux à son peuple et pouvait désormais compter sur l'adhésion enthousiaste de ses plus proches collaborateurs.

Il ne laissait pas une chance au nouveau candidat que les universistes allaient pousser en avant pour remplacer le gouverneur Akheb en disgrâce.

CHAPITRE XIII

Jhedin avait été placé dans une cellule, au sous-sol du département d'investigations. Contrairement au colonel Akheb, il ne bénéficiait d'aucun régime de faveur. Les murs de la pièce triangulaire, dont la porte occupait l'un des sommets, étaient tapissés d'une espèce de revêtement élastique qui devait préserver le détenu du suicide. Mais Jhedin ne songeait pas à se suicider...

En fait, il ne pensait à rien. Ses seules préoccupations étaient de trouver la meilleure position pour dormir et de repérer parmi les aliments qu'on lui apportait ceux qui lui plaisaient le plus. Il ne posait pas de problème particulier à ses geôliers qui avaient l'habitude, du reste, de s'occuper des pensionnaires comme lui. Ils étaient pour la plupart doux comme des agneaux, à la limite de l'état grabataire.

Lorsqu'il s'approchait trop près du chariot, le préposé au service des repas criait des mots que Jhedin ne comprenait pas. Mais il lui suffisait d'entendre que l'autre criait et de voir son expression agressive pour comprendre qu'il faisait quelque chose de défendu.

De même, lorsqu'il était conduit aux douches avec d'autres détenus, le surveillant le repoussait parfois avec une sorte de tringle brillante qui lui infligeait chaque fois un choc très désagréable et laissait ses muscles endoloris pendant plusieurs minutes. Il se méfiait particulièrement de cette tringle et il suffisait qu'il l'aperçoive pour se recroqueviller dans un coin de sa cellule en attendant la décharge.

Au bout d'un mois d'observation, Jhedin fut admis aux séances de rééducation sociale avec d'autres prisonniers. Il ne tarda pas à se rapprocher d'instinct d'un homme assez âgé qui paraissait plus éveillé que les autres. Les premières séances étaient consacrées à l'étude des sons et à la prononciation. L'orthophoniste n'était pas très dynamique et se contentait visiblement de faire acte de présence. En effet, les détenus déconditionnés n'intéressaient pas Nakato qui, s'il n'avait craint la réaction de l'opposition toujours à l'affût d'une faille, les aurait volontiers laissés croupir jusqu'à la fin de leurs jours, quitte à hâter un peu celle-ci.

Les exercices phonétiques amenèrent Jhedin à remarquer cette cicatrice bizarre, sous sa lèvre supérieure. Mais il ne s'y intéressa pas outre mesure.

Ce fut seulement lorsqu'il aborda l'étude de l'écriture galactique, plusieurs mois après son internement, qu'il eut l'idée de regarder cette

cicatrice de près. Dans les cellules, les miroirs étaient prohibés et remplacés par un écran vidéo couplé à une caméra. L'image produite était ensuite inversée et donnait la même impression qu'un miroir, car, sinon, les détenus trop puérils n'auraient pas pu se peigner.

Le tatouage était rigoureusement incompréhensible pour Jhedin. Il s'écoula encore plusieurs semaines avant qu'il comprenne qu'il s'agissait peut-être d'une solution pour son amnésie.

Un jour qu'il tentait en vain d'aborder le sujet avec l'orthophoniste désabusé et indifférent, son ami le vieil homme intervint discrètement :

— Ne parle pas... Ils vont te faire du mal.

Jhedin resta interdit. Ils étaient tous là pour apprendre à parler et il y parvenait presque mieux que les autres. Pourquoi celui qu'il considérait comme un ami voulait-il l'empêcher de s'exprimer ?

Il s'enferma jusqu'à la fin de la séance dans un mutisme pensif. Au moment de quitter la salle commune, le vieil homme lui chuchota :

— Demande à lire. À la bibliothèque, on peut discuter...

— Mais...

— Il faut avoir confiance. Demande à t'inscrire à la bibliothèque, mais ne bavarde pas trop. C'est dangereux, ici.

— Ils sont pourtant là pour nous aider...

— D'accord. Mais avant, viens à la bibliothèque. Je t'expliquerai...

Jhedin se retrouva donc inscrit à la section des lecteurs, une promotion dont il était assez fier. L'orthophoniste lui accorda l'autorisation sans sourciller, puisqu'elle faisait partie des choses autorisées et ne posait pas de problème particulier.

Dès le lendemain, Jhedin et son camarade de détention s'attablèrent côte à côte, au bloc de lecture traditionnelle. La salle était occupée par une douzaine de sujets, sans compter les deux gardes endormis plantés près de la porte et le surveillant assis sur une estrade.

Le silence était relatif : placés deux par deux, les lecteurs ânonnaient laborieusement, séparés par une cloison de spar. Un débutant était associé à un lecteur confirmé qui jouait le rôle de professeur.

— Comment tu t'appelles ? demanda Jhedin au vieil homme.

— Je vais te le dire, mais ne le répète jamais... D'accord ?

— Pourquoi ne veux-tu pas que je...

— Écoute-moi bien. Nous sommes beaucoup de malades, ici.

— Nous ne sommes pas malades, protesta Jhedin. Ils nous ont bien expliqué que ce n'était pas une maladie. Nous sommes seulement en rééducation.

— C'est ce qu'ils prétendent.

— Mais c'est vrai ! Je ne me sens pas malade ! Je suis en pleine...

— Ne parle pas si fort ! Ils vont nous entendre et nous séparer. Tu

sais, nous sommes nombreux dans ce centre. Mais tu es le seul qui remonte aussi vite.

— Qui remonte quoi ?

— Remonter, c'est refaire le chemin à l'envers. Tu te rappelleras peut-être bientôt qui tu étais avant qu'ils ne te fassent oublier.

— Ils ne m'ont rien fait du tout, objecta Jhedin.

— Comment le sais-tu ?

— Je... je crois que...

— Tu vois, tu te rappelles des choses... Tu remontes. Ce n'est pas courant, ici. Peut-être que tu étais écran et que tu as eu un accident cérébral.

— Je ne saisis pas ce que tu racontes.

— Je t'expliquerai petit à petit. Je suis sûr que tu peux comprendre.

— Comprendre quoi ?

— Qu'ils ne sont pas nos amis.

— Pourquoi ? Ils ne s'occuperaient pas de nous...

— Ils nous disent ce qu'ils veulent : « Toi, tu t'appelles Untel et tu exerçais tel métier, à tel endroit. » Seulement, on ne peut pas savoir si c'est vrai...

— Des camarades sont pourtant déjà sortis, ils ont retrouvé leur métier, leur... comment appelle-t-on ça ?

— Leur famille. Eh bien, justement ! Pourquoi ils ne laissent pas venir les familles ici ? Elles pourraient aider les camarades à recouvrer leurs souvenirs.

— C'est le rôle des rééducateurs.

— D'accord. Mais tu as remarqué que peu d'entre nous guérissent... S'ils n'admettent pas les familles, c'est qu'elles risqueraient de révéler certaines choses...

— Mais ça revient au même, puisqu'on les retrouvera en sortant d'ici.

— Non, parce qu'ils ne te renvoient jamais dans ta vraie famille.

— Comment le sais-tu ?

— Je suis déjà sorti une fois.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— J'ai lu mon nom dans la salle de musculation.

— D'où tires-tu la certitude que c'est bien ton nom ?

— C'est moi qui l'ai gravé dans le bois des barres parallèles, la première fois.

— Ça pourrait être n'importe qui...

— Non, le bois est dur. Avec quoi quelqu'un aurait-il gravé des lettres ?

— Avec un stylet ou bien, un morceau de métal...

— Nous sommes fouillés à chaque changement de bloc. Et il y a un détecteur à chaque porte.

— Alors, pourquoi, toi, tu aurais pu ?

— Regarde mes ongles. Un jour, le surveillant des douches a fait circuler un coupe-ongles. Lorsque j'ai voulu m'en servir, j'ai abîmé le tranchant de la pince. D'après le gardien, j'ai dû avoir une maladie ou un accident qui m'a privé de mes vrais ongles et on m'a posé des prothèses.

— Assez solides pour entamer du bois ?

— Oui, j'ai essayé.

— Et comment t'appelles-tu alors ?

— Tu me promets de ne jamais rien dire ?

— Je te le promets.

— J'ai réussi à remonter presque tout mon passé. Si tu n'as pas un détail qui te rattache à la réalité du dehors, tu peux croire tout ce qu'ils te racontent. Et ils le savent ! Moi, à leur insu, j'ai conservé une trace de ma vie.

— Quoi ?

Le vieil homme jeta un regard furtif au surveillant. Puis il posa sa main sur la table.

— Tu vois ces points sur mes ongles ?

— Non... Il n'y a rien.

— Touche... Passe ton doigt dessus.

Jhedin obéit et sentit des aspérités là où ses yeux ne décelaient qu'une surface unie.

— C'est quoi ?

— Mon nom. Sur chaque ongle est inscrite une lettre...

— Ces points, ce sont des lettres ? Mais alors, les signes qu'on nous apprend ici ? C'est quoi ?

— Ce sont aussi des lettres. Dans mon cas, il s'agit de signes spéciaux pour les aveugles.

— Ceux qui ne voient pas, comme le grand Li ?

— Voilà... C'est un alphabet dont les caractères sont remplacés par des séries de points en relief. On les lit avec les doigts.

— Je ne sais pas déchiffrer ces... ces lettres-là ! Et toi, tu sais ?

— Oui... J'ai appris dans un livre, ici... Il y a beaucoup de choses dans les livres, tu sais. Si tu sens que tu remontes, toi aussi, il faut que tu lises... Le plus possible. Les livres ne mentent pas. Enfin, pas tous. Ou alors ils mentent mal et se contredisent entre eux... C'est comme ça qu'on peut savoir.

— Et ton nom ?

— Je crois que je m'appelle Réal. J'étais professeur d'Histoire galactique au C.H.P., à Jhilna... Ici, sur Markab.

— Professeur, je connais. Mais le reste...

— Le C.H.P. est une très grande école qui prépare à des diplômes très élevés. On y enseigne l'Histoire de notre galaxie, les dynasties

précédentes, les régimes politiques...

— Et pourquoi es-tu venu ici ?

— Je pense que j'ai dû apprendre des choses.

— Quelles choses ?

— Des choses graves...

— Mais quoi ?

— Je ne sais plus. Ils m'ont déconditionné...

— C'est quoi, déconditionné ?

— Ils te font tout oublier. Tu perds complètement la mémoire.

— Pourquoi font-ils ça ?

— Pour que tu oublies ce que tu savais contre eux...

— Eux ? Qui ?

— Les gardiens, le rééducateur, l'orthophoniste, les infirmiers...

Tous ceux qui sont là, quoi !

— Mais pourquoi nous soignent-ils, dans ce cas ?

— Il faut que je t'explique : ils ne nous soignent pas. Ils nous entretiennent dans notre amnésie.

— Pourtant ils nous apprennent à lire, à parler... Pourquoi ?

— Quand nous sortons d'ici, nous croyons être ce qu'ils nous ont dit. Comme nous ne pouvons pas vérifier, nous sommes bien forcés de les croire. Et nous travaillons pour eux.

— Comment sais-tu, tout ça, puisque tu ne peux pas vérifier ?

— À cause de mon nom. Moi, il m'est resté un fil conducteur. Et toi aussi, tu as peut-être une chance. Si j'ai bien compris, tu voulais parler à l'orthophoniste de quelque chose qui est dessiné sur ta lèvre... Tu n'arrives pas à savoir ce que c'est, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai. Cela ressemble à de l'écriture, mais je ne peux pas lire. Je ne vois pas le dedans de ma lèvre.

— Tu veux me montrer ?

Jhedin regarda Réal, qui paraissait vieux et bienveillant, et sans savoir pourquoi il eut envie de se fier à lui. Il lui fit signe de s'approcher et retroussa sa lèvre supérieure.

— C'est ça, chuchota Réal. Attends, je vais noter...

Il griffonna quelques signes sur la couverture d'un livre et déchira le morceau de papier qu'il glissa discrètement dans sa chaussure.

— Tu as lu ? demanda Jhedin.

— Oui, mais je ne comprends pas. Tu as dû utiliser des chiffres à la place des lettres ou bien utiliser un code.

— Un quoi ?

— Une écriture spéciale qui ne peut pas être déchiffrée facilement.

— Je sais à peine écrire normalement !

— Tu as dû faire tatouer ces signes avant d'être amnésique. C'est une bonne précaution. Voilà pourquoi je crois que tu peux remonter comme moi.

— C'est vrai ? C'est formidable ! Quand j'aurais remonté comme toi, ils seront bien forcés de nous laisser sortir, n'est-ce pas ?

— Surtout pas ! Rappelle-toi ! Il faut faire semblant de les croire.

— Alors ça ne sert à rien ?

— Si, fais confiance. Je vais essayer de déchiffrer ton truc... Je te dirai ça dans les douches, tout à l'heure. Il faut que je réfléchisse, ce n'est pas facile.

— Mais ça servira à quoi ?

— Tu ne veux pas apprendre qui tu es réellement ?

Jhedin resta interdit... Même si cela ne devait servir qu'à cela, c'était toujours utile. Il se posait la question depuis trop longtemps pour ne pas se laisser tenter. Et puis, il se rendait compte qu'il apprenait beaucoup plus vite que les autres. La découverte de la plus petite information lui procurait une jouissance morale dont il avait de plus en plus de mal à se passer. Chaque nouvelle connaissance était comme un trésor qu'il s'empressait de cacher presque au fond de son cerveau.

— Si... bien sûr, je veux savoir. Mais si tu n'y arrives pas ?

Réal cligna de l'œil et posa une main apaisante sur le bras de son compagnon. Lorsque la séance de lecture fut terminée, Jhedin regagna sa cellule. Il était à la fois troublé et inquiet. Fallait-il se fier à Réal qui avait l'air si sympathique ? Était-il honnête de se méfier de ceux qui, depuis le début, s'occupaient de lui avec dévouement, le nourrissaient, le soignaient, grâce à qui il pouvait aujourd'hui s'exprimer, lire, écrire, compter comme... Il avait failli penser : *comme avant*... Mais y avait-il seulement un *avant* ?

*

* *

Jhedin fut déçu de ne pas retrouver Réal aux douches.

Il hésita à questionner le surveillant. Après tout, peut-être le vieil homme était-il un traître. Ou un fou qui cherchait à troubler l'atmosphère quasi familiale du bloc de rééducation. Dans ce cas, mieux valait feindre de ne pas le connaître.

Et si Réal avait dit vrai, s'inquiéter de son absence risquerait de donner l'alarme. Peut-être l'avait-on emmené ailleurs... Jhedin passa la nuit à échafauder mille hypothèses, plus catastrophiques les unes que les autres.

Le lendemain, en arrivant à la bibliothèque, il avait les traits tirés et le teint gris. Il sursauta en reconnaissant le dos de son ami, assis à sa place habituelle. Il s'installa à son côté et demanda :

— Réal ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Chut... Assieds-toi normalement.

— Pourquoi n'étais-tu pas aux douches, hier ? Je t'ai attendu. J'ai cru qu'ils t'avaient... Enfin, je ne sais pas...

Réal se tourna vers lui pour le sonder du regard. Il savait qu'il avait jeté le trouble dans l'esprit de son camarade, puisque celui-ci soupçonnait leurs geôliers d'avoir infligé un mauvais traitement à un patient.

— Tout va bien, mais j'avais besoin de temps pour déchiffrer ton code. J'ai dit au surveillant des douches que je ne me sentais pas bien. Il m'a laissé en cellule et j'ai pu continuer à travailler.

Jhedin le dévisageait, sans oser l'interroger.

— Et je crois savoir qui tu es, souffla Réal avec un sourire.

— Dis-moi...

— Tu viens d'une planète qui s'appelait autrefois Epsilon d'Eridan. Des hommes s'y sont installés et l'ont baptisée Archus. Je connais bien ceux qui vivent là-bas, j'y avais des amis.

— Mais moi ? questionna Jhedin.

— Tu es visiteur... Tu sais ce que c'est, un visiteur professionnel ?

— Non, bien sûr...

— Tu voyageais pour le compte de différents clients : missions d'exploration, transports ou convoys, des choses comme ça.

— Mais mon nom ?

— Tu t'appelles... Ovoghemma ! Visiteur professionnel. Tu étais sur Archus, la planète Archus, avec les exilés de M 326. Tu te souviens ?

Jhedin eut l'impression que l'air se déchirait autour de lui, le transperçait. Il posa sa tête sur ses bras croisés et ferma les yeux. Réal, qui le surveillait avec attention, le secoua discrètement. Jhedin avait la bouche ouverte, son regard était trouble.

Il finit par s'affaïsser sur le côté, contre Réal qui le soutint un instant, paniqué : le visage de son compagnon trahissait les symptômes d'une révélation intégrale de son passé, or les gardiens connaissaient parfaitement cette expression. Ils avaient des ordres pour les cas de ce genre.

S'assurant qu'on ne le regardait pas, il saisit Jhedin par les cheveux et lui cogna rudement la tête contre le rebord de la table. Le bruit sourd fit sursauter tout le monde.

Mais Réal avait déjà lâché Jhedin. Tenant le livre qu'ils étaient censés lire ensemble, il contemplait Jhedin comme s'il le voyait pour la première fois.

— Hé ! s'exclama le surveillant depuis son bureau. Qu'est-ce que vous fabriquez, là-bas ? Où est votre voisin ?

— Ici..., répondit Réal en montrant la forme étendue sur le sol.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? demanda le surveillant en accourant, tandis que les deux gardes postés près de la porte dégainaient leur zido.

— Rien, chef... Rien du tout !

De fait, Réal semblait bien chétif par rapport à Jhedin. Le

surveillant en oublia aussitôt ses soupçons.

— Que s'est-il passé ?

— Mais, je ne sais pas, moi... Il se balançait sur son tabouret, et puis j'ai entendu un grand bruit...

Le surveillant retourna Jhedin et découvrit la marque violacée qui barrait son front.

— Eh, les gars ! s'esclaffa-t-il. Notre petit génie vient de se foutre la gueule par terre ! On n'en a pas beaucoup capables de s'assommer comme ça...

Les gardes, rassurés, rangèrent leur arme en riant. L'un d'eux appuya sur un bouton, près de la porte et une équipe d'infirmiers arriva pour emmener Jhedin au bloc sanitaire.

— Comment ça va ? demanda l'infirmier après lui avait appliqué une compresse.

— Bien...

— Vous pouvez vous lever ?

— Oui...

— Vous voulez vous reposer ?

— Non, ça va bien.

— Vous retournez en salle de lecture ?

— Mais oui, voyons...

— Bon, comme vous voudrez. Mais ne ratez pas la porte en sortant, ironisa l'infirmier, déclenchant les rires de ses collègues.

Jhedin emboîta le pas au gardien qui l'escorta jusqu'à la bibliothèque, où il fut accueilli par des sourires narquois.

— Il faudrait un casque pour la lecture, déclara le surveillant, hilare.

Jhedin regagna sa place et sourit à Réal qui l'observait avec inquiétude.

— Tu m'excuseras, dit-il. J'ai dû te cogner contre...

— J'avais compris.

— Comment te sens-tu ?

— Eh, les acrobates ! leur cria le surveillant. Silence, là-bas !

Réal leva une main en signe d'obéissance. Ce n'était pas le moment de se faire remarquer.

— Bien, bien..., murmura Jhedin.

— Et... le reste ?

Réal voulait évidemment savoir si Jhedin avait bien retrouvé la mémoire. Mais celui-ci, depuis que son cerveau s'était réveillé, n'avait pas eu le temps de réfléchir à la position de son compagnon. Était-ce un ami ou un ennemi ?

De toute façon, Réal connaissait maintenant l'existence du tatouage. Si son voisin était un mouchard, Jhedin était déjà perdu. Les infirmiers n'auraient qu'à lui effacer les signes tatoués sous la lèvre et

le déconditionner... Il serait alors irrémédiablement amnésique, sans aucune possibilité de retour.

— Je ne suis pas sûr... C'est très compliqué.

— Tu te méfies, n'est-ce pas ?

— De quoi ? rétorqua Jhedin, mal à l'aise.

— De moi, tiens ! Je ne t'en veux pas. Cela signifie simplement que tu réagis enfin. Moi, je crois que c'est gagné. Tu dois comprendre pourquoi je te conseillais l'autre jour de ne rien dire au surveillant ?

Certes, Jhedin avait été à deux doigts de commettre une bévue monumentale en réclamant l'aide de l'orthophoniste. Réal l'en avait empêché juste à temps. Or, il lui aurait suffi d'avertir le surveillant ou d'encourager son camarade à se confier au rééducateur.

— C'est vrai, excuse-moi.

— Ne dis rien, si tu veux...

— Après tout, pourquoi pas ? Je m'appelle Jhedin Ovoghemma.

— Et tu viens d'où ?

— J'étais sur Eanta pour une mission de transport de minerai vers Malatanis. Mais, en fait, il s'agissait d'une mission d'enquête sur les évasions massives de M 326... Un certain Onen m'en avait chargé.

— Onen... Ça me rappelle quelque chose.

— C'est le chef des services spéciaux d'Eanta. Tu connais Eanta ?

— Oui, bien sûr...

— Sytzikan d'Orion est le Président du bloc personnaliste. Suansu, le...

— Suansu ! répéta Jhedin à voix haute.

La réaction ne tarda guère :

— Eh, là-bas ? Le 280 ! Qu'est-ce que vous racontez ?

Jhedin réagit immédiatement :

— Chef, vous pouvez venir ? Il prétend que ça veut dire « fil », ce mot-là...

Le surveillant s'approcha et se pencha sur le livre pour déchiffrer la phrase : « Le tailleur avait trois fils, plus solides les uns que les autres. L'aîné... »

— Allons, 280, il faut lire un peu plus loin...

— Mais, chef ! protesta Réal, entrant dans le jeu. Il y a marqué...

— D'accord ! coupa le surveillant. Mais plus loin, on lit : « L'aîné... » Il s'agit donc de garçons.

— Ah oui..., marmonna Réal, penaud. Je... j'avais...

— Ça va comme ça, trancha le surveillant. Lisez en silence... Vous dérangez les autres.

— Bien, chef ! répondirent en chœur Jhedin et Réal.

— Doucement, maintenant, hein ? chuchota Jhedin dès que l'autre se fut éloigné.

— C'est à cause de ce nom... Suansu. Je le connais.

- Comment ?
- Je ne sais plus. Mais je suis sûr de le connaître. Continue...
- Eh bien, je n'ai pas voulu remplir ma mission pour Eanta et je me suis réfugié sur Archus.
- Des amis à moi étaient sur M 326. Ils ont fui cette planète horrible pour aller sur Epsilon, dans la constellation...
- ... De la Vierge, termina Jhedin. Ce sont eux qui l'ont rebaptisée Archus. J'ai travaillé là-bas pendant quatre ans.
- Dans ce cas, tu as peut-être rencontré certains de mes amis ?
- Peut-être...
- Cite-moi des noms...
- Attends un peu... Vilcam, ça te rappelle quelque chose ?
- Oh, oui... Il est commandant à...
- Colonel.
- Il n'était que commandant lorsque nous étions au C.H.P.
- Il était avec toi ici, sur Markab ?
- Oui, il a disparu un jour... Nous travaillions ensemble sur un dossier, mais je ne sais plus de quoi il s'agissait.
- Un capitaine aussi... Maixent !
- Orage !
- Peut-être...
- Si, Orage Maixent ! Capitaine, lui aussi ? Les choses vont si vite... Il était mon élève et aussi celui de Vilcam...
- Et Effen, le secrétaire de la Sécurité Spatiale d'Archus.
- Non, ça ne me dit rien.
- Son chef s'appelle... Huret... quelque chose...
- Huret-Valois ! Il était chef de village, à Arena. C'est le plus gros village de M 326. Qu'est-il devenu ?
- Ministre de la Sécurité archienne, pas moins.
- Ça ne m'étonne pas. C'était un type capable. Il paraît qu'en trois ans, il n'y a eu que quarante victimes à Arena. Un miracle ! Avant lui, on dénombrait au moins cinquante morts chaque année.
- Oui, les léoboucs, les scorpions...
- Tu as vu tout ça ?
- Lorsque j'étais en mission sur M 326, oui.
- Moi, je n'ai jamais été déporté. J'ai été arrêté à Markab, devant tous mes élèves... Et cette saloperie de Ven Lilo a terminé le cours à ma place. Qui sait ce qu'il a pu faire croire à ces jeunes gens ?
- Qui est Ven Lilo ?
- Le chef des S.S.U.
- Je croyais que c'était le général Thet ?
- Rom Thet ? C'est un fantoche, un général de pacotille.
- Mais la guerre de la Grande Couronne ?
- Oui, c'est tout ce qu'il a fait dans sa carrière. Depuis, il exploite

cette réussite. Mais le véritable chef, c'est Ven Lilo, un homme dangereux, foncièrement mauvais.

— Tu connais bien les gens d'ici, alors ?

— Pour ça, oui...

— Il y a encore des éléments dont tu ne te souviens pas ?

— Oui... La raison pour laquelle on m'a mis ici, par exemple.

— Tu n'en as aucune idée ?

— Si : j'ai dû apprendre des choses gênantes.

— Sur qui ?

— Sur Nakato, forcément. Ou sur son équipe. Seul le gouvernement peut décider un internement.

— Akheb, ça ne te dit rien ?

— Si, ils sont deux frères. Le gouverneur Akheb est un intrigant de naissance. Le colonel, lui est un casse-cou. Un dur à cuire, mais un type droit.

— C'est lui qui m'a enlevé et ramené sur Markab pour que je révèle le secret du Transfert de masse au gouverneur. Mais j'ai été récupéré par le capitaine Eanta et livré à Sytzikan.

— Le capitaine Eanta ? Le fils du général ?

— Le petit-fils...

— Et comment leur as-tu échappé ?

— J'ai été jugé et interné sur Spica.

— Spica ? s'étonna Réal. Comment ça ? Il n'y a rien...

— Si, une garnison avancée d'Eanta depuis quelques mois.

— Ça alors ! C'est grave. Cela signifie qu'ils se sentent sûrs d'eux. J'ai peur que Sytzikan ne tente une folie.

— Non, plus maintenant. Lorsqu'il était seul à posséder le Transfert de masse, peut-être. Maintenant il sait que j'ai été récupéré par Markab. Les forces sont de nouveau égales.

— Tant mieux... Mais comment es-tu venu ici ?

— Suansu travaillait pour vous. C'est lui qui...

— Pour nous ? Je ne suis pas du côté de Nakato, tu sais.

— Je voulais dire pour Markab...

— Tout le monde ne partage pas la position de Nakato ou d'Akheb, chez nous.

— Oui, je sais : il y a les réseaux clandestins de coopération pacifique. Le Réseau 5 sur Eanta, le réseau Virgile ici...

— Virgile..., souffla Réal.

— Oui, c'est un...

— Je... je crois que... je connais ce nom-là.

— Tu en faisais partie ?

— Il me semble même que... que je...

— Quoi ? Tu commandais le réseau Virgile ?

— Peut-être bien. J'étais professeur d'Histoire galactique et

prégalactique au C.H.P. de Jhilna. Or Virgile était un poète de l'Antiquité terrienne. Peu de gens connaissent l'origine de ce nom...

— Un professeur d'Histoire galactique aurait pu baptiser ainsi un réseau, c'est ça ?

— Oui, et c'est aussi ce qu'ont dû penser Nakato et ses hommes.

— C'est assez logique. Tu serais donc Virgile ?

— Non, Virgile n'existe pas, bien sûr. Enfin, il change avec le dirigeant en place. Mais j'ai peut-être été le premier Virgile. Je sais beaucoup de choses et je ne vois pas comment j'aurais pu apprendre tout cela rien qu'en étudiant les ouvrages magnétiques du C.H.P.

— Pourquoi restes-tu ici ? Pourquoi ne pas t'évader ? Moi, je vais partir... Il le faut.

— Partir ? répéta Réal. Oui, un jour, j'y serai bien forcé.

— Viens avec moi !

Réal se redressa et planta ses yeux dans ceux de Jhedin. La peau délicate de ses bras laissait apparaître des muscles fins et nerveux, comme écorchés, sans un pouce de graisse. « Un Terrien..., pensa Jhedin. Un Asiatique, même ! »

Sous le regard de Réal, Jhedin fut soudain envahi par une étrange sensation, comme si son compagnon lisait en lui. Il l'avait pris pour un vieil homme inoffensif or, il émanait de lui une puissance indéfinissable.

— Comment comptes-tu t'y prendre ? demanda Réal.

— Je vais faire semblant de progresser rapidement... Ils me proposeront sans doute une identité inventée de toutes pièces...

— Oui, il ils t'enverront dans une ferme d'État ou un bataillon des Forces spéciales.

— Peut-être, mais de là nous pourrons nous évader plus facilement. Ici, inutile de tenter quoi que ce soit.

Réal pinça les lèvres et hocha la tête d'un air navré.

— Oui, si tu restes, tu es fichu. Tu t'habitueras peu à peu, comme moi. Pour ma part, je ne peux pas sortir. Il y a longtemps que je n'ai pas gagné un salaire, je ne saurais plus travailler cinq heures par jour...

— C'est drôle que tu me dises ça..., rétorqua Jhedin en le regardant fixement.

— Pourquoi donc ? Je suis vieux, je n'ai plus ta vigueur.

— Ne me prend pas pour un imbécile, Réal. Je commence à te voir tel que tu es. Tu mens.

— Quelle mouche te pique ?

— Tu prétends que tu es faible... Tu mens.

— Mais enfin, Ovoghemma...

— Je n'ai pas compris tout de suite ce qui me gênait en toi...

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ne sommes-nous pas amis ?

— Tu es peut-être un ami... Sûrement, même. Mais tu triches sur ton identité.

— Explique-toi !

— Tu es terrien, n'est-ce pas ?

— Je suis né sur Terre, oui.

— Tu es un Asiate, ou un descendant d'Asiate...

— C'est exact. Mais ce n'est pas un secret, je te l'aurais dit si tu me l'avais demandé.

— Et tu m'aurais aussi expliqué pourquoi, malgré ta prétendue faiblesse, tu as réussi à m'assommer sur la table, d'un seul geste, moi qui suis jeune et vigoureux ?

— Un coup de chance... Tu m'en veux pour ça ? C'était la meilleure solution : s'ils avaient compris que tu as retrouvé la mémoire, tu étais perdu.

— C'est vrai et je t'en remercie. Mais ce n'était pas un coup de chance. Tu es très fort...

— Oh, je ne mérite pas ces compliments, tu sais...

— Écoute-moi, Réal... Tu te défends pour rien. Je ne suis pas contre toi et je tiendrai ma langue. Je suis écran, on ne réussira jamais à me faire avouer ce que je ne veux pas dire. Tu ne cours aucun danger. Je sais que...

— Quoi donc ?

— Eh bien, tes mains...

Réal avala sa salive. Il cligna des yeux plusieurs fois et murmura :

— Mes mains ?

— Oui, je les ai regardées. Tu me comprends, à présent ?

— Qu'est-ce qu'elles ont ?

— Elles sont déformées...

— Oui, c'est l'âge...

— Non, les rhumatismes déforment les articulations dans tous les sens. Ils ne font pas des bosses sur les épiphyses.

— Allons, mon ami, tu imagines des choses...

— Le Ying et le Yang... La dualité, équilibre de l'Univers. Ça ne te dit rien ?

— Tais-toi ! Si tu sais cela, tant mieux pour toi. N'en parle plus jamais. Je ne veux pas en entendre davantage.

— Tu es parvenu à m'assommer du premier coup parce que tu connais l'anatomie humaine à la perfection et que tu sais sur quel point agir avec une énergie minimum pour obtenir un effet maximum.

— Tais-toi donc ! répéta Réal. Tu es un jeune imbécile. Intelligent et valeureux, mais imprudent. C'est beaucoup plus grave que tu ne le supposes. Oui, je possède une technique ancestrale de combat à mains nues... Cependant cela n'a aucune importance. Un laser est plus efficace que moi. La vraie puissance réside dans l'esprit. Ce que tu as

compris est très dangereux.

— Pour qui ?

— Pour tout le monde...

— C'est vague.

— Tu m'inspires de la sympathie, Ovoghemma, pourtant je ne peux rien te dire. Tu nous mettrais en danger tous les deux. Je t'aiderai à fuir, si tu le souhaites. Moi, je dois demeurer ici.

— Mais tu te condamnes à la détention à vie !

— Non, je partirai un jour... Forcément ! En attendant, tu as été bien content de me trouver, n'est-ce pas ?

— Oui, sans toi, je ne serais jamais parvenu à...

— Alors, pense à tous ceux qui seront dans ton cas.

— Tu veux dire que tu restes ici pour aider ceux qui viendront après moi ?

— Tu ne parles que de toi... En ce moment même, d'autres personnes peuvent s'en sortir si on les soutient. Je suis au moins aussi utile ici qu'à l'extérieur.

— Mais passer toute ta vie...

— Tu raisones comme un adolescent. La vie, tu sais... Tout dépend de ce qu'on en fait. Certains, parmi nous se contentent de végéter. Moi, je m'efforce de remplir ce que je considère comme ma mission, dans cette prison dorée. Et quand je me couche, suis satisfait de ma journée.

— C'est très bien de vivre pour les autres, mais il faut aussi penser à toi ! En agissant ainsi, tu négliges un homme...

— Qui donc ?

— Toi-même !

— Allons, tu joues sur les mots. Je ne veux plus parler de cela. Je t'aiderai à sortir, mais ne t'occupe plus de moi. Je partirai d'ici quand le moment sera venu.

— Tu as l'air bien sûr de toi...

— Je le suis. Mon plan est prévu depuis longtemps.

— Tu viendras avec moi !

— Non, et si tu continues à m'ennuyer avec cette histoire, je te laisse te débrouiller tout seul.

— Bon, c'est d'accord, soupira Jhedin en pensant : « Lorsque je serai prêt, je l'entraînerai de force... Si j'y arrive ! »

CHAPITRE XIV

Ce n'était pas un rocher. L'animal avait bougé, il s'était soulevé de quelques centimètres. Sa carapace terne pivotait lentement. Rob-Gré distingua alors ce qui semblait être une tête. Il essaya d'estimer le poids de la bête d'après les dimensions de son corps massif. Deux cents... peut-être trois cents kilos. Le tout était de savoir s'il s'agissait de trois cents kilos de muscles redoutables ou de nourriture.

Pas d'arme... Et nu comme un ver ! Rob-Gré se sentit soudain très vulnérable. L'ivresse des montagnes l'avait abandonné, il commençait à regretter d'avoir échappé à ses poursuivants.

Une espèce de fouet visqueux à reflets métalliques siffla dans l'air et vint frapper violemment les lianes au-dessus de lui. Un second fouet jaillit sous le rebord de la carapace et le planta dans le tronc devant lequel Rob-Gré se tenait. Il détala à toutes jambes et s'engouffra sous l'abondante végétation.

La faim le tenaillait, le jour déclinait rapidement. Où dormir sans risquer une mauvaise rencontre ? Dans un arbre, évidemment... À condition qu'il n'abrite pas une faune dangereuse.

Rob-Gré avisa un arbre en retrait par rapport à la piste, s'en approcha et chercha des yeux une prise pour y grimper. Soudain, une liane s'abattit à ses pieds. Puis une autre, et encore une autre, tandis qu'une espèce de pluie tombait des feuilles... Il eut un haut-le-corps. L'odeur était nauséabonde, il suffoquait, les jambes flageolantes... À travers les larmes qui embuaient son regard, il vit les lianes s'enrouler autour de ses chevilles avec une lenteur horrible. Il se dégagea et se mit à courir, les mains en avant.

Il finit par s'effondrer dans un taillis de ronces hérissées de piquants. Il se redressa aussitôt, contemplant avec panique les traces violettes laissées par les épines acérées sur sa peau nue.

Un rocher s'élevait non loin de là, on distinguait l'ouverture sombre d'une petite grotte. Rob-Gré hésita... Qu'allait-il trouver là-dedans ? Saisissant une grosse pierre coupante, il s'avança lentement, prêt à écraser tout ce qui sortirait de la cavité.

Brusquement, une boule de poil surgit devant lui. Surpris, Rob-Gré lui lança son arme improvisée de toutes ses forces. La bête s'arrêta net, décapitée.

Il la retourna du pied. Un ourson, identique à ceux de la Terre. Rob-Gré s'éloigna à la hâte. Il avait parcouru une centaine de mètres,

quand il entendit le premier hurlement de la mère : elle avait découvert son petit baignant dans une mare de sang.

Le capitaine Rob-Gré touchait pour la première fois la réalité de la vie dans la forêt. C'était très différent de ses rêves. Il lui manquait des armes, bien sûr... Il devait se fabriquer au plus tôt une sagaie ou un instrument tranchant.

Et il fallait allumer du feu pour éloigner les fauves et durcir des pointes de bois. Pour commencer, il fallait déjà trouver du bois.

S'approchant d'un jeune arbre, il cassa une branche et s'écarta prudemment du tronc amputé. Il fractionna la branche en deux segments à peu près droits et répéta le geste des humains à l'aube de leur histoire.

Au bout d'une demi-heure, il avait les paumes couvertes d'ampoules et n'avait obtenu d'autre résultat que de faire mousser la sève de la branche verte.

Découragé, il remit la question du feu à plus tard et entreprit de chercher un abri surélevé pour passer la nuit.

Repérant un grand arbre, il lança quelques cailloux contre le tronc, pour s'assurer qu'il n'y avait aucun danger. Puis, rassuré, il grimpa jusqu'à une fourche où il s'installa tant bien que mal. L'écorce rugueuse écorchait sa peau nue, et il se maudit d'avoir jeté inconsidérément ses vêtements pendant sa fuite.

En outre, un vent frais s'était levé, que l'humidité de l'air rendait encore plus aigre. Après avoir grelotté toute la nuit, sursautant au moindre bruit, se tournant et se retournant pour lutter contre l'ankylose et le froid, Rob-Gré considéra le monde hostile qui l'entourait, noyé dans la bruine. Des gouttes d'eau glacée tombaient le long de son dos, collaient ses cheveux à son front, il ne parvenait pas à maîtriser les tremblements qui le secouaient.

Le surhomme avait perdu toute fierté. Lorsque la patrouille arriva dans les parages, il se mit à hurler de peur que les gardes ne passent sans le voir.

— Alors, mon gars ? s'esclaffa un garde. La nature ne te réussit pas, on dirait !

— Ta gueule ! balbutia Rob-Gré.

— Il n'est pas poli, le copain !

— Et pas très joli, renchérit un second militaire en regardant Rob-Gré d'un air navré.

— Il ne pourra pas marcher. Il faudrait appeler le glisseur.

Ce fut une épave lamentable que la patrouille déposa au bloc d'urgence de la base avancée de Spica.

— Vous l'avez trouvé... comme ça ? demanda Eanta, incrédule.

— Oui, mon commandant. Il était agrippé à un arbre.

— Et comment l'avez-vous repéré ?

— C'est lui qui nous a appelés.
— Quoi ?
— Oui, mon commandant. Il nous a appelés.
— Rob-Gré ? Ça alors ! Vous avez vu dans quel état il est ?
— Ben oui, mon commandant. Mais on n'y est pour rien.
— On dirait qu'il a passé un mois dans la jungle, remarqua un garde.

Le capitaine Rob-Gré resta dix jours en cellule, à manger et dormir, pelotonné sous la chaude couverture réglementaire. Lorsqu'il arriva en salle d'enquête, c'était un homme moralement affaibli, même si le corps avait repris une belle apparence.

Il ne fallut guère de temps à la commission pour conclure que Rob-Gré avait paniqué à l'annonce de son exécution imminente. L'enquête démontra évidemment que cette rumeur était dénuée de fondement et que Suansu semblait en être responsable. On découvrit enfin que les gardes avaient été abusés par Suansu qui s'était servi de sa position hiérarchique pour les impressionner et obtenir le transfert de Rob-Gré.

Le capitaine ne fut même pas dégradé : on lui accorda des circonstances atténuantes, car on le considérait comme une victime du diabolique Suansu qui avait trompé bien des hommes avisés, à commencer par Eanta et Onen. Rob-Gré fut simplement interdit de vol pendant une période probatoire et, en attendant, consigné au sol, affecté aux services de planning de la garnison.

Il n'en revenait pas ! Non seulement il s'en tirait bien, mais, de plus, le plan imaginé par Suansu avait fonctionné à merveille : Rob-Gré occupait maintenant un poste qui lui fournirait toutes les informations souhaitables sur les mouvements de troupes. Il ne lui restait plus qu'à trouver un moyen de communiquer avec Markab et le tour serait joué ! Suansu pouvait être content : les forces utilistes pourraient bientôt envahir Spica et maîtriser la garnison sans difficulté, au moment voulu.

Il devait reconnaître que le hasard le servait assez bien. Évidemment, son rêve s'était écroulé dans la jungle : son corps n'était pas l'outil merveilleux qu'il imaginait. Il était plus musclé que les autres, plaisait davantage à certaines femmes et portait bien l'uniforme... Mais finalement, Rob-Gré avait été forcé d'admettre que la lutte quotidienne pour la vie tenait moins au galbe d'un deltoïde ou au dessin des abdominaux qu'à... l'expérience.

Rob-Gré avait d'autant plus désillusionné que la patrouille l'avait récupéré au milieu d'un bois à peine plus grand que la caserne elle-même. La véritable forêt commençait bien plus loin. Rob-Gré n'était pas perdu dans une jungle hostile et insondable, mais à moins d'un kilomètre de la piste militaire...

Il comprenait à présent qu'il s'était trompé : son meilleur atout

n'était pas sa musculature d'athlète, mais sa tête. Et il commença à échafauder des hypothèses où les galons pleuvaient abondamment.

*

* *

Le moment était venu de se séparer. Jhedin avait tenté une dernière fois de décider son ami Réal. Mais celui-ci avait montré une telle détermination que Jhedin s'était incliné.

— Sais-tu où tu es affecté ? demanda Réal.

— Oui, dans une ferme de réinsertion, sur la côte ouest. Je m'appelle Albico Dezan Rank et je suis orphelin.

— Évidemment !

— Oui, ils ne se creusent pas les méninges pour nous constituer une identité. Mais peu importe. Lorsque je serai dehors, tout ira mieux.

— Il y a encore deux dangers pour toi. D'abord, la présence de mouchards dans les fermes de réinsertion. Ne te confie pas à n'importe qui. Ensuite, beaucoup de ceux qui sortent se laissent séduire par la vie rurale. Tu comprends, par rapport à ici, ce sont presque des vacances...

— Ne t'inquiète pas pour cela. Je suis visiteur, et le plus malheureux des hommes lorsque je suis au sol. Je n'aime pas la collectivité. Je ne me sens bien qu'entre deux étoiles, à lum 1,5...

— Tant mieux... Les voilà ! souffla Réal. Adieu, mon ami.

— Au revoir, Réal. On se reverra peut-être.

— Peut-être, mais pas sur Markab !

— Alors, tu comptes vraiment t'en aller ?

— Oui, mais pas maintenant... Éloigne-toi vite, les voilà ! répéta Réal en replongeant le nez dans son livre.

Jhedin fut conduit à l'accueil et passa le reste de la journée en démarches administratives à rebondissements. Libéré le lendemain matin après une nouvelle nuit dans une cellule du bloc, il se retrouva à la porte de l'établissement avec une carte de crédit de trois cents unités, le strict nécessaire pour rejoindre Fleda, sur la côte ouest, et la ferme de réinsertion sociale où il était « accepté grâce aux démarches personnelles du chef de service »...

Les habitants du voisinage, habitués à voir des détenus sortir quotidiennement ne lui prêtaient pas la moindre attention. Jhedin se demanda pourquoi il n'était pas accompagné ni surveillé. Rien ne l'empêchait de courir tout droit dans les faubourgs de la ville pour contacter un réseau d'évasion.

Pensif, il s'installa dans l'aérotube et se cala dans un coin de la banquette.

Il ne pourrait évidemment pas se présenter de but en blanc, il faudrait laisser le temps aux enquêteurs du réseau de se renseigner sur son compte. Combien de temps ? Trois ou quatre jours ? Davantage ?

Il n'avait que trois cents unités et venait d'en dépenser quarante pour prendre l'aérotube jusqu'à Jhilna. Subsister pendant plus d'une journée relèverait de l'exploit, puisqu'il lui était impossible de dormir dans la rue : il serait immédiatement ramassé par une patrouille et reconduit au centre de rééducation.

Il devrait prendre un alvéole public et prouver alors son identité. Impossible. Soudain, il comprenait pourquoi on ne l'avait pas fait escorter : il n'avait qu'une solution, se rendre sans délai à la ferme de son affectation. La précaution de l'administration se situait au niveau de la carte de crédit. Et c'était radical...

Jhedin haussa les épaules. Ce n'était même plus la peine d'y penser : l'administration n'attendait qu'un faux pas pour l'enfermer à nouveau dans sa cellule, au fond de la gigantesque cave qu'il venait de quitter.

Son voisin, qui l'observait du coin de l'œil, se leva soudain et alla s'asseoir deux banquettes plus loin. La tenue de Jhedin servait manifestement de repoussoir. Il lui serait impossible d'avoir un contact avec quiconque tant qu'il porterait ces vêtements : on le fuyait comme un pestiféré. Jhedin s'approcha de l'homme.

— Pardon, je ne connais pas la ligne. Je vais à... Fleda.

Sans répondre, l'autre lui indiqua le tableau lumineux au-dessus de la porte.

— C'est quelle station ? Je ne suis pas d'ici et...

— Au bout de la ligne, marmonna l'homme sans le regarder.

— Et ensuite ?

Mais son interlocuteur s'était relevé pour s'installer au fond du compartiment. Jhedin hésita un instant : fallait-il le pousser dans ses derniers retranchements pour savoir jusqu'à quel point les gens évitaient les reconditionnés ?

Non, le test était clair : on avait peur de parler à un individu comme lui. Il remercia de la tête et retourna à sa place, en proie à une désagréable impression d'exclusion.

Il avait déjà ressenti cette sensation lorsqu'il avait quitté l'École Spatiale. Il faisait partie de la dernière promotion de l'institution plusieurs fois centenaire, qui avait été dissoute deux mois plus tard. Le diplôme délivré cette année-là n'avait aucune valeur sur le marché du travail, la promotion Sadate était maudite. Jhedin avait donc été rejeté par la masse aveugle de la société.

Lorsqu'il sortit de l'aérotube, il ne chercha même pas à scruter le visage des passants pour y lire la méfiance ou la peur. Les autres n'existaient plus.

Il irait tout droit où on l'attendait, voilà tout. Et puisqu'il ne pouvait pas entrer en contact avec la population pour demander son chemin, il s'adresserait aux gardes qui, après tout, étaient là pour ça.

— Fleda ? demanda-t-il avec une sorte de colère froide.

Le garde, qui ne l'avait pas vu approcher, sursauta.

— Quoi ?

— Pour aller à Fleda ?

Le garde détailla Jhedin.

— Depuis quand es-tu sorti, toi ?

Mais on avait fait la leçon à Jhedin : les gardes n'avaient pas le droit de casser le travail des rééducateurs.

— Pour aller à Fleda, s'il vous plaît ?

— Ah, tu veux faire le malin ? Alors, débrouille-toi ! rétorqua l'autre en lui tournant le dos.

— On m'a donné pour consigne de signaler immédiatement le moindre problème avec un garde civique...

— Tu cherches les ennuis alors que tu sors du Trou ? T'es cinglé, non ?

— Bon, d'accord..., rétorqua Jhedin en s'éloignant.

— Eh ! Où vas-tu ?

Jhedin montra du doigt la cabine de télécom public.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Appeler le centre pour demander mon chemin.

— Et si je t'arrête ? T'auras l'air malin, hein ?

Sans répondre, Jhedin pénétra dans la cabine et glissa d'un geste décidé sa carte de crédit dans la fente de l'appareil. Le visage d'un surveillant apparut aussitôt sur l'écran.

— Albico Dezan Rank. Numéro 708 221. Je demande mon chemin à un garde, il refuse de me renseigner. Je suis au terminus de l'aérotube. Je veux aller à Fleda...

— Le numéro du garde ?

— 508 774 JH.

— Passez-le-moi, on va arranger ça.

Jhedin ressortit de la cabine et fit signe au garde. Celui-ci s'approcha d'un pas hésitant et se plaça en face de l'œil électronique.

— Qu'est-ce qu'il vous a raconté ? demanda-t-il.

— Vous avez refusé de lui indiquer son chemin ?

— Pas du tout ! C'est lui qui a refusé de me répondre.

— À quelle question ?

— Je... je lui ai demandé depuis quand il était sorti.

— Vous n'avez pas à poser cette question. Vous n'avez qu'à lui réclamer sa carte magnétique. Tous les renseignements y figurent.

— C'est ce que j'ai fait, mais il a foncé pour vous appeler !

— Il faudrait savoir ! s'exclama le surveillant. Vous lui avez demandé depuis quand il était sorti, ou sa carte magnétique ?

— Eh bien, je...

— Placez-vous de face, s'il vous plaît. Votre matricule est bien le 508 774 JH ?

— C'est ça, mais...

— Le rééduqué peut exiger une sanction contre vous. Refusez-vous encore de lui indiquer le chemin pour rejoindre son affectation ?

— Je n'ai jamais refusé de...

— Nous ne tenons pas compte de son appel, alors ? Vous le renseignez, vous ne le tutoyez pas et vous ne le brutalisez pas si vous n'y êtes pas obligé, d'accord ? N'oubliez pas que ces individus jouissent d'un régime particulier.

— Je sais, bien sûr...

— Alors, c'est une affaire réglée. Tout se passera bien, nous effacerons son appel ce soir lorsqu'il nous contactera de son nouveau poste.

— Pas de problème.

Jhedin attendait dehors, tendant l'oreille pour suivre la conversation.

— Tu prends la navette jusqu'au point 12 et tu... vous descendez. Le point 12 est en bout de ligne. Là, vous changez et vous prenez un glisseur jusqu'à Fleda. Il y a environ vingt kilomètres en tout. Vous serez là-bas vers huit heures.

— Merci, dit Jhedin en s'éloignant.

— Hep ! cria le garde. Je voudrais quand même voir votre carte magnétique.

Jhedin présenta le rectangle rigide au garde qui le parcourut avec son crayon spécial.

— C'est bon, vous pouvez partir. Mais laissez-moi quand même vous donner un conseil : si vous êtes sorti avec l'intention d'emmerder le monde, vous aurez des ennuis. Je serais vous, je me ferais tout petit.

Jhedin s'en alla sans un mot, réfléchissant au comportement du garde. Celui-ci avait encaissé les remontrances du surveillant sans discuter. Un centre de rééducation sociale avait priorité sur la police qui devait avoir des consignes strictes. Si le gouvernement de Markab offrait un statut privilégié aux rééduqués, cela signifiait qu'ils étaient à ménager. On attendait donc quelque chose d'eux.

Arrivé au point 12, Jhedin quitta la navette et grimpa dans le premier glisseur-taxi qui se présentait. Il inséra sa carte de crédit dans le lecteur.

— Fleda ! prononça-t-il en s'approchant du micro.

— Confirmez votre destination, répondit la voix synthétique.

— Fleda !

Le glisseur se souleva du sol et s'élança en souplesse au-dessus des pylônes du terminus de la navette urbaine. La banlieue disparut bientôt dans le lointain.

Jhedin savait déjà ce qui l'attendait à la ferme de réinsertion. On commencerait par le mettre à l'épreuve, puis on lui confierait

certaines missions. La manœuvre de l'administration lui apparaissait maintenant avec clarté : M 326 s'étant révélé une véritable passoire, les détenus politiques étaient reconditionnés et utilisés.

C'était après tout assez logique... Une fois déconditionnés, les détenus, affublés d'une identité fabriquée de toutes pièces, étaient envoyés dans un univers clos où on les testait. Ceux qui ne cherchaient pas à s'enfuir étaient considérés comme fiables et servaient le gouvernement dans les opérations pour lesquelles on ne pouvait envisager l'intervention des agents officiels.

La sonnerie de bord tira soudain Jhedin de ses pensées. Le glisseur ralentissait et perdait de l'altitude. Enfin il se posa assez rudement au milieu d'une large voie au revêtement synthétique. Jhedin tenta d'apercevoir quelque chose à travers le spar du cockpit, mais il faisait nuit noire. Il ouvrit la porte à glissière et descendit. Les projecteurs du glisseur étaient éteints.

— Il ne manquait plus que ça, marmonna-t-il. Une panne !

Cela paraissait pour le moins bizarre. L'organisation du transfert des reconditionnés était tellement bien conçue, il semblait impossible que ces rouages bien huilés puissent être à la merci d'une simple panne de glisseur.

Décidément, c'était louche. Cherchait-on à tenter le reconditionné ? Peut-être. Il n'y avait qu'un moyen de s'en assurer : ouvrir le compartiment turbo du glisseur. Jhedin n'était pas censé connaître la technique à ce point, mais il pourrait toujours prétendre avoir agi au hasard... Il sourit. Quatre fils arrivaient à la servocommande du propulseur. C'est-à-dire deux de trop. Il referma le capot et grimpa dans l'habitacle.

Il jeta un coup d'œil sous le tableau de bord par acquit de conscience, sachant d'avance ce qu'il allait y trouver : une seconde plaque logique de commande, couplée à un minuscule radiorécepteur. Plus de doute, la panne était un piège destiné à tester sa fidélité. On n'apprenait pas l'électronique, la microthermie ou la mécanique à un reconditionné, et si Jhedin n'avait pas retrouvé toutes ses facultés mentales, il aurait pu rester là des journées entières sans rien déceler.

Il inversa quelques fils au hasard. Lorsqu'il serait rejoint, car il était certain d'avoir bientôt de la visite, on constaterait qu'il avait fait un peu n'importe quoi.

Ainsi, il aurait l'air d'avoir compris qu'il s'agissait d'une panne sans être capable de la réparer. Non seulement il ne tombait pas dans le piège, mais il se réservait une bonne chance de promotion. D'autres reconditionnés se seraient en effet contentés d'attendre sur la banquette que quelqu'un vienne les chercher.

Jhedin était assez satisfait : tourner une difficulté en avantage, voilà qui laissait bien augurer de sa récupération intellectuelle. Les

traitements subis au centre de rééducation n'avaient rien entamé de ses réflexes.

Un sifflement discret le fit soudain sursauter. Ne parvenant pas à localiser le bruit, il sortit et fit le tour du glisseur. Comme le sifflement retentissait à nouveau, Jhedin siffla à son tour. Une voix s'éleva :

— Qui es-tu ?

Jhedin réfléchit rapidement.

— Pourquoi vous cachez-vous ? Je suis en panne... Vous pouvez m'aider ?

— Qui es-tu ?

— Je m'appelle Rank, je vais à Fleda. Mon glisseur est tombé en panne.

— Mets-toi dans la lumière...

— Les projecteurs ne marchent plus. Pourquoi vous ne venez pas ici ?

— Nous allons venir. Éloigne-toi du glisseur.

— Mais... pourquoi ?

— Fais ce qu'on te dit. Nous sommes armés.

Jhedin s'écarta docilement du véhicule. Trois silhouettes s'approchèrent. L'une se plaça derrière lui, pendant que les deux autres inspectaient le glisseur.

Le faisceau des projecteurs déchira soudain l'obscurité. Le glisseur se souleva à nouveau et le propulseur ronronna au ralenti. Jhedin commençait à s'avancer, quand il sentit dans ses côtes l'antenne d'un paralyseur.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? bredouilla-t-il, feignant l'inquiétude. Le glisseur n'est pas à moi. Je l'ai pris à la station du terminus de la navette.

— Comment t'appelles-tu ? demanda l'homme derrière lui.

— Rank, je vous l'ai déjà dit.

— Ton nom complet ?

— Albico Dezan Rank.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je vais à Fleda.

— Pour quelle raison ?

— Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? Qui êtes-vous ?

— Réponds ! Que vas-tu faire à Fleda ?

— Dites-moi d'abord qui vous êtes...

— Réponds vite ! insista l'autre en lui enfonçant le paralyseur dans les côtes.

— Je vais à la ferme...

— La ferme de réinsertion ? Tu es un reconditionné ?

— Oui...

— Pourquoi tu n'en profites pas pour filer ?

— Où ça ?

— Mais chez toi, mon vieux !

— Je n'ai pas de famille. Si je ne rejoins pas la ferme, je n'ai nulle part où aller.

— Viens avec nous.

— Qui êtes-vous ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Nous t'offrons d'échapper à ces salopards qui t'exploitent. Nous sommes à pied. Si tu nous conduis à Bar, nous t'aiderons à quitter le continent.

— Mais pour aller où ?

— Où tu voudras. Ce sera toujours mieux qu'ici, non ?

— Je n'ai pas de crédit. Ma carte est restée dans le glisseur. Je ne vois pas comment je pourrais me débrouiller.

— Mais tu n'as rien compris, mon gars ! dit le plus grand en rengainant son arme. Il n'est pas question de te piquer ton glisseur, tu n'as qu'à récupérer ta carte. Nous ne sommes pas des bandits.

— Ça ne m'avancera pas de la récupérer, elle est à plat, rétorqua Jhedin, amer.

— Eh ben ! tu as de la chance d'être tombé sur nous ! Viens avec nous à Bar. On va s'occuper de toi.

— Pourquoi feriez-vous ça ? Vous ne me connaissez pas !

— Un type de moins pour Nakato, c'est toujours ça.

— Qu'est-ce que vous allez faire, alors ?

— Te faire filer d'ici. C'est tout. Pour le reste, c'est toi qui décides.

— Et si je refuse ?

— Ce serait bête, répondit l'inconnu en saisissant à nouveau son arme.

— Bon..., soupira Jhedin. Je vous suis.

— Non, c'est toi qui programmes le glisseur. Il est réglé sur ton code vocal jusqu'à la destination enregistrée.

— D'accord, acquiesça Jhedin en se dirigeant vers l'appareil.

— Eh ! Pas de bêtise, hein ?

— Vous êtes armé, pas moi. Vous avez peur ?

Jhedin prit place à l'avant, à côté de l'homme le plus grand, tandis que les deux autres s'installaient à l'arrière. Il se pencha sur le micro.

— Changement de destination. Annule Fleda.

— Changement de destination, répéta le synthétiseur. Confirmation.

— Changement confirmé.

— Nouvelle destination ?

— Bar...

— Destination Bar. Confirmation.

— Je confirme la destination : Bar.

— L'opération est validée.

Le glisseur trembla imperceptiblement dès que le volet de

l'intercom se referma, avant de s'élever en douceur pour atteindre son altitude de croisière. Jhedin ne savait même pas où se trouvait Bar, si c'était un port, un village, une ville importante... Mais l'autopilote du glisseur avait accepté la nouvelle destination sans difficulté, alors que la carte de crédit était presque épuisée. Bar ne devait donc pas être très éloigné.

En effet, quelques minutes plus tard, le glisseur piqua vers l'avant. Des lumières apparaissaient derrière une crête boisée. Le véhicule décrivit une large courbe et vint se poser sur une large avenue bordée d'arbres et plongée dans l'obscurité.

Jhedin répéta mentalement tous les gestes à accomplir : enclencher le poussoir d'urgence, tirer sur le levier vers la droite, tourner à fond la poignée...

Ses mouvements s'enchaînèrent ensuite presque mécaniquement : alors qu'aucun passager n'avait eu le temps de dégager sa ceinture de sécurité, il passa en pilotage de détresse, manœuvra le levier de direction en lançant le propulseur à fond.

Un hurlement métallique résonna dans l'avenue silencieuse et les projecteurs du glisseur balayèrent la façade du bâtiment voisin. Raclant un tronc d'arbre au passage, le véhicule se cabra et bondit comme un projectile vers la place carrée où brillaient les lumières du central de police.

Jhedin n'entendit même pas les cris de ses passagers. Il mordit un poignet qui tentait de l'étrangler, assena un coup de poing sur une mâchoire. Le glisseur termina sa course folle contre le mur d'enceinte du central de police. Presque aussitôt, une nuée de gardes armés jaillit du bâtiment.

Un goût de sang sur les lèvres, Jhedin regarda à travers le cockpit de spar et adressa un vague signe aux policiers stupéfaits qui le dévisageaient. Puis il sombra dans l'inconscience.

Les éclats du flasher trouaient l'obscurité donnant un aspect dramatique à la scène. Le glisseur était couché sur le flanc, son nez planté dans une porte du bâtiment. Les curieux affluaient malgré les menaces des policiers...

Jhedin sentit qu'on le dégageait pour le transporter à l'intérieur. Une aiguille s'enfonça dans son bras ; presque aussitôt, une chaleur réconfortante l'envahit.

Poussant un soupir, il ouvrit les yeux.

— Alors ? Que s'est-il passé ? demanda un policier.

— Je l'ai fait exprès...

— Pardon ?

— J'ai fait exprès...

— D'encadrer le poste !

— Oui..., souffla Jhedin. Je m'appelle Rank, je dois avoir ma

carte...

— Elle est là ! dit l'officier en la lui montrant. On vient de la récupérer. C'est un glisseur-taxi ?

— Oui. J'allais...

— Attendez, procédons dans l'ordre. Votre identité ?

— Albico Dezan Rank.

— Où alliez-vous ?

— À la ferme...

— Quelle ferme ?

— Mais, à Fleda !

— Qu'est-ce que vous faites ici, dans ce cas ?

— Les autres passagers de la capsule... ce sont des... enfin, je vais vous expliquer. Voilà, j'étais...

— Ce n'est pas clair, cette histoire. Qui sont ces hommes ?

— Je l'ignore, je ne les connais pas...

— Vous vous foutez de nous ?

— Mais non, laissez-moi parler ! Je viens de sortir du Trou.

— Le Centre de Rééducation Sociale ?

— Oui. J'ai pris l'aérotube, puis la navette jusqu'au terminus, et le glisseur-taxi. Je l'ai programmé pour Fleda. Mais je suis tombé en panne...

— Où ça ?

— Sur une route, je ne sais pas où. Et comme je ne pouvais pas réparer, j'ai attendu à côté du glisseur. Mais ces trois-là m'ont menacé avec une arme. Ils m'ont obligé à les emmener ici.

— Au central de police ? s'étonna l'officier.

— Non, ici, à Bar.

— Pour quoi faire ?

— Je leur ai dit que j'étais un reconditionné et ils ont proposé de m'aider à m'évader. J'ai refusé, mais le plus grand m'a forcé à les amener ici.

— Ils ont voulu vous détourner de la ferme ?

— Oui... Ils m'ont même proposé de me faire quitter le continent. Ils doivent appartenir à un réseau...

— Oh, ça ne veut rien dire. Beaucoup de types comme toi se laissent avoir au boniment. Ils acceptent, et on retrouve leur cadavre dévalisé dans un ravin.

— Je n'ai que ma carte de crédit, et elle est presque vide... De toute façon, je n'avais que trois cents unités en partant.

— Ce qu'ils cherchent, ce ne sont pas les unités. C'est la carte d'identité.

— Ah... ? Enfin, quand j'ai vu que j'étais à côté d'un central de police, j'ai lancé le propulseur à fond...

— Dis donc, tu aurais pu nous écrabouiller !

— Je visais la terrasse, seulement j'ai accroché un tronc d'arbre qui a dû me faire dévier...

— Bon... Une enquête cérébrale ne vous effraie pas ?

— Pas du tout, je vous ai dit la vérité.

— Vous n'avez pas été tenté, lorsqu'ils vous ont proposé de fuir ?

— Encore ! s'indigna Jhedin. Fuir où et quoi ? Pour moi, c'est la ferme ou rien... Qu'est-ce que j'irais fabriquer ailleurs ?

— Ça va, je vous conseille de changer de ton.

— Et les autres, vous les arrêtez ?

— Dans l'état où ils sont, ils n'iraient pas bien loin, répondit l'officier en montrant le fond de la pièce.

Jhedin se retourna et aperçut ses passagers. L'un d'eux, une compresse ensanglantée sur le visage, le regardait avec méchanceté. Les deux autres gémissaient sur le sol.

— Il faudrait les faire parler, insista Jhedin.

— Ça, c'est notre boulot.

À cet instant, un garde entra :

— Ça y est, chef... On a eu Jhilna.

— Alors ?

— Eh bien...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Les deux hommes s'éloignèrent de Jhedin et se mirent à chuchoter. À en juger par l'expression du policier, celui-ci venait d'apprendre que les suspects arrêtés par Jhedin étaient en réalité des agents de l'administration. Il ne pouvait cependant pas venger ses collègues sans trahir les consignes de discrétion... Jhedin jubilait. L'administration le protégeait de l'administration !

— Bon, eh bien..., marmonna l'officier en le rejoignant, nous allons nous occuper de ces lascars. Je vous remercie d'avoir agi aussi vite. Nous prévenons immédiatement la ferme et le Centre Social de Jhilna pour qu'ils ne lancent pas un avis de recherche contre vous.

— Merci, ce n'est pas de refus...

— Nous vous amenons à la ferme. Vous vous sentez en état de faire le trajet ? Nos glisseurs ne valent pas les taxis.

— Ça ira très bien, je n'ai rien de cassé...

*

* *

Jhedin débarqua à la ferme de réinsertion de Fleda en grande pompe. Sirènes et escorte armée. L'éducateur-chef avait à peine eu le temps d'enfiler un pantalon pour accueillir son nouveau pensionnaire.

— C'est vous, Albico Dezan ?

— Oui, j'ai eu des ennuis...

— Je sais, ces messieurs m'ont prévenu. Mais je ne pensais pas qu'ils vous ramèneraient tout de suite. Vous êtes blessé ?

— Il n'a rien, affirma l'officier. C'est bien l'homme que vous attendiez ?

— Oui, c'est lui.

— Alors, gardez-le bien. Encore une chance qu'il n'ait pas mis le feu à la moitié du pays. Votre pensionnaire ne fait pas les choses à moitié.

— Il y a des dégâts ? s'inquiéta l'éducateur-chef.

— Un glisseur bousillé, trois blessés, la façade du central de police défoncée... sinon, ça va. On est plus tranquilles quand ils sont chez vous.

— Il y a des formalités à remplir ?

— Non. Vous recevrez la visite d'un enquêteur d'ici un jour ou deux. Pour le glisseur, les blessés et le central de police, on s'en charge.

— Messieurs, je vous remercie. C'est lui qui a sa carte ?

— Non, la voici, rétorqua l'officier en tendant la carte magnétique à Jhedin.

Toujours aussi discrètement, la patrouille de police repartit, tandis que des têtes ensommeillées s'agglutinaient aux fenêtres de la ferme.

Entre deux bâillements, l'éducateur-chef attribua une place à Jhedin et promit de s'occuper de lui dès le lendemain matin. L'un et l'autre, éreintés, n'avaient aucune envie de prolonger l'entretien.

Jhedin était satisfait de lui-même. Non seulement il n'était pas tombé dans le piège, mais il s'était même payé le luxe d'abîmer les sbires de l'administration !

— Et ça ne fait que commencer..., murmura-t-il entre ses dents.

« Lutter de l'intérieur..., pensa-t-il. C'est ce que fait Réal depuis des années. Après tout, en attendant de pouvoir rejoindre Archus... »

Jhedin passa sa première journée à visiter la ferme en compagnie de l'éducateur-chef qui avait l'habitude de tester ainsi les nouveaux pensionnaires, au fil de la conversation.

Ils discutèrent de l'incident survenu à Bar, et Jhedin expliqua pourquoi il avait pris de tels risques pour faire arrêter ses ravisseurs.

— Tu as eu raison, Rank. Tu sais, ici, tout le monde se tutoie. Mon nom, c'est Campo... Ezerg Campo. Mais tout le monde m'appelle : chef.

— Bien, chef.

— Pas de garde-à-vous, on n'est pas des militaires. Je vais te mettre dans le groupe d'accueil, sous la responsabilité de Redan. Autre chose...

— Oui ?

— Nous ne sommes pas tous... comment dire ? Enfin, il y a deux Akriens dans le groupe d'accueil... Tu sais ce que c'est ?

Jhedin réfléchit très vite : lui avait-on dit ce qu'était un Akrien, au trou ? Non, il ne s'en souvenait pas.

— Des... quoi ?

— Des Akriens. Ils ne sont pas comme nous, tu vois.

— Oh... Des non-humains ?

— C'est ça, répondit Campo en lui posant la main sur l'épaule.

— Je n'ai rien contre les Akariens...

— Akriens... Allons, tant mieux ! Tu verras, ce sont des gars serviables, je voudrais que tous soient comme eux. Pour ce soir, tu couches encore à l'accueil, je n'ai pas eu le temps de faire préparer ta loge. Mais demain, tu auras une place attitrée. L'un des nôtres est parti pour Jhilna voici deux jours.

— Il y a une ferme à Jhilna ? s'étonna Jhedin.

— Non, il a trouvé un poste. Ça, c'est un gars qui a bien réussi sa réinsertion ! Il est responsable du parc matériel dans une entreprise de transport de personnel. Tu le rencontreras peut-être : il reviendra sûrement nous rendre visite. Ils reviennent tous un jour ou l'autre. Ici, c'est un peu comme une grande famille.

— Oui, on me l'a dit.

— Tu as des parents ?

— Non.

— Maintenant, si ! Tu en as trouvé une. Tout le personnel fixe est exclusivement constitué d'anciens stagiaires. Ils ont préféré rester ici, à la campagne. La vie à Jhilna est tellement chiant, si tu savais !

Jhedin savait... Il joua le jeu et attendit le lendemain pour lier connaissance avec son groupe et avec les deux Akriens qui ne pouvaient en effet cacher leur origine.

Non contents de communiquer entre eux par ultrasons, ils arboraient presque fièrement leur long cou à la peau écailleuse et se mouvaient avec une grâce nonchalante dès qu'ils se sentaient observés.

Évidemment, ils sortirent le grand jeu à l'arrivée de Jhedin. Mais, loin de le mettre mal à l'aise, les deux non-humains avaient à ses yeux une élégance originale. Le chef du groupe, Redan, était un grand gaillard très brun aux moustaches tombantes et aux gestes lents. Apparemment indifférent à tout ce qui l'entourait, il demandait simplement qu'on ne lui complique pas l'existence et avait établi un compromis avec ses subordonnés. Pas de bagarres et pas de vols... En échange, il ne bombardait pas Campo de rapports. Que le travail soit effectué ou non lui importait peu.

Comme les pensionnaires vivaient directement sur leur production, les forcer à travailler était d'ailleurs inutile. La communauté avait vite fait de remettre un fainéant dans le droit chemin à moins que celui-ci accepte de ne plus toucher une miette de nourriture, ce qui ne s'était jamais vu plus de trois jours d'affilée.

Jhedin commença par se familiariser avec toutes les activités de la

ferme. Il passa successivement de la serre d'aquaculture à la centrale solaire d'hydrogénie, puis à la culture en pleine terre, enfin à la fosse de pisciculture.

Trois semaines après son arrivée, il connaissait parfaitement tous les secteurs. Il choisit de travailler à la centrale solaire pour passer son premier test de maintenance. Quatre mois de formation... C'était un peu long pour qui savait comment était constituée une microcentrale énergétique, mais Jhedin devait tenir son rôle de reconditionné.

Évidemment, ses résultats aux tests hebdomadaires étaient excellents, et il lui fallait surveiller ses réponses pour ne pas trop dévoiler ses connaissances.

Au bout d'un mois, Jhedin ne tenait plus en place. Contrôler les débits, les pressions, les courbes endothermiques et exothermiques, monter sur le toit pour laver les capteurs solaires, inspecter les vannes d'arrivée d'eau, curer le canal de dérivation de la rivière jusqu'à la ferme... Seules les pannes, trop rares à son goût, mettaient du sel dans la monotonie de ses journées.

Les trois mois suivants furent un cauchemar pour Jhedin. Après avoir trépigné cinq heures par jour, il regagnait la salle commune. Ses compagnons, tous de vrais reconditionnés, n'avaient aucune conversation et se bornaient à faire des commentaires sur leur travail.

Les deux Akriens le distrayaient parfois. Il arrivait qu'ils se querellent pendant le repas. C'était alors un concert de sifflements stridents auquel personne ne comprenait rien.

Redan, le chef de groupe, n'intervenait jamais. Simplement, le lendemain, les coupables étaient convoqués chez l'éducateur-chef Campo...

L'examen de qualification en énergétique civile arriva enfin. L'épreuve de technologie dépassait largement le cadre de la petite installation de la ferme et correspondait à un niveau d'ouvrier d'entretien qualifié. Les plaquettes-mémoires de Jhedin lui furent rendues avec les corrections des examinateurs. Il était évidemment reçu haut la main, mais faillit déclencher un scandale. Les examinateurs contestaient en effet certaines de ses réponses, alors que Jhedin en savait au moins autant qu'eux sur l'exploitation des fluides caloporteurs.

L'important était cependant d'être reçu à l'examen. On lui proposa alors de suivre un stage de perfectionnement à l'issue de sa formation, et Jhedin accepta sans hésiter. La ferme ne disposait pas de section d'un tel niveau, il serait donc sûrement envoyé à l'extérieur.

Il dut encore patienter avant d'être inscrit au cycle de perfectionnement. Comme il ne supportait plus le cube de béton de la microcentrale de la ferme, il demanda à travailler aux champs.

— Attention, le prévint Campo. Tu as l'habitude de travailler au

chaud, bien assis devant des cadrans... La section B, c'est différent.

— Franchement, chef, la centrale, je la connais par cœur. Je pourrais presque vous dire combien il y a de toiles d'araignées.

— Je m'attendais à avoir ce genre de problèmes avec toi, un jour ou l'autre. Tu as progressé beaucoup plus vite que les autres.

— Oui, je m'en suis aperçu.

— Tu étais avec qui, au centre de rééducation ?

— L'orthophoniste s'appelait Kmett.

— Et tu as bien travaillé, avec lui ?

— Avec Kmett ? Tu rigoles, chef ! Il venait juste en classe pour dormir et digérer... Non, si j'ai bien avancé au Trou, c'est grâce à Réal.

— Réal ! s'exclama Campo. Ah, je comprends mieux...

— Tu le connais ?

— Bien sûr ! Notre vedette, ici, c'est Siba. Il s'appelle Sibatnamparâvi de son vrai nom. Tu sais bien, il travaille maintenant à Jhilna. C'est lui que tu as remplacé.

— Ah oui, je me rappelle. Je crois l'avoir aperçu de loin, l'autre jour.

— Je t'avais dit qu'ils reviennent tous nous voir. Eh bien, Siba était aussi avec Réal, au centre de rééducation.

— Mais alors, pourquoi Réal ne sort pas, lui aussi ?

— Oh, tu sais, il est vieux... Je crois qu'il a peur de sortir. Il y a tellement longtemps qu'il est là-bas qu'il ne pourrait plus s'adapter à une vie productive.

— Oui, tu dois avoir raison. C'est dommage pour lui, voilà tout.

— Non, Rank... Il a peut-être choisi de rester au centre, parce qu'il sent que son combat est là-bas.

— Son combat ? répéta Jhedin, soudain alarmé...

— Mais oui, Rank... La vie est une sorte de combat. Ici, tu es dans un cercle fermé, protégé. Quand tu seras à Jhilna, tu verras...

— J'irai à Jhilna ?

— Doucement... Personne ne sort avant un an. De toute façon, les inscriptions sont closes tous les quatorze mois. Pour cette année, c'est donc fini. Nous sommes à la mi-cape, il reste fermier et négrine à passer. Tu seras averti vers le 20 ou 25 négrine...

— Encore deux mois à attendre... soupira Jhedin.

— Et deux mois d'hiver, Rank. C'est dur, aux champs.

— Ça ne fait rien, je ne tiens plus dans mon trou en béton, chef. Laissez-moi travailler dehors...

— À toi, je peux parler franchement. Si je te déplace, je vais dégarnir la chaufferie. Or, depuis que tu t'en occupes, nous n'avons plus de panne.

— Écoutez, chef, j'ai une idée... Je tiens la chaufferie le matin et je

vais aux champs l'après-midi. D'accord ?

— Un mi-temps, alors ? Oui, ce serait possible... J'ai Rivahar qui veut préparer une formation en mécanique agricole. Il a besoin de tranquillité pour potasser la technologie. Vous pourriez alterner.

— C'est d'accord, chef ?

— Une minute ! Ça ne se décide pas comme ça... Je te le dirai au rassemblement, en fin de semaine.

Trois jours plus tard, lors de l'appel, Jhedin apprit qu'il venait de changer d'affection, comme il l'avait souhaité. Les choses commençaient à se mettre en place.

Un matin, alors qu'il entraînait dans la petite pièce étouffante de la microcentrale pour prendre son service, il trouva son collègue Rivahar déjà à son poste.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Jhedin, mal réveillé.

— Je te remplace...

— Qui t'a ordonné de me remplacer ?

— Campo, évidemment...

— On ne m'a pas prévenu ! protesta Jhedin. Et moi, alors, qu'est-ce que je fais ?

— Tu vas à Jhilna. Tu retournes au Centre de rééducation.

— Quoi ! s'exclama Jhedin, atterré.

— Écoute, je te répète seulement ce qu'on m'a dit...

Mais Jhedin s'élançait déjà vers la villa de Campo.

Celui-ci n'était pas chez lui. Jhedin repartit en courant et fit le tour des salles de cours, malgré les protestations des éducateurs techniques. Campo était introuvable.

Du hangar aux outils, on l'envoya sur le versant opposé de la colline. Il aperçut enfin la silhouette du chef, près du tracteur-plantateur, avec quelques élèves.

Mal chaussé, il courut gauchement sur la terre durcie par le gel nocturne que le pâle soleil d'hiver ne parvenait pas à combattre avant le milieu de la journée.

— Chef ! chef ! hurla-t-il en s'approchant du petit groupe.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— C'est vrai, cette histoire ?

— Quelle histoire ? rétorqua Campo en souriant.

— Jhilna... Il paraît que je retourne au Trou ?

Le silence se fit parmi les élèves qui ne comprenaient pas : Albico Dezan Rank était un excellent élément, si quelqu'un méritait une réinsertion effective dans la vie sociale, c'était bien lui.

— Mais... qui t'a dit ça ?

— Rivahar. Il paraît que je retourne au Centre, répéta Jhedin d'une voix tremblante de colère.

Campo éclata de rire. Les poings sur les hanches, il considéra Jhedin

en secouant la tête.

— Et monsieur se plaint ! Monsieur n'est pas content !

— Mais, chef...

— Bien sûr que tu retournes au Centre. Pas au Trou... C'est pour ta visite de probation.

— Ah bon ? bredouilla Jhedin.

Décontenancé, il s'assit sur un cageot.

— Alors, tu n'es pas satisfait ?

— Si, évidemment !

— Et puis tu reviendras nous voir, comme les autres.

— Ça me fait drôle, dit Jhedin, sincère.

— Je sais... Finalement, je ne suis pas fâché que tu ne restes pas aux champs. Tu n'étais vraiment pas fait pour ce métier... Regarde donc où tu es assis.

Jhedin bondit sur ses pieds. Dans le cageot, les jeunes pousses d'une variété hivernale de légumineuses étaient couchées et cassées, comme ravagées par une tempête.

— Excusez-moi, les gars. Chef, je dois me préparer maintenant pour aller à Jhilna ?

— Ça dépend, répondit Campo avec un sourire.

— Comment ça ?

— Ça si tu veux rater le glisseur ou...

Mais Jhedin n'écoula pas la fin de la phrase. Il était déjà reparti à toutes jambes vers sa loge pour y prendre son sac réglementaire et ses maigres effets. L'économe lui remit sa carte de crédit.

— Ta carte est regarnie jusqu'à cinq cents unités.

— Mais je n'ai pas...

— C'est l'administration qui paie. Si tes tests sont positifs, tu restes à Jhilna. Si ça ne marche pas, tu as de quoi rentrer ici et boire un ou deux verres en route.

— Si je réussis, je ne pourrai pas aller bien loin avec cinq cents unités... Je serai hébergé, nourri ?

— Pendant une semaine, tu es pris en charge par le Centre de Jhilna.

— Et après ?

— Si le test est positif, on nous avertira. Nous regarnirons alors ta carte avec tout ton pécule, moins la remise en état de ta loge.

— Mon pécule ?

— Oui, tu as travaillé et gagné des unités.

— Combien ?

— Cinq mille sept cents, plus ta bourse spéciale de huit cents unités. En tout six mille cinq cents unités.

— Une bourse ?

— Oui, tu as dépassé la moyenne nationale des fermes d'Alminie.

C'est un challenge continental. Tu es cinquième sur douze mille deux cents. Tu as fait gagner une prime de huit mille unités à la ferme. Tu as donc droit à dix pour cent.

— Je n'étais pas au courant...

— Maintenant, tu l'es. Tu auras une semaine pour te procurer un logement. Si tu trouves avant, tu avertis le Centre pour qu'ils libèrent ta cellule.

— Je serai encore en cellule ?

— Mais, cette fois, tu pourras entrer et sortir à ta guise. C'est au rez-de-chaussée du Centre... Tu sais, ils ne sont pas obligés de t'héberger et tu n'es pas forcé d'accepter. Mais c'est bien pratique. N'importe pas que tu dénicheras une chambre tout de suite.

— Et si je n'en trouve pas au bout de la semaine ?

— Le Centre te logera, mais tu devras payer la location.

— Et... le travail ?

— Ne t'inquiète pas, l'administration s'en charge. Si le test est positif, tu seras conduit le jour même à ton poste. Tu es attendu à quatorze heures au Centre de Jhilna. Ne sois pas en retard. Les premiers arrivés peuvent choisir leur poste.

— Bon.

— Autre chose... Pour ton pécule, il y a deux pièges à éviter : les cabarets et l'uniforme. Les tentations ne manquent pas à Jhilna. Quelquefois, les gars reviennent parce qu'ils ont dépensé tout leur argent dès le premier soir...

— Et l'uniforme, c'est quoi ?

— Eh bien, c'est le tien...

— Je ne comprends pas... Je dois le payer ?

— Non, ce n'est pas ça. Si tu pars dans une demi-heure, tu arriveras à Jhilna en fin de matinée. Offre-toi un bon repas dans un restaurant civil. Le self du Centre est dégueulasse. Mais attention à la boisson, hein ?

— Pas de danger... Mais cette histoire d'uniforme ?

— Réfléchis : tu ne garderas pas cette tenue en pleine ville, pas vrai ? Il faudra que tu t'achètes d'autres vêtements... Pense à ça avant de dépenser tes dernières unités. Un bon conseil : garde toujours un fonds de roulement de cinq cents unités. Ça te permet de traverser tout le continent avec un ticket d'urgence qui te donne droit aux transports militaires.

— J'espère ne jamais en avoir besoin.

— Je te le souhaite. Maintenant, file, j'ai du travail.

*

* *

Jhedin arriva en civil au Centre de Rééducation de Jhilna. Il fut installé dans une cellule du rez-de-chaussée et eut à peine le temps de

déposer son sac militaire : l'intercom diffusait déjà l'annonce des tests de probation. Il espérait bien apercevoir Réal au détour d'un couloir, mais c'était très improbable. Son ami se trouvait quelques dizaines d'étages plus bas et il n'y avait jamais de contact entre les détenus et les « propables »...

La journée s'écoula comme un rêve... Les tests, quoique particulièrement vicieux, étaient familiers à Jhedin. Il avait étudié sur Eanta le recrutement de personnel et les tests psychotechniques se ressemblaient tous plus ou moins. Ses résultats furent excellents, comme prévu.

Il ne fut présenté à son employeur que le lendemain. Il travaillerait pendant deux mois à temps plein avant d'être admis à l'École Centrale pour se perfectionner et devenir technicien de maintenance en énergétique civile.

Il trouva un logement d'un prix raisonnable dans la banlieue sud, à deux pas d'une station de l'aérotube qui l'amenait directement à son lieu de travail.

Jhedin ne sortait guère. Il passait de longues heures accoudé à la fenêtre, à regarder le ciel étoilé qui semblait l'attendre, à rêver. Quelque part dans l'espace, une planète vivait à l'écart des luttes politiques, et Jhedin savait qu'il y avait sa place et ses amis. Il sentait presque sous ses pieds les vibrations d'une passerelle de pilotage...

CHAPITRE XV

Il dut attendre encore plus d'une année et son brevet de technicien spatial pour réaliser son rêve et se retrouver, enfin, sur un vaisseau long-croiseur. On lui avait offert d'aller sur Télène, d'où partaient régulièrement les missions d'aide aux planètes sous-développées du bloc utiliste.

Évidemment, Jhedin n'était pas le commandant du vaisseau et ne prenait pas part à la navigation. Il n'était qu'un technicien de maintenance. Mais cela n'avait pas d'importance, puisqu'il était dans l'espace. C'était cela l'essentiel.

Le bourdonnement régulier des propulseurs emplissait la cabine. Jhedin se sentait dans son élément. Il parcourait le vaisseau en tous sens et semblait s'intéresser à tout. Le personnel navigant, amusé, lui expliquait quelques rudiments... En réalité, c'était Jhedin qui s'amusait le plus : il avait déjà repéré parmi les membres d'équipage ceux qui resteraient toujours simples « spaçards » et ceux qui connaissaient vraiment leur métier. Sans le vouloir, il se forgea ainsi une réputation d'homme intelligent, phénomène assez rare pour un ancien reconditionné.

Sa première mission l'amena sur Izan, à la base éducative du gouvernement.

La gestion de cette base dépendait d'un militaire, mais les expéditions restaient sous le contrôle d'une équipe de médecins et d'ingénieurs. Jhedin avait été placé sous les ordres de Sakas, un jeune ingénieur qui ne tarda guère à apprécier le bon sens de son technicien. Il lui proposa de rester dans son équipe de façon permanente, et Jhedin, qui le trouvait plutôt sympathique, accepta sans hésiter.

Les expéditions hebdomadaires se passèrent ainsi sans problème, jusqu'à ce qu'une équipe revienne amputée de la moitié de ses effectifs. Les habitants de la planète Izan, chasseurs depuis des générations, acceptaient mal que le gouvernement les pousse à faire de l'élevage ou de l'agriculture. Les immenses étendues sauvages d'Izan étaient pour eux un réservoir abondant de nourriture qu'il suffisait d'abattre, quitte à suivre les grands troupeaux dans leurs déplacements saisonniers.

— Rank ! s'écria Sakas en ouvrant à la volée la porte du bungalow isotherme qui servait de casernement.

— Oui ? répondit Jhedin.

— Rhéar-Tor va arriver... Il vous demandera de l'accompagner pour organiser une expédition punitive vers le sud...

— Une quoi ?

— Un raid contre les Tzerghs. Vous savez, pour cet accrochage à l'est de la Tranchée Noire.

— Ah, oui... L'équipe de Viver.

— C'est ça. Refusez d'y aller !

— Oh, de toute façon, Il n'a pas d'ordre à me donner.

— Il a rameuté tout le monde. Ils sont comme fous... Ils veulent « casser de l'indigène ». Et Rhéar-Tor ne fait rien pour les calmer, au contraire.

— O.K. Retenez-le ici, dites n'importe quoi...

— Mais...

— J'ai repéré ce type, il est dangereux. Soit il massacrera la moitié de la population de la planète au nom de Markab, soit il nous massacrera.

— Qu'est-ce que vous envisagez ?

— Ayez confiance. Je vais voir Tutor. C'est un ancien réinséré, comme moi. Il ne me refusera pas un petit service...

— Quel service ?

Mais Jhedin aperçut Rhéar-Tor qui s'avavançait à grandes enjambées vers le bungalow, à la tête d'une troupe d'hommes très énervés. Il ouvrit une fenêtre et sauta dehors.

— Pas le temps... Ne vous inquiétez pas !

Et il s'enfonça dans la nuit. Sakas s'empressa de refermer la fenêtre, juste avant que Rhéar-Tor ne fasse irruption.

— Encore toi ! s'exclama-t-il en découvrant l'ingénieur. Où est Rank ?

— Je ne sais pas. Je l'attends, il doit me retrouver ici.

— C'est ça ! Pour que tu lui bourres le crâne ! Pas question, on l'attend avec toi. Ça ne te gêne pas, non ?

— Tu vas faire une grosse connerie, Rhéar !

— Tu es jeune et je te pardonne, Sakas. Tu as peur parce que tu n'as jamais eu à te battre. Tu sais, les paroles, c'est bien. Mais avec les Tzerghs, il n'y a pas à discuter. Quand ça ne marche pas, il faut taper fort et tout de suite !

— Les bons sauvages sont les sauvages morts, hein ?

— Ils sont moins dangereux que les autres, ricana Rhéar-Tor.

Pendant ce temps, Jhedin avait foncé jusqu'au local exigu qui servait à la fois de station radio, de dortoir et de réfectoire.

— Tutor !

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as vu une femme ?

— Écoute-moi : Rhéar-Tor veut lancer un raid contre les Tzerghs.

— Pour le coup d'hier ?

- Oui. Il a monté une dizaine de gars... Il faut l'empêcher.
- Tu veux lui tomber dessus ?
- Non, dans notre position, ce serait risqué.
- Plutôt, oui, il me reste encore deux ans de mise à l'épreuve.
- Moi aussi. Je pense à une ruse. Tu pourrais répandre le bruit de l'arrivée imminente d'un vaisseau de l'administration ?
- Oui, parfaitement. Mais lorsqu'ils sauront que c'est faux ?
- Ils seront calmés d'ici là... Je me charge du reste.
- Bon, d'accord ! J'espère que tu sais ce que tu fais...
- Ne t'inquiète pas, je prendrai tout sur moi, tu as ma parole.

Jhedin retournait vers son bungalow lorsque les haut-parleurs de la base crachotèrent : « Attention, attention... Appel général à toutes les unités... Dégagez les abords de la piste centrale... Attention, attention... Dégagez immédiatement la piste centrale. Rassemblement de l'équipage de balisage au point P. Arrivée d'un vaisseau de l'administration dans vingt-trois minutes. Classe quatre... Distances de sécurité : soixante mètres autour du point P. »

Dans le bungalow, Rhéar-Tor se redressa d'un bond.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Il y avait une arrivée prévue ?

— Non, peut-être une visite surprise..., répondit Sakas.

— Ça doit être un coup de Ven Lilo. Il n'y a que lui pour faire des trucs comme ça ! marmonna Rhéar-Tor, soudain inquiet.

— Si j'étais toi, j'oublierais cette expédition contre les Tzerghs.

— Ça va, mon vieux. Tiens ta langue pendant qu'il sera là. D'accord ?

En entrant dans le bungalow, Jhedin haussa les sourcils, l'air surpris.

— Il y a une fête, ici ?

— Rhéar-Tor voulait te parler, rétorqua Sakas.

— Plus tard, dit Rhéar-Tor. On a de la visite...

— Tu as largement le temps de m'expliquer de quoi il s'agit, insista Jhedin. Voyons un peu... Tu veux monter un raid contre les Tzerghs, c'est ça ?

— Oui, mais pas maintenant.

— Pourquoi ? À cause de Ven Lilo ?

— Évidemment !

— Tu as peur qu'il l'apprenne ? Tu agirais donc en douce contre les consignes ? Ça ne risque pas de nous attirer des pépins avec l'administration, ton histoire ? Moi, je serais partant. Mais... lorsque Ven Lilo sera au courant, ça fera du vilain...

Il commençait à y avoir un léger flottement dans la troupe.

— Il a raison, déclara l'un des responsables sanitaires. On va déguster... Les Tzerghs, d'accord, mais Lilo... Je ne marche plus !

— Il suffira d'attendre qu'il reparte !
— Il ne repartira pas, laissa tomber Jhedin.
— Comment ça ? s'étonna Rhéar-Tor.
— Parce qu'il ne viendra pas...
— Qui doit arriver, alors ?
— Personne... C'est moi qui ai fait passer l'annonce.
— Qu'est-ce que ça signifie ? Tu cherches les ennuis ?
— Réfléchis un peu, Rhéar-Tor. Si l'imminence de l'arrivée de Ven Lilo t'a fait abandonner ton projet, c'est que tu redoutes les conséquences.

— Ben tiens ! Ven Lilo ! J'suis pas idiot, quand même... Mais puisqu'il ne vient pas ?

— Qu'est-ce que ça change ? Parce qu'il n'est pas là, tu te figures qu'il ne l'apprendra jamais ? Erreur, mon vieux. Il finira par le savoir. Tu passeras en conseil un peu plus tard, voilà tout. Et les autres aussi.

— Rhéar-Tor ! s'exclama un individu robuste. Considère que je ne suis plus d'accord. Tu te rappelles, sur Deneb ? Moi, je ne suis pas près d'oublier... Ça a démarré comme ça. Si tu recommences à exciter les copains, je te démolis !

Rhéar-Tor avala sa salive. L'homme était imposant et il n'osa pas répondre à la menace. Il se tourna vers Jhedin :

— C'est à cause de Rank que vous vous dégonflez...

— Et ils ont raison ! lança Jhedin. Je te rends un fier service. Tôt ou tard, toi et tes complices, vous auriez eu des comptes à rendre à l'administration.

Rhéar-Tor se laissa tomber sur la couchette de Jhedin.

— On va laisser ces métèques assassiner nos copains sans réagir ? il est où, le courage, là-dedans ?

— C'est du courage qu'il faut pour résoudre ce problème selon toi ? intervint Sakas. Ils n'ont pas massacré six des nôtres sans motif, je suppose...

— C'est dingue ! s'indigna Rhéar-Tor. Tu vas voir que ce sera bientôt de la faute des morts !

— Ne t'emballe pas ! rétorqua Sakas. Écoute-moi... Si nous nous occupions plutôt de savoir qui a fait ça et pourquoi ? Ils sont six mille Tzerghs, ici. Ils n'ont pas tous tué nos camarades, n'est-ce pas ?

— Un Tzergh restera toujours un Tzergh. Celui que tu épargnes aujourd'hui te plantera son knyl dans le dos le prochain coup...

— Seuls les nomades sont armés, objecta Sakas.

— Mon œil ! Les soi-disant cultivateurs ont tous une arme bien cachée. Ils n'attendent qu'une occasion pour la sortir.

— Eh bien, évitons de leur fournir cette occasion...

— Oui, baissons la culotte !

— Arrête avec ça, gronda un compagnon de Rhéar-Tor. Il a raison.

Je ne pense pas faire partie des peureux, n'est-ce pas ?

— Non, admit prudemment Rhéar-Tor.

— Pourtant, je suis de leur avis. Quand on aura tué tous les Tzerghs, tu seras content, mais notre mission n'est pas de nettoyer la région. On est là au contraire pour rallier la population au gouvernement de Markab. Si on t'écoute, c'est raté d'avance.

— Bon, alors qu'est-ce qu'on fait ?

— Et si on demandait des consignes ? proposa Jhedin.

Des approbations fusèrent de toutes parts. S'il y avait une décision à prendre, pacifique ou non, personne n'avait envie d'en assumer la responsabilité. La proposition fut accueillie avec soulagement. S'il fallait lancer une expédition, autant que l'ordre vienne d'en haut...

Lorsqu'ils furent tous sortis, Sakas se tourna vers Jhedin :

— Rank, tu as été formidable ! Tu as manœuvré exactement comme il fallait... Tu faisais quoi, avant d'être...

— Reconditionné ?

— Oui, enfin je veux dire..., bredouilla Sakas, confus.

— Aucune importance. Je n'ai aucune idée de ce que je faisais avant.

— Tu sais, certains officiers sont d'anciens reconditionnés...

— L'armée ne m'attire pas.

— Demande au moins ta réhabilitation. Pourquoi pas ? Je te vois très bien prendre la responsabilité d'une base comme celle-ci.

— Attends un peu ! C'est ma première mission spatiale. Tu n'es peut-être pas au courant ?

— Si, mais ce n'est pas grave. Je vais rédiger un rapport pour Markab.

— Toi ? Qu'est-ce que tu as à voir avec Markab ?

— Laisse-moi te confier quelque chose qui ne doit pas sortir d'ici, chuchota Sakas. Je ne suis pas seulement responsable de la section ethnologique. Je suis aussi chargé de surveiller l'application des directives gouvernementales.

— Tu travailles pour Ven Lilo ?

— Mieux que ça... Je ne reçois d'ordres que de Nakato.

— Par Sol ! Mais pourquoi Nakato s'intéresse-t-il à Izan ?

— Izan ne nous intéresse pas, du moins, pas directement...

— Je ne comprends pas.

— Nous sommes à mi-chemin entre Markab et Eanta.

— Et alors ?

— Le Transfert de masse assure à Sytzikan une rapidité telle que...

— De quoi parles-tu ?

— C'est un moyen de propulsion qui permet aux vaisseaux d'accélérer presque instantanément en les affranchissant de leur inertie.

— Ah...

— Avant, nous avions le temps de voir venir des vaisseaux ennemis sur nos détecteurs. Plus maintenant...

— Pourquoi ?

— Parce que les vaisseaux peuvent franchir dès le décollage la vitesse de la lumière. Nos détecteurs n'utilisent que des ondes électromagnétiques. Et ces ondes plafonnent...

— À trois cent mille kilomètres par seconde, ça je sais. Mais qu'est-ce que ça changera ? S'ils ne peuvent être détectés sur Markab, ils ne le seront pas davantage ici.

— Si. Lorsqu'un vaisseau en vitesse supraluminique passe à la perpendiculaire d'un observateur, celui-ci enregistre un trou noir.

— À l'endroit du vaisseau ?

— Non, un peu en arrière, au point de jonction de la perpendiculaire sur la ligne de déplacement du vaisseau.

— Ça signifie que si on décèle un trou noir fugitif, on a la possibilité d'intervenir. Mais ça ne colle pas. Comment contacter Markab avant que le vaisseau ne l'atteigne, si nos ondes sont plus lentes que lui ?

— Le sillage d'un vaisseau supraluminique est facilement décelable pour quelqu'un qui le suit à la même vitesse. À plus forte raison pour un vaisseau qui le rattrape...

— Et... nous avons des vaisseaux capables de rattraper un véhicule de ce genre ?

— Oui, ils sont lancés à partir d'un vaisseau-porteur qui est déjà lui-même à lum 1,5. Il ne reste plus qu'à détruire l'intrus avant qu'il n'arrive à proximité de Markab.

— Mais un zido ou un laser... Ça fonctionne encore en vitesse supra... Je ne sais quoi ?

— C'est une très bonne question, Rank. Décidément, tu me surprends.

— Réponds-moi : est-ce que ça marche ?

Jhedin n'ignorait pas qu'une arme zido ou laser était inutilisable à une vitesse supraluminique, non parce que le rayon ne pouvait pas être émis mais parce que le système de visée ne pouvait exploiter aucun mode de détection pour pointer les armes. Rank n'était cependant pas censé savoir cela...

— Non... Il est possible de tirer, pas de viser. Ça ne sert donc à rien.

— Eh bien, alors ?

— Alors, mon cher, retour aux sources ! Nos ancêtres se servaient d'obus.

— De quoi ?

— Des obus... Imagine une espèce de tube fermé à une extrémité dans lequel on place une charge expansive commandée à distance. Cette charge se détend et pousse devant elle un projectile contenant

une autre charge expansive qui reste stable lors de l'expulsion...

— Et qui explose en heurtant la cible.

— Tu m'as parfaitement compris.

— Et la cible, c'est le vaisseau ennemi ?

— Tout juste. Dès qu'un véhicule supraluminique est décelé, un de nos appareils quitte l'orbite d'Izan et file dans le sillage de l'intrus. Il lance un chasseur et celui-ci tire un obus spécial qui le désintègre.

— Pourquoi un obus spécial ?

— Il faut que ce projectile soit lui-même protégé par un cohéreur autopropulsé, faute de quoi, quittant notre chasseur, il serait lui-même désintégré en entrant en contact avec la magnétostase extérieure.

— Ça devient trop compliqué pour moi. Enfin, bref, ça peut marcher ?

— Tu plaisantes ? Ça marche déjà, sinon nous ne serions pas là.

— Mais alors... la mission de pacification des Tzerghs ? Un leurre ?

— L'un n'empêche pas l'autre. Le responsable de la base n'aura pas forcément tous les jours un vaisseau ennemi à se mettre sous la dent. Autant joindre l'utile à l'agréable.

— Pourquoi tu me racontes tout ça ?

— Ne joue pas les jeunes filles effarouchées, Rank. Je t'offre une chance exceptionnelle. Tu n'es rien ou presque. Tu ignores tout de ton passé, tu n'as pas de famille. Tu ne sais pas d'où tu viens ni où tu vas...

— Mais pourquoi moi ? Pourquoi pas un militaire bien rodé aux techniques de combat spatial, par exemple ?

— Parce que, toi, je suis sûr que tu feras correctement ton boulot.

— Pas plus qu'un autre...

— Si, justement ! Que te réserve la vie ? Tu approches de la quarantaine et...

— Doucement ! Je n'ai que trente-trois ans.

— Peu importe. Tu tiens absolument à finir dans la peau d'un technicien de routine ?

— Le travail m'intéresse. La pacification, ça ne me disait rien avant, mais maintenant...

— Précisément. Accepte, ça fait partie du poste !

— Par Sol ! Comment tu fais pour retomber toujours sur tes pattes ?

— C'est mon métier, non ?

— Oui, forcément...

— De toute façon, je rédige mon rapport cette nuit.

— Tutor est avec toi ?

— Tu comprends vite.

— Il a dû bien rigoler quand j'ai fait mon numéro, tout à l'heure ! C'était préparé d'avance, n'est-ce pas ? Rhéar-Tor aussi ?

— Ah non, là tu te trompes... Je te donne ma parole que j'étais

coincé. Tu m'as permis de garder l'anonymat. Dans ma situation, c'est primordial. Trois ou quatre coups comme celui-ci et je gicle de mon poste.

— C'est donc par reconnaissance que tu m'offres...

— Non, bien sûr. Je t'ai observé. En moins de cinq minutes, tu as pris une décision. La bonne, en plus ! Pas de violence, pas de menaces qu'il aurait été difficile de mettre à exécution. Et tu as désamorcé la bombe en sapant l'influence de ce crétin de Rhéar-Tor sur les autres. Ils sont maintenant de ton côté, pourtant ils savent tous que tu es un reconditionné.

— Un réinséré..., corrigea Jhedin.

— C'est ce que je voulais dire.

— Et si je refuse ?

— Tu en as vraiment l'intention ?

— Je ne sais pas, moi, donne-moi un moment pour réfléchir ! Et puis, d'abord, est-ce que j'ai la formation requise pour...

— Tu l'auras. Les installations militaires sont prévues pour dans cinq mois environ. Ça te laisse le temps, non ?

— Je n'en sais rien...

— Moi, je le sais. C'est faisable.

— Si tu l'affirmes...

— C'est que c'est vrai. Je n'irais pas me mettre dans une impasse, tu l'imagines. De toute façon, c'est d'accord. J'ai eu tes notes au Centre et à la ferme de Fleda. Ça m'étonnerait que ça n'aille pas, tu vois. Autre chose encore : je te nomme à ce poste. Moi. Tu comprends ce que cela signifie ?

— Explique...

— Ça veut dire que si tu le quittes sans mon autorisation, ce sera un abandon de poste. Étant un réinséré, toutes les portes te seront définitivement fermées. Partout !

— Bon, si tu me prends par les sentiments...

À deux heures du matin, heure galactique, Nakato apprenait que la douzième et dernière base du nouveau bouclier utiliste venait de trouver son chef en la personne d'Albico Dezan Rank, sujet d'exception recruté sur place par son collaborateur le plus proche, le chef des services secrets utilistes, Ven Lilo.

Et Ven Lilo pensait être le seul à savoir que le reconditionné Albico Dezan Rank s'appelait Jhedin Ovoghemma avant de perdre la mémoire...

Jhedin n'eut pas le loisir de réfléchir longtemps à sa nouvelle affectation. Puisqu'il semblait que les choses se décidaient sans lui, autant aller dans le sens du courant, se disait-il. Il ne s'écoula pas trois jours avant qu'il n'ait un problème sérieux sur les bras. Les observateurs disséminés dans les villages tzerghs disparaissaient un

par un...

Les premiers bulletins avaient signalé des mouvements de nomades inhabituels, puis plus rien... Par la suite, il avait été impossible de contacter les observateurs. En milieu de journée, trente-huit agents de renseignements sur cent vingt-six manquaient à l'appel. Jhedin calcula qu'à ce rythme-là, à la fin de la journée, il économiserait presque la moitié des salaires des agents d'observation... Il convoqua aussitôt les trois chefs des régions militaires d'Izan et recommanda qu'on ne les dérange sous aucun prétexte.

Jhedin savait que, devant lui, il avait un sympathisant et deux cordiaux ennemis. Les généraux Théra et Fog ne le portaient pas dans leur cœur : ils avaient tous deux espéré la direction planétaire d'Izan et c'était finalement un civil – un réinséré, de surcroît ! – qui venait leur souffler la place et leur donner des ordres...

— Un : je peux vous faire remplacer ! attaquâ Jhedin. Deux : si j'obtiens de mauvais résultats parce que vous m'aurez mis des bâtons dans les roues, ces mauvais résultats figureront aussi sur votre dossier de carrière.

— Mais...

— Un instant ! Trois : on travaille beaucoup mieux dans un climat de collaboration.

Jhedin observa un silence, le temps que l'idée fasse son chemin dans la tête de ses interlocuteurs.

— Quatre : si Izan marche mieux que les autres stations du bouclier, le Président sera certainement tenté d'envoyer l'un de nous remplacer un directeur moins efficace sur une autre base... Si c'est moi qu'il choisit, mon poste reviendra forcément au plus efficace d'entre vous. S'il préfère me garder ici, il sélectionnera le meilleur d'entre vous. Je comprends ce que vous ressentez, mais je n'ai pas demandé ce poste. On me l'a imposé. Ce qui ne signifie pas que je n'assumerai pas scrupuleusement mes fonctions.

— Monsieur le directeur, nous n'avons jamais..., commença Théra.

— Si, vous avez, Théra... Mais c'était normal. À partir de maintenant, c'est différent. Il y a donc, pour vous, deux façons d'aborder le problème : exploiter la situation et vous placer en bonne position pour une promotion rapide, ou saboter mon action et vous couler du même coup.

Ce préambule jeta un froid. Désormais, les choses étaient claires.

— Monsieur Albico, intervint le général Kien-Hoa, je vous retourne l'argument : ne serait-il pas regrettable d'instaurer un climat de méfiance alors que je n'ai jamais brigué votre poste ni votre solde ?

— C'est vrai pour vous, Kien-Hoa. Mais Théra attend cette nomination depuis trois ans. Et vous, Fog, vous avez été nommé directeur provisoire avant même de quitter Markab. Manque de

chance, en arrivant ici, j'étais déjà en poste. Je sais que vous êtes mécontents, mais je viens de vous expliquer comment remédier au problème : collaborez activement et nous serons tous gagnants.

— Hum..., fit Théra après un silence lourd, en tendant une liasse de documents. Voici la carte de ma région, les lieux où mes agents ont disparu sont indiqués.

— Combien de pertes ?

— Neuf, monsieur le directeur.

— Appelez-moi Albico. C'est donc vous qui en avez perdu le plus ?

— C'est surtout vous ! riposta Théra.

— Voilà exactement ce qu'il ne faut pas faire, messieurs. Théra, votre réflexion montre que vous vous réjouissez de me voir avec un problème sur les bras. Or, je vous ai expliqué que mes problèmes sont aussi les vôtres.

— Mettez-vous à ma place. Vous me dites que je suis un mauvais chef, parce que j'ai le plus de pertes...

— J'ai dit ça, ou vous avez compris ça ?

— C'est ce que j'ai compris. Je ne sais pas comment les autres ont...

— C'est de vous qu'il s'agit, Théra ! Si on n'est pas avec moi, on est contre moi. Choisissez votre camp une fois pour toutes, général.

— Bon, intervint le général Fog. Monsieur Albico, on n'a pas tout du jour au lendemain. Vous devez tenir compte du fait que nous avons beaucoup perdu.

— Il n'y avait, de toute façon, qu'un seul poste de direction et vous étiez deux candidats. L'un de vous aurait forcément été mécontent...

— Un seul, pas les deux !

— Monsieur Albico, dit soudain Théra, l'incident est clos. Cependant, à l'avenir, si vous pouviez éviter les formules malheureuses ou équivoques...

— Je vous l'accorde, Théra. Général Fog ? Combien de pertes ?

— Aucune, monsieur le... monsieur Albico.

— Trente-huit manquants, moins neuf. Il vous manque donc vingt-neuf hommes, Kien-Hoa ?

— Oui, c'est ma région qui est la plus touchée.

— Est-ce aussi la plus peuplée ?

— Oui, largement !

— En proportion, cela équivaut aux pertes de Théra ?

— Non. J'arrive à soixante pour cent de pertes.

— Soixante pour cent... des agents extérieurs ?

— Oui, évidemment ! Pas de mon effectif total !

— Théra, vous avez une carte... Vous avez relevé un élément remarquable ?

— Oui, toutes les disparitions ont eu lieu en bordure de forêt...

— Tiens... Est-ce pareil chez vous, Kien-Hoa ?

Celui-ci déplaça sa propre carte et l'étudia un instant.

— Oui, monsieur Albico ! Au moins les trois quarts.

— Je crois qu'on avance, dit Jhedin. N'y a-t-il pas ici une projection tridimensionnelle ?

— Si, monsieur, sur votre accoudoir à droite, répondit Fog. La télécommande se détache.

Jhedin fit défiler les cartes en relief et rapprocha sur l'écran les trois régions de la planète Izan. Un silence pesant s'installa.

— C'est drôle, finit par murmurer Jhedin. On dirait que les agresseurs venaient de la forêt. Or les nomades fuient plutôt ces régions, n'est-ce pas ?

— Oui, rétorqua Théra. Ce sont des hommes du désert.

— Il peut y avoir deux explications, déclara Kien-Hoa. Ou bien les Tzerghs sont réellement derrière tout ça et ils cherchent à brouiller les pistes...

— Ou bien ?

— Ou quelqu'un profite des récents événements pour leur faire endosser ces disparitions.

— Et ces gars-là se déplaceraient plutôt en forêt ?

— Les Sartos..., soufflèrent en même temps Fog et Théra.

— C'est à eux que je pense, en effet, avoua Kien-Hoa.

— Mais ils sont une poignée, objecta Jhedin. Et ils ne prétendent à aucune souveraineté territoriale, alors que les Tzerghs...

— Peut-être, dit Théra. Mais ce sont des gens de sac et de corde. Ils descendent tous de colons personnalistes. N'oublions pas que cette planète n'est passée sous notre contrôle qu'après la guerre de la Grande Couronne.

— Vous pensez qu'il pourrait s'agir d'opposants politiques ?

— Même pas, monsieur Albico ! Ils se moquent pas mal de savoir sous quel régime ils se trouvent. Lorsqu'ils sont arrivés ici, ils ont taillé leur place en chassant purement et simplement les Tzerghs qui les gênaient. Ils avaient les meilleures régions, les plus vastes territoires...

— Je vois, répliqua Jhedin. Quand nous avons débarqué ici, nous avons remis de l'ordre. De sorte que des riches propriétaires ont été dépossédés.

— Vous n'étiez pas là, monsieur Albico, mais les Sartos ont laissé par mal de plumes dans leur lutte contre l'autorité. Il y a même eu une tentative de coup d'État menée par « un quarteron de généraux en retraite », pour reprendre l'expression de Nakato.

— Bon, il reste encore une éventualité à ne pas écarter, reprit Jhedin. Certains éléments de notre communauté souhaiteraient nous voir purger la planète de tous ces nomades...

— Oui, je sais..., dit Théra. Depuis cette affaire de l'équipe de Viver.

— Les gars qui se sont fait massacrer près de la Tranchée Noire ?

- C'est ça.
- Bon, alors nous voilà avec trois possibilités, ronchonna Théra.
- Eh bien, nous allons traiter les trois en même temps.
- Vous avez un plan ?
- Oui. Fog, vous n'avez aucune victime, pourtant votre territoire est également boisé, n'est-ce pas ?
- C'est même la jungle... La Hardja, comme ils disent.
- Y a-t-il une faune importante dans les autres forêts ?
- Normale. Des herbivores, des carnivores, des rongeurs, des insectes...
- Quels insectes ?
- De nombreuses espèces venimeuses.
- Mortelles ?
- La plupart, oui...
- Et dans la Hardja, est-ce qu'on rencontre des fauves, des grands reptiles ?
- Eh bien, oui... Tous des mangeurs d'hommes.
- Bon... Y a-t-il des fleuves dans cette jungle ?
- Oui, notamment la Hardja qui lui a donné son nom.
- Ces fleuves sont dangereux ?
- Je n'y mettrais pas mon pire ennemi !
- Me voilà donc rassuré, plaisante Jhedin. Je ne mourrai pas noyé !
- Les autres sourirent et Jhedin nota que ce n'était pas par simple politesse... C'était bon signe : dans l'action, ses collaborateurs oublièrent leurs griefs.
- Conclusion, nos agresseurs redoutent les grands animaux et l'eau profonde... Comme s'ils n'avaient ni moyens de défense efficaces ni embarcations. Pourtant, ils se baladent parmi les insectes mortels sans sourciller... C'est bizarre, non ?
- Merde ! s'écria Théra en assénant un coup de poing sur la table.
- Oui ? dit Jhedin.
- Attendez, il faut que je réfléchisse..., marmonna le général d'un air absent.
- Je vais vous faire gagner du temps, Théra. Il ne s'agit pas des Tzerghs ni des Sartos, et vous venez de le comprendre.
- Peut-être... Les Tzerghs ne sont pas immunisés contre le venin puisque nous devons les vacciner de force pour éviter une hécatombe.
- Et les Sartos sont armés pour la chasse. Ils n'ont donc rien à craindre des fauves de la Hardja. Ni de ses fleuves : ils disposent d'embarcations solides. Il ne reste apparemment qu'une explication...
- Ça alors ! s'exclama Fog qui avait lui aussi saisi.
- Mais pourquoi des gars de chez nous agiraient ainsi ? demanda Kien-Hoa. Et sur quoi vous basez-vous pour tirer cette conclusion ?
- C'est évident, intervint Théra. Ils ont des protections intégrées à

l'uniforme et une trousse individuelle d'urgence en cas de piqûre d'insecte. Et ils ne peuvent pas sortir avec une arme lourde ou avec un canot.

— Du moins pas sans ordre, précisa Fog.

— Mais ils ont un laser léger en permanence ! objecta Kien-Hoa. Ils sont armés pour se défendre contre la faune de la Hardja.

— Vous imaginez si on trouvait un fauve avec une brûlure de laser à proximité d'un point où nos agents ont disparu ? Le coup serait signé ! Chaque microlaser est répertorié grâce à son empreinte thermique. Non, nos gars ne peuvent pas emporter de canot ni de paralyseur avec sa batterie. Par contre, la trousse d'urgence fait partie de la tenue de sortie réglementaire.

— Et le profil type de nos agresseurs correspond assez bien.

— Mais le mobile ? interrogea Kien-Hoa.

— Je crois que j'en ai une idée, rétorqua Jhedin.

Les trois hommes le regardèrent. Ils commençaient à se demander si leur directeur n'était pas, après tout, à la hauteur de son rôle.

— Notre mission pacifiste sur Izan ne plaît pas à tout le monde.

— Des purs et durs, alors ? suggéra Fog.

— Oui, mais ils n'agissent pas seuls..., murmura Jhedin.

— J'allais le dire, intervint Kien-Hoa. Un soldat qui s'aventure seul sur le domaine des Sartos est un soldat mort. Si certains de nos hommes ont pu agir, c'est en accord avec eux.

— Exactement ! approuva Jhedin. Car les Sartos ont également intérêt à faire accuser les Tzerghs. C'est un moyen pour eux de récupérer du terrain et de nous pousser à entamer une action militaire contre les nomades. Je pense qu'ils sont parfaitement au courant de ces opérations et qu'ils laissent faire les traîtres.

— Comment les repérer ? soupira Fog. Ça commence mal. Nous sommes opérationnels depuis moins d'un mois et nous avons déjà ce genre de problème sur les bras... Ça promet !

— Pas de panique..., rétorqua Jhedin d'un ton apaisant.

— Mais nous ne pouvons pas passer toutes les garnisons à l'enquête cérébrale !

— Non, en effet. Le tout est de tomber d'emblée sur un type qui trempe dans le complot. Si nous nous trompons, les autres se méfieront ou tenteront un coup de force.

— Il faudrait qu'ils soient nombreux.

— Ce n'est pas impossible. Nous n'en savons rien.

— Que faire, alors ?

— Ruser... Commençons par rompre leur belle entente fraternelle en les dressant les uns contre les autres. Faisons croire aux Sartos que les renégats les ont trahis...

— Pourquoi pas plutôt l'inverse, monsieur Albico ? suggéra Fog.

— Expliquez-vous.

— Il suffit de raconter que certains Sartos ont été identifiés et vont être arrêtés pour subir une enquête cérébrale. Demandons des volontaires pour procéder à leur arrestation. Je vous parie que nos traîtres se précipiteront dans l'espoir d'éliminer les témoins gênants.

— Pas mal, Fog ! Pas mal du tout ! Qu'en pensez-vous, messieurs ?

Le plan fut adopté sans hésitation et Jhedin conclut :

— Kien-Hoa et Théra, vous lancez l'opération. Vous aussi, Fog. Vous n'aurez qu'à dire qu'on manque de volontaires sur les régions 1 et 3. En attendant, Théra, vous faites surveiller Rhéar-Tor par un élément de toute confiance. Il est un des pivots de cette histoire. S'il se doute de quelque chose, tout est fichu. Donc, discrétion absolue. Pour avoir osé tenter un coup pareil, il faut que les renégats se sentent forts... ou nombreux !

— Faut-il faire appeler du renfort ? demanda Théra, soudain inquiet.

— Tu vas un peu vite ! rétorqua Fog.

— Préparez-vous à le faire, en tout cas... Surveillez aussi Tutor, mon radio.

— Vous croyez que...

— Non, je ne pense pas. Mais si nous réclamons du renfort, ce sera forcément par radio. Si Tutor était dans le coup, il nous serait difficile de nous justifier, à supposer que nous soyons encore en état d'expliquer quoi que ce soit.

— Par le Crabe ! gronda Théra, impressionné. Je propose que chacun de nous soit armé en permanence.

— Ce serait un excellent moyen d'alerter les renégats et de hâter les choses...

— Eh bien, ça promet, répéta Fog d'un air sombre.

*

* *

Le lendemain, dans toutes les casernes d'Izan, le premier rassemblement du matin permit de recruter vingt-deux volontaires pour une opération de ratissage contre les Sartos, accusés du meurtre des soldats utilistes. Aussitôt, les vingt-deux soldats furent isolés et rassemblés devant Jhedin. Quelques minutes plus tard, Rhéar-Tor était arrêté à son tour. Jhedin proposa aux suspects d'avouer de leur plein gré et d'accepter leur transfert sur Markab pour y être jugés par un tribunal militaire.

Trois soldats acceptèrent, avouant implicitement leur complicité. Quant aux dix-neuf autres, l'enquête cérébrale révéla la présence parmi eux de dix-sept traîtres. Rhéar-Tor, que Jhedin soupçonnait d'être à l'origine de cette affaire, ne tenait en réalité que le second rôle. Le responsable était l'officier de liaison entre les trois régions

militaires.

Jhedin demanda par radio la relève pour vingt-quatre hommes et écouta l'émission transmise par Tutor. Rassuré, il poussa un soupir de soulagement. Il n'aurait pas aimé arrêter un autre reconditionné. Il devait bien l'admettre, il se sentait réellement lié à eux.

Il était forcé de se poser clairement la question : avait-il vraiment envie de retourner sur Archus ?

N'était-il pas plutôt en train de se faire récupérer en souplesse par Markab ? Sa vie actuelle correspondait-elle à ses aspirations profondes ?

Jhedin leva les yeux vers les étoiles. Non, il ne finirait pas son existence sur Izan. La pacification des Tzerghs... C'était là sa mission sur cette planète, mais après...

Il ne perdait pas de vue que l'administration, dont il restait bel et bien le prisonnier, même avec un poste valorisant, maintenait de nombreux peuples humains et non-humains sous un joug écrasant. Et pourtant, Jhedin restait à son poste sans chercher à fuir.

D'abord, il était sans doute surveillé plus qu'un autre en raison de son origine. Les sbires de Nakato n'étaient pas inconscients au point de lui confier la responsabilité de l'un des douze éléments vitaux du bouclier spatial de Markab sans placer un agent de surveillance dans son entourage.

Sur ce point, Jhedin n'avait aucun soupçon particulier. Cela pouvait être n'importe qui, depuis les généraux de région jusqu'au simple radio. Cela n'avait d'ailleurs pas grande importance dans l'immédiat. Il n'avait pas l'intention de désertir avant d'avoir réussi à pacifier les Tzerghs d'Izan.

Il s'interrogeait cependant : que faisait-il sur cette planète, au service des tortionnaires utilistes, au lieu de fuir un système social qu'il maudissait plus que tout ? Ne devenait-il pas le complice de Nakato en acceptant de jouer ce rôle ? Pourquoi intégrer ces nomades, qui avaient toujours vécu heureux et libres, à un empire quasi militaire qui exécutait sans sourciller quiconque refusait de se soumettre ?

L'optique de Nakato se fondait sur un simple calcul mathématique : plus il y aurait de planètes utilistes et moins il en resterait aux personnalistes. D'où une campagne forcenée de colonisation. Et Jhedin prêtait son concours à cette boucherie humaine. Il prenait un gros risque : lors de son retour sur Archus, ne lui reprocherait-on pas sa collaboration ? Il fallait que ses motifs soient à toute épreuve.

Ils l'étaient : de toute façon, Markab soumettrait Izan comme tant d'autres planètes, il valait donc mieux agir en sorte que cette soumission se fasse en souplesse plutôt qu'en force. Dans le premier cas, les habitants restaient en vie. Dans le second, ils seraient

exterminés jusqu'au dernier et remplacés par des fermiers d'État envoyés par Markab pour rebâtir un monde sur les tombes des indigènes.

Pour le gouvernement utiliste, seuls comptaient les chiffres et les images vidéo. Markab voulait des statistiques à jeter à la face d'Eanta et des reportages vidéo, spontanés ou élaborés, montrant la réussite du système social utiliste. Si, en plus, les habitants étaient heureux, tant mieux pour eux. Mais les militaires n'avaient pas pour mission de s'occuper du bonheur des gens. Pour Markab, il n'y avait que deux cas de figure : des amis vivants ou des ennemis morts.

Et les Tzerghs n'étaient pas vraiment des amis...

CHAPITRE XVI

Il fallut près de deux ans à Jhedin et à ses collaborateurs pour réunir les chefs tzerghs autour d'une même table. Non seulement les Tzerghs étaient d'irréductibles indépendantistes, mais ils étaient aussi jaloux les uns des autres. Au conflit contre Markab s'ajoutait une multitude de griefs ancestraux et inextricables qui empêchait heureusement toute alliance durable entre les tribus ennemies.

Lors de la première réunion générale, où manquaient seulement deux tribus, il exposa sa proposition aux chefs présents dans un discours, intégralement enregistré par les archives militaires :

« J'ai la voix de Markab. Mes yeux sont ses yeux, mes actes sont ses actes. Je parle en son nom. Ceux qui me parlent s'adressent à Markab. Et Markab dit ceci : Les Tzerghs habitent cette planète depuis sept cent trente générations. Et vos ancêtres ont vu venir des hommes d'autres planètes, avec des armes et des cadeaux.

Vous avez combattu ces hommes, beaucoup des vôtres sont morts et vous avez tué beaucoup des leurs. Mais il en est venu bien d'autres, plus que vous ne pouviez en éliminer.

Lorsque le grand chef d'Eanta, ancêtre du chef actuel d'Eanta, a déclaré que votre planète se trouvait sur son territoire des Étoiles, il a exigé que vous ne combattiez jamais les siens. Et des hommes sont venus sans qu'il le sache, pour prendre votre terre.

Pourtant, Eanta disait qu'il vous protégerait de ces hommes. Eanta a des armes puissantes et beaucoup de soldats. Mais ils n'ont envoyé personne et vous avez été repoussés toujours plus loin vers le désert, vers des terres arides qui ne peuvent nourrir ni vos enfants ni vos troupeaux.

Depuis la guerre de la Grande Couronne, Markab a étendu son territoire des Étoiles. Izan en fait partie depuis plusieurs dizaines d'années. Depuis que le grand chef de Markab vous a promis sa protection, personne n'est venu vous voler la terre de vos ancêtres. Les colons qui étaient là sont restés, mais ils ont obéi à la loi de Markab.

Ils n'ont plus le droit de tuer et de voler. Ils sont restés sur les terres riches qui vous appartenaient, mais que vous ne cultiviez pas.

À chaque génération, nous avons compté vos morts. Vous êtes un milliard et demi à vivre sur Izan. En moyenne, vous avez quatre enfants par couple, dont deux seulement survivent. Votre race s'étiole peu à peu.

Chef tzerghs, vous êtes chefs parce que vous prétendez être capables de diriger vos tribus au mieux de leur intérêt. Mais l'intérêt de vos tribus est-il

de voir mourir de faim, de maladie ou de froid près de dix mille Tzerghs chaque année ?

Lorsque vous refusez de cultiver le sol, vous condamnez à la faim les plus faibles d'entre les vôtres. Lorsque vous refusez de vivre en bordure des forêts et d'y chasser avec les armes que nous vous offrons, vous les condamnez encore. Lorsque vous refusez d'utiliser des véhicules parce que votre religion interdit l'usage de la roue, vous condamnez vos enfants à attendre le retour des troupeaux pour pouvoir manger. Mais combien d'entre eux sont encore vivants quand les troupeaux reviennent ?

Chefs tzerghs, vous vous plaignez des expéditions de représailles menées contre ceux d'entre vous qui assassinent les soldats de Markab. Mais quel est le plus grand danger pour votre race ?

Vous ou nos soldats ? Nous avons tué six mille des vôtres en trente ans. Votre politique en a tué presque cinquante fois plus ! Chefs tzerghs, vos enfants, et les enfants de vos enfants sauront que vous avez causé vous-même la fin de votre peuple, et vos familles seront maudites à jamais dans le cœur des Tzerghs.

Cessez de pleurer hypocritement vos morts. Ils ne sont pas tombés sous nos coups ou à cause de nos maladies. Ils sont morts parce que vous refusez de les laisser vivre.

Je respecte votre religion. Mais vos traditions vous conduisent à la destruction. Et lorsqu'il ne restera plus aucun Tzergh vivant, vos esprits iront en paix dans le Herey de vos ancêtres : votre dieu ne pourra rien vous reprocher. Vous aurez suivi ses préceptes à la lettre...

Mais moi, chefs tzerghs, qui ne suis pas des vôtres, pourquoi me faut-il dire tout haut les noms des véritables criminels qui déciment votre peuple ? »

S'il n'y avait eu une double rangée de gardes armés dans l'immense salle de la base capitale, les chefs se seraient levés dès les premiers mots et seraient partis en proférant des insultes. Mais Jhedin n'espérait pas les convaincre dès la première fois.

Lorsque chacun aurait regagné sa tribu, il réfléchirait seul, sans se laisser troubler par l'indignation de certains chefs intégristes.

Le reportage enregistré de cette séance houleuse fut dupliqué et diffusé dans chaque école de la planète. Les jeunes Tzerghs savaient désormais que les chefs des tribus connaissaient les statistiques et avaient été avertis du danger qu'ils faisaient courir aux leurs en refusant le progrès étranger.

La manœuvre était subtile. Jhedin venait de casser la chaîne maudite qui transmettait, génération après génération, les mêmes croyances suicidaires, les mêmes principes étroits, les mêmes refus, les mêmes réflexes...

L'éducation et l'information se répandaient chez les jeunes Tzerghs et s'ils considéraient avec haine les actes des « envahisseurs »,

l'inconscience de leurs ancêtres leur inspirait une égale colère. Leurs enfants refuseraient de penser que mourir de faim, de froid, de maladie ou d'ignorance était une fatalité.

Un jour que le Conseil Planétaire réunissait à nouveau les chefs de régions, Théra dit à Jhedin :

— Je ne suis pas sûr que ce soit bien la solution choisie par Markab pour Izan, monsieur Albico. Mais si j'avais obtenu ce poste à votre place, j'aurais peut-être fini par regretter d'avoir suivi à la lettre les objectifs de Nakato.

— Vous semblez bien connaître les intentions de Nakato, Théra...

— Je les connais seulement depuis plus longtemps que vous, répondit le général d'un ton évasif.

« Si ce n'est pas toi l'antenne de Nakato sur Izan, je veux bien être changé en lampadaire ! » pensa Jhedin. Cependant, comme Nakato n'était pas du genre à se reposer sur un seul et unique agent, Jhedin décida de ne rien changer à son attitude.

Aussi, lorsqu'il reçut directement de Ven Lilo l'ordre de se mettre à la disposition du général Mac Lake, chef de la Défense Centrale, il ne vit pas là une possibilité d'évasion, mais seulement une nouvelle étape intéressante de sa promotion.

Ven Lilo avait annoncé son arrivée cinq jours à l'avance. Jhedin eut donc largement le temps de faire préparer les abords de la base pour recevoir le second personnage de l'État utiliste.

Comme Ven Lilo l'en avait prié, Jhedin informa le général Théra qu'il serait très vraisemblablement pressenti pour reprendre la direction d'Izan. Celui-ci n'eut pas l'air surpris. La pacification pouvait être considérée comme acquise et le successeur de Jhedin n'aurait qu'à maintenir cet équilibre fragile.

Jhedin avait rempli sa mission et, bien que toujours attentif à ne pas se laisser détourner de son objectif ultime, rallier Archus un jour ou l'autre, il en ressentait une légitime fierté.

Le général Théra fut le seul à ne pas tomber des nues lorsque le jeune ingénieur Sakas descendit seul du vaisseau qui devait amener le conseiller personnel de Nakato, Ven Lilo en personne.

— Qu'est-ce qui se passe ? chuchota Jhedin en se penchant discrètement vers Théra, alors que toute la garnison de la première région militaire était figée dans un garde-à-vous impeccable, malgré les tourbillons de neige fine.

— Il fallait bien qu'il vienne un jour ou l'autre, répondit Théra.

— Qu'est-ce que Sakas fiche avec Ven Lilo ?

— Alors, vraiment, vous n'aviez pas compris ? demanda Théra en le dévisageant. Sakas... c'est Ven Lilo.

Jhedin demeura interdit. Bien sûr ! Il comprenait maintenant pourquoi un jeune ingénieur avait pu le nommer de sa propre

initiative directeur planétaire. Et puisque Théra semblait au courant, cela signifiait qu'il était bien l'espion de Ven Lilo sur Izan. Le radio Tutor aussi, d'ailleurs, puisque Sakas l'avait signalé lui-même...

Son ascension vertigineuse, de l'état de reconditionné jusqu'au poste de directeur commençait à s'expliquer un peu mieux... Ven Lilo n'ignorait rien de lui ! Il savait aussi que la moindre tentative de Jhedin pour fuir vers Archus serait immédiatement dénoncée et jugulée par Tutor ou Théra.

Lorsque Ven Lilo réunit les trois généraux et Jhedin, celui-ci se garda bien de formuler le moindre commentaire.

— D'abord, je dois à M. Albico certaines explications. Il m'a connu sous le nom de Sakas et durant tout ce temps, cela m'a posé plusieurs fois des problèmes. Comme je risquais de vous démobiliser en vous avouant la supercherie, j'ai été contraint de repousser ma venue sur Izan jusqu'à ce que la pacification des Tzerghs soit suffisamment avancée.

— Monsieur le conseiller, il aurait suffi de me dire qui vous étiez le jour où nous nous sommes rencontrés.

— Je ne pouvais pas, monsieur Albico. J'étais ici incognito pour repérer les auteurs de trouble tels que Rhéar-Tor et les autres, qui ne se seraient jamais manifestés en présence du conseiller du Président Nakato. En revanche, un simple ingénieur ethnologue ne les gênait pas.

— Mais avec moi, vous...

— Non, croyez-moi. Tant que vous n'aviez pas purgé nos rangs des éléments extrémistes, il fallait que je reste dans l'ombre. Et ensuite, il était trop tard. Vous auriez pu vous sentir floué et vous démobiliser.

— Alors que maintenant, cela n'a plus d'importance, insinua amèrement Jhedin.

— Moins, admit Ven Lilo. La pacification est réussie et il ne reste qu'à l'entretenir. Ce sera la tâche de Kien-Hoa.

Jhedin, Kien-Hoa et Théra se regardèrent, interloqués. Il n'avait jamais été question que le général Kien-Hoa reprenne la direction d'Izan, puisque le message de Ven Lilo demandait à Jhedin de préparer Théra à cette fonction.

— Monsieur le conseiller, articula lentement le général Théra, j'avais cru comprendre que...

— Général, vous êtes bien placé pour savoir qu'il nous faut parfois réagir très vite face à certaines situations. Vous étiez prévu pour remplacer M. Albico. Cependant, vous et lui êtes quelque peu victimes de vos résultats.

— Mais il me semble que nous avons obtenu d'excellents résultats ! protesta Théra, piqué au vif.

— Je n'ai pas dit le contraire. J'ai une règle cependant : les hommes

doivent être employés au mieux de leurs possibilités. Le général Kien-Hoa semble tout indiqué pour maintenir la paix. Albico et vous, vous êtes des pionniers. Lorsque tout fonctionne bien, vous êtes démobilisés... Je me trompe ?

Comme ses interlocuteurs demeuraient silencieux, il poursuivit :

— Vous, Kien-Hoa, vous êtes de nature plus tranquille. C'est tout à fait ce qu'il faut ici, maintenant. Un baroudeur risquerait de créer trop de remous.

— Monsieur le conseiller, répondit le général Kien-Hoa avec une sérénité inébranlable, je suis très flatté de ce compliment : la modération est à mes yeux une qualité. Permettez-moi cependant de vous faire remarquer que j'ai eu pendant deux ans l'entière responsabilité de ma région militaire.

— Vous m'avez mal compris. Ne voyez aucun jugement de valeur dans mes propos. Je n'insinue pas que vous fuyez le risque.

— Je comprends parfaitement, monsieur le conseiller, répondit Kien-Hoa qui n'avait pas intérêt à contester ce qui était, après tout, une promotion inattendue pour lui.

— Très bien. Monsieur Albico et vous aussi, général Théra, je vous vois dans dix minutes à bord de mon vaisseau. Nous avons encore quelques questions à régler avec le général Kien-Hoa.

Jhedin et Théra sortirent et se dirigèrent vers le croiseur du conseiller présidentiel, frappé du sigle gouvernemental.

— On dirait que nous sommes devenus inutiles, remarqua Jhedin. Nous avons rempli notre tâche et on nous vire comme des malpropres. Ce n'est pas votre avis ?

— Entre les bureaux de Markab et le terrain des opérations, il y a toujours eu un fossé, rétorqua amèrement Théra. Nous ne sommes que des pions.

— Et ça ne vous gêne pas qu'on vous souffle une seconde fois le poste de direction ?

— Une fois de plus ou de moins... Ven Lilo joue avec nous comme avec les autres. Tenez, savez-vous pourquoi il vous a bombardé directeur planétaire voici deux ans, alors que j'étais pressenti depuis longtemps ?

— Aucune idée...

— Vraiment ?

— En fait, j'entrevois plusieurs raisons. Il me tenait : cette promotion était inespérée pour moi, un reconditionné, et...

— Non, ne rêvez pas, monsieur Albico. Ven Lilo ne fait jamais de cadeau.

— Alors, je ne sais pas...

— C'est pourtant simple : la pacification des Tzerghs semblait très incertaine. Markab était prêt à recourir à la force à brève échéance.

Notre mission représentait une ultime tentative pacifique, mais Ven Lilo ne nous donnait qu'une chance sur cent.

— C'était assez réaliste, je pense.

— Optimiste, plutôt !

— Ça signifie que Ven Lilo nous envoyait au casse-pipe ?

— Et il ne s'en cachait pas. Votre rôle, c'était de porter le chapeau en cas d'insuccès. L'échec d'un reconditionné, nommé par un certain Sakas qu'on n'aurait jamais retrouvé, aurait eu moins de conséquences politiques que celui d'un général de l'armée régulière, missionné par Ven Lilo lui-même.

— Ah, bravo ! s'exclama Jhedin. C'est pour cette raison que vous n'avez pas eue la direction ? Il vous préservait.

— Ne vous méprenez pas : ce n'est pas moi qu'il protégeait, mais un général placé sous sa responsabilité directe. En fait, il veillait à sa propre réputation autant qu'à celle de Markab.

— Je comprends mieux comment Ven Lilo est arrivé à son poste...

— Oui..., soupira Théra. Maintenant qu'il y a moins de risques, il met en place un bon élève comme Kien-Hoa.

— Ne seriez-vous pas jaloux, général ?

— Tout dépend de ce qu'on nous proposera. Mais je suis prêt à parier que cela ressemblera à une promotion. En réalité, Ven Lilo va encore nous fourrer dans un guêpier. Quand on veut vivre vieux, dans l'armée utiliste, il faut se tenir tranquille, comme Kien-Hoa ou Fog.

— Vous regrettez d'avoir réussi la pacification des Tzerghs, général Théra ?

Celui-ci se retourna et sonda Jhedin du regard. Il réfléchit un instant, le cou rentré dans les épaules, avant de marmonner :

— Compte tenu du résultat, je ne suis pas trop fâché de m'être laissé manœuvrer comme un gamin.

Ils avaient atteint la rampe d'accès et changèrent prudemment de conversation. Théra s'ébroua et tapa des pieds pour faire tomber la neige collée à ses bottes fourrées.

— Putain de bled ! ronchonna-t-il.

Les deux hommes s'arrêtèrent dans la salle de garde du croiseur pour se réchauffer un peu et ôter leur parka de mylar.

*

* *

Ven Lilo donna finalement congé au général Kien-Hoa en lui demandant de préparer la passation de pouvoirs pour la mi-journée avec l'aide du général Fog. Pendant ce temps, Ven Lilo exposerait à Jhedin et Théra les raisons pour lesquelles ils étaient relevés de leurs fonctions.

Entouré d'une dizaine de gardes spéciaux, Ven Lilo regagna son croiseur et rejoignit Jhedin et Théra sans se donner la peine de se

déshabiller.

« Par où attraper le problème ? » se demandait-il.

Il fallait surtout éviter de braquer l'un ou l'autre des deux hommes : leur tâche était loin d'être terminée !

— Monsieur Albico..., commença Ven Lilo en déposant sur la table un petit tube noir à peine plus long que la main. Et vous, général Théra... Vous considérez peut-être ces changements – imprévus, je le répète – comme une mesure à votre rencontre. Or, vous le savez, Markab n'a pas de grief contre vous, bien au contraire. Si je vous relève de vos fonctions, ce n'est pas tout à fait pour les raisons que j'ai indiquées à Kien-Hoa et Fog.

— Vraiment, monsieur le conseiller ? rétorqua Théra d'une voix sourde. Mais alors quand dites-vous la vérité ?

Ven Lilo sursauta, comme piqué par un insecte.

— Général, voilà une réflexion que j'attendais davantage de M. Albico.

— Voulez-vous que je vous pose la question moi-même, monsieur le conseiller ? intervint Jhedin en regardant Ven Lilo bien en face.

Celui-ci resta quelques instants silencieux puis se carra dans son fauteuil en souriant.

— Calmez-vous un peu, messieurs. Et réfléchissez plutôt. La coordination d'un espace militaire comme celui du bloc utiliste, qui englobe quand même quarante-sept pour cent de l'espace directement accessible, ne peut être assumée sans certaines concessions. Bien sûr, il serait beaucoup plus confortable de déclarer : « Oui, vous avez raison, dorénavant je ne dirai plus que la vérité et tant pis pour les conséquences... »

— Évidemment, souffla Théra. Mais mettez-vous à notre place : nous ne...

— C'est la dernière fois que je me justifie devant vous, messieurs, coupa Ven Lilo.

Jhedin et Théra accusèrent réception de la menace, à peine voilée, et Ven Lilo poursuivit comme si de rien n'était :

— Franchement, dans combien de temps la routine d'Izan aurait-elle commencé à vous peser ? Deux mois ? Six ? Vous connaîtrais-je mieux que vous ne vous connaissez vous-mêmes ? Vous savez très bien qu'il n'y a plus rien à faire ici pour des hommes comme vous.

— Une direction planétaire n'est jamais une voie de garage, rétorqua Théra avec déférence.

— Comparée à votre prochaine mission, si.

Jhedin et Théra échangèrent un regard : cela signifiait-il qu'ils allaient de nouveau travailler ensemble ? Cette éventualité ne les gênait pas, au contraire. Sans parler d'amitié, ils avaient de la considération l'un pour l'autre, et cela ne pouvait que convenir à Ven

Lilo.

— Laissez donc la routine à des gens comme Fog ou Kien-Hoa. Ils sont faits pour cela, et ce jugement n'a rien de péjoratif. Nous avons également besoin de gens comme eux.

— À quelle sauce serons-nous mangés, cette fois ? demanda Théra.

— Ça va vous plaire, messieurs. Général, avez-vous un bracelet-brouilleur sur vous ?

— Non, monsieur le conseiller.

— Et vous, monsieur Albico ?

— Non plus...

Avec un geste d'agacement, Ven Lilo se leva et actionna le brouilleur fixe placé près de la porte. Était-ce une manœuvre destinée à flatter ses interlocuteurs en mettant l'accent sur la gravité des confidences qu'ils allaient entendre ? Avec Ven Lilo, tout était possible...

— Izan a été la dernière des douze planètes du bouclier spatial à devenir opérationnelle. Elle n'occupait pas une position idéale et j'aurais pu choisir d'établir la base sur Chéops. Mais cela me permettait de préserver Chéops pour une autre opération.

— Chéops ? rétorqua Théra. Cette planète est en cogestion avec Eanta...

— Exact. Nous aurions pris certains risques en installant notre base là-bas. Mais ce n'est pas la seule raison. Chéops compte aujourd'hui près de six milliards et demi d'habitants...

— Dont plus de deux milliards de ressortissants utilistes, précisa Théra.

— Il y a donc une majorité personnaliste ? demanda Jhedin.

— Non, justement, répondit Ven Lilo. Notre accord avec Eanta garantit en principe l'équilibre démographique entre Markab et Eanta. Les personnalistes sont exactement deux milliards sept cent mille.

— Et nous ?

— Pareil. Du moins officiellement.

— Ah bon ?

— L'astuce consiste à faire immigrer des individus théoriquement neutres, qui sont en réalité des ressortissants utilistes. Eanta en fait d'ailleurs autant. L'équilibre politico-démographique est stable.

— Mais, monsieur le conseiller, objecta Jhedin, si je calcule bien, en additionnant les personnalistes et les utilistes, on n'atteint pas le chiffre que vous nous indiquez.

— Les Khozides et les Akriens ne sont pas comptabilisés, intervint Théra. La catégorie des non-humains n'est pas rattachée à l'un ou l'autre des deux grands blocs. Ils n'ont jamais milité ni pris d'option politique... Ils n'ont pas les mêmes préoccupations que nous et se détournent systématiquement de nos luttes idéologiques.

— Tout à fait, confirma Ven Lilo.
— Et ils sont combien, ces non-humains ?
— Il y a encore deux ans, répondit Théra, ils étaient environ trois cent millions.

— Ils sont aujourd'hui un peu plus, déclara Ven Lilo.

Les rapatriés d'Anténarma ont été répartis sur plusieurs planètes, mais Chéops a été spécialement gâtée.

— J'ai entendu dire que l'évacuation d'Anténarma avait été très contestée...

— C'était il y a plus d'un an, monsieur Albico ! Voilà sept mois qu'Anténarma est déserte, à l'exception des équipes scientifiques qui enregistrent les mouvements de l'écorce planétaire.

— Vous voyez, nous n'avons pas été très bien informés...

— En effet. C'est la preuve qu'il vous faut sortir d'ici. Vous étiez en train de perdre le contact avec le reste de la Galaxie.

— Vous avez des projets pour nous, alors ? demanda Théra.

— Exactement. Et vous allez comprendre pourquoi votre déplacement n'est pas du tout une sanction, mais plutôt une promotion.

Jhedin mobilisa toute son énergie pour ne pas sourire. « Une promotion ! Je l'aurais parié ! » pensa-t-il en échangeant un regard entendu avec Théra. Heureusement, Ven Lilo s'était levé pour allumer son écran de projection vidéo et leur mimique lui échappa.

— Voilà Ocelande, la capitale planétaire de Chéops. La moitié sud est placée sous l'autorité d'Eanta, l'autre sous la nôtre. Le cœur de la ville abrite le temple selk appelé Kopi-Tamp.

Le monument apparut sur l'écran. Érigé sur un tertre étroit, il ne comportait qu'un étage et ses colonnes à facettes entouraient un corps de maçonnerie en pierre blanche, percé d'une grande ouverture.

Jhedin sentit soudain son cœur battre à grands coups.

Les Selks ! Les fameux Chronambules, les voyageurs du temps ! Lorsqu'il était sur Archus pour y organiser des expéditions d'exploration, il avait eu l'occasion d'examiner des peintures rupestres, dans des grottes, qui représentaient précisément des bâtisses semblables à ce temple Kopi-Tamp. Jhedin commençait à s'inquiéter. Tant qu'il s'agissait d'aller éviter des massacres de Tzerghs, quitte à étendre encore l'influence politique de Markab, cela lui paraissait défendable. Mais maintenant, s'il était question d'aller fouiner du côté des Chronambules...

— Les Selks..., dit Théra. Qu'est-ce qu'ils viennent faire dans cette histoire ?

— Vous ne savez pas, hein ? rétorqua Ven Lilo, énigmatique. Les Selks ne sont que les vertiges d'une civilisation dégénérée, n'est-ce pas ?

— Ils ne sont plus qu'une poignée. Il reste quelques Selmain, mais ils sombrent génération après génération dans l'alcoolisme ou...

— C'est vrai, coupa Ven Lilo. Cependant, certains Selks observent toujours rigoureusement leurs traditions ancestrales et leur religion, si tant est qu'il s'agisse d'une religion. En fait, ce ne sont peut-être que des pratiques mystiques destinées à maintenir les plus vieux intégristes selks dans un monde artificiel et illusoire.

— Alors ? dit Jhedin. En quoi sont-ils intéressants ?

— Messieurs, je passe pour avoir du flair, du moins jusqu'à présent. On m'a rapporté que les célébrations religieuses à Kopi-Tamp s'entouraient d'une discrétion troublante. Il n'y a pas de calendrier selk. La religion selk interdit formellement l'usage d'instruments servant à mesurer le temps, tout comme les Tzerghs jugent la roue impie.

— Les croyances imbéciles sont les plus dures à combattre, affirma Théra.

— Oui, mais une chose est curieuse : à Ocelande, tous les trois cent soixante-cinq jours, les fidèles se rassemblent sans qu'aucune convocation ni même aucune rumeur n'aient circulé. Ces gens-là ont donc un moyen de communication qui nous échappe.

— Est-ce vraiment important ? demanda naïvement Théra.

— Général... Rappelez-vous ce qui s'est passé sur M 326, voici six ans à peine. Tout paraissait normal. Pourtant les exilés correspondaient entre eux et ils ont réussi à mettre au point ce fameux Transfert de masse qui équipe nos vaisseaux à l'heure actuelle.

— Certes..., admit Théra.

— Je sens que quelque chose du même genre pourrait bien être en train de se préparer sur Chéops.

— Quoi, selon vous ?

— Aucune idée, sinon le problème serait déjà à moitié résolu. Mais chaque fois qu'apparaît un système performant de communication entre groupes clandestins, il y a quelque chose à redouter. On ne cherche pas à communiquer secrètement lorsqu'on n'a rien à se dire...

— Et quel serait notre rôle sur Chéops ? demanda Théra.

— Nous y voilà, répondit Ven Lilo avec un petit sourire. Vous pensez bien qu'il vous sera difficile de contacter ces Selks avec l'uniforme de Markab.

— Ce serait donc une opération... officieuse ? hasarda Théra.

— Oui.

— Mais s'il se passe réellement quelque chose, objecta Jhedin, ils sauront vite que nous étions ici pour le compte du gouvernement.

— C'est inévitable, en effet. Tout dépend cependant de la façon dont vous partirez d'ici.

— Une minute ! s'exclama Théra. Vous ne comptez pas me refaire le

coup de Deneb, n'est-ce pas ? Je ne vais pas me retrouver déserteur de l'armée utiliste ?

— Mais non, rassurez-vous, général. Il faut imaginer un stratagème moins théâtral... Démissionnez, par exemple.

— Démissionner !

— Ne vient-on pas de vous relever de vos fonctions alors que vous avez réussi la pacification d'Izan ?

— Monsieur Albico assumait la direction planétaire, moi je ne...

— Vous avez collaboré étroitement, non ?

— Et moi, là-dedans ? interrogea Jhedin.

— On vous a aussi relevé de vos fonctions malgré le service rendu à Markab. Vous avez démissionné et décidé de ne plus travailler pour nous.

— Impossible. Vous oubliez que je suis un reconditionné et...

— Je n'oublie rien du tout ! déclara Ven Lido en saisissant le tube noir posé sur la table. Voici votre réhabilitation définitive, monsieur Albico. Si vous acceptez, vous redevenez un homme libre. Votre véritable identité figure sur ce document ! C'est un marché.

— Comment, ma véritable identité ? Je suis Albico Dezan Rank.

— Général, expliquez-lui donc pourquoi on ne révèle jamais à un réinséré sa véritable identité.

— Inutile, coupa Jhedin. J'ai compris. J'ai été manipulé depuis le début.

— Et alors ? Même manipulé, n'êtes-vous pas satisfait de votre sort ? Vous vous êtes investi dans la pacification des Tzerghs et vous avez réussi au-delà de toute espérance. Vous pouvez continuer à mener la même vie exaltante, mais sous votre véritable nom. Cela ne vous tente donc pas ?

— Si, bien sûr ! Et vous le savez bien...

— Marché conclu ?

— Si le général Théra marche, moi aussi.

— Général ? dit Ven Lilo en se tournant vers Théra.

— Franchement, monsieur le conseiller, si je refuse... vous nous contraindrez à remplir quand même la mission, n'est-ce pas ?

— Général, cette fois je ne mentirai pas. Au cas où vous rejetteriez ma proposition, on reparlerait d'un certain glisseur qui a brûlé... Un sale coup, non ?

— Un sale coup, admit Théra qui pensait surtout au chantage qu'exerçait Ven Lilo. Un très sale coup...

— Que nous voudrions tous oublier, n'est-ce pas ?

— Hum...

— Une contre-enquête concluant à votre innocence complète et définitive serait de nature à nous débarrasser de cette vieille histoire, n'est-ce pas votre avis ?

— Tout à fait, répondit Théra d'une voix enrouée.

— Voici donc ce que je propose : double solde déposée sur un compte de Markab, contre-enquête pour vous, général, et réhabilitation définitive pour M. Albico... C'est un marché intéressant.

— Oui, rétorqua Jhedin. Mais si je me découvre une famille à rallonge, il faudra bien que je leur donne des nouvelles, et...

— Vous n'avez pas de famille, monsieur Albico. Alors, c'est entendu ?

— J'accepte la mission, marmonna Théra en regardant ses mains.

— Et vous, monsieur Albico ?

— D'accord.

Ven Lilo tendit le cylindre noir à Jhedin qui le prit et l'ouvrit. Il hésita longtemps avant de l'enclencher dans son lecteur. C'est ce qu'il aurait fait s'il avait vraiment ignoré son identité. Dans un silence impressionnant, il déchiffra les lignes qui défilaient sur le petit écran. D'après le document, il s'appelait Vector Meldine et avait eu une jeunesse assez malheureuse. Orphelin très jeune, il avait fait une rapide incursion dans la délinquance légère avant de se lancer dans le trafic d'embryons humains. Arrêté cinq ans auparavant, il avait été déconditionné et rééduqué dans une ferme de Fleda. La suite, il était censé la connaître.

Jhedin leva les yeux vers Ven Lilo.

— Mais... c'est pire que tout, ça !

— Ah, je ne suis pas responsable de vos actes passés, monsieur... Meldine !

— Et à l'occasion, vous ressortirez un par un mes méfaits antérieurs, en sorte que je serai pieds et poings liés, prêt à faire n'importe quoi. N'est-ce pas ?

— Qu'allez-vous chercher ? Vous ne trouvez pas que c'est suffisant comme ça ? Le trafic d'embryons humains à lui seul aurait dû vous coûter la vie.

— Pourquoi m'avoir épargné, dans ce cas ?

— Lors de l'enquête qui a établi votre culpabilité dans cette affaire, vous étiez déjà dans un établissement de rééducation.

Jhedin réfléchit quelques instants. Il lui fallait prendre une décision rapide. S'il acceptait, il était fichu : Ven Lilo le ferait chanter jusqu'à la fin de sa vie et le contraindrait aux actions les plus viles.

— Bon, monsieur le conseiller. Je crois qu'il est temps d'abattre mon jeu. C'est ce que vous vouliez, je présume. Vous me laissez le choix suivant : ou je considère votre document comme authentique, ou je vous révèle ce que vous semblez chercher.

Ven Lilo, muet, fixa sur Jhedin un regard intense.

— Eh bien, oui, je me rappelle parfaitement mon identité. Vous aussi, général, écoutez... C'est intéressant et cela assainira nos

relations.

— Que voulez-vous dire ? marmonna Théra, interloqué.

— Ceci : je m'appelle Jhedin Ovoghemma et j'étais visiteur professionnel. J'ai été envoyé en mission sur M 326 par Eanta pour...

— Vous êtes un agent d'Eanta ! s'exclama Théra.

— Calmez-vous, général, intervint Ven Lilo. Écoutez la suite...

— Lorsque j'ai accepté la mission sur M 326, je ne savais pas de quoi il s'agissait. Un certain Onen, sur Eanta, emploie un peu les mêmes méthodes que vous, monsieur le conseiller.

— C'est ce qu'on m'a raconté, admit Ven Lilo avec un sourire.

— Arrivé sur M 326, j'ai préféré renoncer à servir Eanta. Le colonel Akheb, des S.S.U., a tenté de me ramener sur Markab, mais nous avons dû fuir car nous étions la cible des utilistes et des personnalistes à la fois.

— Je l'ignorais.

— Nous avons donc opté pour la seule solution qui nous restait : fuir Markab et Eanta. Nous nous sommes retrouvés sur Archus, avec les évadés de M 326. Là, le colonel Akheb m'a pris en otage pour m'obliger à révéler le secret du Transfert de masse mis au point par les Archiens. Enfin, par les exilés de M 326. Alors que j'allais être sondé par votre gouvernement, nous sommes tombés dans d'autres mains. Je ne savais pas de qui il s'agissait. J'ai préféré me déconditionner plutôt que de laisser mon secret atterrir n'importe où.

— Vous déconditionner ! murmura Théra. Mais vous...

— Je suis écran, bien sûr.

— Et vous avez commis une erreur monumentale, monsieur Ovoghemma.

— Pourquoi ?

— Parce que vous n'étiez pas entre les mains d'une puissance étrangère, mais dans celles de mes services ! s'écria Ven Lilo en frappant la table du poing.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pourquoi vos services m'auraient-ils enlevé à vos services ? J'espère que vous n'allez pas me servir une sombre histoire de rivalités entre polices ?

— Surveillez un peu votre langage, je vous prie. Il semble, malgré votre nubilité, qu'un petit détail vous ait échappé. Il n'y a pas de guerre des polices dans mon gouvernement. Ça, ce sont des réflexes personnalistes.

— Alors, j'ai rêvé.

— Vous avez simplement tiré des conclusions hâtives.

— Mais vous allez corriger cela, bien sûr.

— Exactement, monsieur Ovoghemma ! Lorsque vous avez été enlevé par le colonel Akheb, vous avez été remis aux services de son frère, le gouverneur Akheb.

— Oui, et alors ?

— Alors, Akheb agissait à l'insu de son gouvernement !

— De mieux en mieux ! s'exclama Jhedin. Et vous prétendez qu'il n'y a pas de guerre des polices... Vraiment, monsieur le conseiller, et sauf le respect que je vous dois, j'ai beaucoup de mal à vous croire.

Mais le général Théra intervint :

— Attendez, Albico... ou qui que vous soyez, intervint le général. Le gouverneur Akheb a été cité voici trois ans devant le tribunal civique. Il était accusé d'avoir détenu des secrets concernant la défense de Markab. Il a pris la fuite peu de temps avant le procès, et on ne l'a jamais revu depuis.

— Et un gouverneur peut agir à l'insu du Président ? Une guerre des polices ne serait-elle pas préférable, au bout du compte ?

— Les manigances d'un seul homme sont plus faciles à maîtriser que celles d'une catégorie professionnelle.

— Admettons. Mais ce secret du Transfert de masse, vous l'avez eu, finalement. Avez-vous sondé le colonel Akheb ?

— Oui. Ce que vous venez de nous dire vous place cependant dans une situation assez délicate, murmura Ven Lilo.

— Moins que celle que vous vouliez m'imposer, monsieur le conseiller. En réalité, si l'on y réfléchit bien, ce serait plutôt une preuve de loyauté.

— Eh, dites ! protesta le général Théra. Vous avez quand même reconnu que vous trichiez depuis plusieurs années ?

— Et alors, général ? Je sais depuis le début qui je suis, pourtant j'ai servi... Et plutôt bien, non ? Voilà plusieurs mois que la courbe démographique des Tzerghs remonte.

— Possible, mais...

— Les Sartos se tiennent tranquilles et les séparatistes ont signé notre traité. Quant à moi, j'aurais pu m'enfuir et regagner Archus...

— Voilà un point intéressant, monsieur Ovoghemma. J'y vois la preuve que vous êtes motivé pour notre action.

Ven Lilo sembla méditer un instant et poursuivit d'une voix plus sourde :

— Écoutez-moi bien, messieurs... Vous avez, chacun à votre manière, un idéal compatible avec notre action. Depuis la catastrophe d'Anténarma, le bloc utiliste n'est plus l'univers fermé sur lui-même qu'il était avant le Président Nakato. Les informations circulent, la contestation raisonnable et constructive n'est plus étouffée. Bref, nous dirigeons vers une plus grande démocratie.

— Si l'on oublie les déconditionnements, c'est vrai, dit Jhedin.

— Monsieur Ovoghemma ! rétorqua Ven Lilo avec agacement. Qu'est-ce qui est préférable : éliminer les gens ou se borner à effacer leur identité pour leur donner une chance de se réinsérer ?

— Si l'on considère que l'identité d'un individu est un élément essentiel, cela revient à peu près au même.

— Mais non ! Il ne perd pas totalement son identité. Il en change... C'est différent !

— Admettons...

— Bon, continuons : nous allons devoir à nouveau conquérir la confiance de nos peuples alliés. Et pour redresser la situation, planète après planète, il nous faut des gens comme vous. Des pionniers... Pas des technocrates, des tueurs ou des rêveurs, mais des hommes animés par l'idée d'une conquête pacifique... C'est exactement notre esprit.

— Hum... Voilà qui est neuf, répliqua Jhedin, incrédule.

— Exactement, monsieur Ovoghemma. Les résultats obtenus sur Izan n'y sont d'ailleurs pas étrangers. C'était une expérience et le Président Nakato a accepté de la renouveler avec une autre planète.

— Vous voulez dire que nous devons non seulement découvrir ce qui se trame sur Chéops, mais, en plus, refaire la même chose qu'ici ? demanda Théra.

— Me serais-je trompé sur votre compte, messieurs ? Que préférez-vous : une retraite anticipée ou un établissement de repos pour vieillards séniles ?

Théra tressaillit, comme s'il avait reçu une gifle et, oubliant à qui il s'adressait, riposta :

— J'étais déjà lieutenant quand vous n'étiez pas seulement connu des groupes politiques. Je totalise trente-sept ans de service. Neuf campagnes, dont la guerre de la Grande Couronne où j'ai été blessé.

— Bon, général, laissez-moi me...

— Non ! Vous allez m'écouter ! poursuivit Théra avec force. C'est très joli de manipuler la vie de milliers d'hommes à distance, depuis votre bureau de Markab. C'est autre chose d'être sur place avec eux et de risquer sa vie tous les six mois...

— Mais pourquoi vous fâchez-vous, général ? Je suis de votre avis. La tâche de général de corps d'armée et celle de conseiller politique sont différentes.

Théra écarquilla les yeux.

— Merci de me donner ce titre, bredouilla-t-il, cependant je ne suis que général.

— Vous ne comprenez pas très vite...

— Cela signifie-t-il que..., commença timidement Théra.

— Au retour de Chéops, vous serez affecté sur Markab de façon définitive.

— Mais... c'est la Première Armée, ça !

— Et alors, Théra ? Vous avez quelque chose contre ?

— Mais c'est la Défense Centrale !

— Bon, si cela vous effraie, n'en parlons plus.

— Attendez, je n'ai pas dit ça...
— L'aventure vous tente, général ?
— Dans ces conditions, évidemment...
— Et vous, monsieur Ovoghemma ?
— Moi ? Pourquoi irais-je sur Chéops ?
— À vous, je ne promets rien. Mais n'oubliez pas les motifs qui vous ont animé sur Izan.

— Quel rapport ? Markab s'apprêtait à envoyer des tueurs si la pacification ne prenait pas la tournure voulue. Vous savez, je n'ai pas agi pour le prestige de Markab, mais pour que le gouvernement puisse gérer autre chose que des tombes. Or à ma connaissance, sur Chéops, il n'est pas question de...

Ven Lilo le dévisagea, les lèvres pincées dans un rictus gêné.

— Vous ne voulez pas dire que..., murmura Jhedin.

— Que Markab joue la carte de la normalisation, en force ou en douceur ? Si, bien sûr. Et si la douceur ne donne rien...

— Mais qui oserait faire ça ?

— Qui décide, d'après vous ?

— Le Président Nakato, naturellement.

— Et sur les conseils... de qui ? insista Ven Lilo.

Jhedin ne répondit pas. Il avait devant lui l'homme qui avait sur la conscience plusieurs milliers de morts, mais aussi plusieurs centaines de planètes normalisées et sauvées de force d'une situation économique catastrophique.

C'était l'un de ces hommes qui faisaient et défaisaient les mondes. Une sorte d'Onen en second... ou en pire ! Tirer les ficelles dans l'ombre des grands, tailler la Galaxie, à grands coups de guerres interstellaires ou chimiques... Une courbe démographique en hausse dangereuse ? Un petit conflit tribal, et le tour était joué. Et si cela ne suffisait pas, ou détruisait une partie de la couche d'ozone : les monstres se multipliaient et la natalité enregistrait un coup de frein phénoménal. Ven Lilo n'était jamais à court d'idées.

Or cet homme était là, devant lui. Jhedin avait largement le temps de dégainer et d'abattre Ven Lilo avant que Théra n'ait pu esquisser le moindre geste.

Mais Ven Lilo, s'il était humainement haïssable, était-il vraiment le pire dans son genre ? Un autre à sa place aurait-il tenté la normalisation d'Izan par la persuasion ? Ce n'était pas certain... Le prédécesseur de Ven Lilo avait expédié d'emblée des forces armées sur Arkhistan et Polki II. Les deux planètes étaient aujourd'hui à genoux, exsangues.

— J'irai sur Chéops, monsieur le conseiller, dit Jhedin.

Ven Lilo se leva, l'air satisfait.

Il posa une dizaine de tubes verts sur la table, en sélectionna

quelques-uns et rempocha le reste.

— Voilà, messieurs. Ce sont des copies de documents précieux. Je vous conseille d'en coder l'accès pour votre usage personnel. Vous en prendrez connaissance avant de quitter Izan. Ils devront m'être restitués.

— De quoi s'agit-il ? demanda Théra.

— Un tableau de la situation sur Chéops, un résumé historique et politique, un relevé topographique complet – que vous pourrez conserver, celui-là – une liste des agents en place, la...

— Monsieur le conseiller, objecta Jhedin, si nous devons intervenir à titre officieux, je ne vois pas comment contacter vos agents avec la discrétion indispensable à ce genre d'action.

— Il n'est pas question de les contacter, mais de savoir qui ils sont. En cas de repli d'urgence, ils vous seront indispensables pour quitter la planète en toute sécurité.

— Nous avons donc un droit à l'erreur ? s'étonna Jhedin. Ce n'est guère dans les habitudes de vos services.

— Exact, monsieur Ovoghemma, rétorqua Ven Lilo d'une voix dure. Aussi ne vous faites pas d'illusions. Vous seriez évacués plutôt que sacrifiés en raison de votre expérience. Vous avez réussi sur Izan, vous allez essayer sur Chéops. Si vous échouez, vous devrez en tirer les enseignements nécessaires pour réussir sur une autre planète, et ainsi de suite...

— Et si ça ne marche pas, justement ?

— Vous ne risquez pas votre peau. Physiquement, du moins. Le tout est de savoir si vous pourrez ensuite supporter d'être dans la peau d'un homme responsable de la mort de plusieurs milliers de personnes.

— Parce que, si nous échouons, la normalisation se fera quand même ?

— Évidemment ! Avec moins de souplesse. Voilà pourquoi je compare la situation de Chéops avec celle d'Izan. Quelle que soit notre option politique, monsieur Ovoghemma, puisque c'est notre doute majeur vous concernant, nos vues sont parfaitement compatibles. Si vous êtes de notre bord, vous servez Markab efficacement. Si vous êtes contre Markab, vous l'empêchez de trucider purement et simplement ses opposants...

— Et si je n'étais ni d'un bord ni de l'autre ? Si j'étais plutôt séduit par le système archien ?

— Votre candeur me surprend. Nous sommes informés de ce qui se passe sur Archus. Et je peux vous dire ceci : moins de dix ans, pour un système politique planétaire, c'est peu. Vraiment très peu. Et il serait illusoire d'en tirer des conclusions. La planète en est encore à ses balbutiements. Le système archien actuel est à mi-chemin entre celui

d'Eanta et le nôtre. Mais cela ne durera pas... Ils devront choisir.

— Je ne souhaite pas en discuter, vu que je ne suis pas du tout d'accord avec vous.

— Bon, messieurs, coupa Ven Lilo, considérez que votre mission sur Chéops vient d'entrer dans sa phase active. Nous avons prévu trois années universelles. Passé ce délai, nous devons adopter une solution plus radicale. Maintenant, à vous de jouer !

Là-dessus, Ven Lilo leur donna congé. Jhedin et Théra se retrouvèrent dehors, sous les rafales de neige. Ils n'échangèrent pas un mot durant le trajet. Ils approchaient du premier bungalow, lorsque les grondements des propulseurs du vaisseau de Ven Lilo firent trembler le sol.

— Mille soleils ! s'exclama le général Théra. Il pourrait attendre un peu !

Ils hâtèrent le pas et s'engouffrèrent dans le petit baraquement. Lorsque les longues flammes des tuyères eurent disparu dans la nuit enneigée d'Izan, ils se regardèrent.

— Ce coup-ci, dit Théra, il n'y a plus de doute. Nous allons devoir nous débrouiller seuls.

Dans la semaine qui suivit, les deux hommes entreprirent de déchiffrer les bobines documentaires remises par Ven Lilo. Au bout d'une dizaine de jours, ils avaient à peine terminé l'étude politico-historique de Chéops. Kien-Hoa semblait bien maîtriser ses nouvelles responsabilités et, pour Jhedin et Théra, la planète Izan n'existait déjà plus qu'aux heures des repas et lors des rassemblements des chefs de régions militaires.

CHAPITRE XVII

Leur départ n'eut lieu que trente-cinq jours après. Le général Théra s'envola directement pour Chéops et Jhedin dut transiter par Orion pour ne pas attirer l'attention. Il était convenu que les deux hommes ne se contacteraient pas dès leur arrivée, aussi Jhedin trouva un emploi de garde du corps chez un trafiquant de glisseurs volés. On lui indiqua une adresse où il pourrait louer un appartement discret, sans que le loueur ne lui pose trop de questions sur sa profession.

Le travail était en fait assez simple : ouvrir l'œil et couvrir la fuite éventuelle de ses patrons. Comme cela ne se produirait pas tous les jours, Jhedin servait en même temps de pilote de glisseur et parcourait en tous sens les avenues d'Ocelande. La capitale planétaire de Chéops semblait devoir s'étendre à l'infini. Déjà, les quartiers extrêmes de la banlieue rejoignait les premiers faubourgs de villes voisines qui étaient avalées une à une par les tentacules d'Ocelande.

Plusieurs fois, Jhedin crut apercevoir Théra dans la foule. Il lui sembla même que celui-ci l'avait reconnu. Mais il n'était pas encore temps d'entrer en contact et ils s'ignorèrent royalement pendant plus d'une cinquantaine de jours.

Les employeurs de Jhedin paraissaient n'avoir aucun rapport avec les Selks de Chéops. Pourtant, un jour que Jhedin ramenait son patron d'une réunion plus que louche, il tomba dans un embouteillage monstrueux en plein centre de la ville, dû à une procession selk. Comme il lançait bruyamment les turbines des sustentateurs pour effrayer un peu le cordon humain qui barrait la route, son patron lui dit :

— Ça va pas, non ?

— Quoi ? Je ne veux pas les emboutir. C'est juste pour qu'ils se poussent.

— Oui, eh bien, amuse-toi à autre chose.

— Mais, d'habitude..., protesta Jhedin.

— D'habitude, c'est pas des Selks !

La discussion s'arrêta là, et Jhedin ne l'oublia pas : dès qu'il remarquait une soutane orange dans un glisseur ou dans une procession, il se tenait tranquille. Son patron ne lui fit plus aucune remarque et, de son côté, il se garda bien de poser des questions au sujet des Selks qui semblaient faire peur à tout le monde, y compris aux clans des trafiquants.

Se renseigner discrètement sur ces Selks lui apparut très vite comme impossible. Outre que les gens paraissaient ignorer jusqu'à leur nom, on risquait de leur rapporter qu'un étranger posait beaucoup de questions à leur sujet. C'était la meilleure solution pour rater la mission avant même de l'avoir commencée...

Jhedin trouva pourtant un moyen : se faire carrément remarquer. Il choisit un jour d'animation particulièrement intense pour amener son glisseur dans l'une des avenues débouchant sur la place du Kopi-Tamp, dans le centre d'Ocelande.

Il lui suffirait de faire exactement ce que lui avait interdit son patron. Il bousculerait une procession selk et attendrait le résultat. Après tout, c'était une façon comme une autre d'entrer en contact et jamais les Selks ne supposeraient qu'une telle provocation puisse être délibérée.

Jhedin acheta des rations de nourriture et regagna son glisseur après avoir fait provision de bobines vidéo pour le lecteur du véhicule. Il avait tout à fait le profil d'un chauffeur particulier qui s'embêtait entre deux courses et cherchait à tuer le temps en visionnant des bobines érotiques.

La première soutane orange apparut soudain sous le soleil qui inondait la place. Il était onze heures.

Jhedin attendit que la colonne soit au milieu de l'avenue pour lancer les propulseurs. L'avant du véhicule était à un mètre du sol, il atteindrait sa cible humaine à faible vitesse et ne risquait donc pas de provoquer d'accident grave.

Jhedin poussa le levier vers l'avant, mais rien ne se produisit. Il n'en croyait pas ses yeux ni ses oreilles. Le glisseur reposait sur ses patins, contact et turbines coupées, et la procession devant lui avait disparu. Plus un seul Selk sur l'avenue !

Quelque chose ne tournait pas rond. Soit il devenait fou, soit... Quoi ? Jhedin connaissait pourtant le décalage mental produit par le double cheminement d'informations à travers des circuits parallèles de neurones, qui provoquait l'impression du déjà vu. Mais jamais il n'avait ressenti cette impression avec une telle intensité.

Mal à l'aise, Jhedin regarda autour de lui. Personne ne semblait lui prêter la moindre attention. Or s'il avait vraiment décollé son glisseur du sol deux fois de suite pour le reposer aussitôt après, on l'aurait remarqué. Hésitant, il jeta un coup d'œil aux tubes de boisson posés sur le siège.

Il tressaillit : les trois tubes étaient alignés sur le siège, intacts. Il n'avait rien bu. Le lecteur vidéo était muet, les bobines encore dans leur emballage étanche. Il consulta l'horloge du tableau de bord. Onze heures pile... Jhedin baissa la tête. Il se sentait comme aspiré par un monde creux, inconnu des autres humains, qui renfermait toute la

détresse d'un cerveau humain cherchant à comprendre l'incompréhensible.

Comme un automate, il saisit un tube de boisson et déchira l'embout. Puis il prit une bobine vidéo pour l'introduire dans le lecteur. Son geste resta un suspens. Non, c'était impossible ! Ça n'allait pas recommencer !

Soudain, il aperçut une soutane orange qui sortait du temple. Il regarda l'horloge : onze heures et trois centièmes.

Que faire ? Il ne maîtrisait plus la situation et ne pouvait rien entreprendre dans ces conditions. Ce phénomène était-il provoqué par les Selks ? Tout le monde semblait les redouter. Avaient-ils trouvé le moyen de troubler la raison des gens ?

Épuisé, Jhedin décida de rentrer. Il lança les sustentateurs, l'engin se souleva du sol. Il regarda passer la procession sans rien tenter, et bientôt la petite troupe colorée disparut dans une rue adjacente.

Parvenu chez lui, Jhedin s'effondra sur sa couchette et sombra aussitôt dans un sommeil agité.

Il se réveilla plein de courbatures à dix heures du matin alors qu'il devait prendre son service à sept heures...

Quand il arriva au sous-sol de la somptueuse villa où son patron avait ses bureaux, son glisseur n'était plus à sa place. Il jura entre ses dents. Le patron avait dû faire appel à Homd, le second pilote... Il courut à l'office et tomba sur le gros Mouthe.

— Ah, te voilà ! vociféra celui-ci. Où tu étais passé ? Le patron t'a cherché, ce matin...

— Il est sorti ?

— Tu croyais peut-être qu'il allait attendre que M. Albico veuille bien se pointer ?

— Il a pris Homd ?

— Non, t'as du pot : c'est une réunion de chefs, il conduit lui-même...

— Alors, il n'a pas eu besoin de moi ?

— Non, mais il a vu que t'étais pas là.

— Et merde...

— Qu'est-ce que t'as foutu ?

— Rien, mon vieux... Rien du tout.

— T'as regardé ta gueule ? Tu t'es shooté, hier soir, non ?

— J'ai bu...

— Ah bon, tant mieux. Le patron n'aime pas les crevards. Mais fais gaffe... Je serais toi, je lui expliquerais quand il rentrera...

— J'irai le voir... J'ai quelque chose à faire, ce matin ?

— Ce matin ? Il est presque onze heures !

— Il y a des consignes pour moi, oui ou non ?

— Écrase un peu, tu veux ? Tu débarques comme une fleur à onze

heures, et en plus tu rouspètes ? Il y a une bobine pour toi à l'atelier.

— Pour moi tout seul ?

— Faut croire..., marmonna Mouthe, visiblement jaloux qu'un nouvel arrivant reçoive des consignes confidentielles.

— Merci.

Jhedin se rendit à l'atelier (qui servait en fait plutôt de stand de tir) et chercha dans le placard réservé à cet effet la bobine qui lui était destiné. Puis il s'enferma dans une petite pièce contiguë pour prendre connaissance de ses ordres. Ils étaient simples. Jhedin devait se rendre par ses propres moyens à Eztelaghad, une grande ville au pied des montagnes Pehar.

Muni de faux documents, il se présenterait sous le nom de Drou Baleff à une agence immobilière du centre. Il en nota l'adresse mentalement avant de placer la bobine dans l'effaceur.

— Alors, tête de bois ? lui jeta Mouthe, lorsqu'il repassa devant l'office où le bonhomme ventru finissait de s'empiffrer.

— Il n'y avait pas le feu, répondit Jhedin. Ma mission n'est que pour demain soir. J'ai tout le temps.

— Viens manger un peu...

— Je n'ai pas très faim.

— Écoute un connaisseur ! Une gueule de bois, ça se soigne.

— Bah... Après tout, pourquoi pas ?

Lorsqu'il eut ingurgité son troisième tube nutritif, Jhedin se sentit un peu mieux. Il commençait même à se demander s'il ne s'était pas trop laissé impressionner par les événements de la veille.

Mouthe essaya de lui tirer les vers du nez pour savoir en quoi consistaient ses ordres, mais Jhedin éluda la question et se leva pour serrer la main de celui que ses collègues appelaient familièrement Mammouth.

— Tu vas où, maintenant ? insista celui-ci.

— Tu me demanderais ça, si les autres étaient là ? Si, en plus d'être en retard au boulot, je me mets à déconner avec les consignes, je risque d'avoir des problèmes.

— Pour qui tu me prends ? Je suis pas un bavard.

— D'autant moins que je ne te dirai rien... Comme ça, tu n'auras même pas à vaincre la tentation.

— T'es à pied ? Tu veux que je te dépose quelque part ?

— Non, ce n'est pas la peine.

— Ah, alors tu vas loin ?

Jhedin sourit : le poussah avait bien failli l'avoir. Il lui suffisait de savoir que Jhedin ne prenait pas de véhicule pour deviner qu'il partait dans une autre ville, incognito de préférence.

— Allez, salut, Mouthe. Tu en sais assez comme ça...

Jhedin regagna sa chambre sans se presser et prépara ses affaires. Il

attendit l'heure d'affluence pour prendre la navette du nord avec la foule compacte des travailleurs qui quittaient Ocelande.

Il aurait fallu un œil infailible pour le distinguer des autres voyageurs.

*

* *

Le jeune Fair possédait cet œil infailible.

Et de toute manière, si son attention faiblissait, il lui suffisait de remonter de quelques secondes dans le temps pour revivre la même séquence et retrouver la silhouette de Jhedin là où il l'avait perdue de vue.

Cela ne se produisit que deux fois durant les huit cents kilomètres du trajet. La première fois, Jhedin avait été pris dans un flot de voyageurs et s'était laissé emporter sans trop résister : après tout, il n'était attendu que le lendemain soir à Eztelaghad et pouvait bien s'offrir une petite promenade. C'était l'occasion de visiter un peu la planète Chéops autrement que par bobine topographique interposée.

La seconde fois, alors que Jhedin revenait sur la ligne nord-sud après un détour de près de deux cents kilomètres qui l'avait amené sur les bords de la mer Epiane, Fair avait commis l'imprudence de lâcher sa proie des yeux pendant une fraction de seconde. À la station centrale de Wyky, Jhedin avait sauté sur le quai pour acheter des tubes de boisson. La rame avait redémarré sans lui.

Écœuré, Jhedin récupéra sa plaque et s'éloigna, marchant au hasard. Il trouva finalement un hôtel à l'aspect accueillant, constitué de plusieurs cellules individuelles, propres celles-là et donc assez onéreuses.

Il prit une cellule avec *ove*, s'installa immédiatement dans l'appareil, et actionna toutes les fonctions : son polyphonique, image tridimensionnelle, odeur synthétique, température, ventilation et hygrométrie.

Isolé du reste du monde, les yeux rivés sur l'écran panoramique, Jhedin se laissa entraîner au-dessus des cimes enneigées de la Pehar, grisé par l'ozone que diffusait le conditionneur.

Bercé par le défilement de l'image, il s'endormit sans s'en rendre compte. Lorsqu'il se réveilla, la même séquence repassait pour la vingtième fois et Jhedin était suspendu dans le vide au-dessus des monts Pehar.

Se secouant, il éteignit l'appareil et s'extirpa de la cabine. Il était cinq heures et demie du matin, la baie de la cellule laissait entrer une lumière grisâtre. Dehors, une pluie fine tombait. Jhedin eut envie de se programmer un paysage équatorial écrasé de soleil, mais il devait se hâter : son train partait à sept heures.

Il descendit dans la salle commune et appela la serveuse. La jeune

femme, un écouteur dans chaque oreille, claquait des doigts en cadence, le regard perdu dans le vague.

— Trois tubes déjeuners, s'il vous plaît..., demanda Jhedin.

— Et puis ?

— C'est tout.

« Encore un radin », sembla-t-elle penser. Elle revint quelques secondes plus tard avec la commande, passa rapidement son crayon sur la carte de Jhedin, puis décida d'ignorer ce client peu intéressant.

Jhedin ingurgita sans plaisir les préparations synthétiques en provenance de Vénus, le plus gros exportateur de tubes nutritifs.

« Décidément, plus on remonte vers le nord et plus la vie est triste ! » se dit Jhedin en regagnant la gare centrale.

Les rares piétons ressemblaient à des fantômes filant vers une destination coupable qui ne semblait pas les attirer particulièrement.

— Je préférerais encore Izan ! maugréa Jhedin. Tiens, en voilà un qui n'a même pas pris de chambre, cette nuit !

Il venait de reconnaître le jeune homme blond qui était descendu juste avant lui sur le quai, la veille. Ses vêtements froissés témoignaient qu'il avait dormi sur un banc.

— Tu as faim ? demanda Jhedin en sortant son dernier tube de sa poche.

— Ça va..., répondit le jeune homme en secouant la tête.

— Moi aussi, j'ai dormi sur des bancs, tu sais.

— Je ne suis pas un vagabond, je me suis trompé de station hier soir.

— Et veinard, avec ça ! plaisanta Jhedin, Allez, pas de manières. Prends donc ce tube, moi j'ai déjà déjeuné.

— Merci, dit l'autre en prenant le tube.

Il coupa l'extrémité d'un coup de dent et avala le contenu. « Pour quelqu'un qui n'avait pas faim, il ne fait pas la fine bouche », pensa Jhedin, amusé.

— Tu t'appelles comment ? Moi, c'est Albico.

— Et moi, Fair.

— Tu n'as pas de prénom ?

— Non. Je suis selk.

— Et tu vas jusqu'où, comme ça ?

— Eztelaghad.

— Sans une unité ?

— J'ai une carte de transport.

— Pour voyager, c'est pratique, dit Jhedin. Mais pour manger et dormir...

— Je comptais arriver hier soir à Eztelaghad.

— Moi aussi, avoua Jhedin.

— Tu vas aussi là-bas ?

— Oui.
— Que fais-tu ici, alors ?
— Je suis descendu du train pour acheter à boire, et il est reparti sans moi. Mais cela n'a aucune importance, je ne suis pas pressé. Enfin, pas trop...

— Tu te rends à Eztelaghad pour travailler ?
— Oui, je suis intérimaire. J'ai une mission là-bas.
— Tu fais quoi ?
— Pilote de glisseur. Et toi, pourquoi vas-tu à Eztelaghad ?
— Je rejoins un monastère du Pehar.
— Tu es... Enfin, je veux dire...
— Tous les Selks sont pratiquants ! précisa fièrement Fair.
— Oh, tu sais, j'en ai connu qui...
— Sûrement pas des Selks !
— Bah, des Selmains, c'est pareil...
— Pas du tout ! s'enflamma soudain Fair. Les Selmains sont des épaves ! Sais-tu que notre communauté est vieille de plus de quatre siècles ? Quatre cents ans de pureté et de droiture ! Les Selmains ne sont que des vagabonds qui se prostituent pour un tube !

— Une minute ! Tu ne crois pas, j'espère, que je t'ai offert ce tube pour...

— Non, bien sûr... Mais il ne faut pas me prendre pour un Selmain. Toute ma famille est selk !

— Et tu vas faire quoi, dans ton machin... ?
— C'est un monastère. Je dois y rester pendant deux ans, après quoi je serai...

— Tu seras quoi ? demanda Jhedin, étonné par le brusque silence de son compagnon.

— Je serai... confirmé. Et j'aurai le droit de porter la ghor.
— Ah, l'habit orange ?
— Non, pas encore ! La ghor est blanche.
— Et ces tenues orange que portent les Selks dans les processions ?
— La yerta. En dehors des cérémonies, seuls les pères ont le droit de la porter. Moi je ne suis qu'un frère.

L'arrivée de la rame les interrompit.

— Bon, dit Jhedin, il s'agit de ne pas le rater, celui-là ! Je n'ai pas envie de passer une journée de plus dans ce trou perdu. Au moins, dans le train, il fait chaud.

— Tu n'aimes pas le froid ?

— Si, lorsqu'il fait trop chaud, répondit Jhedin en souriant.

Dès qu'ils furent dans le compartiment. Fair s'installa le plus confortablement possible et ferma les yeux. Jhedin l'observa un instant puis se résigna à l'imiter. Dans l'immédiat, il n'y avait rien de mieux à faire.

— C'est vraiment trop con !

Cette exclamation réveilla Jhedin en sursaut. Le train était arrêté en rase campagne et deux employés en uniforme étaient descendus sur la voie. Celui qui semblait être le chef, les poings sur les hanches, était visiblement furieux.

— Fichus ingénieurs ! lâcha-t-il en assénant un violent coup de pied à la paroi métallique du train. Ça fait plus de quatre siècles qu'on utilise les supraconducteurs et ils ne sont pas foutus de nous fournir une magnéto-lévitation qui fonctionne correctement !

Derrière lui, le pilote soufflait dans ses mains pour les réchauffer. Il se pencha pour observer quelque chose, l'air pensif.

— Faut appeler, il y a le 625 qui nous suit..., dit-il en se redressant.

— Ouais...

— Il pourrait peut-être prendre nos passagers, non ?

— Ah oui ? Et comment il ferait pour passer ? On bouche la voie.

— Il pourrait les ramener à Wyky...

— Bah, ils sont aussi bien à bord de ce train. Ils ont le chauffage, au moins.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— On prévient le Central... Ils nous enverront une plate-forme à roues.

— On va continuer sur roues jusqu'à Eztelaghad ?

— Mais non, on se garera sur une dérivation au Point 6 pour laisser passer le 625 et on demandera une motrice.

Les deux hommes s'éloignèrent et Jhedin tourna les yeux vers Fair qui dormait toujours. Il ressemblait à un adolescent trop vite grandi, embarrassé par des bras trop longs. Jhedin s'approcha et le secoua doucement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? bredouilla le jeune homme.

— Nous sommes en panne.

— Ici ? rétorqua Fair en jetant un regard à la campagne déserte.

— Oui.

— On en a pour longtemps ?

— J'ai entendu le chef de train dire qu'on allait attendre une plate-forme à roues pour rallier une voie de garage. Il y a un train rapide qui nous suit.

— Ils vont prévenir par radio, non ?

— Je suppose. Ensuite, on attendra qu'ils nous envoient une motrice.

— Qu'est-ce qu'elle a, la nôtre ?

— Panne de sustentation, je crois.

— Bravo...

Pendant ce temps, le chef de train essayait désespérément d'appeler le Central. A part un souffle bruyant dans le haut-parleur de la cabine, il n'obtenait rien du tout...

Il sortit pour grimper sur le toit de la motrice et resta bouche bée. À la place du radôme de l'antenne, il n'y avait que le capotage provisoire que les services d'entretien posaient pendant le démontage de l'antenne. Le train venait de parcourir plus de deux cents kilomètres sans aucun moyen de liaison !

— Appel à tous les voyageurs ! Appel à tous les voyageurs ! Évacuez immédiatement les voitures ! Je répète : évacuez immédiatement les voitures ! Descendez sur la voie du côté gauche.

La voix jaillissait des haut-parleurs. Jhedin chercha Fair du regard. Il avait disparu.

Intrigué, il descendit sur la voie. À ce moment, il entendit la porte des toilettes claquer. Il se retourna : Fair venait vers lui.

— Où étais-tu ?

— Moi ? Aux toilettes.

— Oui, mais je ne t'avais pas vu y aller.

— Ah bon ?

Ils rejoignirent le groupe des voyageurs qui manifestaient bruyamment leur mécontentement. Certains avaient dû remarquer l'absence de l'antenne sur le toit de la motrice, et les critiques fusaient.

À ce moment, le hurlement métallique du rapide 625 retentit. Tous se figèrent, dans l'attente de l'inévitable. Instinctivement, certains rentrèrent le cou dans les épaules en prévision du choc.

— Éloignez-vous ! hurla le chef de train.

— Regardez ! cria quelqu'un. Il n'est pas sur la même voie !

Le 625 passa en trombe dans un grondement de tonnerre. Puis le vacarme décrût et le brouillard se referma sur les veilleuses rouges du train.

Le chef de train resta interdit : il ne comprenait plus rien. D'abord, il n'avait plus d'antenne, et voilà que l'accident qu'il redoutait ne se produisait pas ! Il cherchait désespérément des explications et, bien sûr, n'en trouvait aucune.

Seul Fair aurait pu expliquer qu'il venait de remonter d'une dizaine de minutes dans le temps pour modifier (en l'absence du pupitre) la programmation du trafic sur ce tronçon de voie, et faire en sorte que le 625 ne percute pas un autre obstacle un peu plus loin.

Jhedin était très troublé : y avait-il un lien entre la brève disparition de Fair et ce miracle incompréhensible ? Pourquoi pas ? Les Chronambules étaient tous selks, comme Fair ! Peut-être était-il chronambule ? Sous cet éclairage, les événements de la nuit prenaient un autre sens. Fair descendant juste avant lui à Wyky et ratant,

comme lui, le train pour Eztelaghad...

Qu'un Chronambule sauve les passagers d'un train, c'était normal. Mais pourquoi ce Chronambule se serait-il attaché aux pas de Jhedin ?

Cela avait forcément un rapport avec sa tentative malheureuse de Jhedin, l'avant-veille. Comme des nuages s'écartent pour laisser éclater les rayons du soleil, la vérité s'imposa à son esprit. Si les Chronambules avaient le pouvoir de manipuler le temps selon leur volonté, ils avaient fort bien pu stopper Jhedin au moment où il lançait sur eux son glisseur et le faire revenir à l'instant où il était encore sagement rangé le long du trottoir.

Tout s'éclairait, à présent. Sa deuxième tentative avait avorté pour les mêmes raisons. Et s'il avait essayé une troisième fois, les Chronambules l'auraient renvoyé à nouveau à la case départ.

Il sourit, soulagé de constater que son esprit ne l'avait pas trahi. Depuis cette aventure bizarre, un sentiment de malaise le tenaillait.

Ainsi, Fair le suivait. Il avait cherché le contact avec les Chronambules et pensait avoir échoué lamentablement. Maintenant il était certain d'avoir réussi. Restait à savoir comment agir avec son ange gardien. Comment s'en débarrasser ? S'il lui faussait compagnie, Fair n'aurait qu'à le rejoindre à la seconde précédant sa disparition. Il était coincé. Il fallait faire face.

Ou bien feindre de ne s'être aperçu de rien. Mais, dans ce cas, Fair le suivrait jusqu'à sa destination et découvrirait qu'il travaillait en réalité pour un truand notoire d'Ocelande. Après tout, quelle importance ? Si les Chronambules avaient vraiment voulu déclarer la guerre à la pègre d'Ocelande, ils en seraient venus à bout depuis longtemps. Il n'y avait aucun motif de changer quoique ce fût à ses projets. Il se rendrait à Eztelaghad et prendrait son service normalement. Pour ne pas perdre le contact qu'il avait eu tant de mal à nouer, il devait cependant rester en liaison avec Fair, par exemple lui offrir l'hospitalité en attendant qu'il rejoigne son monastère.

Quelques heures plus tard, le train tiré par une nouvelle motrice entrait en gare d'Eztelaghad. Jhedin avait arrêté son plan d'action. Puisque Fair était chargé de le surveiller, il aurait vraisemblablement un rapport à faire à ses supérieurs qui se demandaient sans doute pourquoi un inconnu avait cherché à bousculer une procession selk.

Autant leur fournir une réponse, décida Jhedin. Le moment propice se présenta alors qu'ils étaient tous les deux dans la chambre louée depuis Ocelande par le patron de Jhedin.

— Tu pilotes depuis longtemps ? demanda Fair.

— Oui, j'ai mon brevet de visiteur professionnel.

— De visiteur ! répéta Fair, visiblement impressionné.

— Oui... Remarque, je préfère nettement piloter des vaisseaux que des glisseurs. J'ai horreur de la circulation ! Rien que de voir tous ces

traînants devant moi, ça me donne envie de les emboutir...

— Tu ne le ferais pas vraiment, n'est-ce pas ?

— Non, quoique... À Ocelande, l'autre jour, j'ai vu tes copains, ceux qui portent la ghor.

— Une procession ?

— Oui.

— Tu te trompes, ils portaient la yesta.

— Ah oui, c'est vrai. Eh bien, l'autre jour, j'ai voulu démarrer un peu sec. J'étais sûr que la procession allait s'écarter. Tu sais ce qu'ils ont fait ?

— Non, comment veux-tu que...

— Moi non plus, je ne sais pas. Toujours est-il que je me suis retrouvé cloué au sol, moteur et turbines arrêtés. Pas d'accident, rien... Heureusement, d'ailleurs.

— Surtout pour un pilote qui souhaite conserver son brevet.

— Exactement. Mais, à mon avis, tes amis doivent être un peu...

— Un peu quoi ? demanda Fair d'un ton distrait.

— Ils arrivent à faire des choses qui nous échappent, à nous autres.

— Des magiciens, quoi ! rétorqua Fair en riant.

— Ne rigole pas. Je t'assure qu'ils ont des pouvoirs bizarres. Tu n'es peut-être pas encore au courant, parce que tu n'es que... que...

— Frère ?

— Oui, c'est cela. Mais plus tard peut-être, tu seras comme eux.

— On raconte tellement d'histoires sur les Selks... Nous tirons notre enseignement de nous-mêmes, de notre vie intérieure. Sais-tu que nous passons notre première année dans une cellule de méditation de trois mètres sur quatre ?

— Et qu'est-ce que cela vous apporte ? demanda Jhedin, dubitatif.

— Une meilleure connaissance de nous-mêmes.

— Mais comment se connaître si l'on ne se met pas dans des situations réelles pour étudier ses réactions ? Vous ne faites que des suppositions...

— La méditation élève l'esprit.

— Et le corps, que devient-il dans tout ça ?

— Peu importe le corps, répondit Fair sans s'émouvoir.

— Pourtant, sans corps pas d'esprit.

— En effet, admit Fair. Mais tout est question d'équilibre.

— Dis donc, votre premier commandement ne serait pas de vous considérer comme une élite parmi les vermisseaux que nous sommes ?

Fair sourit et Jhedin fut frappé par l'expression de son visage. C'était la première fois que Fair se dévoilait en sa présence. Pendant quelques secondes, il avait sans doute oublié sa mission.

Mais, subitement, Fair sembla se refermer sur lui-même et s'allongea sur sa couchette. Jhedin lui proposa de manger un peu

avant de dormir mais, sans se retourner, il refusa d'un geste.

« Juste au moment où ça devenait intéressant ! » pensa Jhedin.

Il ne perdait pas espoir, Fair serait encore là demain matin et ils reprendraient cette conversation édifiante. Pour le moment, il n'y avait plus qu'à dormir, même si la couchette était particulièrement inconfortable.

CHAPITRE XVIII

Virgile n'était pas pressé. Il conseilla au jeune Fair d'aller se changer avant de présenter son rapport. Son costume étriqué faisait vraiment peine à voir et ne correspondait pas du tout à sa condition de dixième père de Chéops.

— Ah, c'est mieux..., dit-il en retrouvant Fair dans sa yesta officielle.

— Il est vrai que je me sens mieux dans cette tenue, mon père.

— Je m'en doute. Alors, cet Albico ?

— Je n'ai pas fait une intégrale, mon père. Vous m'aviez seulement demandé de...

— Oui, je veux simplement savoir pourquoi il a cherché à entrer en contact avec notre Chambre d'Ocelande.

— Vous le savez mieux que moi, mon père. C'est vous qui l'avez initié.

— Fair... Vous vous égarez.

— Mon père ! protesta Fair en rougissant.

— Regardez le calendrier.

Fair tourna les yeux vers le calendrier mural et réprima une exclamation.

— Excusez-moi, dit-il, penaud. J'ai encore dérivé...

— Vous avez anticipé. Revenez parmi nous, Fair.

Le jeune père se concentra quelques instants.

— Voilà. Vous allez l'informer vous-même à Eztelaghad.

— Voyons ça..., murmura Virgile en fermant les yeux.

Les deux hommes semblaient dormir, face à face dans la salle de cérémonie de la Première Chambre de Chéops, au cœur du temple Kopi-Tamp, en plein centre d'Ocelande.

— C'est bien, dit pensivement Virgile entrouvrant les yeux. J'irai là-bas.

— Mon père, ne craignez-vous pas que l'initiation de cet homme ne soit un peu prématurée ? Il n'est pas des nôtres...

— N'avez-vous pas sondé son esprit, lorsque vous étiez avec lui ?

— Si, mon père. Il est écran, en effet, mais...

— Vous pensez que ce n'est pas suffisant ?

— Exactement.

— De ce point de vue, vous avez raison, Fair. Mais je connais cet homme. J'ai déjà rencontré le commandant Ovoghemma.

— Albico ?

— Oui. C'est Ven Lilo qui lui a donné ce pseudonyme.

— Comment ! s'exclama Fair en bondissant sur ses pieds. Ven Lilo ? Mais...

— Allons, allons... Il n'y a rien à craindre. Vous avez vu ce qu'il a fait après son arrivée à Ezelaghad.

— Oui. Il semble correct.

— Il l'est. Sa qualité d'écran devrait nous permettre de gagner un temps considérable sur sa formation.

— Je suis de la vieille école, je ne conçois pas qu'un esprit, aussi performant soit-il, puisse accéder sereinement en quelques heures au rang de père.

— Vous n'avez jamais eu la curiosité de me demander comment j'étais devenu premier père de Chéops.

— Je ne me permettrai pas...

— Eh bien, je suis moi-même écran et ma formation n'a pris que deux jours.

— Premier père en deux jours !

— Mais non, Fair. Chronambule en deux jours. Pour devenir premier père, il m'a fallu soixante ans environ. Je ne veux pas faire du commandant Ovoghemma un premier père ni même un dixième père...

— Mais alors...

— Je souhaite qu'il soit des nôtres, sans plus. S'il doit progresser, il le fera naturellement, comme vous et moi, avec l'expérience. Il n'y a là rien d'inhabituel.

— Et pourquoi lui, mon Père ?

— Parce que je l'ai vu à l'œuvre. C'est un homme droit.

— Bien... C'est vous qui décidez.

— Non, Fair. Ma position de premier père ne m'autorise pas à initier n'importe qui au petit bonheur. Vous pouvez très bien refuser ma proposition si vous pensez qu'elle comporte trop de risques.

— Il ne s'agit pas de cela. Je ne vois pas de motif particulier pour accueillir cet homme parce que je ne le connais pas. Mais je n'ai aucune raison de le refuser.

— Vous êtes donc d'accord ?

— Oui, mon père. Je prends le risque avec vous.

— Un risque minime, je vous l'assure. Ovoghemma ne nous posera pas de problème, j'en suis persuadé.

— S'il trahit, je connais pas mal de confrères qui seraient heureux de nous rappeler cet échec lors des prochaines cérémonies annuelles.

— Si vous voulez être sûr, vous pouvez toujours aller voir plus loin dans sa vie...

— Maintenant, mon père ?

— Pourquoi pas ?

Fair disparut brusquement et resta absent quelques minutes. Lorsqu'il réapparut, il regarda Virgile en souriant.

— C'est donc lui ?

— Jusqu'où êtes-vous allé, Fair ?

— Sur Terre.

— Voilà... Êtes-vous toujours dubitatif, quant à son admission ?

— Je ne pouvais pas imaginer..., se défendit Fair.

— Je ne vous reproche rien. Êtes-vous d'accord pour initier Ovoghemma ?

— Oui, bien sûr, mon père.

— Parfait. Il sera présenté à la prochaine Commission de Chambre, ici même.

— Quel est mon programme, à présent ?

— C'est tout pour l'instant, Fair. Je vous remercie d'avoir rempli cette mission. J'espère que ça n'a pas été trop dur ?

— J'ai dormi dans un train horrible, mon père.

— Ne pouviez-vous écourter ce voyage ?

— Non, j'étais en face de lui.

— Ah, c'est vrai... Dites-moi, il ne se doute de rien ?

— Oh, si ! avoua Fair en souriant.

— Pas trop bête, notre ami, n'est-ce pas ?

— En effet. Je dois vous laisser, maintenant.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je n'en sais encore rien. Il y a des problèmes sur Izan, sur Markab, sur Lune, sur...

— Pitié, Fair. Faites au mieux et bon courage.

— A plus tard, mon père, dit Fair avant de disparaître.

Virgile resta quelques minutes perdu dans ses pensées puis se décida à réintégrer le centre de réinsertion de Jhilna, sur Markab. Le détenu Réal n'était pas censé avoir quitté le Trou. Une légère erreur d'appréciation le fit arriver dans le dos de l'éducateur alors que celui-ci, planté, sur le pas de la porte, contemplait la cellule vide.

Il manqua de réflexe et tarda à disparaître. Un gardien qui s'approchait vit soudain le détenu Réal s'évanouir dans l'espace. Médusé, il s'élança et saisit l'éducateur par la manche.

— Vous avez vu ?

— Quoi ?

— Réal, là...

— Il n'est pas là, justement !

— Mais si, il était derrière vous. Puis il a... Enfin, je veux dire...

— Ça va bien, vous ? demanda l'éducateur, soupçonneux.

Virgile fut obligé de manipuler les deux hommes pour les ramener quelques secondes avant l'incident.

L'éducateur ouvrit la cellule et découvrit le détenu Réal allongé sur sa couchette. Il tourna les yeux vers le garde qui s'approchait d'un pas nonchalant. Celui-ci le dévisagea intensément, comme s'ils s'attendaient tous deux à ce qu'il se produise quelque chose... Mais il ne se passa rien, et l'éducateur regarda à nouveau Réal d'un air troublé et vaguement déçu.

— Ça, c'est marrant..., marmonna-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda hypocritement Réal, alias Virgile.

— Rien, j'avais cru..., balbutia l'éducateur. Bon, lève-toi, il faut que tu assures l'ouverture de la bibliothèque. Le surveillant est malade.

— J'arrive.

*

* *

Jhedin se réveilla de méchante humeur après une très mauvaise nuit. Aussitôt, il se tourna vers la couchette voisine. Fair n'était plus là.

— Il a filé, marmonna Jhedin, dépité.

Il haussa les épaules. S'il avait été étudié d'aussi près par un Chronambule, c'était qu'il les intriguait.

Il reprendrait sûrement contact. Il n'avait qu'à se présenter à son poste et attendre la suite des événements.

L'agence immobilière d'Eztelaghad, qui servait de succursale à son patron, était presque une vitrine publicitaire pour la pègre. Les affiches des offres de vente ou de location étaient jaunies et cornées, victimes de plusieurs semaines de chauffage intensif.

Jhedin avait pour mission de se rendre à Cerius, un petit village en pleine campagne, et d'y rejoindre une villa où il recevrait les ordres de son patron. Dans l'immédiat, il n'y avait qu'une consigne : enregistrer sur le minicamescoque laser le portrait du pilote du glisseur-taxi qui l'amènerait à la propriété de Cerius. Sans doute dans l'éventualité où ce pilote se montrerait trop bavard.

Il était presque midi lorsque Jhedin descendit du glisseur.

Dès que le véhicule eut disparu, il se dirigea vers une longue bâtisse sur pilotis et apposa sa main sur la plaque sensible.

— Ne vous retournez pas ! commanda une voix bizarre dans son dos.

— Je suis Drou Baleff... Je viens de l'agence.

— Les bras en l'air.

Docile, Jhedin se laissa fouiller.

— Ça va, vous pouvez vous retourner.

Le gardien des lieux était un Akrien, d'où l'étrangeté de sa voix. Le non-humain fournissait un effort important pour parler autrement que par ultrasons.

— Salut. Je m'appelle Kerk. Vous êtes Drou Baleff ?

— Oui.
— Je peux vous appeler Albico, alors ?
— Les consignes concernent un certain Drou Baleff. Je m'appelle donc ainsi...

— D'accord. Ça vaut bien Kerk, pas vrai ?

L'Akrien le guida jusqu'à la villa où il lui fit les honneurs du sous-sol. C'était en fait un véritable spatioport. Si la demeure ne paraissait pas très vaste, le sous-sol, en revanche, s'étendait sur plusieurs centaines de mètres carrés.

Au centre se dressait un respectable vaisseau sur ses vérins, face à l'ouverture masquée pour l'instant par le cellier. Celui-ci coulisserait lentement sur le côté le moment venu, libérant l'accès vers le ciel de Chéops.

— Que suis-je censé faire ? demanda Jhedin.

— Attendre le patron. Il viendra cette nuit.

— Et alors ?

— Alors, tu dois l'emmener.

— Où ça ?

— Je n'en sais rien. Il te le dira lui-même.

Il gagna sa chambre et s'installa devant le mur vidéo. Vers trois heures du matin, il entendit du bruit à l'extérieur. Quatre glisseurs de la police, hérissés d'antennes, étaient arrêtés devant la villa.

Inquiet, Jhedin vit son patron, Mhur, descendre d'un véhicule. Les policiers, sans prêter la moindre attention au trafiquant de glisseurs, encerclèrent rapidement la maison. C'était donc Jhedin qu'on cherchait.

Mais pour quelle raison ? Ven Lilo... Il devait commencer à trouver le temps long et à se demander si ses deux agents, Jhedin et Théra, avaient enfin pu obtenir des renseignements sur les Chronambules. C'était bien dans son style : une opération d'envergure, prompte et sans bavure. Jhedin se demanda s'il devait redouter quelque chose. Non, pas vraiment, car Ven Lilo devait vouloir récupérer Jhedin vivant.

Soudain, un faisceau laser balaya la fenêtre, découpant le volet, la vitre de spar et les rideaux. Jhedin se laissa tomber sur le sol. Presque aussitôt, une grenade paralysante roula jusqu'à lui.

Jhedin était à moitié inconscient quand on le hissa à bord d'un glisseur de la police, sous le regard incrédule de Mhur et de son pilote provisoire.

— Vous êtes le propriétaire de cette villa ? demanda le capitaine.

— Oui, répondit tranquillement Mhur.

— Cet homme est un de vos employés ?

— Je ne connais pas ce monsieur... Un vagabond, sans aucun doute. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il est le dernier à avoir pris un glisseur taxi dont on a retrouvé le pilote mort, tout à l'heure.

— Oh, le salaud ! s'exclama Mhur, l'air sincèrement outré.

— Vous ne le connaissez vraiment pas ?

— Jamais vu... Et mon gardien, pourquoi l'avez-vous attaché ?

— Vous le libérerez lorsque nous serons partis.

— Très bien.

Là-dessus, Mhur tourna les talons pour gagner sa villa. Jhedin, qui commençait déjà à récupérer, sentit que le glisseur s'élevait. Il mit le cap vers le sud de Chéops. Au bout d'un quart d'heure, le capitaine jeta un coup d'œil à Jhedin, qu'on avait jeté sur une banquette, et déclara :

— Je suppose que ce n'est guère confortable, commandant, mais je ne peux pas vous laisser vous relever. Les hommes des autres glisseurs risqueraient de vous voir.

— Nous nous connaissons ? articula Jhedin.

— Pour moi, vous n'êtes pas un inconnu. Un certain Sakas vous réclame.

— Tiens donc... Et je vais rester comme ça encore longtemps ?

— Six heures de vol, monsieur Ovoghemma.

— Six heures dans cette position ?

— Orbe ? appela le capitaine.

— Mon capitaine ? répondit le policier qui se tenait à la droite de Jhedin.

— Une inhalation...

— Pas cette saloperie ! s'écria Jhedin.

— Allons, commandant... Vous vous réveillerez à l'arrivée.

Jhedin, furieux, regarda le diffuseur que le policier approchait de son visage. Il chercha à retenir sa respiration, mais il serait bien forcé de reprendre son souffle tôt ou tard. La première bouffée de gaz soporifique lui parut horrible. Puis il se détendit et perdit conscience de ce qui l'entourait...

*

* *

Il se réveilla nauséux à souhait, dans le vaisseau amiral de la flotte utiliste. Ven Lilo devait être à bord, cependant il ne se présenta que le lendemain. Il entra dans la cellule de Jhedin et considéra le décor avec amusement.

— Fichtre ! Ils ont suivi mes ordres au pied de la lettre !

— Je suis heureux que ça amuse au moins l'un de nous, ronchonna Jhedin.

— Les occasions de rire sont si rares, commandant. Venons-en au fait. Où en êtes-vous, avec les Selks ?

— Nulle part. J'en ai rencontré un dans le train d'Eztelaghad, c'est

tout.

— Et qu'en avez-vous tiré ?

— Rien du tout ! Je l'ai hébergé pour une nuit et je me promettais de le cuisiner le lendemain, mais il était déjà parti.

— Il a filé en douce ? C'est bizarre, non ?

— Non, pas vraiment. J'ai noué le contact en lui offrant de quoi manger, à la gare de Wyky. Il a peut-être cru que je le prenais pour un prostitué.

— Alors, le bilan ?

— Nul.

— Vous ne m'avez pas habitué à ça, par le passé.

— Attendez, je ne suis pas resté inactif.

— Si vous parlez de votre infiltration chez Mhur, je m'en moque. C'est un trafiquant de glisseurs et, bien que son entreprise soit florissante, il relève de la police de Chéops et non de la police gouvernementale. Ce serait une ingérence dans...

Jhedin ne put s'empêcher de s'esclaffer. Voilà que Ven Lilo s'inquiétait de ce qui pourrait passer pour une ingérence dans la vie publique d'une autre planète !

— Commandant, vous m'ennuyez, articula Ven Lilo, vexé.

— Excusez-moi, rétorqua Jhedin en reprenant son sérieux. Je ne parlais pas de Mhur. Je suppose d'ailleurs que son équipe est noyauté par vos services.

Ven Lilo resta impassible, les bras croisés sur la poitrine. Jhedin poursuivit :

— Voici quelques jours, à Ocelande, j'ai tenté un coup de force contre les Selks. Je me disais que de cette manière ils ne me soupçonneraient pas d'être un espion.

— Mais vous êtes fou ? Qu'avez-vous fait ?

— J'ai essayé de bousculer une procession avec mon glisseur.

— Après tout, pourquoi pas ? Et ensuite, qu'aviez-vous prévu ?

— J'aurais improvisé en fonction de la situation.

— Et alors ? Vous avez échoué ?

— C'est presque ça... Lorsque j'ai lancé mon glisseur, je ne sais pas ce qui s'est passé, mais... en réalité, c'est comme si je n'avais rien fait du tout.

— Vous plaisantez ?

— Je me trouvais en face du Kopi-Tamp, à Ocelande. Il était onze heures. Les Selks étaient au beau milieu de la rue...

— Vous les avez ratés ?

— Même pas ! Je n'ai pas pu démarrer !

— Comment ça ?

— J'ai démarré, mon glisseur a commencé à accélérer, puis... plus rien.

- Vous me faites perdre du temps, Ovoghemma.
- Je vous assure ! Quand j'ai voulu avancer, il ne s'est rien passé. Je me suis retrouvé au sol, contact et turbines coupés...
- Et les Selks ?
- Il n'y en avait plus un seul en vue, bien sûr.
- Vous avez rêvé...
- C'est pourquoi j'ai recommencé aussitôt. Il s'est produit la même chose.
- Panne de glisseur ? suggéra Ven Lilo, soucieux.
- Pas du tout ! Lorsque j'ai abandonné et décidé de rentrer chez moi, il fonctionnait normalement.
- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fou ? Vous insinuez qu'ils peuvent commander un glisseur à distance ?
- Ou bien c'est moi qui ai coupé le contact sous leur emprise.
- Télé-hypnose ?
- C'est possible. Je ne me souviens de rien.
- Décidément, j'avais raison de m'intéresser à ces gens-là.
- C'est pourquoi j'avais projeté de revoir ce Fair...
- Le Selk du train ?
- Oui.
- Bon... C'est mieux que rien.
- Et Théra ? Il a obtenu des résultats ?
- Théra ? fit Ven Lilo en clignant des yeux. Non, il a disparu. Je pensais que vous le saviez.
- Nous ne devons entrer en contact qu'après plusieurs mois, conseiller.
- Sage précaution. Mais j'ai l'impression qu'on ne le reverra pas de sitôt. Il a dû progresser plus vite que vous dans son enquête. Trop, peut-être...
- J'ai réfléchi à la manière dont les Selks se réunissent sans que ces manifestations soient annoncées...
- Vous avez une idée ?
- Oui... Le jeune Fair m'a dit qu'il était frère dans cette... cette espèce de congrégation. Il se rendait dans un monastère des monts Pehar pour y passer deux ans avant de devenir père.
- Ah ? marmonna Ven Lilo qui cherchait à comprendre le rapport entre la formation religieuse d'un Selk et son affaire.
- Mais, conseiller, pour rester deux ans, il faut...
- Il faut savoir combien de jours il y a dans deux années ! s'exclama Ven Lilo.
- Exactement !
- Une seule planète mesure le temps en années, c'est la vieille Terre. Comment les habitants de Chéops pourraient-ils savoir où en est l'année terrienne ?

— Je l'ignore. Peut-être ont-ils développé un moyen télépathique puissant qui...

— Impossible !

— Il reste encore une explication. Ils font peut-être transmettre leurs convocations par des Akriens qui communiquent par ultrasons et échappent à la vigilance de vos agents.

— Sûrement pas, Ovoghemma ! J'ai aussi des agents akriens, n'en doutez pas !

— Alors, ils sont magiciens, conclut Jhedin, excédé.

— Ce n'est peut-être pas faux. Reste à savoir quel est leur truc. Tous les magiciens en ont un, n'est-ce pas ?

— Je suppose. Quelle est la suite du programme ?

— Pour vous ?

— Oui.

— Il va falloir vous dégager de cette histoire de meurtre.

— Comment ?

— Ah, ça...

Le conseiller Ven Lilo prit congé sans un mot de plus, mais le mauvais sourire qui flottait sur ses lèvres ne présageait rien de bon...

CHAPITRE XIX

Jhedin attendait sagement dans la cage de spar blindé. À l'appel de son nom, il se leva.

— Drou Baleff ?

— Oui, capitaine.

— Vous êtes accusé d'avoir provoqué la mort du chauffeur de taxi Maldek Bol Avgoll.

— J'ai pu retrouver un témoin à Cerius.

— J'espère qu'il va vous innocenter.

— C'est cet homme, capitaine ! dit Jhedin en montrant du doigt l'homme que son patron avait fait venir spécialement d'Ocelande. Je l'ai vu rentrer chez lui lorsque le taxi est reparti...

— Identité ? aboya le capitaine.

— Celar Tur John, je suis conseiller technique au Centre civique de Cerius.

— Qu'avez-vous à déclarer ?

— Eh bien, alors que je rentrais chez moi vers midi, un glisseur-taxi est arrivé et cet homme en est descendu.

— Vous le reconnaissez formellement ?

— Oui, capitaine.

— Et vous, Drou Baleff ? Ce monsieur est-il bien l'homme que vous avez aperçu ?

— Absolument ! affirma Jhedin avec force.

— Monsieur Celar, passe-t-il beaucoup de taxis à Cerius ?

— Quelques-uns... Peut-être dix ou vingt par jour.

— Et vous êtes néanmoins sûr de ne pas confondre ?

— Je ne peux pas me tromper : j'ai remarqué cet homme parce qu'il a tendu une sorte de sac ou une petite mallette au chauffeur.

— Le taxi est reparti immédiatement ?

— C'est ça.

— Comment pouvez-vous être sûr qu'il n'est pas revenu un peu plus tard ?

— Après le déjeuner, je suis sorti dans mon jardin qui touche la route. Si le glisseur était revenu, je l'aurais vu... Forcément !

— Mais pendant que vous déjeuniez ?

— La fenêtre de ma cuisine donne sur la route...

— Vous êtes prêt à déposer sous serment ?

— Bien entendu, capitaine.

— Monsieur Drou Baleff, vous êtes d'accord avec ce témoignage ?
Jhedin réfléchit à toute vitesse : le complice de Mhur avait cru bon d'inventer cette histoire de sac... Y avait-il un risque de ce côté-là ?

— Oui, capitaine, répondit-il.

— Y a-t-il d'autres témoins ?

Comme personne ne se manifestait, le capitaine appela :

— Gesteur ! Apportez la pièce numéro trois, le sac trouvé dans la chambre.

Jhedin sentit son cœur s'emballer.

— Monsieur Celar !

— Oui, capitaine ?

— Est-ce que vous reconnaissez ce sac ?

Celar examina la pièce à conviction avec un sérieux parfait.

— Celui que j'ai vu était identique.

Jhedin bondit sur ses pieds. Il venait de comprendre, trop tard.

— Arrêtez ! hurla-t-il. Il n'y a jamais eu de sac ! Cet homme se trompe !

— Vous avez pourtant confirmé son témoignage ?

— Oui, mais...

Jhedin était coincé. Sa seule chance de s'en sortir était de dénoncer le faux témoin et son patron en même temps. Mhur avait cependant dû prendre ses précautions...

Jhedin essaya quand même d'expliquer son histoire, mais le capitaine ne l'écoutait déjà plus. Une femme et deux enfants s'étaient levés dans la salle et l'invectivaient : un père (et mari) honorable ne pouvait pas être traité de menteur impunément par un « meurtrier sans scrupules » !

Jhedin rongea son frein toute la journée, enfermé dans une cellule humide. Le soir, le capitaine Rania le rejoignit et renvoya le garde. Il considéra Jhedin quelques instants, puis s'assit à son côté.

— Monsieur Albico, je viens d'avoir qui vous savez à l'intercom...

— Qui ça ?

— Allons, monsieur Albico...

— Bon. Alors ?

— Alors, vous vous êtes laissé manœuvrer comme un gamin.

— Je sais... Je ne m'y attendais pas le moins du monde. Notre ami commun vous a informé du contexte ?

— Il m'a juste dit que vous aviez pénétré le réseau de Mhur. J'ignore pourquoi.

— Je ne peux pas vous en apprendre davantage, vous le comprenez ?

— Là n'est pas le problème. Vous deviez vous dégager de cette histoire pour poursuivre votre mission.

— C'est Mhur qui a fait exécuter ce chauffeur de glisseur. Ils ont dû

le balancer à l'eau.

— C'est possible, mais... que faire ? Le témoignage de ce Celar est recevable.

— C'est un faux témoin à la solde de Mhur ! Vous n'allez tout de même pas croire ce...

— Certes, cependant si nous le démasquons, nous risquons de vous griller auprès de Mhur.

— De toute façon, je suis déjà grillé. Si je m'en tire, il se demandera comment je me suis débrouillé, puisqu'il a tout fait pour m'enfoncer.

— C'est grâce à ce genre de réflexe que Mhur reste toujours blanc. Lorsqu'un de ses sbires est soupçonné, il essaie de l'en sortir. Si le risque est trop grand, il l'enfonce de sorte à ne pas être inquiété lui-même.

— Qu'est-ce que je deviens, dans cette histoire ?

— Vous vous évadez, c'est votre dernière chance.

— D'ici ?

— Pendant votre transfert à Ocelande.

— Quand ?

— Cette nuit même. Le glisseur part à onze heures.

— Vous transférez de nuit ?

— Toujours, oui... Nous devons agir comme pour n'importe qui, sous peine d'éveiller les soupçons de la pègre. Ainsi, vous aurez la possibilité de pénétrer un autre réseau que celui de Mhur.

— Ce sera dur... Je suis un peu trop voyant, maintenant.

— C'est votre problème, monsieur Albico. Une fois que vous serez sorti d'ici, je ne veux plus savoir ce que vous faites. Je ne peux pas me mêler de ce genre d'opération, vous vous en doutez.

— D'accord, je m'évaderai cette nuit. Comment cela se passera-t-il ?

— Je n'en sais rien, vous vous débrouillerez seul.

— Mais, les gardes du glisseur ?

— Un seul est prévenu, il est des nôtres. C'est le chef de bord. Vous vous emparerez de son paralyseur et vous vous débarrasserez du pilote. Ensuite vous immobiliserez aussi le chef de bord, pour sauver les apparences.

— Et... l'alliance ?

— Vous ne porterez pas d'alliance. Exceptionnellement, bien sûr. Que voulez-vous, nous sommes un petit central de police. Nous manquons de matériel...

*

* *

Bercé par le roulis de l'appareil, Jhedin ne prêtait guère d'attention à ses gardiens ni au paysage, constellé de lumières scintillantes qui signalaient l'approche des faubourgs d'Ocelande. Il était absorbé par un problème de taille : le chef de bord n'avait pas un paralyseur, mais

un laser. Il faudrait donc qu'il abatte le pilote pour pouvoir s'échapper. Ce n'était pas ce qu'il avait prévu avec Rania.

Pour le coup, Jhedin serait vraiment traqué par la police et abattu à vue, s'il était obligé de tuer un policier pour s'évader. Était-ce un piège ? Rania avait-il reçu des consignes de Ven Lilo ? Non, cela semblait peu probable : Ven Lilo pouvait faire exécuter n'importe qui, où il voulait et quand il le voulait. Il ne se serait pas donné la peine d'échafauder cette mise en scène.

Alors ? Rania était-il à la solde de Mhur ? Cherchait-il à enfoncer davantage Jhedin ? Dans ce cas, il serait traqué à la fois par la police et par la pègre... Il ne lui resterait plus qu'à fuir Chéops au plus vite, dans la mesure du possible.

Mais pourquoi le capitaine Rania prendrait-il le risque de laisser un témoin vivant alors qu'il était facile de l'abattre pendant sa tentative d'évasion ? Jhedin devait se tenir tranquille et attendre d'être incarcéré à Ocelande pour être en sûreté.

Le son strident de l'alarme le tira de ses réflexions. Le glisseur piquait du nez.

— Redressez, nom de nom ! hurla le chef de bord.

— On dégringole, chef ! répondit le pilote, crispé sur les commandes.

— Essayez de vous poser en douceur !

— On tombe trop vite !

— Sortez les aérofreins !

— Ça n'ira pas : il faut que je trouve un terrain plat.

— Longez une piste !

— D'accord !

Jhedin se cramponna pour ne pas heurter violemment la séparation de spar ajouré. Le premier choc détacha l'habitacle de la plate-forme du glisseur. La cellule indéformable escalada le talus de la piste, alors que le glisseur allait s'encaster dans la terre meuble.

Tout étourdi, Jhedin se retrouva à quatre pattes sur le plancher métallique. Il ne vit rien, mais entendit nettement le grésillement de la décharge laser. Relevant la tête, il aperçut l'auréole brûlée qui s'élargissait dans le dos du pilote. Celui-ci ne s'était pas senti mourir.

— Pas moyen de faire autrement, dit le chef de bord. Voilà plusieurs semaines que nous portons le laser. On se serait demandé à l'enquête pourquoi j'avais exceptionnellement pris un simple paralyseur.

— Mais comment aurais-je pu tirer à travers le spar ?

— Quel spar ? demanda le chef de bord en montrant la paroi que le choc avait éjectée de son logement.

— Impeccable ! Et maintenant ?

— On dégage vite ! s'exclama l'homme. Poussez-vous un peu, que je

fasse sauter la serrure.

Le faisceau laser découpa proprement le tour de la serrure : Jhedin était libre. Il bondit sur le sol et attendit que le chef de bord le rejoigne.

— Et pour vous ? Comment suis-je censé vous réduire à l'impuissance si je n'ai pas de paralyseur ?

— C'est là l'astuce, Albico, dit l'homme en reculant de quelques pas.

— Comment ça ?

— Tu es grillé, Albico. Tu as cherché à t'échapper et tu as tué le pilote.

— Ah oui ? Et avec quoi ?

— Tu t'es emparé de mon laser pendant l'accident et tu as abattu le pilote. Ensuite, tu m'as fait descendre, nous avons lutté. J'ai repris mon arme et...

— Pas bête, ricana Jhedin. Mhur coupe tous les ponts...

— Je lui transmettrai tes compliments.

— Ce ne sera pas nécessaire, je les lui transmettrai moi-même.

— Tu n'as pas l'air d'avoir bien saisi la situation, mon vieux.

— C'est toi qui n'as pas saisi. J'ai été envoyé par la Défense centrale pour enquêter sur le capitaine Rania. Nous savons bien ce qui se passe avec Mhur, lui ou un autre, pour nous, cela revient au même. En revanche, nous ne tolérons pas que notre police soit noyauté, par Mhur ou qui que ce soit...

— Continue...

— La trahison d'un capitaine est grave : il peut être soudoyé par Mhur, mais pourrait tout aussi bien l'être par les personnalistes. C'est trop sérieux pour fermer les yeux, tu comprends ?

— Qu'est-ce que tu me chantes là ?

— Tu n'es qu'un rouage, tu ne risques rien. D'autant que rien ne t'empêche de témoigner contre Rania. C'est ton supérieur, tu t'es borné à obéir à ses ordres. Je te propose de te rendre... Si tu coopères, nous t'offrirons ton billet pour retourner sur Markab. Ici, tu serais grillé.

— C'est idiot. Si je te descends maintenant, qui ira raconter tout ça ?

— Ça ne changerait rien : si je disparaissais pendant mon enquête sur Rania, c'est que nos soupçons sont fondés. Dans ce cas, il est fichu et toi aussi. Ta seule chance de tirer ton épingle du jeu, c'est de réagir maintenant.

L'homme avala sa salive. Il hésitait et il y avait de quoi : les sanctions des utilistes contre les traîtres étaient exemplaires. Son prisonnier lui proposait purement et simplement de se rendre... alors que c'était lui qui tenait le laser !

Jhedin commençait à reprendre confiance. Il ignorait que, dans

l'esprit de son adversaire, un plan différent était en train de germer. Il lui suffirait d'exécuter Jhedin comme convenu, puis de rentrer au Central pour abattre le capitaine Rania. Ainsi, plus de traces. Avec un sourire mauvais, il leva son arme.

*

* *

Virgile jura entre ses dents. Il venait d'arriver au Central, et Jhedin n'y était plus. Il fit plusieurs sondages temporels avant de tomber juste au moment où le capitaine Rania donnait ses sinistres consignes au chef de bord du glisseur.

Avec un soupir, il « redescendit » de quelques minutes pour se retrouver à l'endroit où le glisseur était tombé. Il assista à la scène entre les deux hommes et sourit : ce Jhedin était loin d'être sot... Même dans sa position pour le moins inconfortable, il tentait de renverser la situation.

Le policier baissa son arme. Il resta interdit quelques secondes et releva à nouveau son bras. Qui retomba aussitôt.

Médusé, il regarda son arme, puis Jhedin.

— Qu'est-ce que..., commença-t-il.

Jhedin, tout aussi stupéfait, cherchait à comprendre. Il était certain qu'un Chronambule se tenait tout près, même s'il ne le voyait pas.

— Écoute, dit-il, profitant aussitôt de la situation. Tu vois bien que tu n'es pas à la hauteur. Nous perdons du temps tous les deux. Insiste, et je vais encore dévier ton arme.

— Mais... comment tu fais ça ? balbutia l'autre.

— Oh, c'est facile. Et encore, tu n'as rien vu... Par exemple, sans bouger, je peux te coller ma main dans la figure !

Un claquement sec. L'autre, bouche bée, porta la main à son visage. Sa joue était devenue toute rouge, alors que Jhedin n'avait pas ébauché un geste. Jhedin lui-même n'en revenait pas.

Le chef de bord laissa tomber son arme, et Jhedin s'avança pour s'en emparer. C'est à ce moment qu'il vit apparaître le Chronambule dans le dos du policier. Il n'eut guère le temps de s'étonner. D'un atemi rapide, le Chronambule assomma le garde qui s'effondra sans un cri. En découvrant le visage de son sauveur, Jhedin eut un choc.

— Réal ! s'exclama-t-il en se précipitant vers lui.

— Doucement, mon vieux, doucement.

— Je savais bien que...

— Tu ne sais rien du tout !

— Réal ! Ça me fait plaisir de te revoir ! Ainsi, tu es Chronambule...

— Heureusement.

— Et comment as-tu appris que j'étais ici ?

Réal haussa les épaules d'un air mystérieux.

— D'accord, ne m'explique rien : c'est Fair, n'est-ce pas ? Il est des

vôtres ?

— Nous savions que tu avais compris.

— Dis-moi... Virgile... ?

— Oui, je suis aussi Virgile. Tu as bien été Albico, Drou Baleff...

— Oui... Ah, tu n'imagines pas à quel point je suis content de te revoir.

— Si, j' imagine, rétorqua Réal en désignant le policier inanimé.

— Ce n'est pas l'unique raison. Cela me torturait de penser que tu restais au Trou pendant que moi...

— Mais j'y suis toujours ! objecta Réal en riant.

— Parce que tu peux être dans deux endroits à la fois ?

— C'est plus compliqué que cela...

— Tu sais que Ven Lilo m'a chargé d'enquêter sur les Selks d'Ocelande ?

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'ils se réunissent périodiquement, avec une ponctualité troublante, alors qu'ils sont censés ne pas posséder de calendrier et qu'ils n'ont aucun moyen de liaison à l'échelon de la planète.

— Je m'en doutais : cela devait arriver un jour ou l'autre.

— Ça signifie que Ven Lilo a compris...

— Non, il s'interroge simplement. Bon, nous tâcherons de lui répondre rapidement. En attendant, il faudrait peut-être filer d'ici, non ?

— Comment ? Je ne sais pas comment tu es arrivé, mais moi...

— Viens donc avec moi.

— Tu me prends pour un autre ! plaisanta Jhedin.

— Pas du tout. Je vais te faire une injection.

— C'est avec une drogue que les Chronambules... ?

— Certainement pas ! Mais pour que je puisse nous faire « redescendre » tous les deux, il faut que tu sois dans un état cérébral réceptif. Cela demande une concentration extrême et je ne pense pas que tu sois capable de l'atteindre par tes propres moyens... Pour l'instant, du moins.

Jhedin hocha la tête et remonta sa manche. Il sentit le choc de la piqure et attendit qu'elle fasse effet. Rien ne se produisit. Il regarda Réal d'un air étonné, mais celui-ci avait déjà fermé les yeux... Jhedin mit un certain temps à comprendre qu'il se trouvait à présent dans la chapelle du Kopi-Tamp.

*

* *

Virgile, alias Réal, fit les présentations :

— Voici Fair, que tu connais déjà. Il est dixième père, ici sur Chéops.

Jhedin se leva pour serrer la main du jeune Fair. Celui-ci, malgré

son aspect d'adolescent dégingandé, affichait une sérénité que sa yesta orange accentuait encore.

— Évidemment, c'est assez différent de ce que vous m'aviez expliqué. Dois-je vous appeler... père ?

— Pour l'instant, ça n'a aucune importance, répondit Virgile. Voici Sen, cinquième père de Chéops.

— Bonjour, dit Jhedin.

— Bonjour, répondit Sen. Voici donc notre nouvelle recrue ?

— Nouvelle recrue ? répéta Jhedin. Eh, attendez...

— Gagnons du temps, Jhedin, coupa Virgile. Grâce à notre faculté de sonder la vie de chacun, avant ou après le temps actuel, nous pouvons nous forger une idée précise de sa personnalité.

— Et moi, je vais donc devenir...

— Oui. Notre loi nous interdit de sonder l'un des nôtres sans son accord. Nous n'avons donc inspecté ta vie future que jusqu'au moment de ton admission. Nous recommencerons lorsque tu seras effectivement admis, en temps réel.

— Ainsi, je vais devenir un... Chronambule ? Alors que j'ignore tout de votre existence de vos aspirations, de vos préceptes ?

— Exactement. Il te faudra environ trois jours pour être Chronambule. Je ne te cache pas que de tels cas sont plutôt rares dans notre congrégation. Rares et... jalouses.

— Laisse-moi m'habituer un peu à l'idée. Voyager dans le temps doit impliquer des...

— Des aberrations, des paradoxes. Une grande vigilance est en effet nécessaire pour ne pas vivre des situations virtuellement impossibles. Mais je sais que tu peux y parvenir.

— Mais... comment ?

— C'est en effet la question que nous nous posions.

— Et vous connaissez la réponse ?

— Oui. Nous allons utiliser une technique qui n'existe pas encore, mais qui existera ce soir. Car tu seras initié dès ce soir.

— Pourquoi ne pas l'avoir utilisée avant, cette technique ?

— Parce que tu vas la découvrir toi-même.

— Quand ?

— Eh bien..., dit Virgile en regardant l'horloge murale, maintenant.

Jhedin resta pétrifié. Il devait découvrir quelque chose tout de suite, alors qu'il ignorait ce qu'il devait chercher ! Il songea à l'injection que lui avait administrée Virgile pour le placer en condition cérébrale optimale. Il n'avait ressenti aucune modification physique ni aucune sensation particulière. La piqûre avait dû opérer immédiatement et à son insu. Comment espérer se mettre lui-même dans cet état de totale réceptivité cérébrale s'il ne savait pas en quoi consistait cet état ?

Soudain, il pensa alors au Conception.

— J'ai peut-être une idée...

— C'est sûrement la bonne, il est l'heure, rétorqua Virgile.

Les trois hommes étaient suspendus à ses lèvres.

— Lorsque tu m'as fait cette injection, je n'ai constaté aucun changement. Pourtant il doit y avoir une différence, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute, affirma Virgile.

— Je n'ai eu conscience de rien. Or il est peut-être possible de déterminer ce qui s'est passé réellement.

— Les anciens savent bien ce qui se passe, intervint Fair.

— Fair, nous en avons déjà discuté, déclara Virgile. Pour l'instant, il n'est question que d'initier Ovoghemma.

— Excusez-moi, je suis traditionaliste et...

— Je vous en prie, Fair. Nous t'écoutons, Jhedin.

— Voilà mon idée : tu me fais une injection de ton produit, nous enregistrons la modification qu'il produit sur mon psychisme grâce à un Conception.

— Un Conception ! s'écrièrent Fair et Sen.

— Oui, un simple Conception...

— Et ensuite ?

— Lorsque l'effet aura cessé, je me placerai à nouveau sous Conception, cette fois pour visionner l'enregistrement. Tu sais que je suis écran, n'est-ce pas ?

— Oui, je suis au courant, répondit Virgile.

— Donc, il m'est facile de m'autoconditionner pour emmagasiner l'intégralité de cet enregistrement. Je pourrai ensuite retrouver cet état de concentration intense sur simple autosuggestion.

— Oui, dit Virgile.

— Bon, je suppose que la faculté de se déplacer dans le temps n'est pas offerte au premier venu et qu'il me faut présenter certaines garanties.

— Tu vas nous fournir ces garanties, Jhedin.

— C'est vrai que vous pouvez savoir ça aussi.

— En effet, rétorqua Sen en souriant.

— Puis-je poser une question qui me tracasse depuis tout à l'heure ?

— Je t'en prie.

— Pourquoi m'avoir choisi ?

— Parce que, durant ta vie de mortel, tu as agi selon une certaine moralité. Nous te demandons simplement de conserver cet esprit lorsque tu seras des nôtres. C'est tout, mais c'est primordial.

— Je ne te suis pas très bien. Devient-on immortel en étant Chronambule ?

— Bien sûr, répondit Fair. Puisque nous pouvons nous placer à volonté à l'époque de notre choix.

— Alors c'est déjà une aberration ? Vous n'avez pas la possibilité

d'assister à votre mort ?

— C'est une des grandes questions de notre philosophie, rétorqua gravement Virgile. Mais tu t'y habitueras...

— Immortel... C'est incroyable ! murmura Jhedin.

Virgile lui sourit. Mais Jhedin n'avait aucune envie de sourire. Il commençait à se demander s'il n'était pas en face de trois mystificateurs.

— Tu veux du temps pour réfléchir ? demanda Virgile.

— Du temps ? Ce mot a-t-il la signification que je connaissais jusqu'ici ? Je crois que Fair n'a pas tort : on ne fait pas un Chronambule d'un coup de pouce, comme ça... Il faut que je m'habitue.

— Exactement ! renchérit Fair. Mon père, c'est la sagesse même. Cela implique pour lui une gymnastique mentale à laquelle il n'est nullement préparé.

— C'est prévu, Jhedin, dit tranquillement Virgile. Lorsque tu seras prêt, nous te ramènerons au présent. Il est indispensable que tu reprennes ta place de façon logique, pour ne pas éveiller les soupçons de la police. Nous allons faire en sorte que le capitaine Rania soit absent du Central de police de Cerius au moment où tu seras transféré à Ocelande. Tu seras donc convoyé normalement, car tes gardiens n'auront pas encore reçu l'ordre de t'exécuter au cours d'un simulacre d'évasion.

— Et je vais me retrouver incarcéré ?

— Cela n'a aucune importance, répondit Fair.

— Attendez un peu...

— Mais non, cela n'a aucune importance.

— Pour vous peut-être, mais...

— Jhedin... Tu te souviens que je suis toujours détenu au Trou, à Jhilna ?

— Oui, bien sûr. Et alors ? Comment es-tu en même temps ici ?

— Mais je n'y suis pas en même temps. Je suis ici avec toi.

— Tu es donc absent de Jhilna ?

— Exactement.

— Et si un surveillant entre dans ta cellule ?

— Il constatera que je ne suis pas là et donnera l'alarme.

— Je ne comprends pas... Tu t'es évadé ?

— Non. Si je m'aperçois que mon absence est découverte, je remonte le temps jusqu'au moment où elle ne l'est pas encore. Et je regagne ma cellule quelques secondes avant. Le surveillant entre et me trouve à ma place. Tout rentre dans l'ordre car je modifie ainsi les conséquences dans le temps, avant même que ne survienne l'événement qui les a engendrées.

— Mais où es-tu réellement ? Physiquement, je veux dire. Comment

peux-tu transporter la matière ?

— C'est ce que tu apprendras lorsque tu seras des nôtres.

— Je t'ai vu assommer mon garde. Tu es donc bien matériel ?

— Ne t'inquiète pas. Tu ne seras pas désintégré en devenant Chronambule. Dans l'immédiat, il te faut regagner le glisseur qui te transférera jusqu'à Ocelande, pour ne pas donner l'éveil à Rania, Mhur ou Ven Lilo.

— À propos, pour Ven Lilo, que dois-je faire ?

— Comment ça ?

— J'ai été chargé d'une mission. Si je disparaissais, il se douterait que ses soupçons étaient fondés.

— Tout dépend de la façon dont tu disparaîtras.

— C'est-à-dire ?

— Si tu t'évades après avoir été arrêté, c'est que tu n'as plus confiance en lui pour te sortir de là. Et, d'après ce que nous avons vu, tu as raison.

— Pourquoi ?

— Parce que Rania va être arrêté sur une dénonciation de Kerk, l'Akrien.

— Tiens ?

— Kerk est un homme de Ven Lilo, bien sûr.

— Ça ne m'étonne guère : Ven Lilo n'est pas du genre à faire reposer une mission sur un seul homme.

— Exactement. Lorsque Rania sera interrogé, Ven Lilo saura que la moitié de la police d'Ocelande est noyauté par la pègre. Il apprendra aussi que Rania avait l'intention de te supprimer, mais qu'il a eu une panne de glisseur qui l'a empêché d'être au Central de police avant ton départ pour Ocelande.

— Et alors ? Pourquoi devrais-je me méfier de Ven Lilo ?

— Parce qu'il reprendra l'idée à son compte. Il va te faire ramener sur Markab. Évidemment, tu chercheras à t'évader et tu seras abattu.

— Mais c'est idiot ! Je travaille pour lui et il ne sait pas ce que je suis en train de devenir.

— Il sait que tu es grillé sur Chéops : tu ne pourras plus prétendre être du côté de la pègre. Ta seule étiquette vraisemblable sera celle d'un agent de Ven Lilo. Il te sera impossible d'agir dans ces conditions.

— C'est donc ce qui va se produire ?

— Non, c'est ce qu'il souhaite. En réalité, tu t'évaderas d'Ocelande.

— Des Puits ? C'est une prison souterraine...

— Jhedin... Tu oublies que tu seras Chronambule.

— C'est vrai. Vous voyez, je ne m'y habitue pas encore.

— Prends ton temps. Nous ne sommes pas à un siècle près, rétorqua Fair en riant. De toute façon, pour nous, cela ne réclamera que quelques minutes.

— Alors, pourquoi attendre ?
— Parce que nous sommes trois à devoir te rencontrer en même temps. Pour ne pas être forcés de revenir en arrière et tâtonner, malgré la précision que nous confère l'expérience, nous préférons nous laisser un battement de quelques minutes.

— Je vous verrai donc apparaître séparément ?
— Oui... Mais nous ne serons pas très éloignés les uns des autres.
— Et si vous m'attendiez ici ? Puisque le temps ne compte pas...
— Il ne compte pas, en effet, cependant il est précieux, intervint Sen. Nous n'intervenons que quand le contexte temporel humain est favorable. Pendant que tu seras en route pour Ocelande, nous serons en train de travailler chacun de notre côté.

— Vous ne vous reposez jamais ?
— Si, bien sûr. Nous avons un grand besoin de sommeil, comme tu le constateras toi-même. Néanmoins, nous avons la faculté de dormir dix heures d'affilée en quelques secondes.

— Décidément, si je ne deviens pas cinglé..., soupira Jhedin.
— Cesse de te torturer en vain. Tu es prêt à regagner le glisseur pour Ocelande ?
— Et l'injection ?

Fair disparut soudain. Jhedin sentit une sorte de choc dans son bras, puis Fair reparut.

— Voilà qui est fait, dit Virgile. Je t'accompagne jusqu'à ton glisseur. Vous vous êtes posés en douceur, le pilote va réparer rapidement.

*

* *

Quand ils eurent réintégré le glisseur, ce que Jhedin craignait se produisit : le chef de bord se retourna et ouvrit des yeux ronds en découvrant un passager supplémentaire, Virgile, assis à côté du prisonnier. Mais le premier père de Chéops avait plus d'un tour dans son sac. Le chef de bord se retrouva quelques secondes plus tôt, alors qu'il regardait le pilote s'affairer à l'avant du véhicule en panne.

— Voilà, dit Virgile à Jhedin.

Comme il prononçait ces mots, l'homme sursauta et se retourna. Il se retrouva aussitôt dans sa position initiale, tandis que Virgile poursuivait :

— Cela lui arrivera autant de fois que nécessaire, mais il ne faut tout de même pas en abuser : cela laisse des séquelles. Il ne nous a rien fait de mal...

— Sinon qu'il voulait me trucider ! objecta Jhedin.

— Bien, je vais te laisser. Je te reverrai en cellule.

Une dernière fois, l'homme tenta vainement de se retourner. Virgile disparut enfin, et l'homme acheva son mouvement. Il lança un regard

étonné à Jhedin.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Moi ? rétorqua Jhedin avec une parfaite innocence.

— Oui... Tu m'as parlé ?

— Non.

— Ah, bon..., marmonna le policier en regardant la place vide à côté de Jhedin.

Celui-ci réprima un sourire. Manipuler le temps de cette manière était décidément une faculté intéressante !

CHAPITRE XX

Le conseiller Ven Lilo ne décolerait pas : ce satané commandant Ovoghemma s'était fourré dans une situation inextricable. Il lui serait dorénavant impossible de pénétrer le milieu des Selks. Il allait falloir former un autre agent...

Et ce maudit Théra qui demeurait introuvable ! Ven Lilo n'avait plus un seul pion à avancer... Il s'était rarement trouvé dans une telle position et s'attendait à ce que le Président Nakato lui demande sous peu où en était l'opération. Asservir une planète, dompter la résistance de tout un peuple, étendre la domination utiliste à travers la Galaxie, ne posaient aucun problème à Ven Lilo. Et voilà qu'une simple opération de renseignement avortait en le privant d'un coup de deux de ses agents !

Ven Lilo ne serait pas surpris qu'on retrouve le corps du général Théra dans un bouge d'Ocelande ou une ruelle de la banlieue. Cela ne le troublait pas outre mesure : un agent qui ne donne aucun signe de vie pendant si longtemps est un agent perdu, soit qu'il ait changé de camp ou ait été éliminé.

Restait cet Ovoghemma de malheur ! Non seulement il s'était fait coincer comme un débutant par un petit chef de bande minable mais, de plus, il était aux mains de la police d'Ocelande, inculpé de meurtre. Si jamais il prenait l'envie au Président Nakato de vouloir interroger Ovoghemma, Ven Lilo, serait couvert de ridicule. Pour l'instant, il pouvait encore prétendre que l'opération n'avait pas encore été déclenchée, à cause d'une surcharge de travail. Il n'aurait ensuite qu'à faire remplacer Théra et Ovoghemma.

Oui, la solution s'imposait : il fallait se débarrasser d'Ovoghemma et s'assurer que Théra était bien mort ou qu'il ne reparaîtrait pas brusquement. Pour Théra, c'était facile. Il enverrait un agent à la recherche du général, un traître à abattre.

Mais pour Ovoghemma, les choses étaient plus compliquées. Bien sûr, Ven Lilo pouvait provoquer une tentative d'évasion et éliminer Ovoghemma à cette occasion. Le transfert du commandant d'Ocelande jusqu'à Markab serait l'occasion rêvée pour mettre son projet à exécution...

Voilà ce que pensait Ven Lilo vers neuf heures du matin, juste avant que le Président Nakato ne le fasse convoquer. Vers dix heures, juste après que le Président Nakato lui eut demandé des explications sur les

Selks de Chéops, sa décision était prise : Ovoghemma devait disparaître, et vite !

Ven Lilo n'avait pas de problème pour trouver un agent discipliné (et pas trop scrupuleux) parmi la garnison d'Ocelande. Il consulta son fichier personnel et sélectionna deux hommes dont le profil lui semblait convenir. Compte tenu de ce que Ven Lilo savait sur eux, ils ne feraient aucune difficulté pour obéir sans discuter.

L'un serait chargé de l'exécution du commandant Ovoghemma et le second de l'exécution du premier, pour le cas où les choses tourneraient mal et où l'on chercherait à savoir qui était derrière toute cette affaire.

*

* *

Jhedin n'avait qu'une chose à faire : attendre d'être transféré du dépôt d'Ocelande vers la Centrale de Markab.

Il était inquiet, cependant. Virgile tardait à se montrer. Or, il suffisait qu'il arrive une seconde trop tard, et...

— Bonjour, Jhedin ! fit soudain la voix grave de Virgile.

— Ah, je commençais à m'inquiéter.

— Aucun risque, voyons.

Virgile était assis sur la couchette, très tranquille apparemment.

— Alors, quel est le programme ?

— Tu es pressé ?

— Passablement..., avoua Jhedin.

— Encore un peu de patience. Il faut que tu t'évades par des moyens ordinaires. Ou, du moins, il faut que ces moyens paraissent ordinaires.

— Comment ?

— Je te laisse le choix.

— Si je disparaissais de la cellule après avoir appelé le gardien, celui-ci foncerait donner l'alarme sans refermer la porte, n'est-ce pas ?

— C'est probable.

— Ensuite, je sors tranquillement et...

— J'ai une meilleure idée... Une fois sorti de la cellule, tu arraches la grille du conduit de ventilation, là-haut, dit Virgile en montrant du doigt le cadre métallique scellé au ras du plafond du couloir. Puis tu te glisses dans le conduit.

— Il va jusqu'où ?

— Peu importe... Je t'emmènerai lorsque tu seras dedans.

— Ils vont s'arracher les cheveux en se demandant comment j'ai bien pu filer par là, surtout si ce conduit aboutit à une turbine ou quelque chose de ce genre.

— Cela leur donnera une occasion de faire marcher leurs méninges.

— Ça me plaît bien, murmura Jhedin.

— À toi de jouer, dit Virgile avant de disparaître.

Jhedin appela le garde de toute la force de ses poumons. Lorsque la porte du couloir s'ouvrit, il se rendit compte que tout, autour de lui, lui apparaissait à travers une espèce de brume laiteuse.

Le gardien s'approcha en vociférant :

— Eh, dis donc, l'emmerdeur ! Ça va pas de gueuler comme ça, non ?

Il s'arrêta net, bouche bée. La cellule était vide ! Sortant fébrilement la clé magnétique, il l'appliqua contre le chambranle de la porte. La grille métallique s'escamota dans l'épaisseur de la cloison. Le gardien pénétra dans la cellule, fouilla dans tous les coins. Jhedin eut du mal à ne pas éclater de rire quand il le vit soulever le plateau repas posé sur la tablette.

Comme il l'avait espéré, le gardien courut ventre à terre donner l'alarme en laissant la grille de la cellule grande ouverte. Jhedin s'avança dans le couloir et se posta juste derrière la porte.

La voix de Virgile le fit à nouveau sursauter :

— Ils ne te voient pas, Jhedin. Le temps est arrêté, pour nous deux. Tu n'as qu'à arracher la grille de ventilation et te livrer à ton passe-temps favori, le bricolage.

— Mais... ils ne peuvent pas nous entendre ?

— Non, non...

— Et moi, comment puis-je t'entendre, si tu n'es pas là ?

— Je suis là, Jhedin..., rétorqua Virgile en posant une main sur son épaule.

Jhedin se retourna : Virgile était à ses côtés et le regardait avec amusement.

— Décidément, ça me rend un peu nerveux.

Il poussa une table contre le mur et l'escalada pour atteindre la grille de ventilation qui, simplement encastree dans la maçonnerie, fut facile à retirer. Puis il s'engagea dans le boyau métallique qui oscilla de façon inquiétante.

— J'espère que je ne vais pas me casser la figure ! marmonna-t-il.

— Allons, un peu d'audace. On n'a rien sans rien, répliqua Virgile, dont la tête semblait posée au bord du conduit.

— Tu ne viens pas avec moi ?

— Ce n'est pas nécessaire, je t'attends au bout.

Jhedin opina et avança prudemment. Il comprit vite pourquoi Virgile ne l'avait pas suivi : il était couvert de poussière grasse depuis la poitrine jusqu'aux pieds, lorsqu'il atteignit la cheminée verticale qui amenait l'air vicié jusqu'au toit de la prison. Il gravit ensuite l'échelle métallique jusqu'à la grande roue du ventilateur.

— Et elle se met en route pendant que je passe ? demanda-t-il à haute voix, sans savoir où se trouvait Virgile.

— Mais elle tourne ! répondit celui-ci. Elle nous paraît immobile parce que le temps s'est arrêté.

Jhedin se faufila entre deux pales de l'énorme hélice. À moitié rassuré, il surveillait du coin de l'œil le tranchant menaçant qui semblait n'attendre qu'une occasion pour l'égorger. Il était cependant entier quand il rejoignit son compagnon.

— Et maintenant ? Il faudrait ouvrir la grille..., dit-il, montrant le treillis métallique qui condamnait la sortie vers la terrasse de la prison.

— Elle est simplement posée, remarqua Virgile en la soulevant.

Lorsque les deux hommes émergèrent sur la terrasse, en laissant ostensiblement la grille ouverte, Virgile appliqua sa seringue sur le bras de Jhedin. Et, tout à coup, la terrasse fut déserte...

*

* *

Le gardien-chef ne semblait pas saisir ce que son subordonné tentait de lui expliquer. Une évasion... C'était impensable ! Depuis sa construction, le centre de détention n'avait jamais connu le moindre incident de ce genre. Et surtout, il ne voyait pas comment un évadé pourrait se débrouiller pour subsister.

Pas de carte de crédit, pas de carte d'identité, pas de bracelet personnel. Bref, rien pour manger, dormir, s'habiller... Personne ne s'évadait jamais. Que serait devenu un fugitif dans le monde utiliste ?

— Parti... Comment ça, parti ?

— Chef... Tout ce que je sais, c'est que sa cellule est vide.

— Il est peut-être tout simplement ailleurs ?

— Ça, sauf votre respect, il est forcément ailleurs.

— Je vous conseille pas d'en rigoler, mon vieux. Une évasion est impossible, vous savez bien. Ça veut dire que votre Albico s'est planqué quelque part. Un point c'est tout.

— Peut-être, rétorqua le gardien sans conviction. Mais quand même, s'il a quitté sa cellule, c'est qu'il peut sortir d'endroits bien gardés.

— Admettons qu'il ait quitté sa cellule... Encore qu'à mon avis, on a dû venir le chercher pour une formalité quelconque. Vous n'avez peut-être pas été averti ?

— Chef, insista patiemment le gardien, il n'y a que deux clés. La mienne et la vôtre. Si vous aviez fait sortir le détenu, vous le sauriez.

Le gardien-chef tenta une dernière fois de repousser l'inquiétude que lui communiquait peu à peu son subordonné.

— Bon, pas de panique. Nous allons lancer un appel par l'intercom général.

Quelques secondes plus tard, la voix du gardien-chef résonnait dans tout le bâtiment : « Appel général, appel général... Le détenu Albico

Dezan Rank est demandé d'urgence à la tour centrale. Le détenu Albico à la tour centrale ! »

Au bout d'une heure, il fallut bien se rendre à l'évidence : Albico restait introuvable. Le gardien-chef commença vraiment à s'affoler lorsque la sirène retentit : on avait découvert que la grille d'une cheminée de ventilation était ouverte, sur la terrasse du bloc où était située la cellule du détenu Albico.

Il fonça deux étages plus bas. Ses collègues et lui eurent tôt fait de localiser la grille d'aération descellée. Sans perdre un instant, on chercha le moins gros et le plus agile des gardiens, et on l'introduisit de force dans le boyau, malgré ses protestations.

— Vous êtes cinglés ! s'écriait-il d'une voix caverneuse, déformée par le conduit.

— Fermez-la ! Regardez s'il y a des traces...

— Des traces ? Pour y en avoir, y en a, maugréa le gardien. C'est dégueulasse, par ici.

— On ne vous demande pas de commentaire. Est-ce que quelqu'un semble être passé juste avant vous ? Vous comprenez bien ce qu'on cherche, non ? Vous croyez qu'Albico s'est échappé par là ?

— Ben oui, chef... C'est sûr...

— Alors, revenez ! Prenez un paralyseur ! Il a certainement dû essayer de s'enfuir par les toits. Mais, vu la hauteur, il a dû rebrousser chemin et se cacher dans le conduit. Il y est sans doute encore...

Le gardien reparut, la figure barbouillée de crasse. Il saisit le paralyseur qu'on lui tendait et retourna dans son trou en rouspétant.

Arrivé à la cheminée verticale, le gardien leva la tête : dix mètres plus haut, l'énorme roue tournait inlassablement, aspirant la poussière. Albico n'avait pas pu passer par là, il aurait été haché menu. Il se retourna et braqua le rayon de sa torche autour de lui : le conduit ne comportait pas d'autre issue...

Albico les avait bien roulés. Il devait se cacher quelque part dans un couloir ou dans une autre cellule. Mais il n'était certainement pas dans cette saleté de boyau !

Lorsqu'il rejoignit ses collègues, le gardien-chef le considéra avec étonnement.

— Vous êtes seul ?

— Je m'excuse, mais... il n'est pas là-dedans.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Il est où, alors ?

— Dans une cellule vide ou un couloir. Je ne sais pas, moi...

— Bon, on perd notre temps. Tout le monde dans les isolements ! On va faire une détection infrarouge ! Et que ça saute !

Tous les gardiens du bâtiment furent prévenus et, moins de dix minutes plus tard, chacun était enfermé dans sa cellule ou dans la cage d'isoler qui lui était réservée. S'il y avait un seul être vivant dans

le bloc, les détecteurs le localiseraient immédiatement.

Dans son bureau, le gardien-chef attendait devant son écran vidéo. Un signal allait retentir et la caméra couplée au détecteur sollicité lui montrerait l'homme qu'il recherchait vainement depuis plus d'une heure.

Le temps passait... Rien ne venait. Le gardien-chef se laissa tomber dans son fauteuil. Une évasion ! Dans son bloc, à son étage ! Non, c'était impossible !

Il stoppa l'opération de détection et sonna le rassemblement.

— Messieurs, voilà une excellente occasion de mettre en pratique les consignes de sécurité. Chacun sait ce qu'il a à faire et quel est son secteur. Rapport dans une heure. Exécution !

Le groupe des gardiens se dispersa fébrilement et le bloc entier retentit bientôt des protestations véhémentes des détenus dont on fouillait énergiquement les cellules.

Une heure plus tard, la réalité ne pouvait plus être cachée : Albico avait bel et bien disparu ! Le gardien-chef monta sur la terrasse et l'inspecta de fond en comble. Rien. Des patrouilles explorèrent les talus, au pied du bâtiment : pas la moindre trace de pas.

Le gardien-chef se résigna finalement à avertir Markab. Son avancement était à présent sérieusement compromis... Cette évasion était inexplicable. Si, au moins, il pouvait avancer une hypothèse logique... Dire que les systèmes de sécurité n'avaient pas fonctionné, ou bien qu'ils avaient été mal conçus au départ. Évoquer une possible complicité... Mais rien... Pas une piste !

Le lendemain matin, Ven Lilo en personne se promenait sur le toit de la prison, entouré de quatre gardes du corps. Une brume épaisse recouvrait la campagne environnante, donnant un aspect fantomatique au décor.

Il écouta avec patience les fumeuses explications du gardien-chef qui se sentit presque rassuré : le conseiller du Président semblait prendre la chose plutôt bien. Après tout, c'était un homme compréhensif...

Mais ce fut avec la même sérénité que Ven Lilo, avant de grimper dans son glisseur, lui ordonna :

— Vous rentrez avec moi.

— Mais je ne peux pas laisser l'établissement sans...

— Vu les circonstances, votre présence ici ne me paraît pas indispensable.

— Bien, monsieur le conseiller, articula péniblement le gardien-chef.

*

* *

— Tu crois que je peux intervenir ? demanda Jhedin. Lui parler ?

— Pas à lui ! répondit Virgile. Il est très, comment dire... très rationnel. Il ne croira pas à une hallucination. Nous ne devons pas oublier qu'il avait déjà l'idée de mener une enquête sur les Selks d'Ocelande. Il n'est peut-être pas loin de se douter de quelque chose.

— Est-ce que je pourrais... le bousculer un peu ?

Virgile partit d'un éclat de rire presque juvénile, et Jhedin jeta un regard alarmé aux gardes qui entouraient Ven Lilo. Il avait encore du mal à admettre que les autres ne les voyaient pas et ne les entendaient pas.

Tandis que Jhedin s'approchait de Ven Lilo, Virgile lui posa la main sur le bras.

— Il faut bien se synchroniser, dit-il. Je vais compter jusqu'à trois. Là, tu auras une demi-seconde pour agir. Ven Lilo doit soupçonner le gardien-chef. D'accord ?

— Je suis prêt.

Tout le monde entendit la main de Jhedin claquer sur la figure de Ven Lilo, mais personne ne le remarqua, lorsqu'il se matérialisa durant une fraction de seconde. Seul le gardien-chef eut l'impression d'apercevoir une ombre fugitive à côté de lui. Il n'eut cependant pas le temps de s'expliquer.

Le conseiller lui tomba dessus à bras raccourcis et ses gardes du corps achevèrent de rosser le malheureux, qui fut hissé à moitié groggy dans le glisseur. Ses lèvres tuméfiées tentaient vainement d'articuler des protestations qui, si elles avaient été audibles, n'auraient de toute façon pas été crédibles.

Jhedin, lui, regarda décoller l'appareil avec la satisfaction du devoir accompli.

— Je ne pensais pas que cela me ferait plaisir à ce point-là, murmura-t-il en contemplant sa main.

— J'avoue que cela m'a égayé, dit Virgile. Ceci étant, il n'est peut-être pas indispensable de rapporter cet exploit à nos confrères. N'est-ce pas ?

— Quel exploit ? Je ne me rappelle déjà plus rien, rétorqua Jhedin en souriant.

Virgile ferma les yeux. Le transfert allait s'opérer.

Encore une fois, Jhedin fut transporté sans ressentir la moindre gêne. Il regarda autour de lui et chuchota, tant le décor semblait impressionnant :

— Nous ne sommes pas à Ocelande...

— Non. Il est temps maintenant de s'occuper de ton initiation.

— Ah ? murmura Jhedin, plus ému qu'il ne s'y attendait.

— J'espère que tu ne m'en voudras pas de te demander cela. Nous avons passé un certain temps ensemble, à Jhilna, mais il n'est pas courant de tutoyer un premier père.

— N'ayez crainte, Virgile. Je comprends parfaitement.
— En principe, on ne m'appelle pas ainsi.
— Comment dois-je vous appeler ?
— Réal ou Virgile, quand nous sommes seuls. En présence des autres : mon père. Encore une chose : ne te laisse pas impressionner par le cérémonial. Ce n'est qu'une formalité.

Là-dessus, Virgile s'éclipsa. Jhedin patienta quelques instants, puis une voix lui commanda de s'approcher.

Une porte s'ouvrit et Jhedin se retrouva dans une pièce nue et blanche. Sur une table de bois reposait une cape pourpre. Un homme aida Jhedin à s'en revêtir, après quoi il lui dit :

— Vas-y...

Jhedin s'avança. Deux hommes, vêtus de la yesta orange, écartèrent des tentures, révélant une grotte naturelle. D'innombrables cierges projetaient des ombres mouvantes sur les parois rocheuses.

— Homme de Quem ! lança une espèce de géant à la voix de stentor.

Quem ? pensa Jhedin. La planète Quem... ?

— En entrant ici, tu entres dans un domaine privilégié. Tu en revendiques les privilèges... Mais es-tu prêt à en accepter les devoirs ? Sache qu'aucun des nôtres n'a jamais manqué à sa parole. Sache, homme de Quem, qu'aucun de nos frères ni de nos pères n'a jamais tiré profit de la puissance considérable que nous confèrent nos pouvoirs.

Jhedin, ne sachant pas s'il fallait ou non répondre, ni ce qu'il fallait éventuellement répondre, demeura muet.

— Homme de Quem, tu nous es recommandé par le premier père de Chéops.

Jhedin regarda Virgile, assis parmi les autres Chronambules. Celui-ci lui adressa un sourire d'encouragement.

— Nous connaissons tous ta vie passée, présente et future jusqu'au jour prochain de ta confirmation. Mais nous ignorons les motifs qui te poussent vers nous.

Un silence suivit, qui s'éternisa. Jhedin en déduisit qu'il devait, cette fois, prendre la parole :

— Messieurs... Je n'ai qu'une vague idée de vos usages et vous prie de m'excuser si je commets des maladresses.

Il ménagea une pause et reprit :

— Je connaissais votre existence... ou, du moins, je la pressentais après avoir vu, dans des grottes de la planète Archus, des peintures rupestres qui évoquaient l'architecture de vos temples, en particulier celle de Kopi-Tamp. Un détail, surtout, m'a frappé...

— Qu'allais-tu faire dans ces grottes ? demanda l'un des pères.

— Mission ethnologique... mon père ! Dans ce qui m'a paru être la

salle d'initiation de la grotte Jamais, près de Wara, j'ai pu examiner une peinture représentant une espèce de comète... tirée par un vaisseau ! Comme j'avais déjà constaté l'effet optique engendré par l'utilisation du Transfert de Masse, je n'ai eu aucun mal à reconnaître ce qu'avait voulu représenter l'auteur de cette peinture... Évidemment, cela posait une question : comment un homme, vraisemblablement mort depuis plusieurs centaines d'années, avait-il pu savoir à quoi ressemblait la traînée optique d'un vaisseau équipé d'un Transfert de Masse... quelques siècles avant son invention ?

Un père leva la main et frappa sur le petit gong placé devant lui. Aussitôt, les autres fermèrent les yeux un instant. Jhedin devina qu'ils allaient vérifier ses dires. Il remarqua aussi qu'un siège demeurait vide, à côté de Virgile.

Soudain, le père absent reprit sa place et déclara :

— C'est fait...

— Ce que tu as vu dans cette grotte n'existe plus, expliqua Virgile. À partir du moment de ta visite. Ce que tu as cru comprendre ce jour-là, d'autres auraient pu le percevoir aussi. Nous jugeons préférable d'éviter ce genre de risques.

D'un signe, Virgile invita celui qui assumait apparemment les fonctions de maître de cérémonie à poursuivre.

— Quelles sont les raisons qui t'amènent vers nous ?

— Pour l'essentiel, mon père, la quête d'une existence qui ne soit pas conditionnée uniquement par la puissance matérielle ou la richesse et qui me permette d'œuvrer, dans la mesure de mes moyens, pour l'avenir de la vie.

— Peux-tu préciser ?

— Non, mon père. Je peux juste dire que, depuis des générations et des générations, les hommes ont été motivés par le profit ou la volonté de dominer les autres espèces. Plus rarement par la lutte contre les éléments. Je ne veux pas être plus puissant que la matière... Je veux simplement agir pour éviter qu'une catastrophe quelconque n'anéantisse l'Univers. L'immortalité est un rêve possible. À la longue, les progrès moraux et techniques amèneront la vie jusqu'à des niveaux inespérés. Mais nous sommes à la merci d'une erreur... Si cette erreur provoque la fin d'une espèce supérieure, voire de toutes les espèces pensantes, l'Univers n'aura plus qu'un avenir végétal ou minéral...

— Ce futur apocalyptique, homme de Quem... Pourquoi serait-il si terrible ?

— Mon père, je ne peux souhaiter un monde où la vie humaine aurait disparu.

— Tu n'es humain que par ton corps, fit remarquer Virgile.

— C'est vrai... Mais, dans l'état actuel de mes connaissances, je ne conçois pas un esprit sans corps.

Il réfléchit un instant et précisa :

— Ou, du moins, je ne conçois pas un esprit sans un corps matériel... et vivant ! C'est pourquoi je ne supporte pas l'idée qu'un jour, si la théorie de l'anéantissement s'avère exacte, toute forme d'intelligence disparaisse avec la dernière molécule de matière.

— Tu ne crois donc pas à l'Univers en expansion ?

— Non, mon père. Je crois en la théorie alternative. Lorsque la phase d'expansion sera terminée, nous vivrons la phase de contraction. Et puis... la fin de l'Univers.

— Qui serait provisoire, si l'on admet la théorie alternative.

— Oui, la matière recommencerait peut-être à exister par elle-même dans un autre Big Bang... Il faudrait tout réinventer, à supposer que, par un fabuleux coup de chance, les conditions de vie soient recrées dans notre galaxie, et qu'une espèce intelligente conduise la destinée des autres espèces...

— Et où serait le mal ?

— Tout ce temps perdu ! Tous ces efforts réduits à néant ! C'est intolérable !

— Et si le temps prenait une autre signification ? intervint Virgile.

— Non, ça ne tient pas...

— Pourquoi ? demanda une femme.

Jhedin décela dans sa question une pointe d'ironie. Sans doute tenait-il des propos bien naïfs pour n'importe quel Chronambule. Mais on ne pouvait exiger de lui des considérations aussi élaborées que celles d'un vétéran des voyages temporels. Après tout, la spontanéité de ses paroles révélait sa personnalité profonde que ses juges devaient précisément estimer.

— Et si le temps était le seul élément qui survive à un nouveau Big Bang ?

Bien sûr... Si le temps continuait sa course régulière pendant que la matière était anéantie puis recrée, rien n'empêcherait un Chronambule de faire un bond temporel pour transmettre les éléments indispensables à la renaissance d'une forme de vie intelligente.

Qui sait même si, d'ici là, les Chronambules n'auraient pas trouvé le moyen d'initier les populations de chaque planète habitée pour les transférer, intactes, au-delà du chaos universel ?

— Cette notion de temps est trop neuve pour moi, murmura Jhedin. Je dois y réfléchir...

Virgile se leva.

— J'ai voulu que l'homme de Quem vous soit présenté. Comme nous ne pouvons pas tous nous mobiliser pour lui, je pense qu'il est de mon devoir d'apporter une réponse à ses questions. Je vous propose donc de me charger de son initiation.

Sur un signe de Virgile, tous les pères fermèrent les yeux. Au bout

d'un instant, Virgile dit à Jhedin :

— Je leur ai exposé ton idée de te soumettre au Conception après avoir reçu une injection de velt. Tu seras présenté une deuxième fois devant la cour des premiers pères après ton initiation. Es-tu d'accord ?

— Oui... mon père !

Un geste de Virgile : Jhedin et lui se retrouvèrent soudain seuls dans la grotte. Jhedin regarda autour de lui : plus de candélabres, plus rien, hormis un monolithe horizontal qui irradiait une douce et fascinante luminosité.

Virgile lui montra la pierre.

— Voici déjà un élément important de ce qui te sera révélé. Tu vas t'allonger comme moi : le Tamp agit un peu comme un Conception.

— Le Tamp ?

— C'est ainsi que nous appelons ce monolithe.

Virgile s'allongea sur la pierre et Jhedin l'imita. Il ressentit aussitôt une vibration imperceptible qui réchauffait son dos.

— Nous allons explorer ton passé, Jhedin. Tu es toujours d'accord ?

— Mais pourquoi me mobiliser ? Vous pouviez explorer ma vie passée et future sans moi, n'est-ce pas ? Enfin, d'après ce que j'ai cru comprendre...

— C'est vrai, cependant ton interprétation des faits m'éclairera sur ta psychologie. Bien sûr, c'est une intrusion dans ton intimité et si tu considères que...

— Non, je n'ai aucune objection.

— Y a-t-il un événement important de ton existence que tu souhaiterais étudier ?

— Justement, je pensais à mon enfance.

— Oui, rétorqua Virgile d'un ton grave. Nous savons que tu as cherché à retrouver tes origines exactes lorsque tu es arrivé sur Archus. Tu n'as jamais eu de réponse, depuis ?

— Jamais.

— As-tu réellement cherché ?

— Non, pas vraiment.

— Tu souhaites et tu redoutes la réponse, n'est-ce pas ?

Virgile avait raison ; Jhedin souhaitait savoir enfin qui étaient ses parents, s'ils vivaient encore ou non, quelle était sa planète natale, son vrai nom... Mais il redoutait aussi ce qu'il risquait de découvrir.

Sur Archus, le Conception avait ranimé en lui des images de sa plus tendre enfance, qu'il croyait oubliées à tout jamais. Elles étaient cependant trop fragmentaires pour satisfaire sa curiosité.

Il n'avait qu'une certitude : on l'avait évacué d'urgence pendant ce qui semblait être une attaque armée contre la propriété de ses parents. Qui l'avait jeté sur la banquette du véhicule ? Sa mère ? Et cette forme allongée près de lui ? Était-ce son père ? Avait-il des frères ou des

sœurs ?

Le moment était peut-être venu d'affronter la réalité. Mais le désirait-il vraiment ? Son actuelle identité ne lui suffisait-elle pas ? Pourrait-il continuer de mener cette vie aventureuse s'il se découvrait soudain une famille ?

— Évidemment, dit Jhedin. N'importe qui, à ma place...

— Bien sûr, reconnut Virgile. Si tu préfères, nous nous contenterons de revivre tes souvenirs sans chercher à en savoir davantage. Cependant, à mon avis, c'est l'occasion idéale pour retrouver ton origine.

— Je suis d'accord.

— Voilà ce que nous allons faire : tu te concentreras sur tes souvenirs et je t'aiderai à les cerner. Le Tamp nous dispense de t'administrer une injection de velt : tu devras atteindre une concentration suffisante par toi-même. Comme tu manques d'expérience dans ce domaine, mon rôle sera de prolonger les images afin que tu aies le temps de les étudier.

— N'y a-t-il pas de possibilité d'enregistrement ?

— Non, c'est inutile. Je maîtrise assez bien cette technique, je pense réussir à maintenir une image suffisamment longtemps. Fais-moi confiance et tout se passera bien.

— Comment procède-t-on ?

— Pourrais-tu revivre cette séance sous Conception à laquelle tu t'es soumis sur Archus ?

— Ce n'était pas exactement sur Archus, précisa Jhedin, mais à bord d'un vaisseau de la Milice d'Archus. Leur Sécurité Spatiale, en quelque sorte. Celui qui manœuvrait le Conception était un véritable artiste...

— Je le connais. Il s'agit du professeur Osmond, n'est-ce pas ?

— Décidément ! s'exclama Jhedin, stupéfait.

— Osmond est chronambule.

— Ah ! je comprends mieux... Oui, c'était bien lui.

— Alors, élève Ovoghemma, allons-y ! dit gentiment Virgile.

Jhedin n'eut aucun effort à fournir pour revoir le *Marcus*, la salle bourrée d'instruments de mesure. Il se retrouvait dix ans plus tôt, allongé sur une table, en compagnie du professeur Osmond. Et l'écran du Conception grandissait...

— *Prêt, commandant ? demanda le professeur. Nos identités vont se confondre momentanément...*

— *Commencez quand vous voulez.*

Jhedin-Osmond se retrouva adolescent, à l'école, les visages de ses professeurs défilaient dans sa mémoire. Remontant encore dans le temps, il buta sur une zone obscure ; sa petite enfance. Soudain, pourtant, il eut l'impression qu'un voile se déchirait.

Il vit une fillette de son âge... Eode ! Le prénom avait spontanément jailli

dans son esprit. Les deux enfants jouaient dans un jardin assez mal entretenu. Non loin d'eux, deux adultes vêtus d'une étoffe soyeuse retenue à la taille par une mince ceinture de cuir souple où étaient accrochés divers objets.

Maintenant il voyait un intérieur confortable, aux murs blancs et aux meubles bas. Des dalles lumineuses éclairaient doucement la pièce où ses parents...

Il eut brusquement la sensation d'étouffer. Pourquoi pensait-il qu'il s'agissait de ses parents ? Ils avaient toujours été un mystère pour lui.

Une agitation inquiétante règne dans la maison habituellement calme. Les deux adultes entassent leurs affaires dans des coffres. Des bras soulèvent l'enfant Jhedin et l'installent rudement dans l'espace libre entre les banquettes d'un glisseur rapide.

L'enfant a peur. Ses genoux se sont écorchés sur le plancher rugueux, il sent sous ses côtes les glissières du siège avant. Ses parents, toujours attentifs à son confort, se comportent étrangement.

Des mains couvertes de sang jettent un sac et une couverture sur sa tête. Il y a des taches rouges sur sa tunique blanche. Jhedin, adulte, comprend qu'un de ses parents est blessé. L'enfant, lui, n'a pas conscience du danger.

Le glisseur démarre en silence, comme dans un rêve... L'enfant s'est redressé et regarde par-dessus l'épaule d'une femme – sa mère ? – manifestement paniquée, le jardin qui s'éloigne. Mais ce n'est pas un jardin. Dans l'allée sinueuse, il aperçoit le corps d'un homme, face contre terre.

Soudain, l'enfant se recule vivement : une flamme vient de lécher son front, le dos de sa main. Une épaisse fumée envahit le cockpit. Quelqu'un le pousse avec difficulté dans une cachette très étroite qui se referme. Jhedin adulte, stupéfait, reconnaît l'intérieur d'un conteneur d'évacuation sanitaire. L'enfant suffoque, assailli par l'odeur atroce des immondices. Il cherche à retenir sa respiration, mais le réflexe de survie est le plus fort.

Il étouffe à moitié, il lui semble que sa poitrine est en feu. Il tente de se relever pour ouvrir le couvercle, mais il glisse, ses membres sont mous et sans force. Il tape contre les parois, dans le noir absolu. On va le libérer, c'est sûr...

C'est une punition, une épreuve qui ne durera pas.

Il faut tenir bon encore quelques secondes. D'ailleurs, il est moins agressé par l'odeur répugnante, il s'y habitue. Il sent qu'il perd connaissance...

Après tout, pourquoi lutter ? Si on le laisse s'évanouir, c'est que ce n'est pas dangereux. Même à ce point, l'enfant garde toute sa confiance dans les adultes. S'il est en danger, un adulte interviendra et tout s'arrangera, comme toujours. Rien ne peut arriver que les parents ou les professeurs n'aient pas prévu. Il se laisse glisser dans l'inconscience libératrice. Puisqu'il n'y a rien d'autre à faire, il faut attendre... Ensuite, il se réveillera et le cauchemar sera terminé.

Et le cauchemar s'arrête, en effet. Mais, au réveil, tout a changé. Les parents ne sont plus là. Eode non plus. Pour elle, c'est normal. C'est la fille des Agrans qui travaillent à l'aquaferme de son père. Elle est peut-être restée chez elle.

Mais ses parents ? Était-ce son père, l'homme effondré dans l'allée du parc ? Tout s'était déroulé si vite !

Puis de nouveaux visages se superposent à ses souvenirs, souriants, aimables... D'autres parents ? Oui, à la longue, l'enfant voit en eux des parents... Ils s'occupent de lui chaque jour, l'habillent, le nourrissent, l'inscrivent à l'École d'État... Jhedin adolescent pense parfois à l'époque où il vivait ailleurs. Car il sait confusément qu'il n'a pas toujours habité la Terre...

Après cette plongée dans la mémoire, Jhedin avait demandé à Osmond :

— *Professeur... Avez-vous une idée de la planète où je suis né, d'après ce que nous avons vu ensemble ?*

— *Je ne voudrais pas vous donner de faux espoirs, mais je pense que les arbres du jardin où vous jouiez avec votre amie Eode sont des archéomax. Cette essence très rare de conifères devrait nous fournir une bonne piste...*

— *Vous pourriez savoir d'où je viens ?*

Jhedin eut à nouveau l'impression de traverser un voile laiteux. Virgile, assis près de lui le regardait :

— Tu viens de Quem, Jhedin, près de Véga. Tu t'es longtemps cru orphelin...

— Mes parents sont donc vivants ? murmura Jhedin.

— Oui. Tous les deux... Les Mzars ont attaqué la planète, faisant d'innombrables victimes. Eode, notamment, a perdu sa famille.

— Les Mzars... Ces sauvages ? Leur esprit de conquête les aurait donc conduits jusque dans la constellation de la Lyre ?

— Oui, et bien au-delà encore... Mais nous en discuterons plus tard. Eode est aujourd'hui la fille adoptive de tes parents. Ils ne savent pas que tu es vivant. Aussi ne te précipite pas sur Quem sans te préparer mentalement. Tu auras tout le temps pour ça.

— Je comprends, murmura pensivement Jhedin. Je pense que j'irai sur Quem un jour. Plus tard.

— Je te fais confiance. Maintenant, je dois t'initier avant de reparaître devant les premiers pères. Pour cela, je vais t'administrer une injection de velt, même si tu pourrais sans doute t'en passer, vu tes facultés naturelles de concentration. Tu es prêt ?

Jhedin s'allongea de nouveau sur le monolithe.

— Je suis prêt.

Et Virgile commença à parler...

FIN

*Achevé d'imprimer en janvier 1989
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

Numérisation : juin 2014
Dépôt légal : février 1989
Imprimé en France

Jhedin Ovoghemma : un héros de dimension humaine, presque ordinaire. Confronté à des situations périlleuses dont il a rarement la maîtrise, il en sort pourtant toujours grandi, car sa lutte n'est jamais destructrice. Doté d'une extraordinaire faculté d'adaptation, sa seule arme, il paraît aux antipodes de l'homme trop spécialisé du 20^e siècle et représente un exemple pour une société qui n'admet déjà plus l'immobilisme. Sa quête de la connaissance le mènera d'un bout à l'autre de la galaxie, jusqu'au cœur du Temps...

48873.4



9 782265 040526

Prix T.T.C. 35 F

Illustration Cruciani
2-265-04052-5